



S. Harding del.

W. N. Gardiner sculp.

Pubd Oct. 7. 1799. by E. & S. Harding, Pall Mall.

LE COMTE ANTOINE HAMILTON

MÉMOIRES

DU

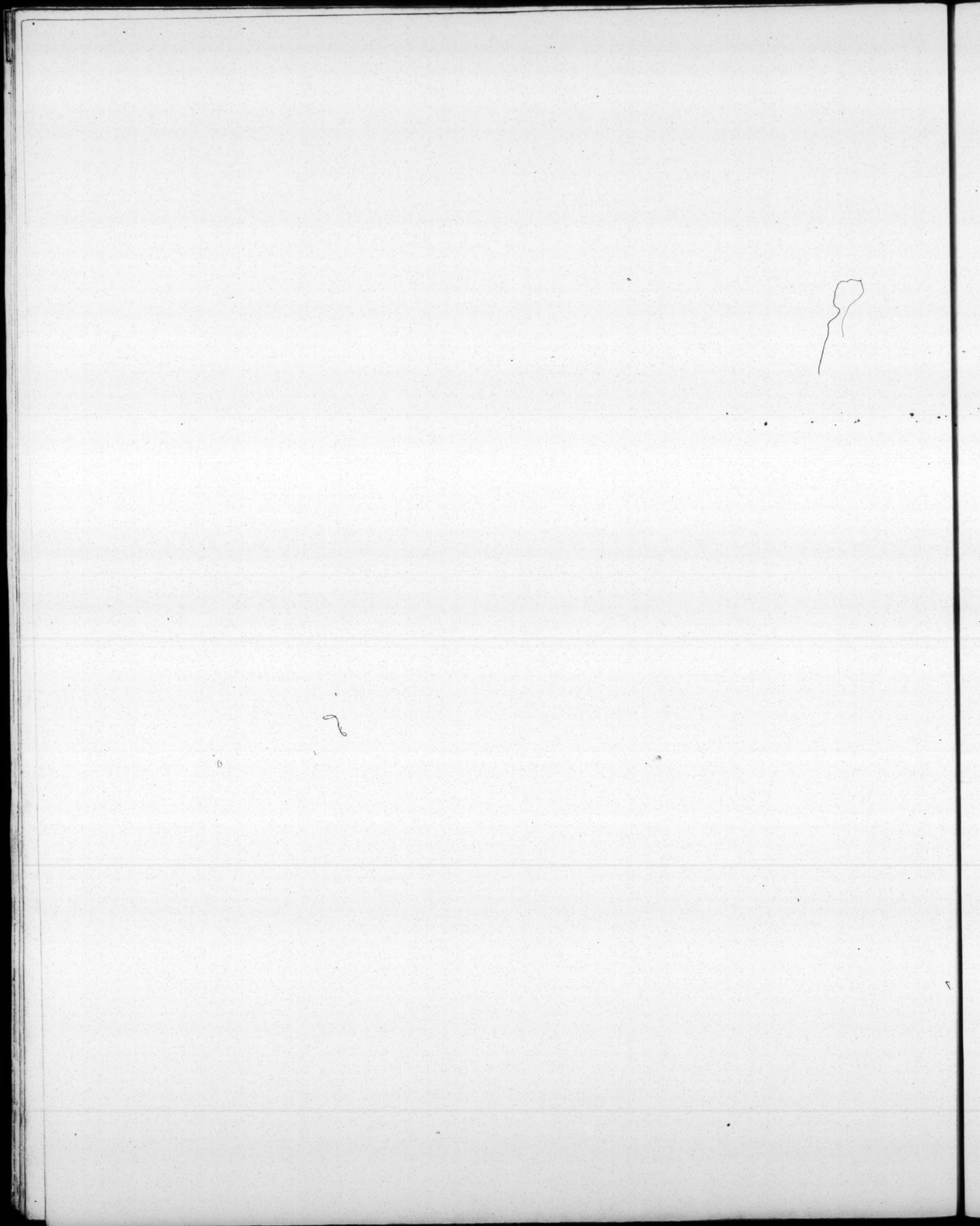
COMTE DE GRAMMONT,

PAR LE C. ANTOINE HAMILTON.

EDITION ORNÉE DE LXXII PORTRAITS, GRAVÉS D'APRÈS
LES TABLEAUX ORIGINAUX.

A LONDRES:

CHEZ EDWARDS, N^o. 78, PALL MALL.





Vandenberg Sc.

LE COMTE ANTOINE HAMILTON.

M É M O I R E S

D U C O M T E

D E

G R A M M O N T.

CHAPITRE PREMIER.

COMME ceux qui ne lisent que pour se divertir, me paroissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un livre que pour y chercher des défauts ; je déclare que, sans me mettre en peine de la sévère érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus, que l'ordre des tems, ou la disposition des faits, qui coûtent plus à l'écrivain, qu'ils ne divertissent le lecteur, ne m'embarasseront guères dans l'arrangement de ces mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent auront place dans ces fragmens, selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original ? Le fameux Plutarque, qui traite ses héros comme ses lecteurs, commence la vie des uns comme bon lui semble, et promene l'attention des autres

sur de curieuses antiquités, ou d'agréables traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius le preneur de villes n'étoit pas à beaucoup près si grand que son pere Antigonus, à ce qu'il nous dit. En récompense il nous apprend que son pere Antigonus n'étoit que son oncle ; mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa vie par un abrégé de sa mort, par un sommaire de ses divers exploits, de ses bonnes et de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre Marc-Antoine, par compafsion pour toutes ses foiblefles.

Dans la vie de Numa Pompilius, il entre en matière par une difsertation sur son précepteur Pythagore ; et comme il croit qu'on est fort en peine de savoir si c'est l'ancien philosophe, ou bien un certain Pythagore, qui après avoir gagné le prix de la course aux jeux olympiques, vint à toutes jambes trouver Numa, pour lui enseigner la philosophie, et lui aider à gouverner son royaume ; il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laiffe enfin là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'historien de toute l'antiquité auquel on doit le plus ; c'est seulement pour autoriser la manière dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laiffées.

Il est question de représenter un homme, dont le caractère inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiser ; d'un homme illustre par un mélange de vices et de vertus, qui semblent se soutenir dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppositions.



Harding Del.

R. Clapp Sculp

PHILIBERT COMTE DE GRAMMONT.

C'est ce relief incompréhensible qui, dans la guerre, l'amour, le jeu et les divers états d'une longue vie, a rendu le comte de Grammont l'admiration de son siècle. C'est par là qu'il a fait les délices de tous les pays où il a promené ses agrémens et son inconstance ; de ceux où la vivacité de son esprit a répandu de ces mots heureux qu'une approbation universelle transmet à la postérité ; de tous les endroits enrichis des profusions de sa magnificence ; et de ceux enfin où il a conservé la liberté de son jugement, dans les périls les plus pressans, tandis que le badinage de son humeur au milieu des dangers les plus sérieux de la guerre, marquoit une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point son portrait. A l'égard de sa figure, Bussi et Saint-Evremont, auteurs plus agréables que fideles, en ont écrit. Le premier a peint le chevalier de Grammont artificieux, volage, et même un peu perfide en amour, infatigable et cruel sur la jalousie. Saint-Evremont s'est servi d'autres couleurs pour exprimer le génie, et pour tracer en général les manières du comte. Mais l'un et l'autre s'est fait plus d'honneur dans ces différentes peintures, qu'il n'a rendu de justice à son héros.

C'est donc lui même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de sièges et de batailles, où il s'est distingué à la suite d'un autre héros ; et c'est lui qu'il faut croire dans des événemens moins glorieux de sa vie, quand la sincérité, dont il étale son adresse, sa vivacité, ses supercheries, et les divers stratagèmes dont il s'est servi, soit en amour, soit au jeu, exprime naturellement son caractère.

C'est lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet écrit, puisque je ne fais que tenir la plume à mesure qu'il me dicte les particularités les plus singulières et les moins connues de sa vie.

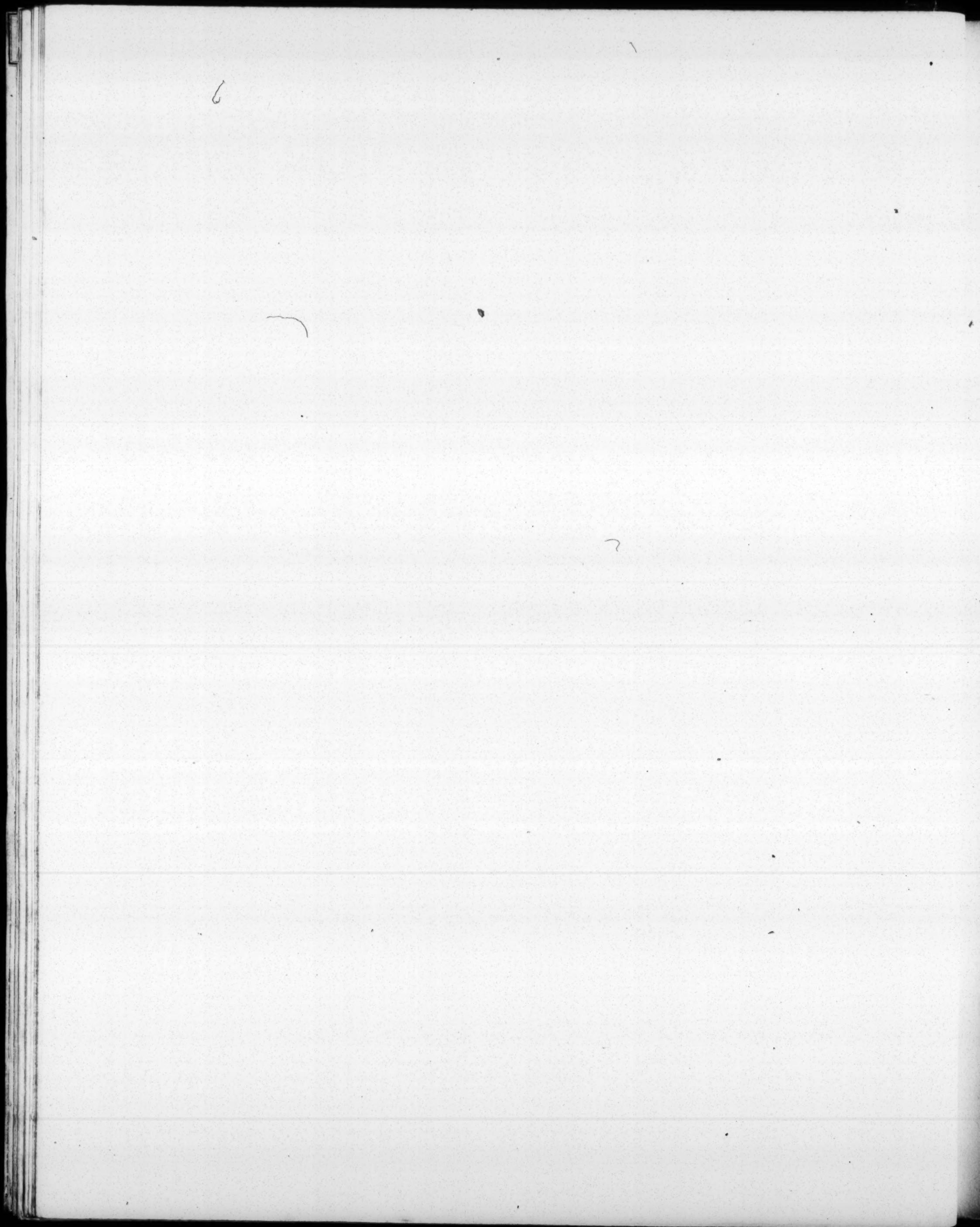
CHAPITRE II.

EN ces tems-là, il n'en alloit pas en France, comme à présent. Louis XIII regnoit encore, et le cardinal de Richelieu gouvernoit le royaume. De grands hommes commandoient de petites armées, et ces armées faisoient de grandes choses. La fortune des grands de la cour dépendoit de la faveur du ministre ; les établissemens n'y étoient solides qu'à mesure qu'on lui étoit dévoué. De vastes projets jettoient au cœur des états voisins les fondemens de cette grandeur redoutable, où l'on voit celui-ci. La police étoit un peu négligée ; les grands chemins étoient impraticables de jour, et les rues durant la nuit ; mais on voloit encore plus impunément ailleurs. La jeunesse en entrant dans le monde, prenoit le parti que bon lui sembloit. Qui vouloit se faisoit chevalier ; abbé, qui pouvoit ; j'entends, *abbé à bénéfice*. L'habit ne distinguoit point le chevalier de l'abbé ; et je crois que le chevalier de Grammont étoit l'un et l'autre au siège de Trin. Ce fut sa première campagne, et il y porta ces dispositions heureuses qui préviennent favorablement, et qui font qu'on n'a besoin ni d'amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.



Pub Aug. 4. 1792. by E. & S. Harding Pall Mall. Van Den Berghe Sc.

CARDINAL RICHELIEU.



Le siège étoit formé quand il arriva ; cela lui épargna quelques témérités ; car un volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la place sur cet article. Le prince Thomas commandoit l'armée ; et comme la charge de lieutenant général n'étoit pas encore connue, du Plessis Pralin et le fameux vicomte de Turenne étoient ses maréchaux de camp.

On portoit quelque respect aux places de guerre, avant qu'une puissance, à laquelle rien ne peut résister, eût trouvé moyen de les abimer par une grêle affreuse de bombes, et par le ravage de cent pièces de canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduisent le gouverneur aux souterrains, et la garnison en poudre, de fréquentes sorties vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signaloient l'art des assiégeans et le courage des assiégés ; et par conséquent les sièges étoient d'une longueur raisonnable ; et les jeunes gens avoient le tems d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part et d'autre dans celui de Trin. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes ; mais on ne s'ennuya plus dans l'armée, depuis que le chevalier de Grammont y fut ; plus de fatigue dans la tranchée ; plus de sérieux chez les généraux ; plus d'ennui dans les troupes depuis son arrivée. Il cherchoit et portoit par tout la joie.

Parmi les officiers de l'armée, comme par-tout ailleurs, on voyoit des gens de mérite, ou des gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le chevalier de Grammont dans les

6 MÉMOIRES DE GRAMMONT.

choses qui le faisoient briller, et n'y réussissoient pas ; les autres admiroient ses talens, et recherchoient son amitié. Matta fut de ce nombre. Il étoit agréable par sa figure, plus encore par le caractère de son esprit. Il l'avoit simple et naturel, mais avec le discernement et la délicatesse des plus fins et des plus déliés. Plein de franchise et de probité dans toutes ses manières, le chevalier de Grammont ne fut pas long-tems à démêler les qualités qui le distinguoient. Ainsi la connoissance fut bientôt faite, & l'amitié bientôt liée entr'eux.

Matta voulut absolument que le chevalier de Grammont vint s'établir chez lui. Il n'y consentit qu'à condition qu'il partageroit la dépense. Comme ils avoient l'humeur libérale et magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnèrent les repas les mieux entendus, et les plus délicats qu'on eut encore vus. Le jeu rendoit à merveille dans les commencemens, et le chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une seule.

Les généraux tour à tour régalez, admirèrent leur magnificence, et voulurent mal à leurs officiers de ce qu'ils n'étoient pas si bien servis. Le chevalier avoit le don de faire valoir les choses les plus communes ; son esprit étoit tellement à la mode, que c'étoit se deshonorner que de ne se pas soumettre à son goût. Matta lui laissoit le soin de louer la table, et d'en faire les honneurs ; et charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avoit rien de si beau que de vivre comme ils faisoient, et rien de plus aisé que de continuer : mais il s'aperçut bien-tôt que les plus grandes prospérités ne sont pas les plus durables.

Une grosse chère, une petite économie, des domestiques infidèles, une fortune ennemie, tout cela s'unissant pour déranger le ménage, la table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du chevalier, fertile en ressources, entreprit de soutenir son premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'état de leurs affaires, quoique celui qui en avoit le soin les en eut séparément avertis, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépense, ou à rendre ses comptes pour le passé. Un jour que le chevalier de Grammont étoit revenu plutôt qu'à l'ordinaire, il trouva Matta tranquillement endormi dans un fauteuil ; et ne voulant pas interrompre son repos, il se mit à rêver à son projet. Matta s'éveilla sans qu'il s'en aperçut, et ayant quelque tems admiré la contemplation où il paroïsoit enseveli, et ce profond silence entre deux hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment ensemble, il le rompit par un soudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à mesure que l'autre le regardoit. "Voilà, dit le chevalier, un réveil assez gai, et assez bouffon ; et à qui en as-tu donc ? ou si c'est aux anges que tu ris ? Ma foi, chevalier, dit Matta, je ris d'un songe que je viens de faire, si naturel et si plaisant, qu'il faut que je t'en fasse rire aussi. Je rêvois que nous avions renvoyé Mons.
"le maître d'hôtel, M. le chef de cuisine, et M. notre officier, résolus pour le reste de la campagne d'aller manger
"chez les autres, comme les autres étoient venus manger
"chez nous." Voilà mon songe ; et toi, chevalier, à quoi rêvois-tu ?

8 MÉMOIRES DE GRAMMONT.

“ Pauvre esprit, dit le chevalier, en haussant les épaules,
“ te voilà d’abord sur le côté ; te voilà dans la consternation
“ et l’humilité, pour quelques mauvais propos que le maître
“ d’hôtel t’aura tenus comme à moi. Quoi ! après la figure
“ que nous avons faite, à la barbe des grands et des étran-
“ gers de l’armée, quitter la partie comme des sots, et plier
“ bagage comme des croquans, au premier épuisement de
“ finance ! Tu n’as point de sentiment. Où est l’honneur
“ de la France ? Et où est l’argent, dit Matta ? Car mes gens
“ se donnent au diable qu’il n’y a pas dix écus dans la mai-
“ son ; et je crois que les tiens ne t’en gardent guères davan-
“ tage : car il y a plus de huit jours que je ne t’ai vu, ni tirer
“ ta bourse, ni compter ton argent ; amusement qui t’occupoit
“ volontiers en prospérité.

“ Je conviens de tout cela, dit le chevalier. Mais je veux
“ te faire convenir, que tu n’es qu’une poule mouillée dans
“ cette occasion ; et que seroit-ce de toi, si tu te voyois dans
“ l’état où je me suis trouvé à Lyon quatre jours avant d’arri-
“ ver ici ? Je t’en veux faire le récit.”

CHAPITRE III.

“ VOICI, dit Matta, qui sent bien le Rôman, hors qu’il
 “ faudroit que ce fût ton écuyer qui me contât ton histoire.
 “ C’est l’ordre, dit le chevalier. Cependant je pourrai te par-
 “ ler de mes premiers exploits, sans blesser ma modestie :
 “ outre que mon écuyer a l’accent un peu burlesque pour un
 “ récit héroïque.

“ Tu sauras donc qu’en arrivant à Lyon.” Est-ce comme
 cela qu’on commence ? dit Matta : Prends ton histoire d’un
 peu plus loin ; les moindres particularités d’une vie comme
 la tienne méritent d’être contées : mais sur-tout la manière
 dont tu saluas le cardinal de Richelieu la première fois. On
 m’en a fait rire. Au reste, je te dispense de me parler des
 gentilleses de ton enfance, de la généalogie, du nom et de
 la qualité de tes ancêtres ; car tu n’en sais pas un mot.

“ Ah ! que tu fais le mauvais plaisant ! Tu crois que tout
 “ le monde est de ton ignorance. Tu t’imagines donc que
 “ je ne connois pas les Mendores, ni les Corisandes, moi ! Je
 “ ne sais peut-être pas qu’il n’a tenu qu’à mon père d’être fils
 “ d’Henri IV. Le roi vouloit à toute force le reconnoître,
 “ et jamais ce traître d’homme n’y voulut consentir. Vois
 “ un peu ce que ce seroit que les Grammont sans ce beau
 “ travers ? Ils auroient le pas devant les Césars de Vendôme.
 “ Tu as beau rire, c’est l’Evangile. Mais venons à notre fait.

“ On me mit au collège de Pau, dans la vue de me faire
 “ d’Eglise : mais comme j’avois bien d’autres vues, je n’avois

“ garde d’y profiter : j’avois tellement le jeu dans la tête, que
 “ le précepteur et les régens perdoient leur latin, en me le
 “ voulant apprendre. Le vieux Brinon, qui me servoit de
 “ valet-de-chambre et de gouverneur, avoit beau me me-
 “ nacer de ma mere, je n’étudiois que quand il me plaisoit,
 “ c’est-à-dire presque jamais. Cependant on me traitoit en
 “ écolier de ma qualité ; j’eus toutes les dignités de la classe,
 “ sans les avoir méritées, et sortis du collège à peu-près
 “ comme j’y étois entré. On trouva que j’en savois encore
 “ de reste pour l’abbaye que mon frere avoit demandée
 “ pour moi.

“ Il venoit d’épouser la niece d’un ministre devant qui tous
 “ genoux fléchissoient. Il voulut me présenter à lui. J’eus
 “ peu de peine à quitter mon pays, et beaucoup d’impatience
 “ d’arriver à Paris. Mon frere m’ayant tenu quelque tems
 “ auprès de lui pour me dégourdir, il me lâcha par la ville
 “ pour perdre l’air de la campagne, et trouver celui du monde.
 “ Je l’attrapai si bien que je ne voulus plus m’en défaire
 “ quand il fut question de me présenter à la Cour en équipage
 “ d’Abbé. Tu sais comme on se mettoit alors. Tout ce qu’on
 “ obtint de moi fut de mettre une soutane par-dessus mes
 “ habits ; et mon frere, mourant de rire de mon habillement
 “ ecclésiastique, voulut en faire rire les autres. J’avois la plus
 “ belle tête du monde, bien poudrée et bien frisée, par-dessus
 “ ma soutane ; et par-dessous, des bottines blanches et des
 “ éperons dorés. Le cardinal qui avoit l’esprit pénétrant,
 “ n’avoit garde de rire. Cette élévation de sentiment lui
 “ donna de l’ombrage. Il jugea de ce que seroit un génie,

“ qui à cet âge se moquoit de la tonsure, et méprisoit le petit
“ collet.

“ Quand mon frere m'eut remené chez lui : *or ça notre*
“ *petit collet, me dit-il, cela s'est passé à merveille, et votre ajuste-*
“ *ment mi parti de Rome et d'épée, a beaucoup réjoui la Cour :*
“ *mais ce n'est pas tout : il faut opter, mon petit Cavalier.*
“ *Voyez donc, si, vous en tenant à l'église, vous voulez posséder*
“ *de grands biens, et ne rien faire ; ou, avec une petite légitime,*
“ *vous faire casser bras et jambes, pour être le Fructus Belli*
“ *d'une Cour insensible, et parvenir sur la fin de vos jours à la dig-*
“ *nité de maréchal de camp avec un œil de verre et une jambe de bois.*

“ *Je sais, lui dis-je, qu'il n'y a aucune comparaison entre ces*
“ *deux états, pour la commodité de la vie : mais comme il faut*
“ *chercher son salut, préférentement à tout, je suis résolu de*
“ *renoncer à l'église, pour tâcher de me sauver ; à condition*
“ *néanmoins que je garderai mon Abbaye.* Les remontrances
“ et l'autorité de mon frere furent inutiles pour m'en détour-
“ ner, et il fallut bien me passer ce dernier article pour m'en-
“ tretenir à l'Académie.

“ Tu sais que je suis le plus adroit homme de France ; ainsi
“ j'eus bientôt appris tout ce qu'on y montre : et chemin
“ faisant, j'appris encore ce qui perfectionne la jeunesse, et
“ rend honnête-homme ; car j'appris encore toutes sortes de
“ jeux aux cartes et aux dés. La vérité est que je m'y crus
“ d'abord plus savant que je ne l'étois ; comme je l'ai dans la
“ suite éprouvé.

“ Ma mere, qui sut le parti que je prenois, pleura la pro-
“ fession que j'avois quittée, et ne put se consoler de celle

“ que j’avois prise. Elle avoit compté que dans l’église je
“ serois un saint ; elle compta que je serois un diable dans le
“ monde, ou tué à la guerre. Je mourois d’envie d’y aller :
“ mais comme j’étois encore trop jeune, il fallut faire une
“ campagne à Bidache, avant que d’en faire une à l’armée.

“ Quand je fus de retour auprès de ma mere, j’avois telle-
“ ment l’air de la Cour et du monde, qu’elle eut du respect
“ pour moi, au lieu de me gronder de mon entêtement pour
“ les armes. J’étois son idole, et me trouvant inébranlable,
“ elle ne songea qu’ à me garder le plus qu’elle pourroit, en
“ attendant qu’on fît mon petit équipage.

“ Le fidele Brinon, qui me fut donné pour valet-de-cham-
“ bre, devoit encore faire la charge de gouverneur et d’écuyer :
“ parce que c’est peut-être le gascon unique, qu’on verra ja-
“ mais sérieux et rébarbatif au point où il l’est. Il répondit
“ de ma conduite sur la bienséance et la morale, et promit à
“ ma mere qu’il rendroit bon compte de ma personne dans
“ les dangers de la guerre. J’espere qu’il tiendra mieux sa
“ parole à l’égard de ce dernier article, qu’il n’a fait sur les
“ autres.

“ On fit partir mon équipage huit jours avant moi. C’étoit
“ toujours autant de tems que ma mere gagnoit, pour me faire
“ des exhortations. Enfin, après m’avoir bien conjuré d’avoir
“ la crainte de Dieu devant les yeux, et l’amour du prochain
“ en recommandation, elle me laissa partir sous la garde du
“ seigneur et du sage Brinon.

“ Dès la seconde poste nous prîmes querelle. On lui
“ avoit mis quatre cents louis entre les mains pour ma cam-

“ pague. Je les voulus avoir. Il s’y opposa fortement.
 “ *Vieux Faquin*, lui dis-je, *est-ce à toi cet argent, ou, si on te*
 “ *l’a donné pour moi ? A ton avis, il me faudroit un trésorier*
 “ *pour ne payer que par ordonnance.* Je ne sais si ce fut par
 “ pressentiment qu’il s’attrista : mais ce fut avec des violences
 “ et des convulsions extrêmes qu’il se vit contraint de céder.
 “ On eût dit que je lui arrachais le cœur.

“ Je me sentis plus léger et plus gai depuis le dépôt dont
 “ je l’avois soulagé ; lui au contraire parut si accablé, qu’on
 “ eût dit que je lui avois mis quatre cents livres de plomb sur
 “ le dos en lui ôtant ces quatre cents pistoles. Il fallut fou-
 “ etter son cheval moi-même, tant il alloit pésamment ; et se
 “ retournant de tems en tems : *M. le Chevalier*, me disoit-il,
 “ *ce n’est pas ainsi que Madame l’entend.* Ses réflexions et ses
 “ douleurs se renouvelloient à chaque poste ; car au lieu de
 “ donner dix sols au postillon, j’en donnois trente.

“ Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux soldats nous arrê-
 “ terent à la porte de la ville pour nous mener chez le Gou-
 “ verneur. J’en pris un pour me conduire à la meilleure
 “ Hôtellerie, et mis Brinon entre les mains de l’autre, pour
 “ aller rendre compte au Commandant de mon voyage, et de
 “ mes desseins.

“ Il y a d’aussi bons traiteurs à Lyon qu’à Paris : mais mon
 “ soldat, selon la coutume, me mena chez ses amis, dont il
 “ me vanta la maison, comme le lieu de la ville où l’on faisoit
 “ la chère la plus délicate, et où l’on trouvoit la meilleure
 “ compagnie. L’hôte de ce palais étoit gros comme un
 “ muid ; il s’appelloit Cerise. Il étoit Suisse de nation, em-

“ poisonneur de profession, et voleur par habitude. Il me
“ mit dans une chambre assez propre, et me demanda si je
“ voulois manger en compagnie, ou seul. Je voulus être de
“ l'auberge, à cause du beau-monde que le soldat m'avoit
“ promis dans cette maison.

“ Brinon, que les questions du Gouverneur avoient impa-
“ tienté, revint plus réfrogné qu'un vieux singe, et voyant
“ que je me peignois un peu pour descendre : *Et que voulez-*
“ *vous donc, Monsieur ?* me dit-il : *Aller trotter par la ville ?*
“ *Non pas ? n'est-ce pas assez trotté depuis le matin ? mangez*
“ *un morceau, et couchez-vous à bonne heure, pour être du matin*
“ *à cheval à la pointe du jour. Monsieur le contrôleur, lui dis-*
“ *je, je ne veux ni trotter par la ville, ni manger seul, ni me*
“ *coucher à bonne heure. Je veux souper en compagnie là-bas.*
“ *En pleine auberge ?* s'écria-t-il : *Hé ! Monsieur, vous n'y*
“ *songez pas. Je me donne au diable, s'ils ne sont une dou-*
“ *zaine de baragouineurs à jouer cartes et dés, qu'on n'enten-*
“ *droit pas Dieu tonner.*

“ J'étois devenu insolent depuis que je m'étois emparé de
“ l'argent ; et voulant commencer à me souffraire de la domi-
“ nation de mon Gouverneur : *Savez-vous bien, Monsieur*
“ *Brinon, lui dis-je, que je n'aime pas qu'un Sot fasse le raison-*
“ *neur ? Allez-vous en souper, s'il vous plaît, et que j'aie ici*
“ *des chevaux de poste avant le jour.*

“ J'avois senti pétiller mon argent au moment qu'il avoit
“ lâché le mot de Cartes et Dés. Je fus un peu surpris de
“ trouver la falle où l'on mangeoit remplie de figures extra-
“ ordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura

“ qu’il n’y avoit que dix-huit ou vingt de ces Messieurs qui
 “ auroient l’honneur de manger avec moi. Je m’approchai
 “ d’une table où l’on jouoit, je faillis à mourir de rire. Je
 “ m’étois attendu à voir bonne compagnie et gros jeu ; et
 “ c’étoient deux Allemands qui jouoient au trictrac. Jamais
 “ chevaux de carrosse n’ont joué comme ils faisoient : mais
 “ leur figure, sur-tout, passoit l’imagination. Celui auprès de
 “ qui j’étois étoit un petit Ragot, grasseillet et rond comme
 “ une boule. Il avoit une fraise avec un chapeau pointu
 “ haut d’une aune. Non, il n’y a personne, qui d’un peu
 “ loin, ne l’eût pris pour le dôme de quelque église avec un
 “ clocher déssus. Je demandai à l’hôte ce que c’étoit ? Un
 “ marchand de Bâle, me dit-il, qui vient vendre ici des che-
 “ vaux : mais je crois qu’il n’en vendra guere de la manière
 “ qu’il s’y prend ; car il ne fait que jouer. Joue-t-il gros jeu,
 “ lui dis-je ? Non pas à présent, dit-il ; ce n’est que pour leur
 “ écot, en attendant le souper : mais quand on peut tenir le
 “ petit marchand en particulier, il joue beau jeu. A-t-il de
 “ l’argent, lui dis-je ? Oh, oh, dit le perfide Cerise, plutôt à Dieu
 “ que vous lui eussiez gagné mille pistoles et en être de moitié,
 “ nous ne serions pas long-tems à les attendre.

“ Il ne m’en fallut pas davantage pour méditer la ruine du
 “ chapeau pointu. Je me remis auprès de lui pour l’étudier.
 “ Il jouoit tout de travers, écoles sur écoles, Dieu sait. Je
 “ commençois à me sentir quelques remords sur l’argent
 “ que je devois gagner à une petite citrouille qui en savoit
 “ si peu. Il perdit son écot, on servit, et je le fis mettre
 “ auprès de moi. C’étoit une table de réfectoire, où nous

“ étions pour le moins vingt-cinq, malgré la promesse de
“ mon hôte.

“ Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue
“ se dispersa, je ne sais comment, à la réserve du petit Suïse,
“ qui se tint auprès de moi, et l’hôte, qui se vint mettre de
“ l’autre côté. Ils fumoient comme des dragons, et le Suïse
“ me disoit de tems en tems : *Demande pardon à Monsieur de*
“ *la liberté grande* ; et là-dessus m’envoyoit des bouffées de
“ tabac à m’étouffer. Monsieur Cerise de l’autre côté me
“ demanda la liberté de me demander si j’avois jamais été
“ dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air,
“ sans avoir voyagé en Suïse.

“ Le petit Ragot, à qui j’avois à faire, étoit aussi question-
“ neur que l’autre. Il me demanda si je venois de l’armée de
“ Piémont ; et lui ayant dit que j’y allois, il me demanda si
“ je voulois acheter des chevaux, qu’il en avoit bien deux
“ cents, dont il me feroit bon marché. Je commençois à
“ être enfumé comme un jambon ; et m’ennuyant du tabac et
“ des questions, je proposai à mon homme de jouer une petite
“ pistole au trictrac, en attendant que nos gens eussent soupé.
“ Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu’il y consentit, en
“ me demandant pardon de la *liberté grande*.

“ Je lui gagnai partie, revanche, et le tout, dans un clin-d’œil ;
“ car il se troubloit, et se laissoit enfler, que c’étoit une béné-
“ diction. Brinon arriva sur la fin de la troisième partie,
“ pour me mener coucher. Il fit un grand signe de croix, et
“ n’eut aucun égard à tous ceux que je lui faisois de sortir.
“ Il fallut me lever pour lui en aller donner l’ordre en par-

“ ticulier. Il commença par me faire des reprimandes de ce
 “ que je m’encanaillois avec un vilain monstre comme cela.
 “ J’eus beau lui dire que c’étoit un gros marchand qui avoit
 “ force argent, et qui ne jouoit non plus qu’un enfant. Lui,
 “ marchand! s’écria-t-il: *Ne vous y fiez pas, Monsieur le Che-*
 “ *valier. Je me donne au diable, si ce n’est quelque sorcier.*
 “ *Tais-toi, vieux fou,* lui dis-je, *il n’est non plus sorcier que*
 “ *toi; c’est tout dire: et pour te le montrer, je lui veux gagner*
 “ *quatre ou cinq cents pistoles avant de me coucher.* En disant
 “ cela, je le mis dehors, avec défense de rentrer, ou de nous
 “ interrompre.

“ Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut-de-
 “ chaufse, pour tirer un beau quadruple d’un de ses goussets,
 “ et me le présentant, il me demanda pardon de la *liberté*
 “ *grande*, et voulut se retirer. Ce n’étoit pas mon compte.
 “ Je lui dis que nous ne jouions que pour nous amuser; que
 “ je ne voulois point de son argent; et que s’il vouloit je lui
 “ jouerois ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit
 “ quelque difficulté, mais se rendit à la fin, et les regagna.
 “ J’en fus piqué. J’en rejouai une autre; la chance tourna,
 “ le dé lui devint favorable, les écoles cessèrent, je perdis
 “ partie, revanche et le tout: les moitiés suivirent, le tout en
 “ fut. J’étois piqué, lui beau joueur il ne me refusa rien, et
 “ me gagna tout, sans que j’eusse pris six trous en huit ou
 “ dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent
 “ pistoles: mais comme il vit que je ne mettois pas au jeu, il
 “ me dit qu’il étoit tard; qu’il falloit qu’il allât voir ses che-
 “ vaux, et se retira, me demandant pardon de la *liberté*

“ *grande.* Le sang-froid dont il me refusa, et la politesse
“ dont il me fit la révérence me piquèrent tellement, que je
“ fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je
“ venois de perdre jusqu’ à la dernière pistole, que je ne fis
“ pas d’abord toutes les réflexions qu’il y a à faire sur l’état
“ où j’étois réduit.

“ Je n’osois remonter dans ma chambre, de peur de Brinon.
“ Par bonheur s’étant ennuyé de m’attendre, il s’étoit couché.
“ Ce fut quelque consolation: mais elle ne dura pas. Dès
“ que je fus au lit, tout ce qu’il y avoit de funeste dans mon
“ aventure se présenta à mon imagination. Je n’eus garde
“ de m’endormir. J’envisageois toute l’horreur de mon dés-
“astre, sans y trouver de remède; et j’eus beau tourner mon
“ esprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient.
“ Je ne craignois rien tant que l’aube du jour: elle arriva
“ pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il étoit botté jusqu’
“ à la ceinture, et faisant claquer un maudit fouet qu’il tenoit
“ à la main: *Debout, M. le Chevalier,* s’écria-t-il en ouvrant
“ mes rideaux: *les chevaux sont à la porte, et vous dormez*
“ *encore! Nous devrions avoir déjà fait deux postes; ça, de*
“ *l’argent, pour payer dans la maison.* Brinon, lui dis-je d’une
“ voix humiliée, *fermez le rideau.* Comment! s’écria-t-il,
“ *fermez le rideau! Vous voulez donc faire votre campagne à*
“ *Lyon! Apparemment vous y prenez goût. Et le gros mar-*
“ *chand, vous l’avez dévalisé? Non pas, M. le Chevalier, cet*
“ *argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une*
“ *famille; et c’est le pain de ses enfans qu’il a joué, et que vous*
“ *avez gagné. Cela valoit-il la peine de veiller toute la nuit?*

“ *Je diroit Madame, si elle voyoit ce train? Monsieur Bri-*
 “ *non, lui dis-je, fermez, s’il vous plaît, le rideau. Mais au*
 “ *lieu de m’obéir, on eût dit que le diable lui fouroit dans*
 “ *l’esprit ce qu’il y avoit de plus sensible et de plus piquant*
 “ *dans un malheur comme le mien. Et combien? me disoit-*
 “ *il; Les cinq cents? Que fera ce pauvre homme? Souvenez-*
 “ *vous que je vous l’ai dit, Monsieur le Chevalier, cet argent*
 “ *ne vous profitera pas. Est-ce quatre cents? trois? deux?*
 “ *Quoi! ce ne seroit que cent louis?* poursuivit-il, voyant que
 “ *je branlois la tête à chaque somme qu’il avoit nommée.*
 “ *Il n’y a pas grand mal à cela, cent pistoles ne le ruineront*
 “ *pas, pourvu que vous les ayez bien gagnées. Brinon, mon*
 “ *ami, lui dis-je avec un grand soupir, fermez le rideau, je*
 “ *suis indigne de voir le jour.*

“ Brinon tressaillit à ces tristes paroles: mais il pensa
 “ s’évanouir quand je lui contai mon aventure. Il s’arracha
 “ les cheveux, fit des exclamations douloureuses, dont le re-
 “ frain étoit toujours: *Que dira Madame!* Et après s’être
 “ épuisé en regrets inutiles: *ça donc, M. le Chevalier, me dit-il,*
 “ *que prétendez-vous devenir? Rien, lui dis-je, car je ne suis bon*
 “ *à rien.* Ensuite, comme j’étois un peu soulagé de lui avoir
 “ fait ma confession, il me passa quelques projets dans la tête,
 “ que je ne pus lui faire approuver. Je voulois qu’il allât
 “ en poste joindre mon équipage, pour vendre quelqu’un de
 “ mes habits. Je voulois encore proposer au marchand de
 “ chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les re-
 “ vendre à bon marché. Brinon se moqua de toutes ces
 “ propositions; et après avoir eu la cruauté de me laisser

“ long-tems tourmenter, il me tira d'affaire. Les parens font
“ toujours quelque vilenie à leurs pauvres enfans. Ma mere
“ avoit eu dessein de me donner cinq cents louis; elle en
“ avoit retenu cinquante, tant pour quelques petites répara-
“ tions à l'Abbaye, que pour faire prier Dieu pour moi.
“ Brinon étoit chargé de cinquante autres, avec ordre de ne
“ m'en point parler, que dans quelque pressante nécessité.
“ Elle arriva bientôt, comme tu vois.

“ Voilà, pour abrégér le dénouement de cette premiere
“ intrigue. Le jeu m'a favorisé jusqu'ici; car je me suis vu
“ quinze cents louis, tous frais faits depuis mon arrivée. La
“ fortune est redevenue mauvaise, il la faut corriger. Notre
“ argent est au bas; eh bien, il faut y remédier.”

Rien n'est plus aisé, dit Matta. Il n'y a qu'à trouver quel-
que marchand de chevaux aussi dupe que celui de Lyon.
Mais, à propos, le fidele Brinon n'auroit-il point encore quel-
que réserve pour la derniere extrémité? La voilà ma foi
venue, et nous ne ferions pas mal de nous en servir.

La plaisanterie seroit de saison, lui dit le Chevalier, si tu
savois où donner de la tête. Il faut de l'esprit de reste, pour
en vouloir fourer par-tout, comme tu prétends faire. Que
diable! tu veux toujours badiner, sans songer que la con-
joncture est des plus sérieuses pour nous. Ecoute, je vais
demain au quartier général, je dînerai chez le comte de
Caméran, et je le prierai de souper.... Et où? dit Matta.
Ici dit le Chavalier. Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre.
Voici, apparemment, un de ces projets de Lyon, tu sais que

nous n'avons ni argent, ni crédit; pour raccommoder nos affaires, tu veux donner à souper!

Esprit bouché, dit le chevalier, est-il possible, que depuis le temps, que nous sommes ensemble il ne te soit pas venu le moindre brin d'imagination? Le comte de Caméran joue au quinze, et moi aussi; nous avons besoin d'argent; il n'en sait que faire; je commanderai un excellent repas, il le paiera. Fais-moi parler à ton maître-d'hôtel, et ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions, qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle ci. Comme quoi? dit Matta. Voici comme quoi, dit le chevalier; car je vois bien qu'il te faut expliquer jusques aux choses les plus claires.

Tu commandes ici les compagnies des Gardes, n'est-il pas vrai? dès que la nuit sera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt soldats commandés par La Place, ton sergent, et tu les posteras ventre à terre entre ci et le quartier général... Comment, Mor!... s'écria Matta, une ambuscade! Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce pauvre Savoyard. Si c'est là ton dessein, je te déclare que je n'en suis pas... Pauvre esprit, dit le chevalier, voici le fait. Il y a de l'apparence, que nous lui gagnerons son argent. Les Piémontois, honnêtes gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers et défiants. Celui-ci commande la cavalerie. Tu sais que tu ne saurois te taire, et tu es homme à lâcher quelque mauvaise plaisanterie pour l'inquiéter. S'il s'alloit mettre dans la tête qu'on l'a trompé, et qu'il vînt à s'en repentir, que sait-on ce qu'il pourroit faire? Car il est

d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'est pourquoi, quelque ressentiment que la perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le démenti.

Embrasse-moi, cher chevalier, dit Matta, se tenant les côtés: embrasse-moi; car tu es trop merveilleux. J'étois un bon sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une table et des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dés de mauvaise foi. Je ne me serois jamais avisé de faire soutenir un homme qui joue un quinze, par un détachement d'infanterie; il faut avouer que tu es déjà grand homme de guerre.

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le chevalier de Grammont l'avoit projeté; l'infortuné Caméran donna dans le piège. On soupa le plus agréablement du monde. Matta but cinq ou six grands coups pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétoit. Le chevalier de Grammont, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire un convié, qu'il alloit bientôt rendre très-sérieux; et le bon Caméran mangeoit comme un homme dont les affections étoient partagées entre la bonne-chère et l'amour du jeu; c'est-à-dire qu'il se hâtoit de manger, pour ne rien dérober au temps précieux qu'il destinoit au quinze.

Le repas fini, le sergent La Place posta son embuscade; et le chevalier de Grammont entreprit son homme. Il avoit encore sur le cœur la perfidie du suisse, Cerise, et du chapeau pointu. Cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de foibles remords et quelques scrupules qui s'élevoient dans son ame. Matta, ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée,

se mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre Caméran.

Ils ne cavoient d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner, mais Caméran ayant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort, et le jeu devint plus sérieux. Il fut encore de reste; et il devint orageux; les cartes volèrent par la chambre, et les exclamations éveillèrent Matta.

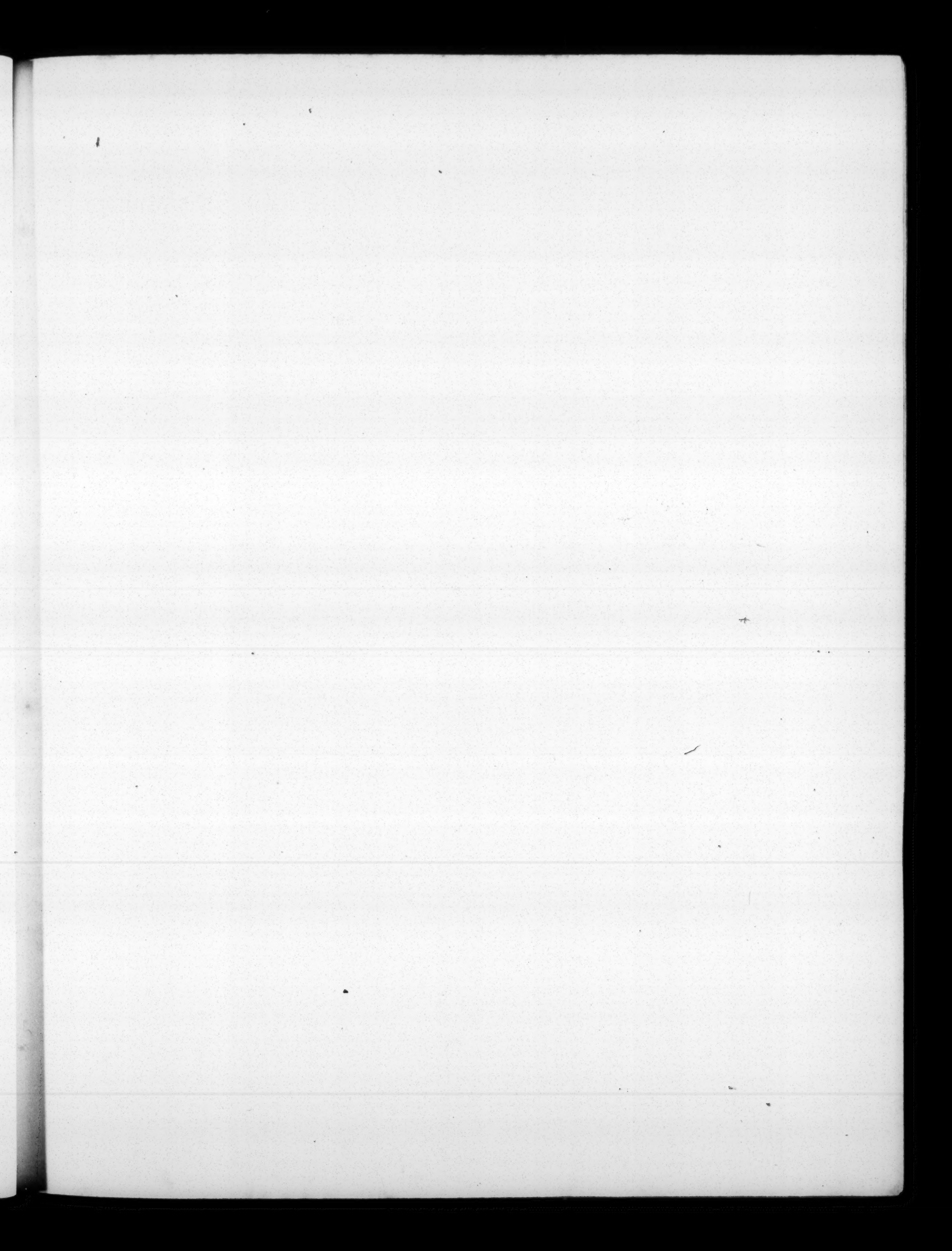
Comme il avoit la tête embrouillée de sommeil et chaude de vin, il se mit à rire des transports du Piémontois; et au lieu de le consoler: Ma foi, mon pauvre comte, lui dit-il, si j'étois dans votre place je ne jouerois plus. Et pourquoi? dit l'autre. Je ne sais, dit-il, mais le cœur me dit que votre guignon ne changera pas. Il faut voir, dit Caméran, en demandant des cartes. Voyez donc, dit Matta, et se rendormit. Mais ce ne fut pas pour long-temps. Toutes les cartes étoient également malheureuses pour le perdant. Il n'y rencontroit que des lardons; et en dernier, il avoit beau montrer quinze, cela ne servoit de rien. Nouvelles exclamations. Ne vous l'avois-je pas dit? s'écria Matta, qui s'étoit réveillé en sursaut. Vous avez beau tempêter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croyez-moi, les plus courtes folies sont les meilleures. Quittez, car je me donne au diable, s'il est possible que vous gagniez. Et d'où vient? dit Caméran, qui commençoit à s'impatisser. Voulez-vous le savoir? dit Matta. Ma foi, c'est que nous vous trompons.

Le chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avoit quelque air de vérité: Monsieur Matta, lui dit-il, trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un

homme qui joue aussi malheureusement que M. le Comte, de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries? pour moi, j'en suis si ennuyé, que je quitterois dans le moment, s'il ne perdoit pas tant qu'il fait. Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace; et le seigneur Caméran, se radoucissant, lui dit qu'il n'y avoit qu'à laisser parler M. Matta, si cela ne l'offensoit pas; que pour lui, cela ne lui faisoit aucune peine.

Le chevalier de Grammont en usa bien plus honnêtement que le suisse de Lyon n'avoit fait à son égard; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. Caméran lui en sut si bon gré, qu'il perdit jusqu'à quinze cents pistoles, et les paya dès le lendemain. Pour Matta, il fut grondé de la belle manière de son intempérance de langue. Toute la raison qu'en eut celui qui le réprimandoit, fut qu'il y avoit de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard, sans l'en avertir; outre, disoit-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la cavalerie de Caméran, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais.

Cette aventure les ayant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste de la campagne, et le chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'étoit saisi des effets du Comte, que par droit de représailles, et pour se dédommager de la perte qu'il avoit faite à Lyon, commença dès ce temps-là à faire l'usage de son argent qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les occasions. Il déterroit les malheureux, pour les secourir; les officiers qui perdoient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu; les soldats





Harding Del.

Ogborne Sculp

MARECHAL DE TURENNE.

estropiés dans la tranchée : enfin tout éprouvoit sa libéralité ; mais sa manière d'obliger surpassoit encore ses bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits réussit par-tout. Connu des soldats, il en étoit adoré. Les généraux le trouvoient dans toutes les occasions, où il y avoit quelque chose à faire, et le cherchoient dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution, en mettant Caméran de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fonds inépuisable de bonne humeur et de vivacité lui fournissoit toujours quelque chose de nouveau dans les discours et dans les actions. Je ne sais par quelle occasion M. de Turenne commanda sur la fin du siège un corps séparé. Le chevalier de Grammont le fut voir dans ses nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt officiers. M. de Turenne aimoit naturellement la joie : la seule présence du Chevalier l'inspiroit. Il fut charmé de sa visite ; et par reconnaissance, il voulut le faire jouer. Le chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de son précepteur, que quand on alloit chez ses amis, il n'étoit pas prudent d'y laisser son argent, ni honnête d'emporter le leur. Effectivement, dit M. de Turenne, il ne trouveroit ni gros jeu, ni grand argent parmi nous ; mais afin qu'il ne soit pas dit que l'on le laisse aller sans avoir joué, jouons chacun un cheval.

Le chevalier de Grammont y consentit. La fortune, qui l'avoit suivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit besoin, lui fit gagner quinze ou seize chevaux en ba-

dinant; et voyant qu'il y avoit quelques visages consternés de la perte: Messieurs, leur dit-il, je serois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre Général; il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la reserve d'un que je donne pour les cartes. Le valet-de chambre crut qu'il se moquoit. Je vous parle sérieusement, dit le Chevalier: je vous donne un cheval pour les cartes; et qui plus est, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. Effectivement, dit M. de Turenne, j'en suis charmé, pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vu jusqu'à présent donner un cheval pour les cartes.

Trin se rendit enfin. Le baron de Batteville, qui l'avoit vaillamment défendue, et long-temps, eut une capitulation digne de sa résistance. Je ne sais si le chevalier de Grammont eut quelque part à la prise de cette place; mais je sais bien, que sous un regne plus glorieux, et des armes par-tout victorieuses, sa hardiesse et son adresse en ont fait prendre quelques-unes depuis, à la vue de son Maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

LA gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les héros : Il faut que l'amour mette la dernière main au relief de leur caractère, par les travaux, la témérité des entreprises, et la gloire des succès. Nous en avons des exemples, non-seulement dans les romans, mais dans l'histoire véritable des plus fameux guerriers, et des plus célèbres conquérans.

Le chevalier de Grammont et Matta, qui ne songeoient gueres à ces exemples, ne laisserent pas de songer qu'il étoit bon de s'aller délasser des fatigues du siège de Trin, en formant quelque siège aux dépens des beautés et des époux de Turin. Comme la campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le temps d'y faire quelques exploits, avant que la fin des beaux jours les obligeât à repasser les monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels-a-peuprès qu' Amadis, ou Dom Galaor, après avoir reçu l'accollade et l'ordre de chevalerie, cherchant les aventures, et courant après l'amour, la guerre, et les enchantemens. Ils valoient bien ces deux freres; car s'ils ne savoient pas autrement *pourfendre géans, dérompre harnois et porter en croupe belles Damoiselles, sans leur parler de rien*, ils savoient jouer, et les autres n'y connoissoient rien.

Ils arriverent à Turin, furent agréablement reçus, et fort distingués à la Cour. Cela pouvoit-il manquer? Ils étoient

jeunes, bien faits; ils avoient de l'esprit, et faisoient de la dépense. Dans quel pays du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages? Comme Turin étoit alors celui de l'amour et de la galanterie, deux étrangers de cet air, qui n'aimoient pas à s'ennuyer, n'avoient garde d'ennuyer les Dames de la Cour.

Quoique les hommes y fussent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le don de plaire. Ils avoient du respect pour leurs femmes, et de la considération pour les étrangers; et leurs femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de considération pour les étrangers, et n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Royale, digne fille de Henry IV, rendoit sa petite cour la plus agréable du monde. Elle avoit hérité des vertus de son pere, à l'égard des sentimens qui conviennent au sexe: et à l'égard de ce qu'on appelle la foiblesse des grands cœurs, Son Altesse n'avoit pas dégénéré.

Le comte de Tanes étoit son premier ministre. Les affaires d'état n'étoient pas difficiles à manier durant son ministère. Personne ne s'en plaignoit; et cette Princefse paroissoit contente de sa capacité sur les autres: et voulant que tout ce qui composoit sa cour le fût aussi, l'on y vivoit assez selon l'usage et les coutumes de l'ancienne chevalerie.

Les dames avoient chacune un amant d'obligation, sans les volontaires, dont le nombre n'étoit point limité. Les chevaliers déclarés portoient les livrées de leurs maîtresses, leurs armes, et quelquefois leurs noms. Leur fonction étoit de ne les point quitter en public, et de n'en point approcher en

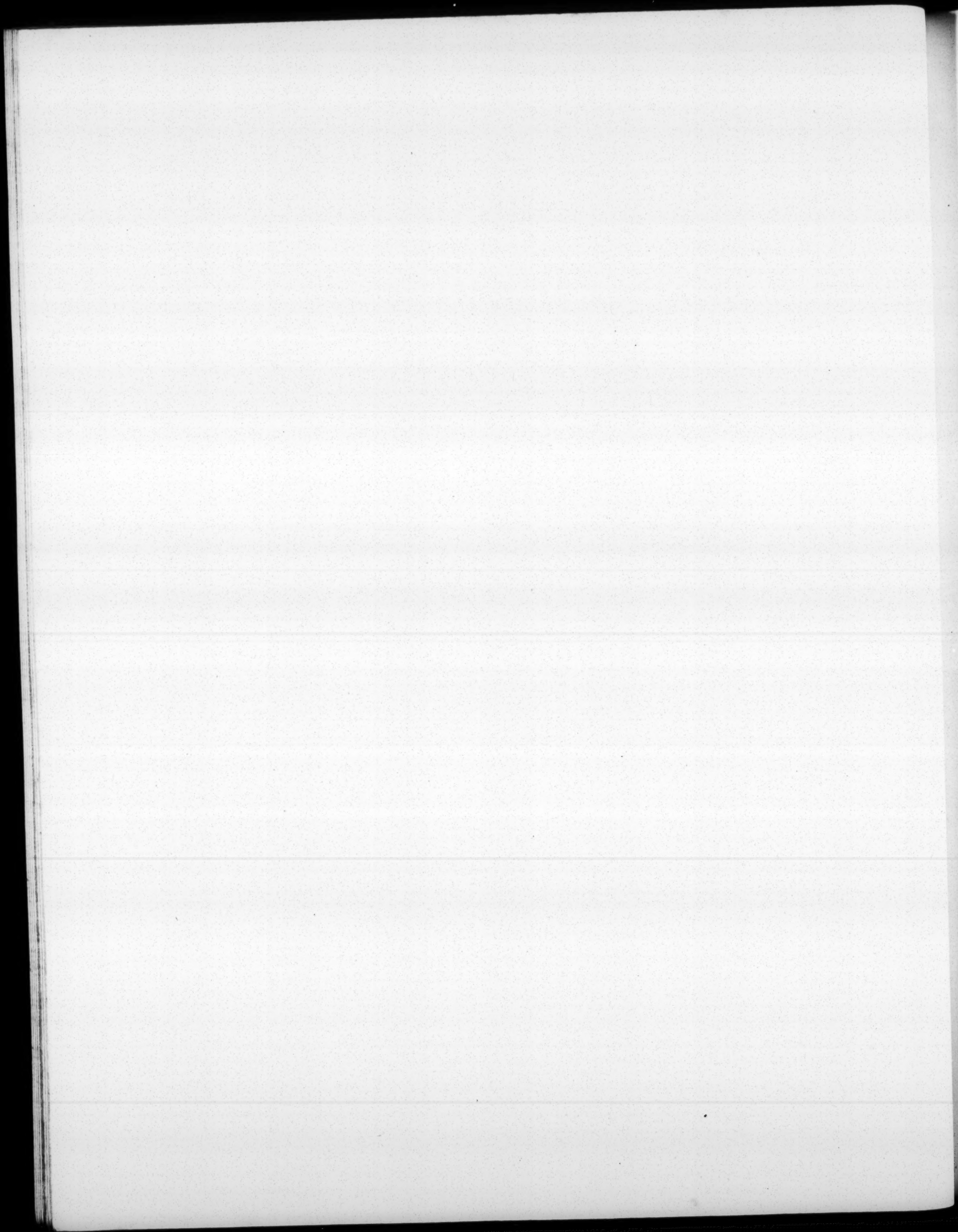


S. Harding del.

Birrell sculp.

MADAME ROYALE,

DAUGHTER OF HENRY IV. OF FRANCE.



particulier; de leur servir par-tout d'ecuyer, et dans les carrousels de chamarer leurs lances, leurs houfles et leurs habits, des chiffres et des couleurs de chaque Dulcinée.

Matta n'étoit point ennemi de la galanterie; mais il l'auroit souhaitée plus simple, que celle qu'on pratiquoit à Turin. Les formes ordinaires ne l'auroient pas choqué; mais il trouvoit de la superstition dans le culte et les cérémonies que l'amour sembloit exiger mal-à-propos: cependant, comme il avoit soumis sa conduite aux lumières du chevalier de Grammont sur cet article, il fallut suivre son exemple, et se conformer aux coutumes du pays.

Ils s'enrôlerent en même-temps au service de deux beautés, que les premiers chevaliers-d'honneur céderent aussi-tôt par politesse. Le chevalier de Grammont choisit mademoiselle de Saint-Germain, et dit à Matta d'offrir ses services à madame de Sénantes. Matta le voulut bien, quoiqu'il eût mieux aimé l'autre. Mais le chevalier de Grammont lui fit entendre que madame de Sénantes lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la capacité du Chevalier dans les premiers projets qu'ils avoient formés ensemble, il suivit ses instructions en amour, comme il avoit fait ses conseils sur le jeu.

Mademoiselle de Saint-Germain, dans le premier printemps de son âge, avoit les yeux petits, mais fort brillans et fort éveillés. Ils étoient noirs comme ses cheveux. Elle avoit le teint vif et frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par sa blancheur. Elle avoit la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, et la plus aimable taille du

monde. Elle avoit les bras bien formés, une beauté singulière dans le coude, qui ne lui servoit pas de grand chose : ses mains étoient passablement grandes ; et la belle se consolait de ce que le temps de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses pieds n'étoient pas des plus petits, mais ils étoient bien tournés. Elle laissoit aller cela tout comme il plaisoit au Seigneur, sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la nature ; mais malgré cette nonchalance pour ses attraits, sa figure avoit quelque chose de si piquant, que le chevalier de Grammont s'y laissa prendre d'abord. Son esprit et son humeur étoient faits pour assortir le reste. Tout y étoit naturel, et tout en étoit agréable. C'étoit de l'enjoûment, de la vivacité, de la complaisance et de la politesse. Tout cela couloit de source ; point d'inégalité.

Madame la marquise de Sénantes passoit pour blonde. Il n'eût tenu qu'à elle de passer pour rousse ; mais elle aimoit mieux se conformer au goût du siècle, que de respecter celui des anciens. Elle avoit tous les avantages dont les cheveux roux sont accompagnés, sans aucun de leurs dégoûts. Une attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces agrémens. Qu'importe, après tout, quand on est propre, si c'est par art, ou naturellement : il faut être bien malin pour y regarder de si près. Elle avoit beaucoup d'esprit, autant de mémoire, plus de lecture, et beaucoup plus de penchant à la tendresse.

Elle avoit un mari, que la sagesse même eût fait conscience d'épargner. Il se piquoit d'être Stoïcien, et faisoit gloire d'être salope et dégoûtant, en honneur de sa profession. Il

y réuifisoit parfaitement ; car il étoit fort gros, et suoit en hiver comme en été.

L'érudition et la brutalité sembloient être ses talents favoris : L'une et l'autre brilloient dans sa conversation, tantôt ensemble, tantôt tour-à-tour ; mais toujours mal-a-propos. Il n'étoit point jaloux ; cependant, il ne laissoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eût de l'attention pour sa femme, pourvu qu'on en eût davantage pour lui.

Dès que nos aventuriers furent déclarés, le chevalier de Grammont prit le verd, et farcit Matta de bleu. C'étoient les couleurs que donnoient leurs nouvelles maîtresses. Ils entrèrent d'abord en fonction. Le chevalier de Grammont apprit et pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eût jamais fait autre chose. Matta d'ordinaire en oublioit une moitié, et ne s'acquittoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit se souvenir que sa charge étoit de servir à la gloire, et non pas à l'utilité de sa maîtresse.

Madame de Savoie donna dès le lendemain une fête à la Vénérerie. Toutes les dames en étoient. Le chevalier de Grammont disoit tant de choses agréables et divertissantes à sa maîtresse, qu'elle en rioit à gorge déployée. Matta, menant la sienne à son carrosse, lui serra la main ; et au retour de cette promenade, il la pria d'avoir pitié de ses souffrances. C'étoit aller un peu vite ; et quoique madame de Sénantes ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laissa pas d'être choquée, qu'on s'y prît si cavalièrement. Elle se crut obligée d'en témoigner quelque peu de ressentiment ; et retirant sa main, qu'on lui serroit de plus belle à cette déclaration, elle

monta chez madame Royale, sans regarder son nouvel amant. Matta, sans s'imaginer qu'il l'eût offensée, la laissa faire, et fut chercher quelqu'un dans la ville, qui voulût souper avec lui. Rien n'étoit plus facile pour un homme de son caractère. Il trouva bientôt ce qu'il cherchoit, fut long-temps à table, pour se remettre des fatigues de l'amour, et se coucha fort content de sa journée.

Pendant tout cela, le chevalier de Grammont faisoit parfaitement son devoir auprès de mademoiselle de Saint-Germain; et sans préjudice à ses assiduités, il trouvoit le moyen de briller en chemin faisant, par mille petits récits, qu'il mêloit à la conversation générale.

Madame de Savoie les écoutait avec plaisir, et la solitaire Sénantes y donnoit son attention. Il s'en apperçut, et quitta sa maîtresse, pour lui demander ce qu'elle avoit fait de Matta. *Moi!* dit-elle, *je n'en ai rien fait; mais, je ne sais ce qu'il n'auroit point fait de moi, si j'avois eu la bonté d'écouter ses très-humbles propositions:* et là-dessus elle se mit à lui conter de quelle manière son ami l'avoit traitée, dès le second jour de leur connoissance.

Le chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il étoit un peu naïf; mais qu'elle en seroit contente dans la suite: et pour la consoler il l'assura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Altesse Royale eût été dans sa place; mais qu'il ne laisseroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela; mais il étoit parti dès le matin, pour une partie de chasse, où ses connoissances de table l'avoient engagé la veille.

A son retour, il prit deux perdrix de sa chafse, et fut chez sa maîtresse. On lui demanda, si c'étoit Monsieur qu'il venoit voir: il dit que non; et le suisse lui dit que Madame n'y étoit pas. Matta lui laissa ses deux perdrix, et le pria de lui en faire présent de sa part.

La Sénantes étoit à sa toilette, qui se coëffoit de toute sa force en faveur de Matta, tandis qu'on lui refusoit la porte. Elle n'en savoit rien; mais Monsieur son mari le savoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la premiere visite ne fût pas pour lui. C'est pourquoi, résolu qu'elle ne seroit pas pour sa femme, le suisse en avoit reçu ses ordres, et pensa bien être battu pour le présent qu'on avoit laissé. Les perdrix furent renvoyées sur l'heure; et Matta, sans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la cour, sans changer d'habit. Il n'avoit garde de songer qu'il n'y falloit pas paroître sans les couleurs de sa Dame. Il l'y trouva parée. Ses yeux lui parurent brillans, et sa personne ragoûtante. Il commença dès ce jour à se savoir bon gré de sa complaisance pour le chevalier de Grammont; cependant il remarqua qu'elle avoit l'air assez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignoroit toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, et la gronda fort d'avoir renvoyé ses perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne savoit ce qu'il vouloit dire; et choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas, après la réprimande qu'elle comptoit qu'on lui eût faite, elle lui dit, qu'il falloit qu'il eût trouvé des personnes de bonne composition en son chemin, puisqu'il prenoit

des manieres auxquelles on n'étoit pas encore accoutumé chez elle. Matta lui demanda comme quoi ses manieres étoient donc si nouvelles. *Comme quoi!* dit-elle: *Le second jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme si j'étois à votre service depuis mille ans. La premiere fois que je vous donne la main, vous me la serrez de toute votre force. Après ce début je monte en carrosse, et vous à cheval; mais loin de vous tenir à la portiere comme les autres, il ne part pas un lievre que vous ne poussez après: et vous étant bien amusé durant la promenade à prendre du tabac, sans songer à moi, vous ne vous en souvenez au retour que pour me prier de mon déshonneur en termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui vous me parlez de chasse, de perdrix, et d'une visite, que vous avez apparemment rêvée comme tout le reste.*

Le chevalier de Grammont arriva, comme ils en étoient là. Matta fut grondé de ses empressements. Son ami se tuoit de lui dire qu'ils étoient insolens, plutôt que familiers. Matta s'excusoit du mieux qu'il pouvoit; mais toujours fort mal. Sa maîtresse en eut pitié, voulut bien recevoir ses excuses sur la maniere, plutôt que son repentir sur le fait, et témoigna qu'il n'y avoit que l'intention qui pût justifier ou condamner ces transgressions; qu'on pardonnoit ce que les mouvemens de tendresse faisoient hasarder; mais qu'on ne pardonnoit point les témérités qui n'étoient fondées que sur la facilité qu'on se promettoit de trouver. Matta jura qu'il ne lui avoit serré la main que par un excès d'amour, et qu'il ne lui avoit demandé du secours que par nécessité; qu'il ne savoit pas la maniere de demander des graces; qu'il ne la trouveroit pas plus digne

d'être aimée au bout d'un mois de service, qu'elle le paroîssoit dans ce moment, et qu'il la prioit de se souvenir de lui quand l'occasion s'en présenteroit. La Sénantes ne s'en offensa pas. Elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux formalités de la sévère bienséance, en écoutant un homme de son caractere; et le chevalier de Grammont, après cette espece de raccommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de mademoiselle de Saint Germain.

Ce n'étoit pas tout-à-fait son bon naturel, qui le portoit à se mêler de celles de Matta. Bien au contraire, dès qu'il s'apperçut que les penchans de madame de Sénantes devenoient favorables pour lui même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en saisir, de peur qu'on ne la laîsât échapper, et pour ne pas perdre tout son tems, en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite Saint-Germain.

Cependant, dès le même soir, pour conserver l'air de supériorité qu'il avoit usurpé sur la conduite de son ami, malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien osé se montrer à la cour en habit de campagne, et sans les couleurs de sa maîtresse; de n'avoir pas eu l'esprit ou la prudence de rendre la premiere visite à monsieur de Sénantes, au lieu de s'amuser à demander Madame; et pour toute conclusion lui demanda, de quoi diable il s'avisoit de lui faire présent de deux méchantes perdrix rouges. Et pourquoi non? lui dit Matta: Ne faudroit-il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde et du nœud d'épée bleu que tu m'avois l'autre jour mis? Et va te promener, mon pauvre Chevalier,

36 MÉMOIRES DE GRAMMONT.

avec tes niaiseries. Je me donne au diable, si dans quinze jours tu ne deviens plus sot que tous les benets de Turin. Mais pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le mari de madame de Sénantes, parce que je n'ai que faire à lui; que c'est un animal qui me déplaît, et me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de verd, d'écrire des billets à ta maîtresse, d'emplir tes poches de cédrats, de pistaches et d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid; qu'en lui chantant quelque chanson faite du tems de Corisande, et d'Henri IV, tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure, chacun a sa façon de faire, aussi-bien que son goût. Le tien est de baguenauder en amour; et pourvu que tu fasses bien rire la Saint-Germain, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle, pour en venir au sérieux. En tout cas, si madame de Sénantes n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs; car je lui réponds bien que je ne ferai pas long-tems le personnage d'estafier auprès de sa personne.

Cette menace étoit des plus inutiles. Madame de Sénantes le trouvoit à son gré, pensoit à-peu-près de même, et ne demandoit pas mieux que d'en venir aux preuves. Mais Matta s'y prit tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle aversion pour son mari, qu'il ne pouvoit se vaincre sur la moindre

MÉMOIRES DE GRAMMONT. 37

avance pour l'apprivoiser. On lui faisoit entendre qu'il falloit commencer par endormir le dragon, avant de posséder le trésor: cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir madame de Sénantes que dans les assemblées publiques. Il en étoit impatient, et lui faisant un jour ses plaintes: " Ayez la bonté, " Madame, lui dit-il, de me faire savoir où vous logez. Il " n'y a point de jour que je n'aille trois fois chez vous, pour " le moins, sans vous y avoir encore pu trouver. J'y couche " pourtant d'ordinaire, lui dit-elle en riant; mais je vous " avertis que vous ne m'y trouverez jamais que vous n'y ayez " trouvé monsieur de Sénantes: je n'en suis pas la maîtresse. Je " ne vous le donne pas, poursuivit-elle, pour un homme dont " on voulût rechercher le commerce pour son agrément. Au " contraire, je conviens que son humeur est assez bizarre, et " ses manières peu gracieuses; mais il n'y a rien de si farouche " qu'on ne puisse familiariser avec un peu de soin et de complaisance. Il faut que je vous répète des vers à ce sujet: " Je les ai retenus, parce qu'ils donnent un petit conseil, dont " vous userez comme il vous plaira.

R O N D E A U.

METTEZ-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces documens,
Vous qui vous piquez de la gloire,
De réussir en faits galans,
Ou qui voulez le faire croire.

En équipage, en airs bruyans,
 En lieux communs, en faux sermens,
 En habits, bijoux, dents d'ivoire,
 Mettez-vous bien.

Ayez, pour plaire aux vieux parens,
 Toujours en mains nouvelle histoire,
 Pour les valets force présens;
 Mais eût-il l'humeur sombre et noire,
 Avec l'époux, malgré ses dents,
 Mettez-vous bien.

Ma foi, Madame, dit Matta, le rondeau dira ce qu'il lui plaira; mais il n'y a pas moyen, l'époux est trop fot. Quelle diable de cérémonie, poursuivit-il. Quoi! dans ce pays-ci l'on ne sauroit voir la femme, sans être amoureux du mari?

Madame de Sénantes trouva cette maniere de répondre très-offensante; et comme elle crut en avoir assez fait pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puisqu'il ne pouvoit se contraindre sur si peu de chose; et dès ce moment elle eut fait avec lui.

Le chevalier de Grammont avoit donné congé à sa maîtresse à-peu-près dans le même tems; il étoit tout-à-fait refroidi sur cette poursuite. Ce n'est pas que mademoiselle de Saint-Germain ne fût plus digne que jamais de sa persévérance. Au contraire, ses agrémens se multiplioient à vue d'œil: Elle se couchoit avec mille charmes, et le lendemain paroïssait

avec quelque chose de nouveau. La phrase de croître et d'embellir sembloit n'avoir été faite que pour elle. Le chevalier de Grammont ne pouvoit disconvenir de ces vérités; mais il n'y trouvoit pas son compte. Un peu moins de mérite, avec un peu moins de sagesse, eût été plus son fait. Il s'aperçut qu'elle l'écoutoit avec plaisir, qu'elle rioit tant qu'il vouloit de ses contes, et qu'elle recevoit ses billets et ses présens sans scrupule; mais qu'elle en vouloit demeurer là. Son adresse l'avoit tournée de toutes les manières, sans avoir pu lui tourner la tête. Sa femme-de-chambre étoit gagnée; ses parens, charmés de ses bons mots et de son assiduité, n'étoient jamais plus aises que quand ils le voyoient chez eux; bref, il avoit mis les préceptes du rondeau de la Sénantes en usage, et tout livroit la petite Saint-Germain à ses embûches, si la petite Saint-Germain eût été d'humeur à se livrer; mais elle ne le voulut jamais. Il avoit beau lui dire, que la grace qu'il lui demandoit ne lui coûteroit rien; que puisque ces trésors se trouvoient rarement compris dans le bien qu'une fille apporte en mariage, elle ne trouveroit personne, qui par une tendresse éternelle, et par une discrétion inviolable, en fût plus digne que lui. Il lui contoit ensuite, que jamais mari n'avoit su donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, et qu'il n'y avoit rien de si différent que les empressements d'un amant toujours tendre, toujours passionné, mais toujours respectueux, et la nonchalante indifférence d'un époux.

Mademoiselle de Saint-Germain ne voulant pas prendre la chose sérieusement, pour n'être pas obligée de s'en offenser, lui dit, que comme c'étoit assez la coutume dans son pays de

se marier, elle seroit bien aise d'en passer par-là devant que de prendre connoissance de ces distinctions, et de ces détails merveilleux, qu'elle ne comprenoit pas extrêmement, et dont elle ne vouloit pas de plus grandes explications: qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois; mais qu'elle le supplioit de ne lui plus parler sur ce ton, puisque ces sortes de conversations n'étoient point divertissantes pour elle, et qu'elles seroient très-inutiles pour lui. La Belle, qui rioit plus volontiers qu'une autre, savoit prendre un air fort sérieux dès qu'il en étoit question. Le chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parloit tout de bon; et voyant qu'il lui faudroit un tems infini pour lui faire changer de sentiment, il s'étoit tellement ralenti sur cette poursuite, qu'il ne la servoit plus que pour cacher les desseins qu'il avoit sur madame de Sénantes.

Il voyoit cette Princeesse fort choquée du peu de complaisance de Matta. Cette apparence de mépris pour elle rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le chevalier de Grammont lui dit qu'elle avoit raison, exagéra la perte que son ami faisoit, la mit mille fois au-dessus des charmes de la petite Saint-Germain, et demanda grace pour lui-même, puisque son ami ne la méritoit pas. Il fut bientôt écouté favorablement sur cette proposition; et dès qu'ils furent d'accord, ils songerent aux mesures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper son époux, et l'autre son ami. Cela n'étoit pas fort difficile: Matta n'étoit point défiant, et le gros Sénantes, auprès de qui le chevalier de Grammont avoit déjà fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit se passer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui

demandoit; car dès que le chevalier de Grammont étoit chez madame, son mari s'y trouvoit par politesse; et pour chose au monde, il ne les auroit laissés ensemble, de peur qu'ils ne s'ennuyassent sans lui.

Matta, qui ne savoit cependant pas qu'il fût disgracié, continuoit à servir sa maîtresse à sa manière. Elle étoit convenue avec le chevalier de Grammont, que les choses iroient en apparence selon le premier établissement; et de cette manière, la cour croyoit toujours que madame de Sénantes ne songeoit qu'à Matta, tandis que son ami ne songeoit qu'à mademoiselle de Saint-Germain.

On faisoit de tems en tems de petites loteries de bijoux. Le chevalier de Grammont y mettoit toujours, en retiroit par hasard quelque chose; et sous prétexte des lots qu'il gagnoit, il achetoit mille choses qu'il donnoit imprudemment à la Sénantes, et la Sénantes les recevoit encore plus imprudemment. La petite Saint-Germain n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des tracassiers par-tout. On fit des remarques sur ce procédé. Ceux qui les firent les communiquèrent à mademoiselle de Saint-Germain: elle fit semblant d'en rire; mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau-sexe, que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en sut pas bon gré à madame de Sénantes. D'un autre côté, on fut demander à Matta s'il n'étoit pas assez grand pour faire lui-même ses présens à madame de Sénantes, sans les envoyer par le chevalier de Grammont. Cela le réveilla; car il ne s'en seroit jamais apperçu. Il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers: et voulant s'en

éclaircir; il faut avouer, dit-il au chevalier de Grammont, que l'amour se fait ici d'une façon toute nouvelle. On y sert sans gages; on s'adresse au mari, quand on est amoureux de la femme; et l'on fait des présens à la maîtresse d'un autre, pour se mettre bien avec la sienne. Madame de Sénantes t'est fort obligée de..... C'est toi-même, répondit le chevalier de Grammont, puisque c'est sur ton compte. J'étois honteux de voir que tu ne t'étois jamais avisé de lui faire le moindre petit présent. Sais-tu bien que les gens sont faits si extraordinairement à cette cour, qu'on croit que c'est plutôt par vilenie que par inadvertance, que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta maîtresse? Fi, que cela est ridicule, qu'il faille qu'on songe toujours pour toi!

Matta se laissa gronder, sans qu'il en fût autre chose, persuadé qu'il l'avoit un peu mérité, outre qu'il n'étoit, ni assez défiant, ni assez épris pour y avoir plus de réflexion. Cependant, comme il convenoit aux affaires du chevalier de Grammont qu'il fît connoissance avec monsieur de Sénantes, il en fut tellement persécuté qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette première visite. Sa maîtresse lui sut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas; et l'époux ayant l'esprit en repos sur une civilité qu'il attendoit depuis long-tems, voulut dès le même soir leur donner à souper dans une petite maison, qu'il avoit à la campagne, au bord de la rivière, à deux pas de la ville.

Le chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre; et comme c'étoit la seule que Matta n'eût pas refusée de Sénantes, il y consentit. Le mari vint chez eux,

pour les prendre à l'heure marquée; mais il n'y trouva que Matta. Le chevalier de Grammont s'étoit mis à jouer tout exprès pour les laisser partir sans lui. Matta vouloit l'attendre, tant il avoit peur de se trouver seul avec monsieur de Sénantes; mais le chevalier de Grammont les ayant envoyé prier d'aller toujours devant, et qu'il seroit à eux dès que son jeu seroit fini, le pauvre Matta fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du chevalier de Grammont de le tirer sitôt de cet embarras, et le perfide ne le sut pas plutôt en campagne, qu'il fut chez madame de Sénantes, sous prétexte d'y trouver encore son mari, pour aller ensemble où ils devoient souper.

La trahison étoit en beau train; et comme il paroïssoit à madame de Sénantes que l'indifférence de Matta ne méritoit pas autre chose de sa part, elle n'avoit pas de scrupule d'en être. Elle attendoit donc le chevalier de Grammont avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit, et qu'elle avoit quelque curiosité pour une visite de sa part, dont son mari ne fût pas. Il est donc à croire que cette première occasion ne se fût pas perdue, si mademoiselle de Saint-Germain, qu'elle n'attendoit pas, ne fût arrivée presque en même tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie et plus enjouée ce jour-là qu'elle ne l'avoit été de sa vie; cependant on ne laissa pas de la trouver fort laide et fort ennuyante. Elle s'apperçut bientôt qu'elle importunoit; et ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir passé plus d'une grosse demi-heure à se divertir de leur inquiétude, et à faire mille petites

singeries, qu'elle voyoit ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coëffes, son écharpe, et tout l'attirail dont on se défait, quand on prétend s'établir familièrement quelque part, pour le reste du jour. Le chevalier de Grammont la maudissoit intérieurement, tandis qu'elle ne cessoit de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il étoit en si bonne compagnie : madame de Sénantes, qui ne se possédoit pas mieux que lui, dit assez sèchement qu'elle étoit obligée d'aller chez madame Royale. Mademoiselle de Saint-Germain lui dit, qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisoit point de peine. On ne lui répondit pas grand'-chose, et le chevalier de Grammont, voyant qu'il étoit inutile de pousser sa visite plus loin, sortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ses grisons, pour prier monsieur de Sénantes de vouloir bien se mettre à table avec sa compagnie, sans l'attendre, parce que le jeu ne finiroit peut-être pas sitôt, mais qu'il seroit à lui avant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courrier, il mit une sentinelle à la porte de madame de Sénantes, dans l'espérance que l'éternelle Saint-Germain en sortiroit avant elle ; mais ce fut inutilement, et son espion lui vint dire au bout d'une heure d'impatience et d'agitations, qu'elles étoient sorties ensemble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moyen de se voir ce jour-là, tout allant de travers pour ses desseins. Il fallut donc se passer de madame, pour aller trouver monsieur.

Pendant que ces choses se passoient à la ville, Matta ne se divertissoit pas beaucoup à la campagne. Comme il étoit prévenu contre le seigneur de Sénantes, tout ce que le seigneur de

Sénantes lui disoit, ne faisoit que lui déplaire. Il maudisoit de bon cœur le chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il lui procuroit. Il fut sur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il falloit se mettre à table sans un troisieme.

Cependant, comme son hôte étoit assez délicat sur la bonne chere, qu'il avoit le meilleur cuisinier de tout le Piémont, la vue du premier service le radoucit: et mangeant fort et ferme, sans faire attention à Sénantes, il se flatta que le souper finiroit sans avoir rien à démêler avec lui; mais il se trompa.

Dans le tems que le chevalier de Grammont vouloit le mettre bien avec monsieur de Sénantes, il en avoit fait un portrait fort avantageux, pour lui donner envie de le connoître: dans l'étalage de mille autre qualités, connoissant l'entêtement qu'il avoit pour le nom d'érudition, il l'avoit assuré que c'étoit un des savans hommes de l'Europe.

Sénantes avoit donc attendu quelque trait de lecture, dès le commencement du souper, de la part de Matta, pour mettre la sienne en jeu; mais il étoit bien loin de son compte. Personne n'avoit moins lu, personne aussi ne s'en soucioit moins, et personne n'avoit si peu parlé, pendant un repas, que lui. Comme il ne vouloit point entrer en conversation, sa bouche ne s'étoit ouverte que pour manger, ou pour demander à boire.

L'autre, s'offensant d'un silence qui lui paroissoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé sur d'autres sujets, crut qu'il en auroit quelque raison en le mettant sur l'amour et la galanterie, et l'attaqua de cette maniere, pour entamer le sujet.

“ Comme vous êtes le galant de ma femme.... Moi! lui dit
“ Matta, qui vouloit faire le discret: ceux qui vous l'ont dit,

“ en ont menti: Morbleu.... Monsieur, dit Sénantes, vous le
 “ prenez-là d'un ton qui ne vous convient gueres; car je veux
 “ bien vous apprendre, malgré vos airs de mépris, que ma-
 “ dame de Sénantes en est peut-être aussi digne qu'aucune de
 “ vos dames de France; et que nous en avons vu, qui vous
 “ valoient bien, qui se sont fait un honneur de la servir. A
 “ la bonne-heure, dit Matta: Je l'en crois très-digne, et puis-
 “ que vous le voulez ainsi, je suis son serviteur, et son galant
 “ pour vous obliger.”

Vous croyez peut-être, poursuivit l'autre, qu'il en va dans ce pays-ci comme dans le vôtre, et que les Belles n'ont des amans que pour accorder des faveurs: désabusez-vous de cela, s'il vous plaît, et sachez que quand même il en seroit quelque chose dans cette cour, je n'en aurois aucune inquiétude. Rien n'est plus honnête, disoit Matta; mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude? Voici pourquoi, reprit-il: Je connois la tendresse de madame de Sénantes pour moi; je connois sa sagesse envers tout le monde; et plus que tout cela, je connois mon propre mérite.

Vous avez là de belles connoissances, monsieur le Marquis, dit Matta: je les salue toutes trois. A votre santé. Sénantes en fit raison; mais voyant que la conversation tomboit d'abord qu'on ne buvoit plus, après deux ou trois santés de part et d'autre, il voulut faire une seconde tentative, et provoquer Matta par son fort; c'est-à-dire du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croyoit que les Allobroges fussent venus s'établir dans le Piémont. Matta, qui le donnoit au diable avec ses Allobroges, lui dit, qu'il

falloit que ce fût du tems des guerres civiles. J'en doute, dit l'autre. Tant qu'il vous plaira, dit Matta. Sous quel consulat ? poursuivit Sénantes..... Sous celui de la ligue, quand les Guises firent venir les Lansquenets en France, dit Matta. Mais, que diable cela fait-il ?

Monsieur de Sénantes étoit passablement prompt, et volontiers brutal ; ainsi dieu sait de quelle maniere la conversation se seroit tournée, si le chevalier de Grammont ne fût survenu pour y mettre ordre. Il eut assez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur débat ; mais l'un oublia les questions qui l'avoient choqué ; l'autre les réponses, pour reprocher au chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu, qui faisoit qu'on ne pouvoit jamais compter sur lui. Le chevalier de Grammont, qui se sentoit encore plus coupable qu'ils ne disoient, prit le tout en patience, et se donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les apaisa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avoit commencé : L'ordre fut rétabli dans la conversation ; mais il n'y put mettre la joie, comme il avoit coutume. Il étoit de très-mauvaise humeur ; et comme il les pressoit à tout moment de sortir de table, monsieur de Sénantes jugea qu'il avoit beaucoup perdu. Matta dit au contraire, qu'il avoit beaucoup gagné ; mais que la retraite avoit peut-être été malheureuse, faute de précautions, et demanda s'il n'avoit pas eu besoin du sergent la Place avec son embuscade.

Ce trait d'histoire passoit l'érudition de Sénantes ; et de peur que Matta ne s'avisât de l'expliquer, le chevalier de Grammont changea de discours, et voulut sortir de table ; mais Matta ne le voulut pas. Cela le raccommoda dans l'esprit de

Sénantes : Il prit cette complaisance pour son compte; cependant, ce n'étoit pas lui, mais son vin que Matta trouvoit à son gré.

Madame Royale, qui connoissoit le caractere de Sénantes, fut charmée du récit que le chevalier de Grammont lui fit de cette fête et de cette conversation : Elle appella Matta pour en savoir la vérité de lui-même. Il avoua que devant qu'il fût question des Allobroges, monsieur de Sénantes l'avoit voulu quereller, parce qu'il n'étoit pas amoureux de sa femme.

Cette premiere connoissance faite de cette maniere, il sembloit que toute la bonne volonté que Sénantes avoit d'abord eue pour le chevalier de Grammont se fût tournée vers Matta : Il étoit tous les jours à sa porte, et Matta tous les jours chez sa femme. Cela ne convenoit point au chevalier de Grammont. Il se repentit des réprimandes qu'il s'étoit avisé de faire à Matta, le voyant d'une assiduité qui rompoit toutes ses mesures. Madame de Sénantes en étoit encore plus embarrassée. Quelque esprit qu'on ait, on n'est point plaisant pour ceux qu'on importune : elle eût été bien aise de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des charmes dans sa personne : Il en eût trouvé dans son esprit, si elle l'avoit voulu; mais il n'y a pas moyen d'être de bonne humeur avec ceux qui traversent nos desseins. Tandis que son goût augmentoit pour elle, le chevalier de Grammont n'étoit occupé que des moyens qui pouvoient mettre son aventure à fin. Voici le stratagème dont il se servit enfin pour avoir la scene libre, en éloignant l'amant et le mari tout à la fois.

Il fit entendre à Matta qu'il falloit donner à souper chez eux à monsieur de Sénantes, et se chargea de pourvoir à tout. Matta lui demanda, si c'étoit pour jouer au quinze, et l'assura qu'il auroit beau faire, qu'il mettroit ordre pour cette fois qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laisser tête-à-tête avec le plus sot gentil-homme de l'Europe. Le chevalier de Grammont n'avoit garde d'y songer, persuadé qu'il seroit impossible de profiter de cette occasion, de quelque maniere qu'il s'y prît, et qu'on les relâcheroit dans tous les coins de la ville plutôt que de le laisser en repos. Toute son attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer, et d'y faire survenir quelques contestations entre Sénantes et Matta. Pour cet effet, il se mit d'abord de la plus belle humeur du monde: les autres s'y mirent à force de vin.

Le chevalier de Grammont témoigna qu'il étoit bien malheureux de n'avoir pu donner un petit concert de musique à monsieur de Sénantes, comme il l'avoit résolu le matin; mais que les musiciens s'étoient engagés. Le marquis de Sénantes se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir, et pria la compagnie d'y souper. Matta leur demanda, que diable ils vouloient faire de musique, et soutint que cela n'étoit bon dans ces occasions que pour des femmes, qui avoient quelque chose à dire à leur amans pendant que les violons étourdissoient les autres, ou pour des sots, qui ne savient que dire quand les violons ne jouoient pas. On se moqua de ses raisonnemens: la partie fut liée pour le lendemain, et les violons passerent à la pluralité des voix. Sénantes, pour en consoler Matta, comme pour faire honneur

au repas, porta force santés. Il aima mieux lui faire raison de cette manière, que sur la dispute: le chevalier de Grammont, voyant qu'il ne falloit pas grand'chose pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle dissertation. Il avoit inutilement jetté de tems en tems quelque propos dans la conversation, pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de famille de madame son épouse; Sénantes, fort en généalogie, comme sont tous les sots qui ont de la mémoire, se mit à celle de madame de Sénantes, par un embrouillement de filiations qui ne finissoit point. Le chevalier de Grammont fit semblant de l'écouter avec une grande attention; et voyant que Matta commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que monsieur disoit, et qu'il n'y avoit rien de plus beau. Cela est bien galant, dit Matta; mais pour moi j'avoue que si j'étois marié, j'aimerois mieux m'informer du véritable pere de mes enfans, que de savoir quels sont les grands peres de ma femme. Sénantes se moquant de sa grossièreté, ne cessa point qu'il n'eût conduit les ancêtres de son épouse, de branche en branche, jusques à Yolande de Sénantes. Cela fait, il offrit de faire voir en moins d'une demi-heure, que les Grammont venoient d'Espagne. Eh, que nous importe d'où les Grammont viennent? lui dit Matta: Savez-vous bien, monseigneur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien savoir, que de savoir trop de choses?

L'autre lui soutint le contraire avec chaleur, et préparoit un argument en forme, pour prouver qu'un ignorant est un sot. Mais le chevalier de Grammont, qui connoissoit Matta,

ne douta point qu'il n'envoyât promener le logicien, s'il en venoit à la conclusion du syllogisme : C'est pourquoi se mettant entre deux, comme leurs voix commençoient à s'élever, il leur dit, que c'étoit se moquer que de s'échauffer ainsi pour rien, et traita la chose sérieusement, afin qu'elle fût plus marquée. Le souper finit donc tranquillement, par le soin qu'il eut de supprimer les disputes, et d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, Matta fut à la chasse, le chevalier de Grammont chez le baigneur, et Sénantes à sa maison de campagne : Tandis qu'il y préparoit toutes choses, sans oublier les violons, et que Matta chassoit dans la plaine pour gagner de l'appétit, le chevalier de Grammont pensoit à l'exécution de son projet.

Dès que la maniere en fut réglée dans sa tête, on fut avertir sous main l'officier des gardes, qui servoit auprès de son Altesse, que monsieur de Sénantes avoit eu quelques paroles avec monsieur de Matta la nuit précédente en soupant ; que l'un étoit sorti dès le matin, et qu'on ne trouvoit point l'autre dans la ville.

Madame Royale, alarmée de cet avis, envoya proptement chercher le chevalier de Grammont. Il parut surpris, quand son Altesse en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eu quelques paroles ; mais qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fût souvenu le jour d'après. Il dit, que si le mal n'étoit déjà fait, le plus court seroit de s'en afsurer jusqu'au lendemain ; et que si l'on pouvoit les trouver, il se faisoit fort de les raccommoder, sans qu'il en fût autre chose. Cela n'étoit pas difficile.

On apprit chez monsieur de Sénantes qu'il étoit à sa maison de campagne. On y fut: on le trouva: l'officier lui donna des gardes, sans lui dire autre chose, et le laissa fort étonné.

Dès que Matta fut revenu de sa chasse, madame Royale envoya ce même officier le prier de lui donner sa parole, qu'il ne sortiroit pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendoit: il mouroit de faim; et rien ne lui paroissoit si déraisonnable, que de l'obliger à la résidence dans cette conjoncture; mais il avoit donné sa parole; et ne sachant ce que tout cela vouloit dire, toute sa ressource fut d'envoyer chercher son ami; mais son ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avoit trouvé Sénantes au milieu de ses violons, fort indigné de se voir prisonnier dans sa maison, sur le compte de Matta qu'il attendoit pour faire bonne chère. Il s'en plaignit aigrement au chevalier de Grammont, et lui dit, qu'il ne croyoit pas l'avoir offensé; mais que s'il aimoit tant le bruit, il le prioit de l'assurer que pour peu que le cœur lui en dit, il auroit contentement à la première occasion. Le chevalier de Grammont l'assura que Matta n'y avoit jamais songé; qu'il savoit au contraire qu'il l'estimoit infiniment; qu'il falloit que ce fût la tendresse extrême de madame sa femme, qui s'étant alarmée sur le rapport des laquais qui les avoient servis à table, seroit allée chez madame Royale, pour prévenir quelque accident funeste; qu'il le croyoit d'autant plus, qu'il avoit souvent dit à madame de Sénantes, en parlant de Matta, que c'étoit la plus rude épée de France; comme

en effet, ce pauvre garçon ne se battoit jamais, sans avoir le malheur de tuer son homme.

Monsieur de Sénantes, un peu radouci, dit qu'il étoit fort son serviteur, qu'il gronderoit bien sa femme de son impertinente tendresse, et qu'il mouroit d'envie de se revoir avec le cher Matta.

Le chevalier de Grammont l'assura, qu'il y alloit travailler, et recommanda bien à ses gardes de ne point le laisser échapper, qu'ils n'eussent des ordres de la Cour, parce qu'il paroïsoit qu'il mouroit d'envie de se battre, et qu'ils en répondroient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fût pas besoin.

Son homme étant en toute assurance de cette manière, il fallut pourvoir à ses sûretés à l'égard de l'autre. Il regagna la ville; et dès que Matta le vit: " Que diable est-ce, lui dit-il, que cette belle farce qu'on me fait jouer? Pour moi je ne connois plus rien aux sottises manières de ce pays-ci. D'où vient qu'on me met prisonnier sur ma parole? D'où vient? dit le chevalier de Grammont: C'est que tu es encore plus extraordinaire toi-même que tout cela. Tu ne saurois t'empêcher d'entrer en dispute avec un bourru, dont tu ne devrois faire que rire. Quelque valet officieux aura sans doute été redire le beau démêlé d'hier au soir. On t'a vu sortir de la ville dès le matin; Sénantes quelque temps après: en faut-il davantage pour que son Altesse Royale se soit cru obligée de prendre ces précautions? Sénantes est aux arrêts: on ne te demande que ta parole: ainsi, bien loin de prendre la chose comme tu fais, j'enverrois très-humble-

“ ment remercier son Altesse de la bonté qu'elle a de te faire
 “ arrêter, puisque ce n'est qu'à ta considération qu'elle s'inté-
 “ resse dans la chose. Je m'en vais faire un tour au palais, où
 “ je tâcherai d'éclaircir ce mystère : Cependant, comme il n'y
 “ a guere d'apparence que cela se puisse raccommoder de cette
 “ nuit, tu feras bien de commander à souper ; car je suis à toi
 “ dans un moment.”

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner sa très-humble reconnoissance à madame Royale de ses bontés, quoi-
 qu'il ne craignît pas plus Sénantes qu'il ne l'aimoit ; c'est tout
 dire.

Le chevalier de Grammont revint au bout d'une demi-
 heure, avec deux ou trois des connoissances que Matta s'étoit
 faites à la chafse. Ces messieurs avoient voulu venir sur le
 bruit de la querelle, et chacun offrit ses services séparément à
 Matta contre l'unique et paisible Sénantes. Matta les ayant
 remerciés les retint à souper, et se mit en robe de chambre.

Sitôt que les choses furent dans le train que souhaitoit le
 chevalier de Grammont, et que vers la fin du repas il vit trot-
 ter les santés à la ronde, il se tint assuré de son homme jus-
 qu'au lendemain. Ce fut alors que le tirant à l'écart, avec la
 permission des conviés, il lui fit une fausse confidence, pour
 déguiser une trahison véritable ; et lui dit, après avoir exigé
 plusieurs sermens de n'en jamais parler, qu'il avoit enfin ob-
 tenu de la petite Saint-Germain, qu'elle le verroit cette nuit.
 C'est pourquoi il alloit quitter la compagnie, sous prétexte
 d'aller jouer à la cour ; qu'il le prioit de leur bien faire enten-
 dre qu'il ne les quittoit que pour cela ; parce que les Piémon-

tois étoient volontiers soupçonneux. Matta lui promit de s'en acquitter discrètement; lui dit qu'il feroit ses excuses, sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie; et l'ayant embrassé, pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires, il le congédia le plutôt et le plus secrètement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table, charmé de la confiance qu'on venoit de lui faire, et de la part qu'il avoit au succès de cette aventure. Il fit fort le plaisant pour donner le change à ses hôtes; fit mille invectives contre la fureur du jeu, qui possédoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y passer les nuits. Il se moquoit tout haut de la folie du chevalier de Grammont sur cet article; et tout bas, de la crédulité des Piémontois, qu'il trompoit si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit; et Matta se coucha très-content de ce qu'il avoit fait pour son ami. Cet ami cependant jouissoit du fruit de sa perfidie, s'il faut croire les apparences. La tendre Sénantes l'avoit reçu chez elle dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix de sa reconnoissance. Ses charmes n'étoient point négligés; et s'il y a des occasions où l'on déteste le traître, tandis que l'on profite de la trahison, celle là n'en étoit pas; et quelque discret que fût le chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette su-

percherie. Mais il est tems que nous le tirions de la cour de Savoie, pour le faire briller dans celle de France.

CHAPITRE V.

LE chevalier de Grammont, de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avoit acquise ailleurs. Alerté au jeu, actif et vigilant en amour; quelquefois heureux, et toujours craint dans les tendres commerces; à la guerre, égal dans les événemens de l'une et de l'autre fortune; d'un agrément inépuisable dans la bonne; plein d'expédiens et de conseils dans la mauvaise.

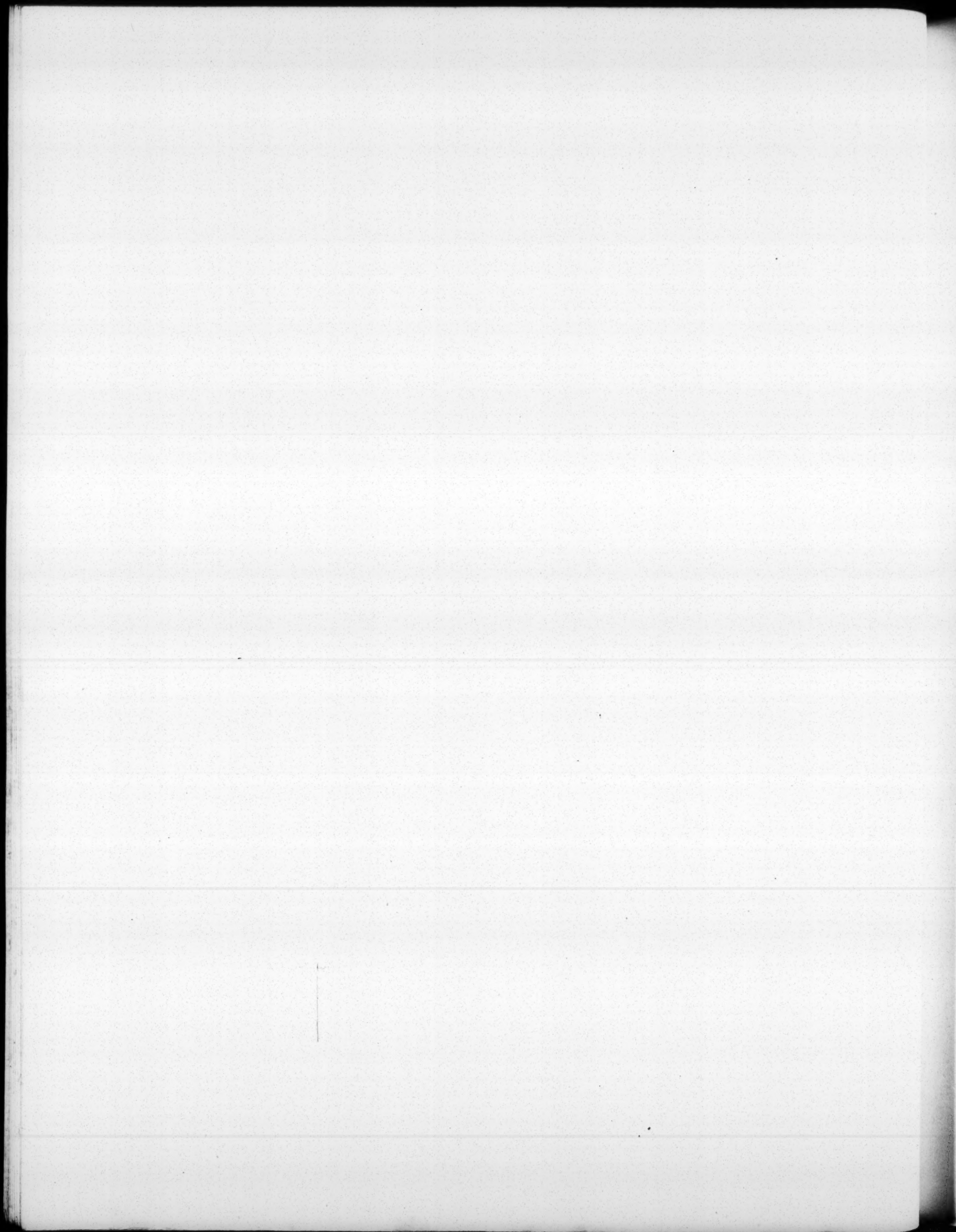
Attaché d'inclination à monsieur le prince; témoin, et si on ose le dire, compagnon de la gloire qu'il avoit acquise aux fameuses journées de Lens, de Norlingues et de Fribourg, les récits qu'il en a si souvent faits, n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs, et plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un homme, que de pressans motifs et des ressentimens, qui sembloient en quelque sorte excusables, ne laissoient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a suivi dans la première disgrâce de sa fortune, d'une constance dont on voit peu d'exemples; mais il n'a pu tenir contre les sujets de plainte qu'il lui a donnés dans la suite, et que ne méritoit pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre aucun reproche



Nugent Sculp.

LE PRINCE DE CONDÉ.





S. Harding Del.

T. Nugent Sculp.

CARDINAL MAZARINE.

sur une conduite qui se justifioit assez d'elle-même, comme il étoit un peu sorti de son devoir, pour entrer dans les intérêts de monsieur le prince, il crut pouvoir en sortir, pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bientôt faite à la cour. De plus coupables y rentroient en grace, dès qu'ils le vouloient. La reine, encore effrayée du péril où les troubles avoient mis l'état au commencement de sa régence, ne cherchoit qu'à ramener les esprits par la douceur. La politique du ministre n'étoit ni sanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étoient d'assoupir, plutôt que d'employer les derniers remèdes; de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les ennemis; de souffrir qu'on dît beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amassât beaucoup de bien, et de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui seroit possible.

Cette avidité d'amafter ne se bornoit pas à mille moyens que lui en fournissoit l'autorité dont il étoit revêtu : son industrie n'avoit pour objet que le gain. Il aimoit naturellement le jeu; mais il ne jouoit que pour s'enrichir, et trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le chevalier de Grammont, à qui il trouvoit beaucoup d'esprit, et auquel il voyoit beaucoup d'argent, fut bientôt de son goût et de son jeu. Il s'aperçut des subtilités et de la mauvaise foi du cardinal, et crut qu'il lui étoit permis de mettre en usage les talens que la nature lui avoit donnés, non-seulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occasions. Ce seroit ici le lieu de parler de ces aventures ;

mais qui peut les conter avec assez d'agrément et de légèreté, pour remplir l'attente de ceux qui en auroient déjà entendu parler? C'est en vain qu'on écrirait mot pour mot ces narrations divertissantes: il semble que leur sel s'évapore sur le papier; et de quelque manière qu'elles y soient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il suffira donc de dire, que dans les occasions où l'adresse fut réciproquement employée, le chevalier emporta l'avantage; et que s'il fit mal sa cour au ministre, il eut la consolation de voir que ceux qui s'étoient laissé gagner, ne retirèrent pas dans la suite de grandes utilités de leur complaisance. Cependant ils restèrent toujours dans une soumission rampante, tandis que dans mille rencontres, le chevalier de Grammont ne se contraignoit gueres sur son chapitre. En voici une.

L'armée d'Espagne, commandée par monsieur le prince et par l'archiduc, assiégeoit Arras. La cour s'étoit avancée jusqu'à Peronne. Les troupes ennemies auroient donné, par la prise de cette place, de la réputation à leur armée. Elles en avoient besoin; car celles de France étoient depuis quelque tems en possession d'avoir par-tout de l'avantage sur elles.

Monsieur le prince soutenoit un parti chancelant, autant que leurs lenteurs et leurs irrésolutions ordinaires le permettoient; mais comme aux événemens de la guerre, il faut agir indépendamment dans de certaines occasions, qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur étoit souvent inutile. L'infanterie Espagnole ne s'étoit jamais relevée, depuis la bataille de Rocroi; et celui qui l'avoit ruinée par cette victoire, en combattant contre

eux, étoit le seul qui, commandant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il leur avoit fait. Mais la jalousie des chefs, et la méfiance du conseil lui lioient les mains.

Cependant Arras ne laissoit pas d'être vivement attaqué. Le cardinal voyoit assez la honte qu'il y avoit à laisser prendre cette place à sa barbe, et presque à la vue du roi. D'un autre côté, c'étoit beaucoup hasarder que d'en tenter le secours. Monsieur le prince n'étoit pas homme à négliger la moindre précaution, pour la sûreté de ses lignes. Quand on en attaque, sans les forcer, on ne se retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le désordre est grand dans la retraite; et monsieur le prince étoit l'homme du monde qui savoit le mieux profiter de ses avantages. L'armée, que commandoit M. de Turenne, plus foible de beaucoup que celle des ennemis, étoit pourtant la seule ressource qu'on eût de ce côté-là. Cette armée battue, la prise d'Arras n'étoit pas la seule disgrâce qu'on eût à craindre.

Le génie du cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu sincères tiroient d'un mauvais pas, s'effrayoit à la vue d'un péril pressant, et d'un événement décisif. Il crut, que faisant le siège de quelque autre place, sa prise dédommageroit de celle d'Arras; mais M. de Turenne, qui pensoit tout autrement que le cardinal, prit la résolution de marcher aux ennemis, et ne lui en donna l'avis, qu'après s'être mis en marche. Le courier arriva au fort de ses inquiétudes, et redoubla ses alarmes; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

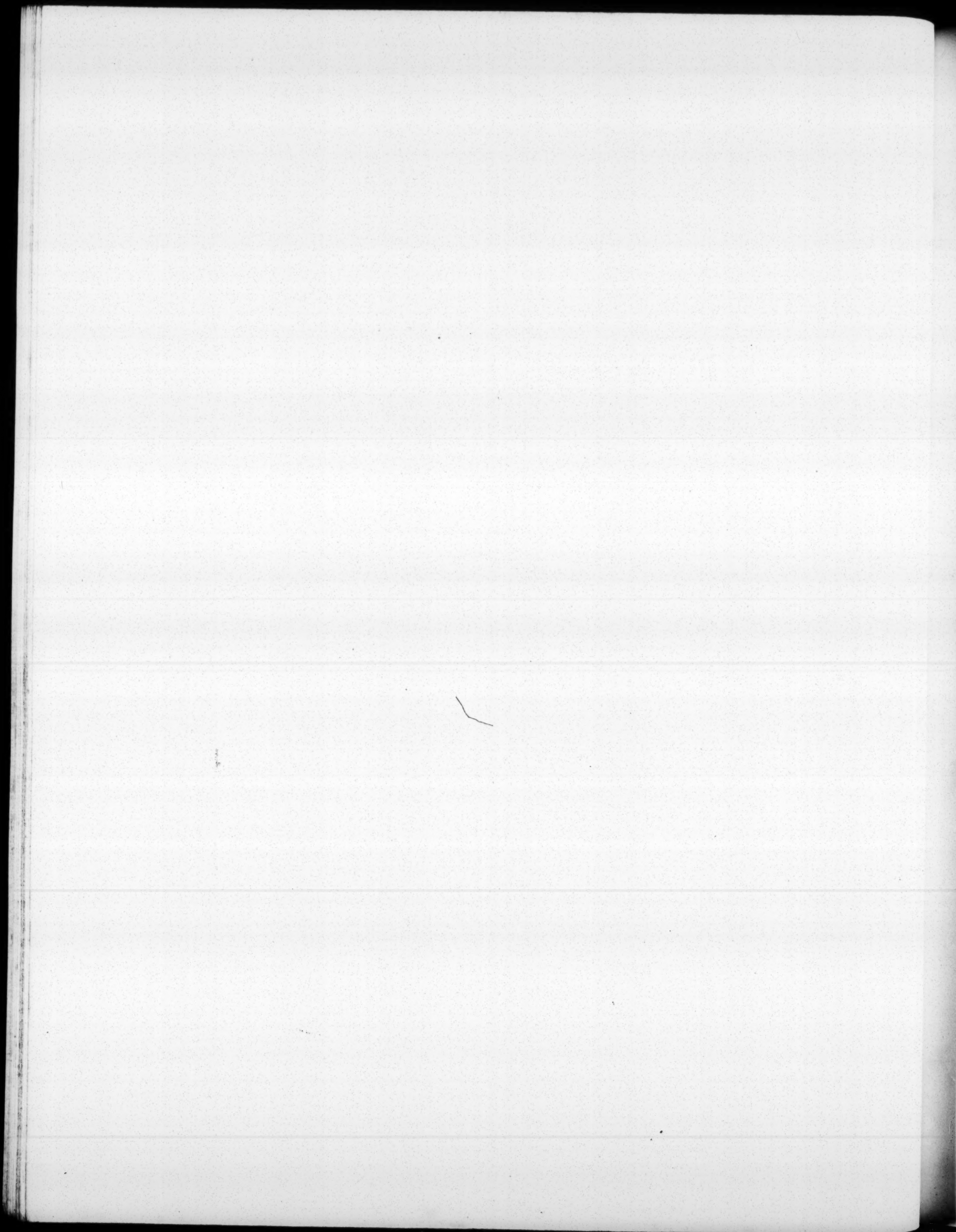
Le Maréchal, dont la haute réputation lui avoit acquis la confiance des troupes, n'avoit pas manqué de prendre son parti, devant qu'un ordre précis de la cour pût l'interdire. L'occasion étoit de celles où les difficultés rehaussent la gloire du succès. Quoique la capacité du général rassurât un peu la cour, on étoit à la veille d'un événement qui devoit terminer, de maniere ou d'autre, les alarmes et les espérances; et tandis que le reste des courtisans raisonnaient diversement sur ce qui devoit arriver, le chevalier de Grammont se mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa résolution surprit assez la cour. Ceux qui avoient autant vu d'occasions que lui, sembloient dispensés de ces sortes d'empressements; mais ses amis lui en parlerent en vain.

Le roi lui en sut bon gré. La reine n'en parut pas moins contente. Il l'assura qu'il lui rapporteroit de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embrasser, s'il tenoit parole. Le cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse; mais il la crut sincère, parce qu'elle ne devoit rien coûter.

Il partit à l'entrée de la nuit, avec Caseau, que monsieur de Turenne avoit dépêché vers leurs majestés. Le duc de York, et le marquis d'Humieres, commandoient sous ses ordres. Le dernier étoit de jour; et à peine paroïsoit-il, quand le chevalier arriva. Le duc de York ne le reconnut pas d'abord; mais le marquis d'Humieres courant à lui les bras ouverts: " Je me doutois bien, dit-il, que si quelqu'un " nous venoit voir de la cour, dans une occasion comme celle- " ci, ce seroit le chevalier de Grammont. Eh bien, poursuivit-



LE MARESCHAL DE HUMIERES.



“ il, que fait-on à Péronne? On y a grand peur, dit le chevalier. Et que croit-on de nous? On croit, poursuivit-il, que si vous battez monsieur le prince, vous n'aurez fait que votre devoir: si vous êtes battus, on croira que vous êtes des fous et des ignorans d'avoir tout risqué, sans égard aux conséquences. Voilà, dit le marquis d'Humieres, une nouvelle bien consolante que tu nous apportes. Veux-tu que nous te menions au quartier de monsieur de Turenne, pour lui en faire part, ou si tu aimes mieux te reposer dans le mien; car tu as couru toute la nuit, et peut-être n'as-tu pas eu plus de repos la précédente. Où prends-tu que le chevalier de Grammont ait jamais eu besoin de dormir? lui répondit-il. Fais-moi seulement donner un cheval, afin que j'aie l'honneur d'accompagner monsieur le duc de York; car apparemment il n'est en campagne de si bon matin, que pour visiter quelques postes.”

La garde avancée n'étoit qu'à la portée du canon de celle des ennemis. Dès qu'ils y furent: “ J'aurois envie, dit le chevalier de Grammont, de pousser jusqu'à la vedette, qu'ils ont avancée sur cette hauteur: J'ai des amis et des connoissances dans leur armée, dont je voudrois bien de- mander des nouvelles: monsieur le duc de York voudra bien me le permettre.” A ces mots, il s'avança. La vedette, le voyant venir droit à son poste, se mit sur ses gardes. Le chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La vedette répondit au signe qu'il lui fit, et en fit un autre à l'officier, qui s'étant déjà mis en marche sur les premiers mouvemens qu'il avoit vu faire au chevalier, fut bientôt à lui. Voyant le che-

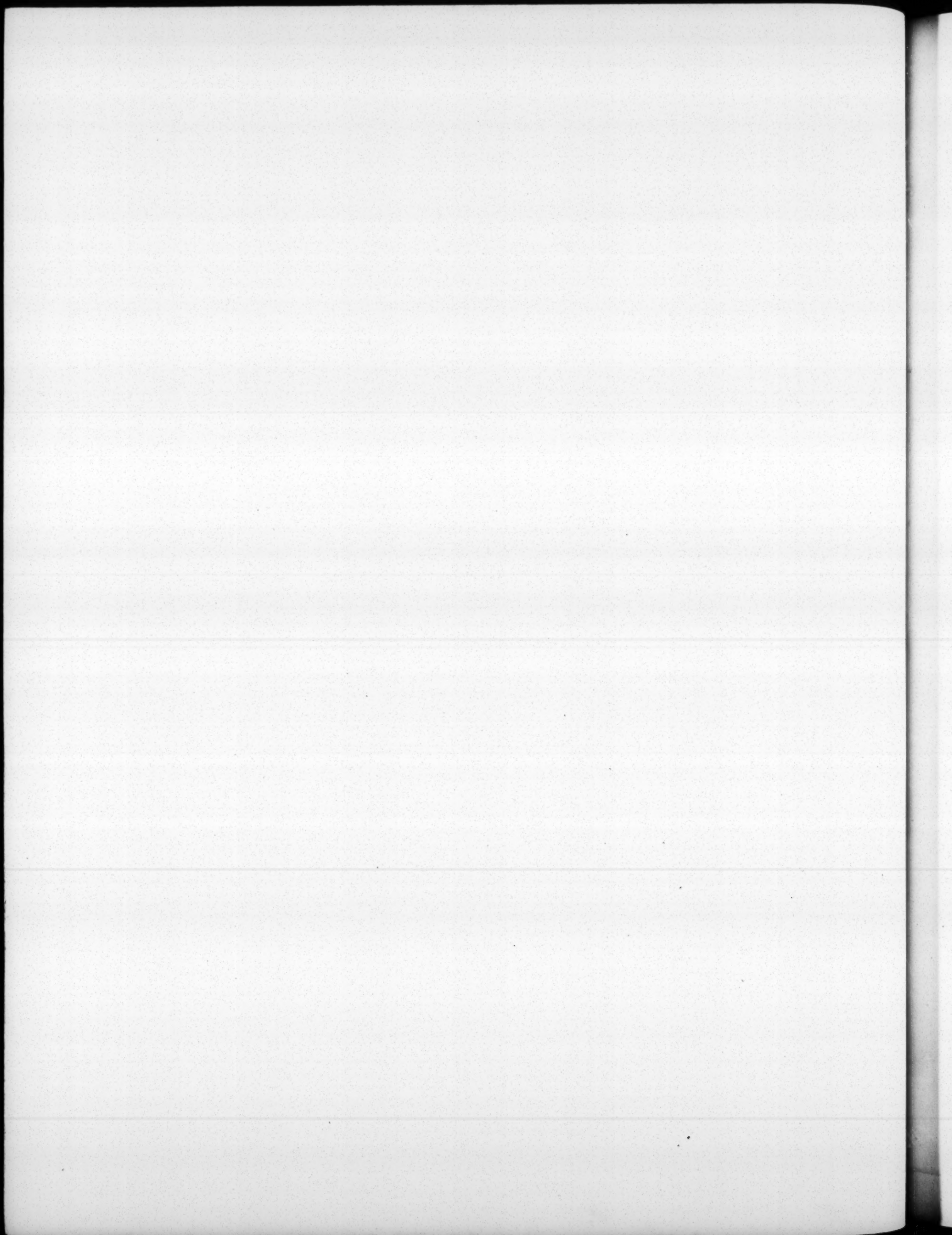
valier de Grammont seul, il ne fit point de difficulté de le laisser approcher. Il pria cet officier de faire en sorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parens qu'il avoit dans leur armée, et en même-temps lui demanda si le duc d'Arscot étoit au siège. "Monsieur, lui dit-il, le voilà qui vient de mettre
 " pied à terre sous ces arbres que vous voyez sur la gauche de
 " notre grande garde. Il n'y a qu'un moment qu'il étoit ici
 " avec le prince d'Aremberg son frere, le baron de Limbec et
 " Louvigny. Pourrois-je les voir sur ma parole? lui dit le
 " chevalier. Monsieur, dit-il, s'il m'étoit permis de quitter
 " mon poste, j'aurois l'honneur de vous y accompagner; mais
 " je vais leur envoyer dire que monsieur le chevalier de
 " Grammont souhaite de leur parler: et après avoir détaché
 " un cavalier de sa garde vers eux il revint. Monsieur, lui
 " dit le chevalier de Grammont, puis-je vous demander comment je suis connu de vous?" Est-il possible, lui dit l'autre, que monsieur le chevalier de Grammont ne reconnoisse pas la Motte, qui a eu l'honneur de servir si long-temps dans son régiment? "Quoi! c'est toi, mon pauvre la Motte! Vraiment, j'ai eu tort de ne te pas reconnoître; quoique tu sois
 " dans un équipage bien différent de celui que je te vis la première fois à Bruxelles, lorsque tu montrois à danser les
 " triolets à madame la duchesse de Guise: et j'ai peur que tes
 " affaires ne soient pas en aussi bon état qu'elles étoient la campagne d'après que je t'eus donné cette compagnie dont tu
 " parles." Ils en étoient là, quand le duc d'Arscot, suivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le chevalier de Grammont fut embrassé de toute la troupe avant que de



S. Harding del.

Birrell sculp.

ALBERT, PRINCE ARMBURG.



pouvoir leur parler. Bientôt arriverent une infinité d'autres connoissances, avec autant de curieux des deux partis, qui, le voyant sur la hauteur, s'y assembloient avec tant d'empressement, que les deux armées, sans dessein, sans treve, et sans supercherie, s'alloient mêler en conversation, si par hasard monsieur de Turenne ne s'en fût apperçu de loin. Ce spectacle le surprit : Il y accourut ; et le marquis d'Humieries lui conta l'arrivée du chevalier de Grammont, qui avoit voulu parler à la vedette, avant que d'aller au quartier général. Il ajouta qu'il ne comprenoit pas comment diable il avoit fait pour rassembler les deux armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avoit quittés. " Effectivement, dit monsieur de Turenne, voilà un homme bien extraordinaire. Mais il est juste qu'il nous vienne un peu voir, après avoir rendu sa première visite aux ennemis : " et à ces mots, il fit partir un aide-de-camp, pour rappeler les officiers de son armée, et pour dire au chevalier de Grammont l'impatience qu'il avoit de le voir.

Cet ordre arriva dans le temps qu'il en vint un semblable aux officiers des ennemis. Monsieur le prince, averti de cette paisible entrevue, n'en avoit point été surpris, d'abord qu'on lui eut dit que c'étoit le chevalier de Grammont. Il avoit seulement ordonné à Lufsan de rappeler les officiers, et de prier le chevalier qu'il pût lui parler le lendemain sous ces mêmes arbres. Il le promit en cas que monsieur de Turenne le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut aussi agréablement dans l'armée du roi, qu'on avoit fait dans celle des ennemis. Monsieur de Turenne esti-

moit sa franchise, autant qu'il étoit charmé de son esprit. Il lui sut bon gré d'être le seul des courtisans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les questions qu'il lui fit sur la cour, étoient moins pour apprendre des nouvelles, que pour se divertir de la manière dont il lui conteroit les inquiétudes et les différentes alarmes. Le chevalier de Grammont lui conseilla de battre les ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'événement d'une entreprise qu'il voyoit que le cardinal ne lui avoit pas ordonnée. Monsieur de Turenne lui promit de faire de son mieux pour suivre cet avis, et lui promit de plus, qu'en cas qu'il réussît, il lui feroit tenir parole par la reine. Il ajouta qu'il n'étoit pas fâché que monsieur le prince eût souhaité de lui parler. Ses mesures étoient prises pour l'attaque des lignes. Il en entretint le chevalier de Grammont en particulier, et ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile. Il avoit trop vu, pour ne pas juger, par ses lumières et les observations qu'il fit, que dans le poste qu'il avoit pris, la chose ne pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour son rendez-vous, accompagné d'un trompette; et à l'endroit que monsieur de Lufsan lui avoit marqué la veille, il trouva monsieur le prince. Dès qu'il eut mis pied à terre: " Est-il possible, lui dit-il, en l'em-
" brasant, que ce soit le chevalier de Grammont; et que je
" le voie dans le parti contraire? C'est vous-même, que j'y
" vois, répondit le chevalier de Grammont, et je m'en rap-
" porte à vous, monseigneur, si c'est la faute du chevalier de
" Grammont, ou la vôtre, que nous ne soyons plus dans le
" même parti. Il faut l'avouer, dit monsieur le prince, s'il y

“ en a qui m'ont abandonné comme des ingrats et des misé-
 “ bles, tu m'as quitté comme j'ai quitté moi-même, en honnête-
 “ homme, qui croit avoir raison. Mais oublions tous sujets
 “ de ressentiment, et dis moi ce que tu viens faire ici, toi, que
 “ je croyois à Péronne avec la cour? Le voulez-vous savoir?
 “ dit-il : Je viens, ma foi, vous sauver la vie : Je vous con-
 “ nois : vous ne sauriez vous empêcher d'être au milieu des
 “ ennemis dans un jour d'occasion : il ne vous faudroit
 “ qu'avoir votre cheval tué sous vous, et être pris les armes à
 “ la main, pour être traité par ce cardinal-ci, comme votre
 “ oncle de Montmorency le fut par l'autre : Je viens donc
 “ vous tenir un cheval tout prêt, en cas de semblable malheur,
 “ afin qu'on ne vous coupe pas la tête. Ce ne seroit pas la
 “ première fois, dit monsieur le prince, en riant, que tu m'au-
 “ rois rendu de ces services ; quoique le danger alors fût moins
 “ grand qu'il pourroit l'être à présent, si j'étois pris.”

De cette conversation ils tombèrent sur des discours moins sérieux. Monsieur le prince le questionna sur la cour, sur les dames, sur le jeu, sur l'amour ; et revenant insensiblement à la conjoncture dont il étoit question, le chevalier de Grammont, ayant demandé des nouvelles des officiers de sa connoissance, qui étoient restés auprès de lui, M. le prince lui dit, qu'il ne tiendrait qu'à lui d'aller jusques aux lignes, où il pourroit voir, non-seulement ceux dont il demandoit des nouvelles, mais la disposition des quartiers et tous les retranchemens. Le chevalier de Grammont y consentit, et monsieur le prince, après lui avoir tout montré, l'ayant ramené jusqu'à leur rendez-vous : “ Hé bien, chevalier, lui dit-il, quand crois-tu que

“ nous te revoyons ? Ma foi, lui dit-il, vous venez d'en user
 “ si galamment, que je ne veux point vous le cacher : Tenez-
 “ vous prêt une heure avant le jour ; car vous pouvez comp-
 “ ter que nous vous attaquerons demain au matin. Je ne
 “ vous en avertirois peut-être pas, si on m'en avoit fait confi-
 “ dence ; mais quoi qu'il en soit, fiez-vous à ma parole.” Non,
 tu ne te démens point, dit monsieur le prince, en l'ayant en-
 core embrassé. Le chevalier de Grammont regagna le camp
 de monsieur de Turenne à l'entrée de la nuit : Tout s'y dis-
 posoit à l'attaque des lignes ; et ce n'étoit plus un secret parmi
 les troupes.

“ Eh bien, monsieur le chevalier, on a été bien aise de vous
 “ voir, lui dit monsieur de Turenne : et monsieur le prince
 “ vous aura bien fait des questions et des amitiés ? Il en a usé
 “ le plus civilement du monde, lui dit le chevalier de Gram-
 “ mont ; et pour me faire voir qu'il ne me prenoit pas pour
 “ un espion, il m'a mené jusqu'aux retranchemens, et aux
 “ lignes, où il m'a fait voir de quoi vous bien recevoir. Et
 “ qu'en croit-il ? Il est persuadé que vous l'attaquerez cette
 “ nuit, ou demain à la petite pointe du jour ; car vous autres
 “ grands capitaines, poursuit le chevalier, vous connoissez
 “ la manœuvre les uns des autres, que c'est une merveille.”

Monsieur de Turenne reçut volontiers cette louange d'un
 homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le monde.
 Il lui communiqua la disposition des attaques, en lui témoig-
 nant, qu'il étoit bien-aise qu'un homme, qui avoit vu tant d'oc-
 casions, fût témoin de celle-là, et qu'il comptoit pour beau-
 coup de l'avoir auprès de lui. Mais comme il crut qu'il n'avoit

pas trop du reste de cette nuit pour se reposer, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au marquis d'Humieres, qui lui donnoit à souper, et qui le logeoit.

La journée suivante fut celle des lignes d'Arras, où monsieur de Turenne victorieux vit ajouter un nouvel éclat à sa gloire; et dans laquelle le prince de Condé, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquise ailleurs.

Il y a tant de relations de cette fameuse journée, qu'il seroit superflu d'en parler ici. Le chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il étoit permis de se trouver partout, en a rendu meilleur compte que pas un autre: Monsieur de Turenne se trouva bien d'une activité qui ne l'abandonnoit ni en paix ni en guerre, et d'une présence d'esprit qui lui fit porter des ordres comme venant du général, si à propos, que monsieur de Turenne, délicat d'ailleurs sur ces matieres, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en présence de tous les officiers, et le chargea d'en porter la premiere nouvelle à la cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les postes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvu de relais; mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des partis d'ennemis, répandus de tous côtés, s'opposoient à son passage: Ensuite des courtisans avides et officieux, qui, dans ces occasions, se postent sur les avenues pour escamoter la nouvelle d'un pauvre courier; cependant, son adresse le sauva des uns, et trompa les autres.

Il avoit pris, pour l'escorter jusqu'à moitié chemin de Ba-paume, huit ou dix maîtres, commandés par un officier de sa

connoissance ; persuadé que le plus grand danger seroit entre le camp et la premiere poste. Il n'eut pas fait une lieue qu'il en fut convaincu : L'officier le suivoit de près ; et se retournant vers lui : " Si vous n'êtes pas bien monté, dit-il, je vous " conseille de regagner le camp ; car moi, je vais bientôt " passer à toute bride. Monsieur, lui dit l'officier, j'espere " vous tenir compagnie, quelque train que vous alliez, jusqu'à " ce que vous soyez en lieu de sûreté. J'en doute, lui dit-il ; " car voilà des messieurs qui se disposent à vous venir voir. " Eh ! ne voyez-vous pas, lui répondit cet officier, que ce " sont de nos gens, qui font repaître leurs chevaux ? Non : " mais je vois fort bien que ce sont des cravates de l'armée " ennemie : " et là-dessus, lui ayant fait remarquer qu'ils montoient à cheval, il ordonna aux cavaliers qui l'escortoient, de se disposer pour faire diversion, et donna des deux vers Bapaume.

Il montoit un anglois fort vîte ; mais s'étant enfourné dans un chemin creux, dont le terrain étoit mou et bourbeux, il eut à ses trousses messieurs les cravattes, qui, jugeant que c'étoit quelque officier de considération, n'avoient eu garde de prendre le change, et s'étoient attachés à le poursuivre, sans se mettre en peine des autres. Le mieux monté du parti commençoit à l'approcher ; car les chevaux anglois, qui vont vîte comme le vent en terrain uni, se démêlent assez mal des mauvais chemins. Le cravatte avoit le mousqueton haut, et lui crioit de loin, bon quartier. Le chevalier de Grammont, qui voyoit qu'on gagnoit sur lui, et que quelques efforts que fît son cheval dans un terrain pesant, il seroit joint à la fin, quitta

tout à coup le chemin de Bapaume, pour se jeter dans une chaussée à droite qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant, comme pour écouter la proposition du cravatte, il laissa prendre un peu d'haleine à son cheval, tandis que l'autre, qui croyoit qu'il ne l'attendoit que pour se rendre, faisoit tous ses efforts pour s'en mettre en possession, et crevoit son cheval, pour arriver avant le reste de ses compagnons, qui suivoient la file.

Un moment de réflexion fit envisager au chevalier de Grammont la désagréable aventure que ce seroit, au sortir d'une victoire si glorieuse, et des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins, qui ne s'y étoient point trouvés ; et au lieu d'être reçu en triomphe, d'être embrassé d'une grande reine pour la nouvelle importante dont il étoit chargé, de se voir traîné en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le cravatte éternel s'étoit approché jusques à la portée de sa carabine, qu'il présentait toujours, en lui offrant bon quartier ; mais le chevalier de Grammont, à qui cette offre, et la manière dont on la faisoit, déplaisoient également, fit un petit signe de la main, pour qu'on cessât de le coucher en joue ; et sentant son cheval en haleine, il baissa la main, partit comme un éclair, et laissa son cravatte si étonné, qu'il ne s'avisa pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné Bapaume, il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la place avoit toutes sortes d'égards pour lui : Il l'assura que personne n'avoit encore passé ; qu'il lui seroit fidele, et qu'il arrêteroit tous ceux qui

viendroient après lui, excepté les couriers de monsieur de Turenne.

Il ne lui restoit plus qu'à se garantir de ceux qui devoient se mettre à l'affut aux environs de Peronne, pour courir d'aussi loin qu'ils le verroient, et porter sa nouvelle à la cour, sans la savoir. Il savoit que le maréchal Du-Plessis, celui de Villeroy, et Gaboury, s'en étoient vantés à monsieur le cardinal avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade qu'il prit deux cavaliers bien montés à Bapaume; et dès qu'il fut à une lieue de la ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or, pour êtres fideles, il leur ordonna de prendre les devans, de faire fort les effrayés, de dire à ceux qui les questionneroient: " Que tout étoit perdu; que le chevalier
" de Grammont étoit resté à Bapaume, n'étant pas pressé de
" porter une mauvaise nouvelle; et que, pour eux, ils avoient
" été poursuivis par des cravattes répandus par-tout depuis la
" défaite."

Tout réussit comme il l'avoit projeté: Les cavaliers furent interceptés par Gaboury, dont l'empressement avoit devancé les deux maréchaux; mais quelques questions qu'on leur fît, ils jouèrent si bien leur rôle, que la consternation avoit déjà gagné Péronne, et que des bruits incertains de la défaite se disoient à l'oreille parmi les courtisans, lorsque monsieur le chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehausse tant le prix d'une bonne nouvelle, que la fausse alarme d'une mauvaise: Cependant, quoique la sienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que leurs majestés qui la reçurent avec les transports de joie qu'elle méritoit.



Harding del.

Schnecker sculp.

ANNE D'AUTRICHE

La reine lui tint parole de la meilleure grace du monde: Elle l'embrassa devant tous les courtisans. Le roi n'y parut pas moins sensible; mais le cardinal, soit pour diminuer le mérite d'une nouvelle, qui demandoit une récompense de quelque prix, soit par le retour de cette insolence que lui donnoit la prospérité, fit semblant de ne le pas écouter d'abord; et ayant appris ensuite, que les lignes avoient été forcées, que l'armée d'Espagne étoit battue, et qu' Arras étoit secouru: Et monsieur le prince, dit-il, est-il pris? Non, dit le chevalier de Grammont. Il est donc mort? ajouta le cardinal. Encore moins, répondit le chevalier de Grammont. Belle nouvelle! dit le cardinal, d'un air de mépris; et à ces mots, il passa dans le cabinet de la reine, avec leurs majestés. Il le fit heureusement pour le chevalier de Grammont, qui n'auroit pas manqué de lui faire quelque réponse emportée, dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles questions, et la conclusion qu'il en avoit tirée.

La cour étoit remplie des espoins de son éminence. Une foule de courtisans et de curieux l'ayant environné, selon la coutume, il fut bien aise de dire, devant les esclaves du cardinal, une partie de ce qu'il avoit sur le cœur, et qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même, en reprenant son air ironique. " Ma foi, messieurs, dit-il, rien n'est tel que d'avoir du zele
" et de l'empressement pour les rois et les grands princes, dans
" les services qu'on leur rend: Vous avez vu l'air gracieux
" que sa majesté m'a fait: vous êtes témoins comme la reine
" m'a tenu parole; mais pour monsieur le cardinal, il a reçu

“ ma nouvelle, comme s’il n’y gaignoit pas plus qu’il n’a fait à
 “ la mort de Pierre Mazarin.”

Il y avoit là de quoi faire évanouir des gens qui se seroient intéressés sincèrement pour lui; et la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d’autres tems; car il la faisoit en présence de témoins qui n’attendoient que l’occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d’un ministre puissant et absolu. Le chevalier de Grammont en étoit trop persuadé; cependant, quelque inconvenient qu’il en prévît, il ne laissa pas de s’en applaudir.

Les rapporteurs s’acquitterent dignement de leur devoir; Cependant, l’affaire tourna tout autrement qu’ils ne l’avoient espéré. Le lendemain, comme le chevalier de Grammont étoit au dîner de leurs majestés, le cardinal y vint, et s’approchant de lui, comme tout le monde s’en éloignoit par respect: “ Chevalier, lui dit-il, la nouvelle que vous avez apportée est
 “ bonne: Leurs majestés en sont contentes; et pour vous
 “ montrer que je crois y gagner beaucoup plus qu’à la mort
 “ de Pierre Mazarin, si vous voulez venir dîner chez moi,
 “ nous jouerons; car la reine nous veut donner de quoi: et
 “ cela par-dessus le premier marché.”

Voilà de quelle maniere le chevalier de Grammont avoit osé choquer un si puissant ministre; et voilà tout le ressentiment qu’en témoigna le moins vindicatif de tous les ministres. Il y avoit véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge, de ne respecter l’autorité des ministres qu’autant qu’ils étoient respectables par leur mérite. Il s’en applaudissoit

avec toute la cour, et se laissoit agréablement flatter d'avoir seul osé conserver quelque espece de liberté dans une servitude générale ; mais ce fut peut-être l'impunité de cette insulte au cardinal, qui lui attira depuis quelques inconvéniens sur des témérités moins heureusement hasardées.

Cependant, la cour revint : Le cardinal, qui sentoit bien qu'il n'y avoit plus moyen de tenir son maître en tutelle, accablé de soins et de maladies, comblé de trésors, dont il ne savoit que faire, et raisonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ses pensées à terminer, le plus utilement qu'il pourroit pour la France, un ministère qui l'avoit si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettoit sur pied les commencemens sinceres d'une paix ardemment désirée, les plaisirs et l'abondance commençoient à régner dans la cour.

Les fortunes du chevalier de Grammont y furent long-tems diverses dans l'amour et dans le jeu : Estimé des courtisans, recherché des beautés qu'il ne servoit pas, redoutable à celles qu'il servoit, mieux traité de la fortune que de l'amour ; mais se dédommageant de l'une par l'autre, toujours gai, toujours vif, et dans les commerces essentiels toujours honnête-homme.

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la suite de son histoire par un intervalle de quelques années, comme on a déjà fait dans le commencement de ces mémoires. Il n'y a point de vuide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularités ont eu quelque chose de divertissant ou de singulier ; mais soit qu'il ne les ait pas cru dignes d'occuper une place parmi les autres événemens, ou qu'il n'en ait conservé

qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragmens plus éclaircis, pour en venir au sujet de son voyage en Angleterre.

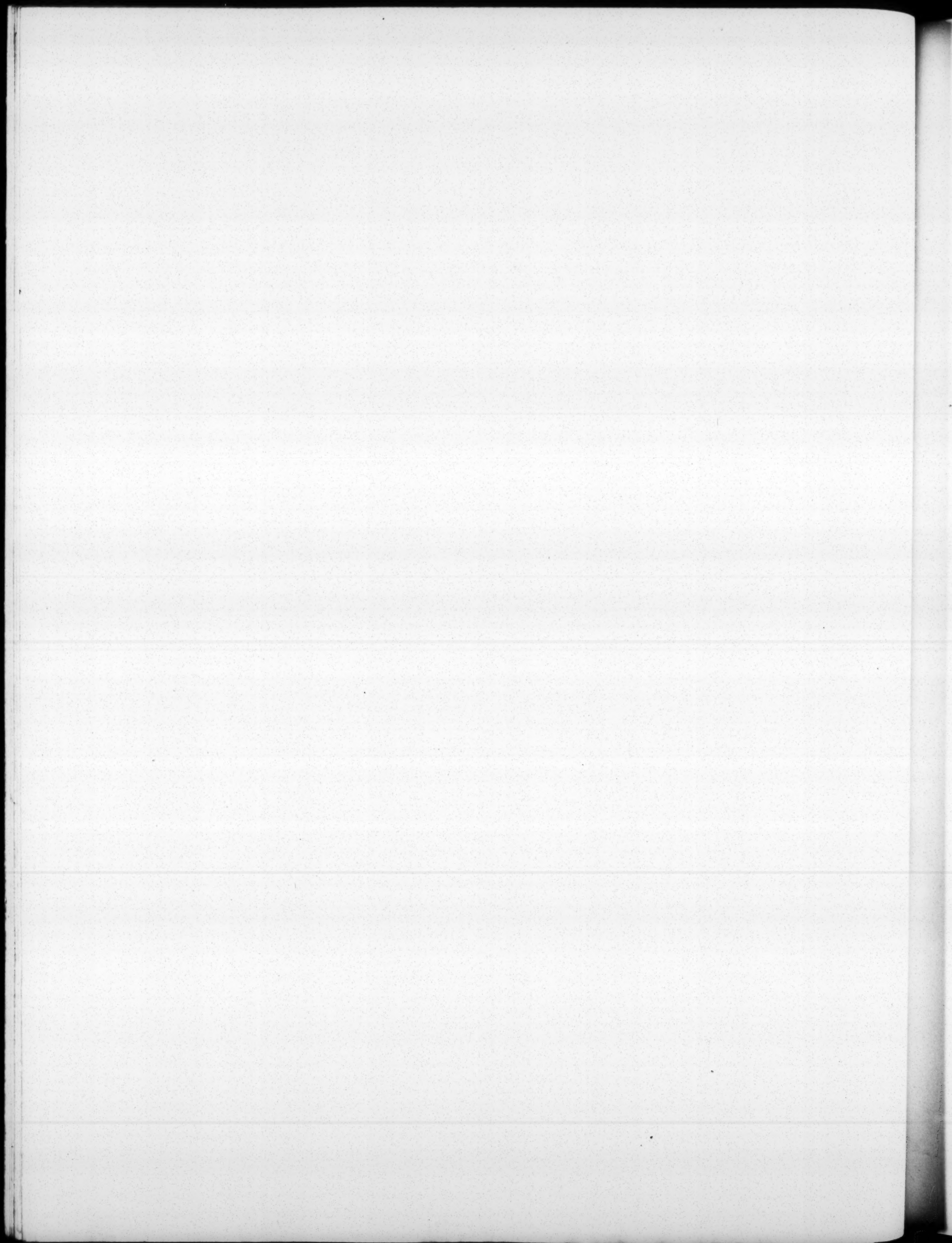
La paix des Pyrénées, le mariage du roi, le retour de monsieur le prince, et la mort du cardinal, donnoient une autre face à l'état. Toute la France avoit les yeux sur son roi : rien ne l'égalait ni par les graces de sa personne, ni pour la grandeur de son air ; mais on ne lui connoissoit pas encore ce génie supérieur, qui, remplissant ses sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'amour et l'ambition, ressorts invisibles des intrigues et des mouvemens de toutes les cours, étoient attentifs aux premières démarches qu'il feroit. Les plaisirs se promettoient un empire souverain sur un prince tenu dans l'éloignement des connoissances nécessaires pour gouverner, et l'ambition ne se flattoit de régner dans la cour que sur l'esprit de ceux qui pouvoient se disputer le ministère ; mais on fut surpris de voir tout-à-coup briller des lumières qu'une prudence en quelque façon nécessaire avoit si long-tems dissimulées.

Une application, ennemie des délices qui s'offrent à cet âge, et qu'une puissance illimitée refuse rarement, l'attacha tout entier aux soins du gouvernement : Tout le monde admira ce changement merveilleux ; mais tout le monde n'y trouva pas son compte. Les grands devinrent petits devant un maître absolu ; les courtisans n'approchoient qu'avec vénération du seul objet de leurs respects, et du seul arbitre de leur fortune. Ceux, qui naguères étoient de petits tyrans dans leurs provinces, ou dans les places frontières, n'en étoient plus que les gouver-



Parker Sculp.

LOUIS XIV.



neurs. Les graces, selon le bon plaisir du maître, s'accordoient tantôt aux mérites, tantôt aux services. Il n'étoit plus question d'importuner ou de menacer la cour pour en obtenir.

Le chevalier de Grammont regardoit comme un prodige l'attention de son maître pour les soins de son état. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulût l'assujétir à cet âge aux regles qu'il s'étoit prescrites, qu'on ôtât tant d'heures aux plaisirs, pour les donner aux devoirs ennuyeux, et aux fonctions fatigantes du gouvernement ; mais il louoit le seigneur de ce qu'on n'avoit désormais plus d'hommages à rendre, ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étoient légitimement dûs. Impatient des cultes serviles qu'on rend à la fortune d'un ministre, il n'avoit pas fléchi devant l'autorité des cardinaux, qui s'étoient succédés : Jamais il n'avoit encensé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ses suffrages aux artifices de l'autre ; mais aussi jamais il n'avoit tiré du cardinal de Richelieu qu'une Abbaye, qu'on ne pouvoit refuser à sa qualité, et jamais il n'avoit eu de Mazarin que ce qu'il lui avoit gagné au jeu.

L'expérience de plusieurs années, à la suite d'un grand capitaine, lui avoit donné de la capacité pour la guerre ; mais dans une paix universelle, il n'en étoit plus question : Il jugea qu'au milieu d'une cour florissante en beautés, et abondante en argent, il ne devoit s'occuper que du soin de plaire à son maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avoit donnés pour le jeu, et de mettre en usage de nouveaux stratagèmes en amour.

Il réussit assez bien dans les deux premiers de ces projets ; et comme il s'étoit dès-lors établi, pour maxime de sa conduite, de s'attacher uniquement au roi dans toutes les vues de son établissement ; de ne respecter la faveur que lorsqu'elle seroit soutenue du mérite ; de se faire aimer des courtisans, et craindre des ministres ; de tout oser pour rendre de bons offices, et de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence, il se vit bientôt des plaisirs du roi, sans que l'envie des courtisans en parût révoltée. Le jeu lui fut favorable ; mais l'amour ne le fut pas, ou pour mieux dire, l'inquiétude et la jalousie l'emportèrent sur sa prudence naturelle, dans une conjoncture où il en avoit le plus de besoin.

La Motte Houdancourt étoit une des filles de la reine mere. Quoique ce ne fût pas une beauté éclatante, elle avoit ôté des amans à la célèbre Meneville. Il suffisoit alors que le roi jetât les yeux sur une jeune personne de la cour, pour ouvrir son cœur aux espérances, et souvent à la tendresse ; mais s'il lui parloit plus d'une fois, les courtisans se le tenoient pour dit, et ceux qui avoient eu des prétentions ou de l'amour, retiroient très-humblement l'une et l'autre, pour ne lui offrir plus que des respects ; mais le chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le contraire, peut-être, pour conserver un caractère de singularité, qui ne valoit rien dans cette occasion.

Il n'avoit jamais songé à elle ; mais dès qu'il la crut honorée de l'attention de son maître, il crut qu'elle méritoit la sienne, et s'étant mis sur les rangs, il lui devint bientôt fort incommodé, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se lassa de ses persecutions. Il ne se rebuta point pour ses mau-



Pub^d Oct: 1793. by F. & S. Harding. Pall Mall.

vais traitemens, ni pour ses menaces : Ses premières tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espéra qu'il s'en corrigeroit ; mais s'étant témérairement obstiné dans ses manières, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'aperçut que si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut banni de la cour ; et ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettoit le plus, la présence et la vue de son maître, après avoir fait quelques légères réflexions sur sa disgrâce, et quelques petites imprécations contre celle qui la causoit, il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

LA curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits et par son élévation, avoit déjà fait passer une première fois le chevalier de Grammont en Angleterre. La raison d'état se donne de beaux privilèges : Ce qui lui paroît utile devient permis ; et tout ce qui est nécessaire est honnête en fait de politique. Tandis que le roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Espagne dans les Pays-Bas, ou celle des états en Hollande, d'autres puissances envoyoient une célèbre ambassade à Cromwell.

Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le chemin à la puissance souveraine par de grands attentats, s'y maintenoit par des qualités dont l'éclat sembloit l'en rendre digne. La

nation la moins soumise qui soit en Europe subissoit partiellement un joug qui ne lui laissoit pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si jalouse; et Cromwell, maître de la république, sous le titre de protecteur, craint dans le royaume, plus redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point de gloire lorsque le chevalier de Grammont le vit; mais il ne lui vit aucune apparence de cour. Une partie de la noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires, une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des cours étale; tout cela n'offroit que des objets tristes et sérieux dans la plus belle ville du monde; et le chevalier de Grammont ne remporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un scélérat, et l'admiration de quelques beautés cachées qu'il n'avoit pas laissé de déterrer.

Ce fut toute autre chose au voyage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la royauté paroissoit encore partout: la nation, avide de changement et de nouveauté, goûtoit le plaisir d'un gouvernement naturel, et sembloit respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin, ce même peuple, qui, par une abjuration solennelle, avoit exclus jusqu'à la postérité de son prince légitime, s'épuisoit en fêtes et en réjouissances pour son retour.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit rétabli, lorsque le chevalier de Grammont arriva: La réception qu'il eut dans cette cour lui fit bientôt oublier l'autre; et les engagements, qu'il prit dans la suite en Angleterre, adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'étoit une belle retraite pour un exilé de son caractere : tout flattoit son goût ; et si les aventures qu'il y eut ne furent pas les moins considérables, ce furent sans doute les plus agréables qu'il ait eues ; mais avant que d'en parler, il ne sera pas hors de propos de donner une idée de la cour d'Angleterre, telle qu'elle étoit alors.

La nécessité des affaires avoit exposé Charlés II. dès sa première jeunesse, aux travaux et aux périls d'une guerre sanglante : L'étoile du roi son pere ne lui avoit laissé pour héritage que sa mauvaise fortune et ses disgraces : Elles l'accueillirent par-tout ; mais ce ne fut qu'après avoir lutté jusqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'étoit soumis aux décrets de la providence.

Ce qu'il y avoit de grand, pour la noblesse ou pour la fidélité, l'avoit suivi dans son exil ; et ce qu'il y avoit de plus distingué parmi la jeunesse, s'étant rassemblé dans la suite auprès de sa personne, composoit une cour digne d'une meilleure fortune.

L'abondance et les prospérités, qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les sentimens, ne trouverent rien à gâter dans une cour indigente et vagabonde. La nécessité au contraire, qui fait mille biens, malgré qu'on en ait, leur tenoit lieu d'éducation ; et l'on ne voyoit que de l'émulation parmi eux sur la gloire, sur la politesse, et sur la vertu.

Au milieu d'une petite cour si florissante en mérite, le roi d'Angleterre étoit repassé, deux ans avant le tems dont on parle, pour monter sur un trône, qu'il devoit, selon les apparences, remplir aussi dignement que les plus glorieux de ses prédéces-

seurs. La magnificence étalée dans cette occasion s'étoit renouvelée à son couronnement. La mort du duc de Gloucester et celle de la princesse royale, qui la suivit de près, avoient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on sortit enfin, pour se préparer à la réception de l'infante de Portugal.

Ce fut au fort des fêtes, que l'on faisoit pour cette nouvelle reine, dans tout l'éclat d'une cour brillante, que le chevalier de Grammont vint contribuer à sa magnificence, et à ses plaisirs.

Tout accoutumé qu'il fût à la grandeur de celle de France, il fut surpris de la politesse et de la pompe de celle d'Angleterre. Le roi ne cédoit à personne, ni pour la taille, ni pour la mine: Il avoit l'esprit agréable, l'humeur douce et familière: Son ame, susceptible d'impressions opposées, étoit compatissante pour les malheureux, inflexible pour les scélérats, et tendre jusqu'à l'excès: Il étoit capable de tout dans les affaires pressantes, et incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étoient pas: Son cœur étoit souvent la dupe, plus souvent encore l'esclave des engagements.

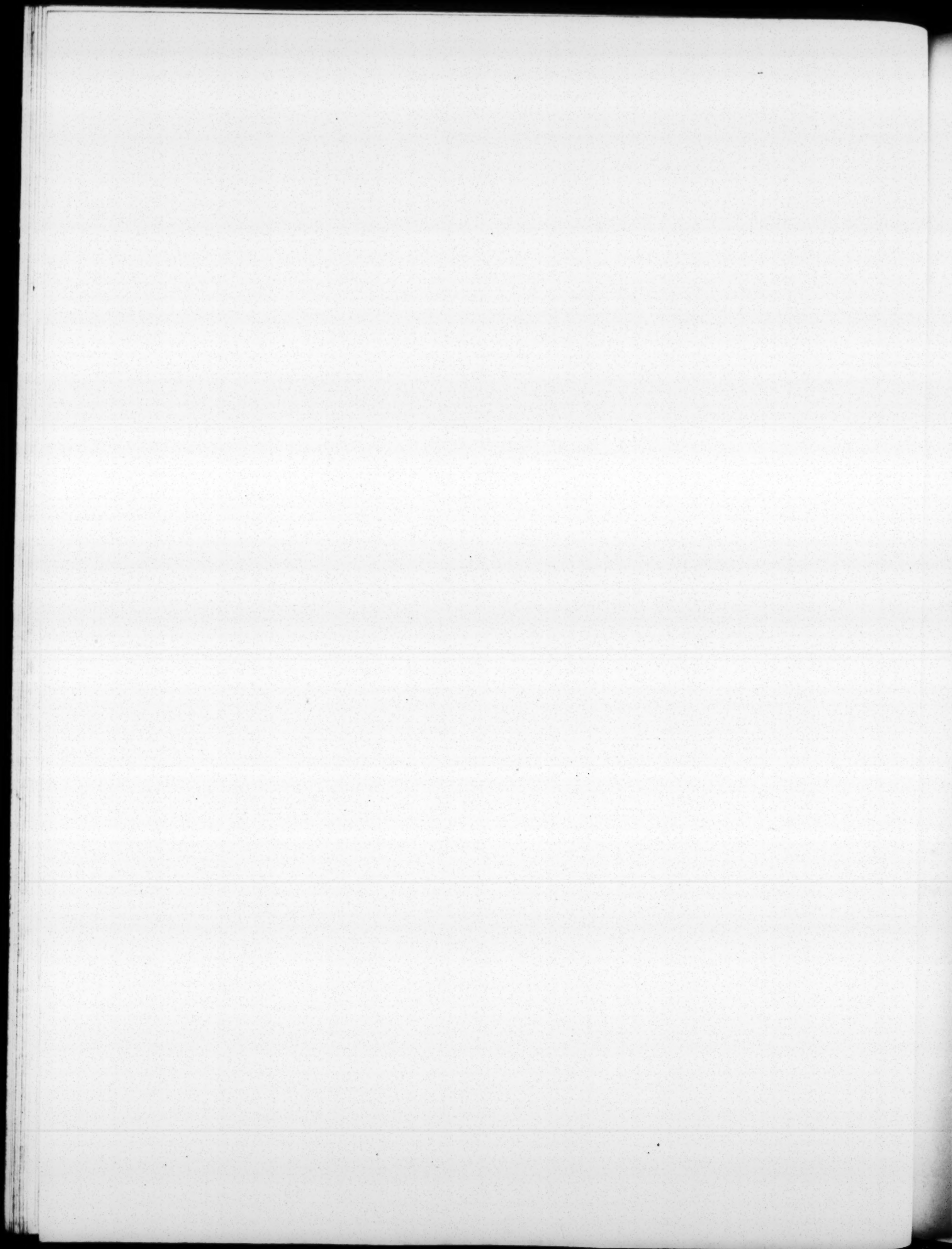
Le duc de York étoit d'un caractère bien différent: On lui attribuoit un courage à toute épreuve, une religion inviolable pour sa parole, de l'économie dans les affaires, de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en leur rang: Observateur scrupuleux des règles du devoir, et des loix de la justice, il passoit pour ami fidèle, et pour implacable ennemi.



S. Harding del.

Clamp. sculp.

HENRY DUKE OF GLOUCESTER





Harding Del.

Pub. July. 1. 1793. by E. K. Harding.

W. A. Gardner Sc.

THE EARL OF CLARENDON

Sa morale et sa justice, quelque tems combattues par la bienséance, en avoient enfin triomphé en reconnoissant mademoiselle Hyde, fille d'honneur de madame la princesse royale, qu'il avoit secrètement épousée en Hollande. Son pere, dès-lors ministre d'Angleterre, appuyé de cette nouvelle protection, se vit bientôt à la tête des affaires, et pensa les gâter. Ce n'est pas qu'il manquât de capacité; mais il avoit encore plus de présomption.

Le duc d'Ormond avoit la confiance et l'estime de son maître : il en étoit digne, par la grandeur de ses services, l'éclat de son mérite et de sa naissance, et par les biens qu'il avoit abandonnés pour suivre la fortune de son maître. Les courtisans mêmes n'osèrent murmurer de le voir grand-maître de la maison du roi, premier gentilhomme de la chambre, vice-roi d'Irlande. C'étoit justement le maréchal de Grammont par le caractère de l'esprit et la noblesse des manières; et, comme le maréchal de Grammont, c'étoit l'honneur de la cour de son maître.

Le duc de Buckingham et le comte de Saint-Albans étoient en Angleterre ce que l'on a vu en France : l'un, plein d'esprit et de feu, dissipoit sans éclat les biens immenses où il étoit rentré : l'autre, d'un génie médiocre, s'étoit élevé de rien à une fortune considérable, et sembloit l'augmenter en perdant au jeu, et en tenant une grosse table.

Le chevalier de Berkley depuis comte de Falmouth, étoit confident et favori du roi, commandoit la compagnie des gardes du duc de York, et le gouvernoit lui-même. Il n'avoit rien de brillant dans l'extérieur : Son esprit étoit à-peu-près

de même; mais ses sentimens étoient dignes de la fortune qui l'attendoit, lorsque, sur le point de son élévation, il fut tué sur mer. Jamais le désintéressement n'a si bien marqué la noblesse d'une ame : Il n'avoit pour objet que la gloire de son maître : Son crédit n'étoit employé qu'à lui faire récompenser les services, ou répandre des graces sur le mérite. Si poli dans le commerce, qu'il paroîssoit humilié par la faveur ; et si vrai dans tous ses procédés, qu'on ne l'eût pas pris pour un homme de cour.

Le fils du duc d'Ormond, et ses neveux, avoient été à la cour du roi dans son exil, et ne la déshonoroient pas depuis son retour. Le comte d'Arran avoit une adresse singulière dans toutes sortes d'exercices : grand joueur de paume et de guitare, et galant avec assez de succès. Le comte d'Osory, son frere aîné, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'élévation et de probité.

L'aîné des Hamilton, leur cousin, étoit l'homme de la cour qui se mettoit le mieux : Il étoit bien fait de sa personne, et possédoit ces talens heureux, qui menent à la fortune, et qui font réussir en amour. C'étoit le courtisan le plus assidu, l'esprit le mieux tourné, les manieres les plus polies et l'attention la plus régulière pour son maître, qu'on pût avoir. Personne ne dansoit mieux, et personne n'étoit si coquet : mérite qu'on comptoit pour quelque chose dans une cour qui ne respiroit que les fêtes et la galanterie. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occupé, dans la suite, la place de mylord Falmouth : mais il est étonnant que la même destinée l'ait enlevé ; comme si cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite,



S. Harding del.

E. Harding sculp.

PRINCESS OF ORANGE.

et que ce genre de combat n'eût été fatal qu'aux espérances presque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau Sidney, moins dangereux qu'il ne le paroîssoit, avoit trop peu de vivacité pour soutenir le fracas dont menaçoit sa figure ; mais c'étoit le petit Jermyn, sur qui pleuvoient de tous côtés les bonnes fortunes. Le vieux Saint-Albans, son oncle, l'avoit dès long-tems adopté, quoique cadet de tous ses neveux. On sait quelle table le bon homme tenoit à Paris, tandis que le roi son maître mouroit de faim à Bruxelles, et que la reine mere, sa maîtresse, ne faisoit pas grand' chere en France.

Jermyn, soutenu de l'opulence de son oncle, n'avoit pas eu de peine à faire une figure considérable à son arrivée chez la princesse d'Orange : Les pauvres courtisans du roi son frere n'avoient rien à lui disputer sur l'équipage et la magnificence ; et ces deux articles font souvent autant de chemin en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple ; car, quoiqu'il fût brave et bien gentilhomme, il n'avoit ni actions d'éclat, ni naissance distinguée, pour lui donner du relief ; et pour sa figure, il n'y avoit pas de quoi se récrier. Il étoit petit : il avoit la tête grosse et les jambes menues : son visage n'étoit pas désagréable ; mais il avoit de l'affectation dans le port et dans les manieres. Il n'avoit pour tout esprit qu'une routine d'expressions qu'il employoit tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations, selon que l'occasion s'en présentoit. Voilà sur quoi se fondoit un mérite si redoutable en amour.

La princesse royale y fut prise toute la première. Mademoiselle Hyde avoit fait quelques pas sur ceux de sa maîtresse. Ce fut ce qui le mit d'abord en crédit : sa réputation s'étoit établie en Angleterre avant son arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'esprit des femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs : Jermyn les trouva dans des dispositions si favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'aperçut qu'une réputation si légèrement établie, étoit encore plus foiblement soutenue : l'entêtement continua. La comtesse de Castelmaine, vive et connoisseuse, suivit le faux brillant qui l'avoit séduite ; et, quoique détrompée sur une vogue qui promettoit tant, et qui tenoit si peu, son entêtement ne voulut point se démentir. Elle soutint la gageure, jusqu'au point de se brouiller avec le roi ; tant elle avoit bien placé la confiance pour la première fois.

Tels étoient les héros de la cour. Pour les beautés, on ne pouvoit s'y tourner sans en voir. Celles de réputation étoient cette même comtesse de Castelmaine, depuis duchesse de Cleveland, madame de Chesterfield, madame de Shrewsbury, mesdames Roberts, madame Middleton, mesdemoiselles Brook, et cent autres du même éclat, qui brilloient à la cour ; mais c'étoient mademoiselle d'Hamilton et mademoiselle Stewart, qui en étoient le principal ornement.

La nouvelle reine n'y ajouta guère d'éclat, ni par sa présence, ni par sa suite. Cette suite étoit alors composée de la comtesse de Panétra, passée avec elle en qualité de dame d'atour ; de six monstres, qui se disoient filles d'honneur ; et d'une Duegna, autre monstre, qui se portoit pour gouvernante de ces rares beautés.

Pour les hommes, c'étoient Francisco de Mélo, frere de la Panétra; un certain Taurauvédez, qui se faisoit appeler Dom Pédro Francisco Corrêo de Silva, fait à peindre; mais plus fou lui seul que tous les Portugais ensemble. Il étoit beaucoup plus fier de ses noms que de sa bonne mine; mais le duc de Buckingham, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de Pierre du Bois. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles, et quelques menaces sans effet, le pauvre Corrêo de Sylva fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux duc de Buckingham héritoit d'une nymphe Portugaise qu'il lui avoit enlevée, aussi-bien que deux de ses noms, et qui étoit plus affreuse encore que les filles de la reine. Il y avoit outre cela, six aumôniers, quatre boulangers, un parfumeur juif, et un certain officier, apparemment sans fonction, qui s'appeloit le barbier de l'infante. Catherine de Bragance n'avoit garde de briller dans une cour charmante où elle venoit régner: Elle ne laissa pas d'y réussir assez dans la suite. Le chevalier de Grammont, dès longtemps connu de la famille royale, et de la plupart des hommes de la cour, n'eut qu'à faire connoissance avec les dames. Il ne lui fallut point d'interprete pour cela: elles parloient toutes assez pour s'expliquer, et toutes entendoient le françois assez bien pour ce qu'on avoit à leur dire.

La cour étoit toujours grosse chez la reine: elle l'étoit moins chez la duchesse; mais elle y étoit plus choisie. Cette princesse avoit l'air grand, la taille assez belle, peu de beauté, beaucoup d'esprit, et tant de discernement pour le mérite, que tout ce qui en avoit, dans l'un ou l'autre sexe, étoit distin-

gué chez elle : Un air de grandeur dans toutes ses manières la faisoit considérer comme née dans un rang qui la mettoit si près du trône. La reine mere étoit de retour après le mariage de madame, et c'étoit dans sa cour que les deux autres se rassembloient.

Le chevalier de Grammont fut bientôt du goût de tout le monde : Ceux qui ne l'avoient pas encore vu furent surpris qu'un François pût être de son caractère. Le retour du roi, qui avoit attiré toutes sortes de nations dans sa cour, y avoit un peu décrié les François ; car, loin que les personnes de distinction y eussent paru des premiers, on n'avoit vu que de petits étourdis, plus sots et plus emportés les uns que les autres, méprisant tout ce qui ne leur ressembloit pas, croyant introduire le bel air en traitant les Anglois d'étrangers dans leur propre pays.

Le chevalier de Grammont, au contraire, familier avec tout le monde, s'accommodoit à leurs coutumes, mangeoit de tout, et s'accoutumoit facilement à des manières qu'il ne trouvoit ni grossières ni sauvages ; et faisant voir une complaisance naturelle, au lieu de l'impertinente délicatesse des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédommageoit agréablement de ce qu'on avoit souffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord sa cour au roi, et fut de ses plaisirs : Il jouoit gros jeu, et ne perdoit que rarement : Il trouvoit si peu de différence aux manières et à la conversation de ceux qu'il voyoit le plus souvent, qu'il ne lui paroïsoit pas qu'il eût changé de pays. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de son humeur, s'offroit par-tout aux divers penchans qui l'entraî-

J



A. Harding del.

T. Nugent Sculp.

ST. EVREMOND.

noient, comme si les plaisirs de la cour de France l'eussent quittée pour l'accompagner dans son exil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelques repas ; et ceux qui voulurent le régaler à leur tour furent obligés enfin de prendre leurs mesures, et de le prier huit ou dix jours avant celui qu'ils devoient lui donner à manger. Ces empressements deviennent fatigans à la longue ; mais comme ces devoirs semblent indispensables pour un homme de son caractère, et que c'étoient les plus honnêtes gens de la cour qui l'en accabloient, il en subit la nécessité de bonne grace : mais il se conserva toujours la liberté de souper chez lui.

L'heure de ses repas, à la vérité, dépendoit du jeu : c'est-à-dire, qu'elle étoit fort incertaine ; mais on y mangeoit délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux, qui s'entendoient en bonne chère, qui ne servoient pas mal, et qui voloient encore mieux.

La compagnie n'étoit pas nombreuse à ces petits repas ; mais elle étoit choisie. Ce qu'il y avoit de meilleur à la cour en étoit d'ordinaire ; mais l'homme du monde, qui lui convenoit le plus pour ces occasions, n'y manquoit jamais : C'étoit le célèbre Saint-Evremont, historien exact, mais trop libre, du Traité des Pyrénées, exilé comme lui, quoique pour des raisons fort différentes.

La fortune, heureusement pour l'un et pour l'autre, l'avoit conduit en Angleterre quelque tems avant le chevalier de Grammont, après avoir eu le tems de se repentir en Hollande de la beauté de cette fameuse satire.

Le chevalier de Grammont étoit dès ce tems-là son héros : ils avoient l'un et l'autre ce que l'expérience du grand monde, et le commerce des honnêtes gens, peuvent ajouter aux naturels heureux. Saint-Evremont, moins occupé des entêtemens frivoles, faisoit de tems en tems de petites leçons au chevalier de Grammont ; et par des réflexions sur le passé, tâchoit à le redresser sur le présent, ou à l'instruire sur l'avenir. “ Vous
“ voilà, lui disoit-il, dans le plus agréable train de vie qu'un
“ homme de votre humeur puisse souhaiter. Vous faites les
“ délices d'une cour toute jeune, toute vive et toute galante :
“ pas une partie de plaisir que le roi ne vous y mette : vous
“ jouez du matin jusqu'au soir, ou, pour mieux dire, du soir
“ au matin, sans savoir ce que c'est que de perdre : loin de
“ laisser ici l'argent que vous y avez apporté, comme vous
“ faites ailleurs, vous l'avez doublé, triplé, multiplié presque
“ au-delà de vos souhaits, malgré cette dépense exorbitante
“ que vous faites imperceptiblement. Voilà, sans doute, la
“ plus heureuse situation du monde. Tenez-vous-y, cheva-
“ lier, et n'allez pas gâter vos affaires par le renouvellement
“ de vos vieux péchés. Fuyez l'amour, en cherchant les au-
“ tres plaisirs : il ne vous a pas été favorable jusqu'à présent.
“ Vous savez ce que la galanterie vous coûte : tout le monde
“ ici n'en sait pas tant que vous. Jouez fort et ferme, réjouis-
“ sez la cour par votre agrément, divertissez le roi par votre
“ esprit et vos récits singuliers ; mais fuyez des engagemens
“ capables de vous ôter ce mérite, et de faire oublier que vous
“ êtes étranger et banni dans cet heureux séjour.

“ La fortune peut se lasser de vous y favoriser. Que fus-
 “ siez-vous devenu, si votre dernier disgrâce vous eût accueilli
 “ dans ces épuisemens d’argent où nous vous avons vu ? Mé-
 “ nagez ce dieu nécessaire, en renonçant à l’autre. On s’en-
 “ nuiera plutôt de ne vous plus voir à la cour de France, que
 “ vous ne vous lasserez de celle-ci ; mais, quoi qu’il en soit,
 “ faites provision d’argent : Quand on en a beaucoup, on se
 “ console de son exil. Je vous connois, mon cher chevalier :
 “ s’il vous vient en tête de séduire une femme, ou de supplanter
 “ un homme, les gains du jeu ne suffiront pas pour vos pré-
 “ sens et pour vos corruptions : Non, le jeu, tout favorable
 “ qu’il vous puisse être, ne vous sauroit tant faire gagner, que
 “ l’amour vous fera perdre, si vous y succombez.

“ Vous êtes en possession de mille qualités brillantes qui
 “ vous distinguent ici : libéral, officieux, poli, délicat, et, pour
 “ l’agrément de l’esprit, inimitable. Dans un examen rigour-
 “ eux, peut-être tout cela ne se trouverait-il pas au pied de la
 “ lettre : Mais ce sont de beaux endroits ; et puisqu’on vous
 “ les passe, ne vous montrez point ici par d’autres : Car, en
 “ amour, vous n’êtes rien moins que ce que je viens de dire,
 “ si tant est qu’on puisse donner le nom d’amour à vos façons
 “ de faire.

“ Mon petit faquin de philosophe, dit le chevalier de Gram-
 “ mont, tu fais ici le Caton de Normandie ! Est-ce que je
 “ mens ? poursuivit Saint-Evremont : N’est-il pas vrai, que
 “ dès qu’une femme vous plaît, votre premier soin est d’ap-
 “ prendre si elle est aimée d’un autre ; et le second de la faire
 “ enrager ? car de vous en faire aimer n’est que le dernier de vos

“ soins. Vous ne vous mettez d'ordinaire sur les rangs, que
 “ pour troubler le repos de quelqu'autre. Une maîtresse, qui
 “ n'auroit pas d'amans, seroit sans appas pour vous, et sans
 “ prix pour elle, si elle en avoit. Tous les lieux par où vous
 “ avez passé n'en fournissent-ils pas mille exemples? Parlerai-
 “ je de votre coup d'essai à Turin; du tour que vous fîtes à
 “ Fontainebleau au courier de la princesse Palatine, que vous
 “ volâtes sur le grand chemin? Et ce bel exploit n'étoit que
 “ pour vous mettre en possession de quelques marques de sa
 “ tendresse pour un autre, et pouvoir lui donner de la confu-
 “ sion et des inquiétudes, par des reproches et par des me-
 “ naces, que vous n'étiez pas en droit de lui faire.

“ Qui jamais, avant vous, s'étoit avisé de se mettre en em-
 “ buscade sur un degré pour troubler un homme en bonne
 “ fortune, pour le retirer par le pied à moitié monté dans la
 “ chambre de sa maîtresse? Cependant, voilà comme il vous
 “ plut d'en user pour votre ami le duc de Buckingham, comme
 “ il se glissoit la nuit chez....et cela, sans être seulement son
 “ rival. Que de grisons en campagne pour la d'Olonne! Que
 “ de stratagèmes, de supercheries et de persécutions pour la
 “ comtesse de Fiesque! Elle, qui peut-être vous eût été fidel-
 “ le, si vous ne l'aviez forcée vous-même à ne l'être pas. En
 “ dernier lieu, car le détail de vos iniquités seroit infini, per-
 “ mettez-moi de vous demander pourquoi vous êtes ici?
 “ N'en sommes-nous pas obligés à ce mauvais génie, qui vous
 “ a témérairement inspiré la tracasserie jusques dans les
 “ amusemens galans de votre maître? Soyez donc sage ici
 “ sur ce chapitre: Toutes les places sont prises auprès des



J. Harding Del.

London Pub. April 16. 1709 by J. Harding & Co. at the Head.

J. Van der Burgh Sculp.

M^{rs} MIDDLETON.

“ beautés de la cour ; et, de quelque docilité que soient les
 “ Anglois à l’égard de leurs épouses, ils ne sont point gens à
 “ s’accoutumer aux inconstances d’une maîtresse, ni à souffrir
 “ patiemment les avantages d’un rival : Laissez-les en repos,
 “ et ne vous faites point inutilement haïr.

“ Vous ne réussirez point auprès de celles qui ne sont pas
 “ mariées. On veut ici des desseins sérieux, et des fonds de
 “ terre : Vous avez aussi peu des uns que des autres. Chaque
 “ pays a ses manières : En Hollande, les filles sont de facile
 “ accès et de bonne composition ; et, dès qu’elles sont mariées,
 “ ce sont autant de Lucreces : Chez vous, les femmes sont fort
 “ coquettes avant le mariage, et beaucoup plus après ; mais
 “ pour ici, c’est un miracle quand une fille écoute sur un autre
 “ ton que celui du sacrement, et je ne vous crois pas encore
 “ assez abandonné du seigneur pour y songer.”

Tels étoient les sermons de Saint-Evremont ; mais il avoit
 beau prêcher : Le chevalier de Grammont ne l’écouloit que
 pour le plaisir ; et, quoiqu’il convînt des vérités, il faisoit peu
 de cas des conseils : En effet, se lassant des faveurs de la for-
 tune, ce fut justement en ce tems-là qu’il se mit à poursuivre
 celles de l’amour.

La Middleton fut la première qu’il attaqua : C’étoit une des
 plus belles femmes de la ville, peu connue encore à la cour ;
 assez coquette pour ne rebuter personne ; assez magnifique
 pour vouloir aller de pair avec celles qui l’étoient le plus ;
 mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en soutenir la dé-
 pense. Tout cela convenoit au chevalier de Grammont :
 Ainsi, sans s’amuser aux formalités, il ne s’adressa qu’à son

portier pour être introduit, et choisit un de ses amans pour son confident.

Cet amant, qui avoit bien autant d'esprit qu'un autre, est le comte de Ranelagh d'aujourd'hui, et s'appelloit Jones en ce tems-là. Ce qui l'engageoit à servir le chevalier de Grammont étoit le dessein de traverser un rival des plus dangereux, et d'être relayé par un autre d'une dépense qui commençoit à lui peser : Le chevalier de Grammont pourvut à l'un et à l'autre comme il l'avoit souhaité.

Bientôt grisons furent en campagne, lettres et présens trotterent. On l'écouloit tant qu'il voulut : on se laissa lorgner : on répondit même ; mais ce fut tout. Il s'aperçut que la belle prenoit volontiers, mais qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit que, sans renoncer à ses prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avoit une des filles d'honneur de la reine qui s'appelloit Warmestré : C'étoit une beauté toute différente de l'autre. La Middleton, bien faite, blonde et blanche, avoit dans les manieres et le discours quelque chose de précieux et d'affecté : L'indolente langueur dont elle se paroît n'étoit pas du goût de tout le monde : On s'endormoit aux sentimens de délicatesse qu'elle vouloit expliquer sans les comprendre ; et elle ennuyoit en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentoît tous les autres ; et l'ambition de passer pour bel esprit ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistoit long-tems après sa beauté.

L'autre étoit brune : Elle n'avoit point de taille, encore moins d'air ; mais, avec des couleurs très vives, c'étoit des

yeux pleins de feu, des regards agaçants, qui n'épargnoient rien pour engager, et qui promettoient tout pour retenir : La suite n'a que trop fait voir qu'elle consentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraire.

C'étoit entre ces deux déités que flottoient les vœux du chevalier de Grammont, et que ses présens étoient partagés. Les gants parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricots, les essences, et autres menues denrées d'amour, arrivoient de Paris chaque semaine, avec quelque nouvel habit pour lui ; mais à l'égard des présens plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamans, brillans, et belles guinées de Dieu, cela se trouvoit en espee dans la ville de Londres ; et les belles s'en accommodoient, comme si cela fût venu de plus loin.

La beauté de mademoiselle Stewart commençoit alors à faire du bruit : La comtesse de Castelmaine s'aperçut que le roi la regardoit ; mais au lieu de s'en alarmer, elle favorisa tant qu'elle put ce nouveau goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croient au-dessus des autres, soit qu'elle voulût par cet amusement détourner l'attention du roi du commerce qu'elle avoit avec Jermyn. Elle ne se contentoit pas de paroître sans inquiétude sur une distinction dont toute la cour commençoit à s'apercevoir ; elle affecta d'en faire sa favorite, la mit dans tous les soupers qu'elle donnoit au roi, et, dans la confiance de ses propres charmes, poufsant la témérité jusqu'au bout, elle la retenoit souvent à coucher. Le roi, qui ne manquoit guere à venir chez la Castelmaine avant qu'elle se levât, ne manquoit guere aussi d'y trouver mademoiselle

Stewart au lit avec elle. Les objets les plus indifférents ont des attrait dans un nouvel entêtement : Cependant, l'imprudente Castelmaine ne fut point jalouse que cette rivale parût auprès d'elle en cet état ; sûre, quand bon lui sembleroit, de triompher de tout ce que ces occasions auroient eu de plus avantageux pour la Stewart ; mais il en alla tout autrement.

Le chevalier de Grammont voyoit ce manège sans y pouvoir rien comprendre ; mais comme il étoit attentif aux penchans du roi, il se mit à lui faire sa cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle maîtresse. C'étoit une figure de plus d'éclat qu'elle n'étoit touchante : On ne pouvoit avoir guere moins d'esprit, ni plus de beauté : Tous ses traits étoient beaux et réguliers ; mais sa taille ne l'étoit pas : Cependant elle étoit menue, assez droite, et plus grande que le commun des femmes. Elle avoit de la grace, dansoit bien, parloit françois mieux que sa langue naturelle : elle étoit polie, possédoit cet air de parure après lequel on court, et qu'on n'attrappe guere, à moins que de l'avoir pris en France dès sa jeunesse. Tandis que ses charmes faisoient leur chemin dans le cœur du roi, ceux de la Castelmaine se donnoient du bon tems au gré de tous ses caprices.

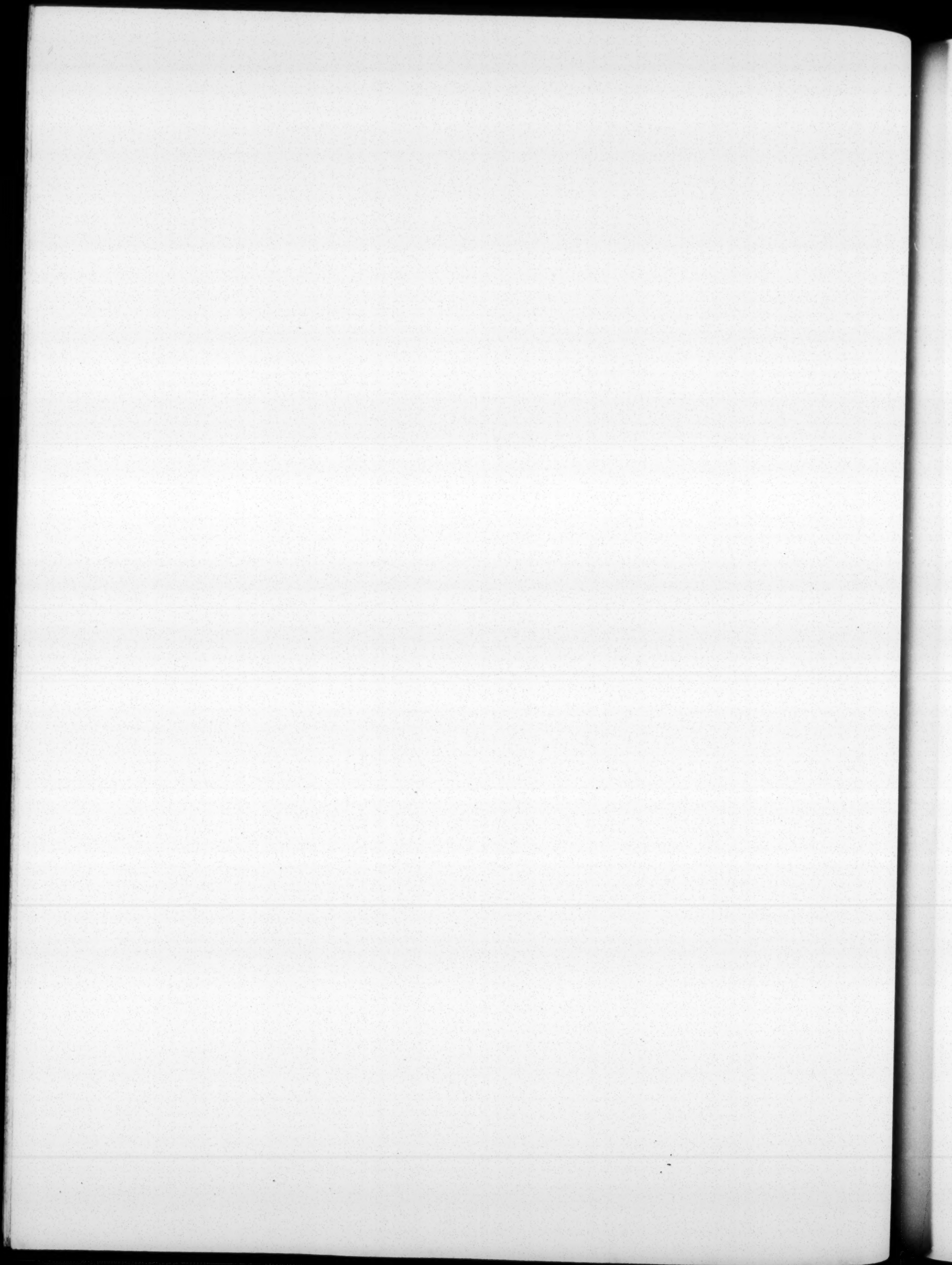
Madame Hyde tenoit un rang assez considérable parmi les beautés, qu'une prévention aveugle avoit coëffées du mérite de Jermyn : Elle venoit d'épouser un homme qu'elle avoit aimé : Par ce mariage, elle étoit belle-sœur de madame la duchesse : Brillante par son propre éclat, pleine d'agrément et d'esprit ; cependant elle crut, que tant qu'on ne parleroit



S Harding del.

E Harding sculp.

MS. B. 1. 1. 1.



point d'elle pour Jermyn, tous les autres avantages ne seroient rien pour sa gloire ; et ce fut pour y mettre la dernière main, qu'elle s'avisa de se jeter à sa tête.

Elle étoit d'une taille médiocre : elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante, les mains jolies, et le pied surprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avoit tellement attendri ses regards, que ses yeux ne s'ouvroient qu'à la chinoise ; et, quand elle lorgnoit, on eût dit qu'elle faisoit quelque chose de plus.

Jermyn la reçut d'abord ; mais, ne sachant bientôt qu'en faire, il trouva bon de la sacrifier à la Castelmaine. Le sacrifice ne lui déplut pas : C'étoit beaucoup pour sa gloire, d'avoir enlevé Jermyn à tant de concurrentes ; mais ce n'étoit rien pour le reste.

Jacob Hall, fameux danseur de corde, étoit en vogue à Londres dans ce tems-là : Sa disposition et sa force charmoient en public : on vouloit voir ce que c'étoit en particulier ; car on lui trouvoit, dans son habit d'exercice, toute une autre conformation, et bien d'autres jambes que celles du fortuné Jermyn. Le voltigeur ne trompa point les conjectures de la Castelmaine, à ce que prétendoient celles du public, et ce que publioient maints couplets de chanson, beaucoup plus à l'honneur du danseur que de la comtesse ; mais elle se mit bien au-dessus de tous ces petits bruits, et n'en parut que plus belle.

Pendant que la satire s'exerçoit à ses dépens, on se battoit tous les jours pour les faveurs d'une autre beauté, qui

n'en étoit guere plus chiche qu'elle : C'étoit madame de Shrewsbury.

Le comte d'Arran, qui l'avoit servie des premiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette beauté, moins fameuse pour ses conquêtes que pour les malheurs qu'elle a causés, mettoit son plus grand mérite à être plus sémillante que les autres : Comme personne ne pouvoit se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes graces, personne aussi ne pouvoit se plaindre d'en avoir été mal reçu.

Jermyn trouva mauvais qu'elle ne lui eût point fait d'avances, sans considérer qu'elle n'en avoit pas le tems : Sa gloire en fut piquée ; mais ce fut mal-à-propos qu'il s'avisa de l'enlever à ses autres amans.

Thomas Howard, frere du comte de Carlisle, en étoit un : Il n'y avoit point d'homme en Angleterre, ni plus brave, ni mieux fait. Quoique son air fût froid, et que ses manieres parussent douces et pacifiques, personne n'étoit, ni plus fier, ni plus emporté. La Shrewsbury donnant tête baissée dans les premiers agaceries de l'invincible Jermyn, Howard ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine ; cependant, comme elle vouloit le ménager, elle consentit à recevoir une collation qu'il lui avoit si souvent proposée, qu'elle n'osa plus s'en défendre : Un certain jardin, appelé Spring Garden, devoit être la scene de cette fête.

Dès que la partie fut liée, Jermyn en fut averti sous main. Howard avoit une compagnie dans le régiment des Gardes ; et un des soldats de cette compagnie jouoit assez bien de la musette. Cette musette fut de la fête ; et Jermyn se trouva

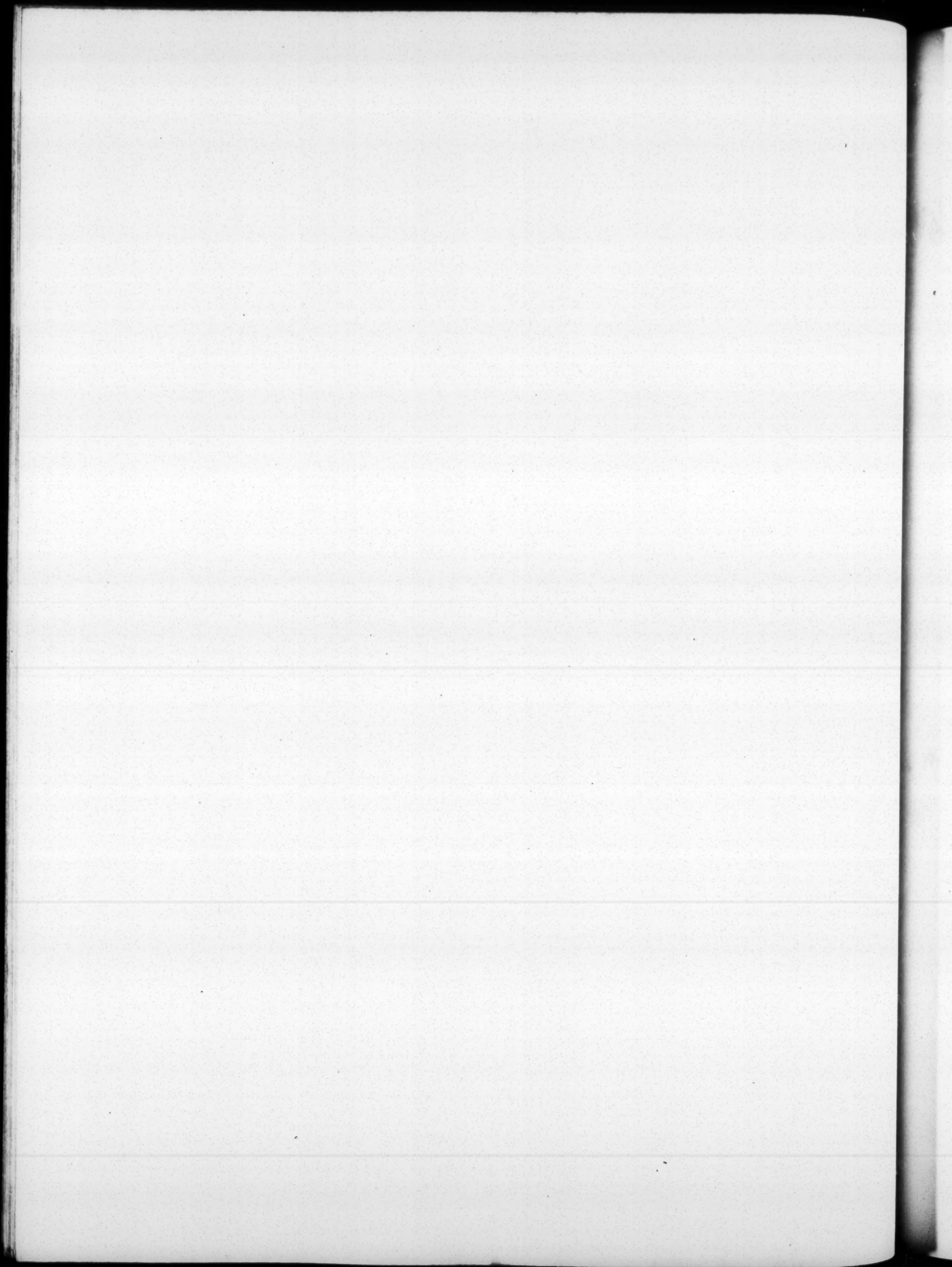


S. Harding del.

Pub. Nov. 1. 1792. by R. S. Harding N. 102 Pall Mall.

J. C. Gifford Sculp.

OF SHREWSBURY





Shardong Del.

1690 Feb. 21. y. 3. to E. S. Sharding & Co. 11. 11. 11.

WIFE OF THE L. OF BRAGANZA.



Harding del.

London Pub July 9th 1792. by E. K. S. Harding. 109. 1. 11. 12.

Schiavonelli sculp.

dans le jardin comme par hasard: Enflé de ses premières prospérités, il s'étoit mis sur son air vainqueur pour achever cette dernier conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la Shrewsbury parut sur le balcon.

Je ne sais comme elle trouva son héros, mais Howard ne le trouva pas à son gré: Cela n'empêcha pas qu'il ne montât au premier signe qu'elle lui fit; et ne se contentant pas de faire le petit tyran dans une fête qui n'étoit pas à son intention, après s'être emparé des lorgneries de la belle, il épuisa ses lieux communs et toute sa petite ironie, à railler le repas, et à tourner la musique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand railleur; mais comme il étoit encore moins endurant, trois fois le festin fut sur le point d'être ensanglanté: mais trois fois il supprima son impétuosité naturelle, pour faire éclater ailleurs son ressentiment sans obstacle.

Jermyn, sans faire attention à sa mauvaise humeur, poursuivit sa pointe, parla toujours à madame de Shrewsbury, et ne la quitta point qu'après le repas.

Il se coucha, fier de ce triomphe, et fut réveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour second, Gilles Rawlings, homme de bonne fortune, et gros joueur. Howard se servit de Dillon, adroit et brave, fort honnête homme, et, par malheur, intime ami de Rawlings.

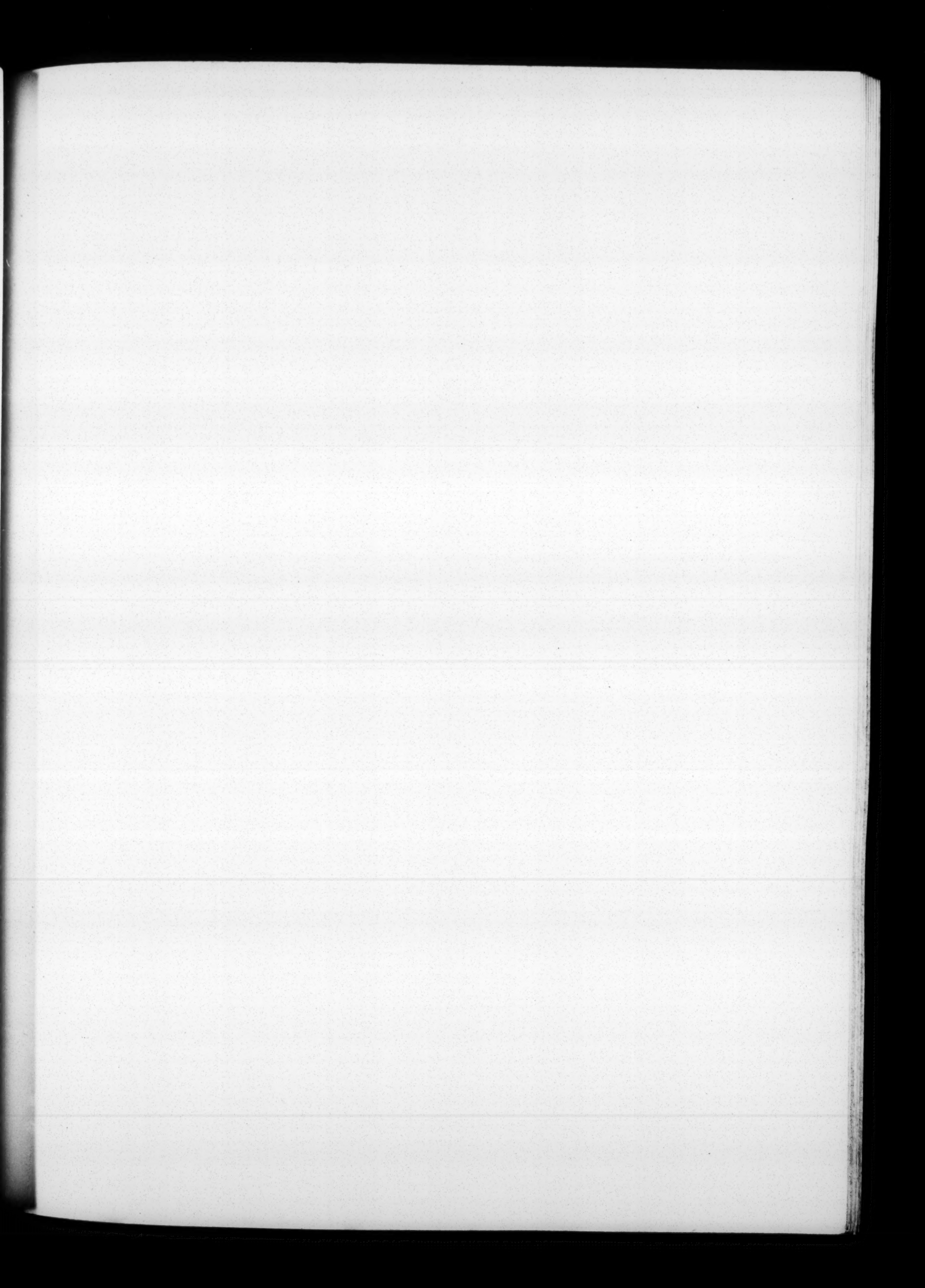
Dans ce combat, la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour: Le pauvre Rawlings y fut tué tout roide; et Jermyn, percé de trois coups d'épée, fut porté chez son oncle, avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet événement occupoit la cour, selon les divers intérêts que l'on y prenoit, le chevalier de Grammont eut avis par Jones son ami, son confident et son rival, qu'un autre s'empressoit auprès de la Midleton. C'étoit Montagu, peu dangereux pour sa figure, mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit, et par d'autres talens qui sont comptés pour quelque chose, quand il est permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant, pour mettre en mouvement toute la vivacité du chevalier de Grammont sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillèrent en lui ce que le desir de vengeance, le malin vouloir et l'expérience peuvent imaginer d'expédiens pour troubler le repos d'un rival, et pour désespérer une maîtresse. Son premier mouvement fut de lui renvoyer ses lettres, et de lui redemander son argent, avant que de commencer à la tourmenter; mais rejetant ce projet, comme indigne de l'injustice qu'on lui faisoit, il étoit sur le point de travailler à la désolation de la pauvre Midleton, lorsqu'il vit par hasard mademoiselle d'Hamilton. Dès ce moment, plus de ressentiment contre la Midleton; plus d'empressement pour la Warmestré; plus d'inconstance, plus de vœux flottans: Cet objet les fixa tous; et, de ses anciennes habitudes, il ne lui resta que l'inquiétude et la jalousie.

Ses premiers soins furent de plaire; mais il vit bien qu'il falloit, pour réussir, s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

La famille de mademoiselle d'Hamilton, assez nombreuse, occupoit une maison grande et commode près de la cour.





Shaving Hill

Godfrey Smith

MISS HAMILTON afterwards LADY GRAMMONT.

Celle du duc d'Ormond n'en bougeoit : ce qu'il y avoit de plus distingué dans Londres s'y trouvoit tous les jours.

Le chevalier de Grammont y fut reçu selon son mérite et sa qualité : il s'étonna d'avoir employé tant de tems ailleurs ; mais après avoir fait cette connoissance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit que mademoiselle d'Hamilton étoit digne de l'attachement le plus sincere et le plus sérieux : Rien n'étoit meilleur que sa naissance ; et rien de plus charmant que sa personne.

CHAPITRE VII.

LE chevalier de Grammont, peu content de ses galanteries, se voyant heureux sans être aimé, devint jaloux sans être amoureux.

La Midleton, comme on a dit, alloit éprouver comme il s'y prenoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il savoit pour plaire.

Il fut la chercher chez la reine, où il y avoit bal : Elle y étoit ; mais, par bonheur pour elle, mademoiselle d'Hamilton y étoit aussi. Le hasard avoit fait, que, de toutes les belles personnes de la cour, c'étoit celle qu'il avoit le moins vue, et celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la premiere fois de près, et s'apperçut qu'il n'avoit rien vu dans la cour avant ce moment. Il l'entretint : elle lui parla. Tant

qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle ; et dès ce moment, plus de ressentiment contre la Middleton. Elle étoit dans cet heureux âge, où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir : Elle avoit la plus belle taille, la plus belle gorge et les plus beaux bras du monde : Elle étoit grande et gracieuse jusque dans le moindre de ses mouvemens. C'étoit l'original que toutes les femmes copioient pour le goût des habits et l'air de la coëffure : Elle avoit le front ouvert, blanc et uni ; les cheveux bien plantés et dociles pour cet arrangement naturel, qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne sauroient imiter, formoit son teint : Ses yeux n'étoient pas grands ; mais ils étoient vifs, et ses regards signifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa bouche étoit pleine d'agrémens, et le tour de son visage étoit parfait : Un petit nez, délicat et retroussé, n'étoit pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. Enfin, à son air, à son port, à toutes les graces répandues sur sa personne entière, le chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y eût de quoi former des préjugés avantageux sur tout le reste. Son esprit étoit à-peu-près comme sa figure. Ce n'étoit point par des vivacités importunes, dont les saillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la conversation : Elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le discours, dont la pesanteur assoupit ; mais, sans se presser de parler, elle disoit ce qu'il falloit, et pas davantage. Elle avoit tout le discernement imaginable pour le solide et le faux brillant ; et, sans se parer à tout propos des lumieres de son esprit, elle étoit réservée, mais très juste, dans ses décisions. Ses sentimens

étoient pleins de noblesse; fiers à outrance, quand il en étoit question. Cependant elle étoit moins prévenue sur son mérite, qu'on ne l'est d'ordinaire, quand on en a tant. Faite comme on vient de dire, elle ne pouvoit manquer de se faire aimer; mais loin de le chercher, elle étoit difficile sur le mérite de ceux qui pouvoient y prétendre.

Plus le chevalier de Grammont étoit persuadé de ces vérités, plus il s'efforçoit de plaire, et de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, légère et toute nouvelle, le faisoient écouter; mais il étoit embarrassé de ce que les présens, qui faisoient si promptement leur chemin dans son ancienne méthode, n'étoient plus de saison dans celle dont il falloit désormais se servir.

Il avoit un vieux valet-de-chambre, nommé Termes, hardi voleur, et menteur encore plus effronté: Il avoit coutume de partir de Londres toutes les semaines, pour les commissions dont on a parlé; mais depuis la disgrâce de la Midleton, et l'aventure de la Warmestré, le seigneur Termes n'étoit plus employé que pour les habits que son maître faisoit venir de Paris, et ne s'acquittoit pas toujours fidèlement de cette commission, comme on va voir.

La reine avoit de l'esprit, et mettoit tous ses soins à plaire au roi, par les complaisances qui coûtoient le moins à sa tendresse: Elle étoit attentive aux plaisirs et aux amusemens qu'elle pouvoit fournir, sur-tout lorsqu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une mascarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danser devoient représenter différentes nations: Elle donna du tems pour s'y préparer; et

durant ce tems on peut croire que les tailleurs, les couturieres et les brodeurs ne furent pas sans occupation. Les beautés qui devoient en être n'étoient guere plus tranquilles ; cependant, mademoiselle d'Hamilton eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites pieces, dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvoit donner aux impertinentes de la cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par excellence : L'une étoit madame de Muskerri, femme de son cousin germain ; et l'autre étoit une fille d'honneur de la duchesse, qu'on appelloit Blague.

La premiere, que son mari n'avoit pas asurément épousée pour ses beaux yeux, étoit faite comme la plupart des riches héritieres, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses, à mesure qu'elles sont comblées de celles de la fortune. Elle avoit la taille d'une femme grosse, sans l'être ; mais elle boitoit avec plus de raison, car de deux jambes infiniment courtes, elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un visage asortissant mettoit la derniere main au désagrément de sa figure.

Mademoiselle Blague étoit une autre espece de ridicule. Sa taille n'étoit, ni bien, ni mal : Son visage étoit de la derniere fadeur, et son teint se fourroit par-tout, avec deux petits yeux reculés, garnis de paupieres blondes, longues comme le doigt. Avec ces attraits, elle se mettoit en embuscade pour surprendre les cœurs ; mais elle s'y seroit tenue en vain, sans l'arrivée du marquis Brisacier. Le ciel sembloit les avoir faits l'un pour l'autre. Il avoit tout ce qu'il faut dans l'extérieur et dans les manieres, pour éblouir une creature de



Harding Del.

Pub. July 19. 1794. by R. B. Sturges & Co. Moit.

Shaver sculp.

son caractere : Il parloit éternellement sans rien dire, et renchérifsoit dans ses habits sur les modes les plus outrées. La Blague crut que tout ce fracas s'adresoit à elle ; et le seigneur Brisacier crut que ces longues paupieres de la Blague n'avoient jamais couché que lui en joue. On s'apperçut du bien qu'ils se vouloient ; cependant ils n'en étoient qu'aux muets interpretes, quand mademoiselle d'Hamilton s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, et commença par sa cousine de Muskerry, à cause de sa qualité. Les deux entêtemens de cette derniere étoient la danse et la parure. La magnificence des habits n'étoit pas soutenable avec sa figure ; mais quoique la danse fût encore plus insoutenable, elle ne manquoit pas un bal de la cour ; et la reine avoit assez de complaisance pour le public, pour ne jamais manquer de la faire danser ; mais il n'y eut pas moyen de la mettre d'une fête aussi sérieuse et aussi magnifique, que cette mascarade. La Muskerry séchoit d'impatience pour les ordres qu'elle attendoit.

Ce fut sur cette inquiétude, dont mademoiselle d'Hamilton fut avertie, qu'elle forma le dessein de se donner une petite fête aux dépens de cette folle. La reine envoyoit des billets à celles qu'elle nommoit, dans lesquels la maniere dont elles devoient se mettre étoit marquée : Mademoiselle d'Hamilton fit écrire un billet tout semblable pour madame de Muskerry, en Babylonienne.

Elle assembla son conseil pour aviser aux moyens de le faire tenir. Ce conseil étoit composé d'un de ses freres et

d'une sœur, qui se divertissoient volontiers aux dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir consulté quelque-tems, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Mylord Muskerri ne faisoit que de sortir d'avec elle, quand elle le reçut. Il étoit fort honnête homme, assez sérieux, fort sévère, et mortel ennemi du ridicule : La laideur de sa femme ne lui étoit pas tant à charge que celui qu'elle se donnoit dans toutes les occasions qui s'en présentoient. Il se crut en sûreté dans celle dont il étoit question, ne croyant pas que la reine voulût gâter sa mascarade en la nommant ; cependant, comme il connoissoit la fureur dont sa femme se donnoit en spectacle, par sa danse et par sa parure, il venoit de l'exhorter bien sérieusement à se contenter d'être spectatrice de cette fête, quand même la reine auroit la cruauté de l'en mettre. Il prit ensuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avoit entre sa figure, et celle des personnes auxquelles la danse et l'éclat sont permis. Son sermon finit enfin par une défense expresse de briguer dans cette fête une place qu'on ne songeroit pas à lui donner ; mais loin de prendre cet avis en bonne part, elle se mit en tête que lui seul avoit détourné la reine de lui faire un honneur qu'elle souhaitoit ardemment ; et, sitôt qu'il fut sorti, son dessein fut de s'aller jeter aux pieds de sa majesté pour en demander justice. Ce fut justement dans ces dispositions qu'elle reçut le billet : Elle le baisa trois fois ; et, sans égard aux défenses de son mari, elle monta promptement en carosse, pour s'informer chez tous les marchands qui trafiquoient au levant, de quelle maniere les dames de qualité s'habilloient à Babylone.

Le panneau qu'on tendoit à mademoiselle Blague étoit d'une autre espece : Elle étoit d'une confiance sur ses appas, et d'une crédulité sur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on vouloit. Brisacier, qu'elle en croyoit duement atteint, avoit l'esprit orné de lieux-communs et de chansonnettes : Il chantoit faux avec méthode, et mettoit sans cesse en avant l'un et l'autre de ces talents heureux. Le duc de Buckingham le gâtoit autant qu'il pouvoit par les louanges qu'il donnoit à sa voix et à son esprit.

La Blague, qui n'entendoit presque point le françois, se régla sur cette autorité pour admirer l'un et l'autre. On s'aperçut que toutes les paroles qu'il lui chantoit ne faisoient mention que de blondes, et que prenant toujours la chose pour elle, ses paupieres s'en humilioient par reconnoissance et par pudeur : Ce fut sur ces observations qu'on résolut de mettre en jeu la Blague, des qu'il en seroit temps.

Pendant que ces petits projets se formoient, le roi, qui ne cherchoit qu'à faire plaisir au chevalier de Grammont, lui demanda s'il vouloit être de la mascarade, à charge de mener mademoiselle d'Hamilton. Il ne se piquoit pas d'être assez danseur pour une occasion comme celle-là ; cependant il n'avoit garde de refuser cette proposition : " Sire, dit-il, de
 " toutes les bontés qu'il vous a plu me témoigner depuis que
 " je suis ici, cette derniere m'est la plus sensible ; et pour
 " vous en marquer ma reconnoissance, je vous promets de
 " bons offices auprès de la petite Stewart." Il le disoit, parce qu'on venoit de lui donner un appartement séparé du reste des filles de la reine, et que les respects des courtisans commen-

çoient à se tourner vers elle. Le roi reçut agréablement la plaisanterie; et l'ayant remercié d'une offre si nécessaire: Monsieur le chevalier, lui dit-il, de quelle maniere vous mettrez-vous pour le bal? " Je vous laisse le choix des nations. Si
 " cela est, reprit le chevalier de Grammont, je m'habillerai à
 " la françoise pour me déguiser; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglois dans votre ville de
 " Londres. J'aurois sans cela quelque envie de me mettre à
 " la romaine; mais de peur de me faire des affaires avec le
 " prince Robert, qui prend si chaudement les intérêts d'Alexandre, contre mylord Thanet qui se déclare pour César, je
 " n'ose plus m'habiller en héros. Du reste, quoique j'aie la
 " danse cavaliere, avec l'oreille et de l'esprit, j'espere me tirer
 " d'affaire: de plus, mademoiselle d'Hamilton mettra bien ordre qu'on n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à
 " mon habillement, je ferai partir Termes demain matin; et
 " si je ne vous fais voir à son retour l'habit le plus galant que
 " vous ayez encore vu, tenez-moi pour la nation la plus dés-
 " honorée de votre mascarade."

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage; et son maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courier ne pouvoit pas encore être débarqué, qu'il commençoit à compter les momens dans l'attente de son retour. Il s'en occupa jusqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que mademoiselle d'Hamilton et sa petite société prirent pour l'exécution de leur dessein.

Les gants de martial étoient fort à la mode dans ce temps-là: Elle en avoit quelques paires par hasard: Elle en en-

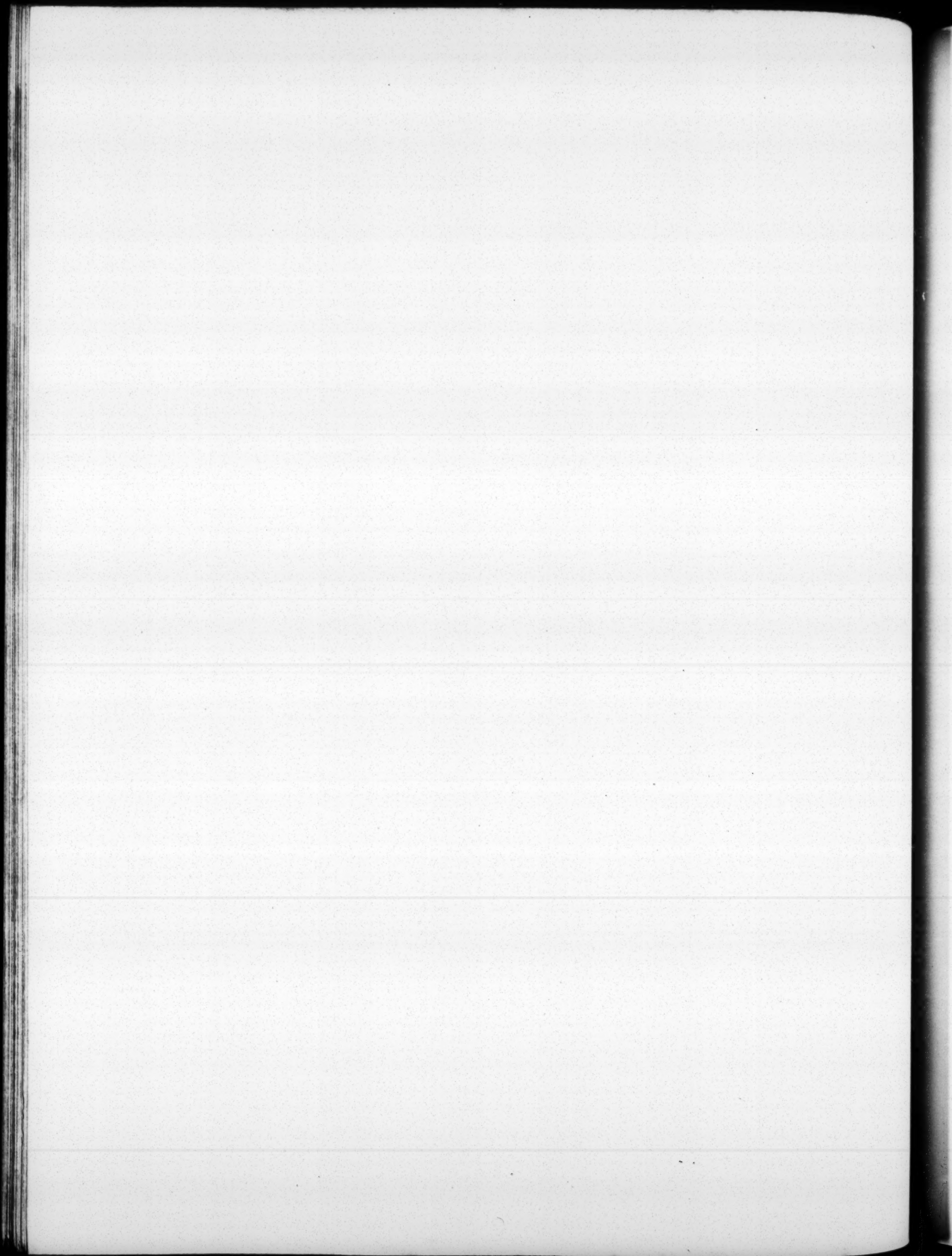


Knights of the Bath

S. Harding Del.

Pub. Feb. 21. 1793 by R. S. Harding Print. Hall.

PRINCE RUPERT.



voya une à mademoiselle Blague, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui se pût trouver, et elle y joignit ce billet.

“ Vous étiez l'autre jour plus charmante que toutes les
 “ blondes de l'univers. Je vous vis hier encore plus blonde
 “ que vous ne l'étiez ce jour-là. Si vous continuez, que de-
 “ viendra mon cœur ! Mais il y a long-temps qu'il est la
 “ proie de vos yeux marcaffins. Serez vous demain de la
 “ mascarade ? Mais peut-il y avoir des charmes dans une
 “ fête où vous ne seriez pas ! N'importe ; je vous reconnoî-
 “ trai dans quelque déguisement que vous soyez. Mais je
 “ serai mieux éclairci de mon sort par le présent que je vous
 “ envoie : Vous porterez des nœuds de ce ruban à vos
 “ cheveux ; et ces gants baiseron les plus belles mains du
 “ monde.”

Ce billet, avec le présent, fut rendu à la Blague, avec le même succès qu'on avoit fait tenir celui de Babylonienne à madame de Muskerry. On venoit d'en rendre compte à mademoiselle d'Hamilton, quand cette même Muskerry lui vint rendre visite. Elle paroifsoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner, quand sa cousine la pria de passer dans son cabinet. Dès qu'elles y furent : “ Je vous demande le secret,
 “ dit la Muskerry, pour celui que je vais vous dire : N'ad-
 “ mirez-vous point comme les hommes sont faits ! Ne vous
 “ y fiez pas trop, ma chere cousine. Mylord Muskerry, qui
 “ devant notre mariage auroit passé les jours et les nuits à me
 “ voir danser, s'avise à présent de le défendre, et dit que cela
 “ ne me convient pas. Ce n'est pas tout ; il m'en a si souvent

“ rebattu les oreilles au sujet de la mascarade, que je suis
 “ obligée de lui cacher l'honneur que la reine m'a fait de me
 “ nommer. Cependant, je suis étonnée qu'on ne me fasse pas
 “ savoir qui doit me mener. Mais si vous saviez la peine
 “ qu'on a de trouver dans cette maudite ville de quoi se met-
 “ tre en Babylonienne, vous auriez pitié de ce que j'ai souf-
 “ fert depuis le temps qu'on m'a nommée ; outre que ce qu'il
 “ m'en coûte passe toute imagination.”

Ce fut en cet endroit, que l'envie de rire, qui n'avoit fait qu'augmenter, à mesure que mademoiselle d'Hamilton l'avoit supprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La Muskerry lui en sut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bizarrerie de son époux. Mademoiselle d'Hamilton lui dit, que tous les maris étoient à-peu-près de même ; qu'il ne falloit pas s'embarraffer de leurs fantaisies ; qu'elle ne savoit pas qui devoit la mener dans la mascarade ; mais que puisqu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle, ne lui manqueroit pas ; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne se fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût aussi une épouse fantasque, qui lui eût interdit la danse.

Cette conversation finie, la Muskerry sortit avec empressement pour tâcher de savoir quelques nouvelles de son danseur. Ceux qui trempoient dans le complot rioient à gorge déployée de la visite avec mademoiselle d'Hamilton, quand mylord Muskerry leur en fit une à son tour ; et tirant mademoiselle d'Hamilton à l'écart : Ne sauriez-vous point, dit-il, s'il y a quelque bal dans la ville demain ? “ Non, “ dit-elle : Pourquoi ? Parceque, je viens d'apprendre

“ que ma femme fait de grands préparatifs d'habits. Je sais
 “ bien qu'elle n'est pas de la mascarade : j'y ai mis bon ordre ;
 “ mais comme elle a le diable au corps pour la danse, je
 “ meurs de peur qu'elle ne se donne quelque nouveau ridi-
 “ cule, malgré toutes mes précautions : Encore si c'étoit par-
 “ mi la bourgeoisie, dans quelque lieu retiré, je n'en serois pas
 “ en peine.”

On le rassura le mieux qu'on put ; et l'ayant congédié, sous prétexte de mille choses qu'on avoit à faire pour le jour suivant, mademoiselle d'Hamilton se crut en liberté pour le reste de la journée, lorsqu'elle vit arriver une certaine mademoiselle Price, fille d'honneur de madame la duchesse. C'étoit justement ce qu'elle cherchoit. Il y avoit quelque tems que cette fille et la Blague se harpilloient au sujet de Dongan, que la Price avoit enlevé à cette dernière. La haine subsistoit encore entre ces deux divinités.

Quoique les filles d'honneur ne fussent point nommées pour la mascarade, elles y devoient assister ; et par conséquent ne rien négliger pour y briller. Mademoiselle d'Hamilton avoit encore une paire de gants, pareille à celle qu'elle avoit envoyée à la Blague : Elle en fit présent à sa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui sembloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La Price lui en fit mille remerciemens, et lui promit de s'en faire honneur au bal. “ Vous me
 “ ferez plaisir, dit-elle ; mais si vous dites qu'une bagatelle
 “ comme cela vient de moi, je ne vous le pardonnerai jamais.
 “ Au reste, poursuivit-elle, n'allez pas ôter le marquis Brisacier
 “ à cette pauvre Blague, comme vous avez fait Dongan. Je

“sais bien qu’il ne tient qu’à vous : Vous avez de l’esprit :
 “vous parlez françois ; et pour peu qu’il vous eût entrete-
 “nue, l’autre n’auroit que faire d’y prétendre.” Il n’en fallut
 pas davantage. La Blague n’étoit que ridicule et coquette :
 Mademoiselle Price étoit ridicule et coquette, et quelque
 chose de plus.

Le jour du bal venu, la Cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devoient composer étoient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s’étonna qu’il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l’empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles ; mais on s’étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de ville, qui avoit déjà paru. La chose étoit monstrueuse pour la conjoncture et nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaste et la mieux poudrée qu’on pût voir ; son habit, d’ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le roi s’en apperçut d’abord : “Chevalier de Gram-
 “mont, lui dit-il, Termes n’est donc point arrivé?” “Par-
 “donnez-moi, Sire, dit-il, dieu merci. Comment ! dieu
 “merci, dit le roi ; lui seroit-il arrivé quelque chose par les
 “chemins ? Sire, dit le chevalier de Grammont, voici l’his-
 “toire de mon habit et de Termes, mon courier.” A ces
 mots, le bal tout prêt à commencer fut suspendu : Tous
 ceux qui devoient danser faisoient un cercle autour du che-
 valier de Grammont : il poursuivit ainsi son récit.

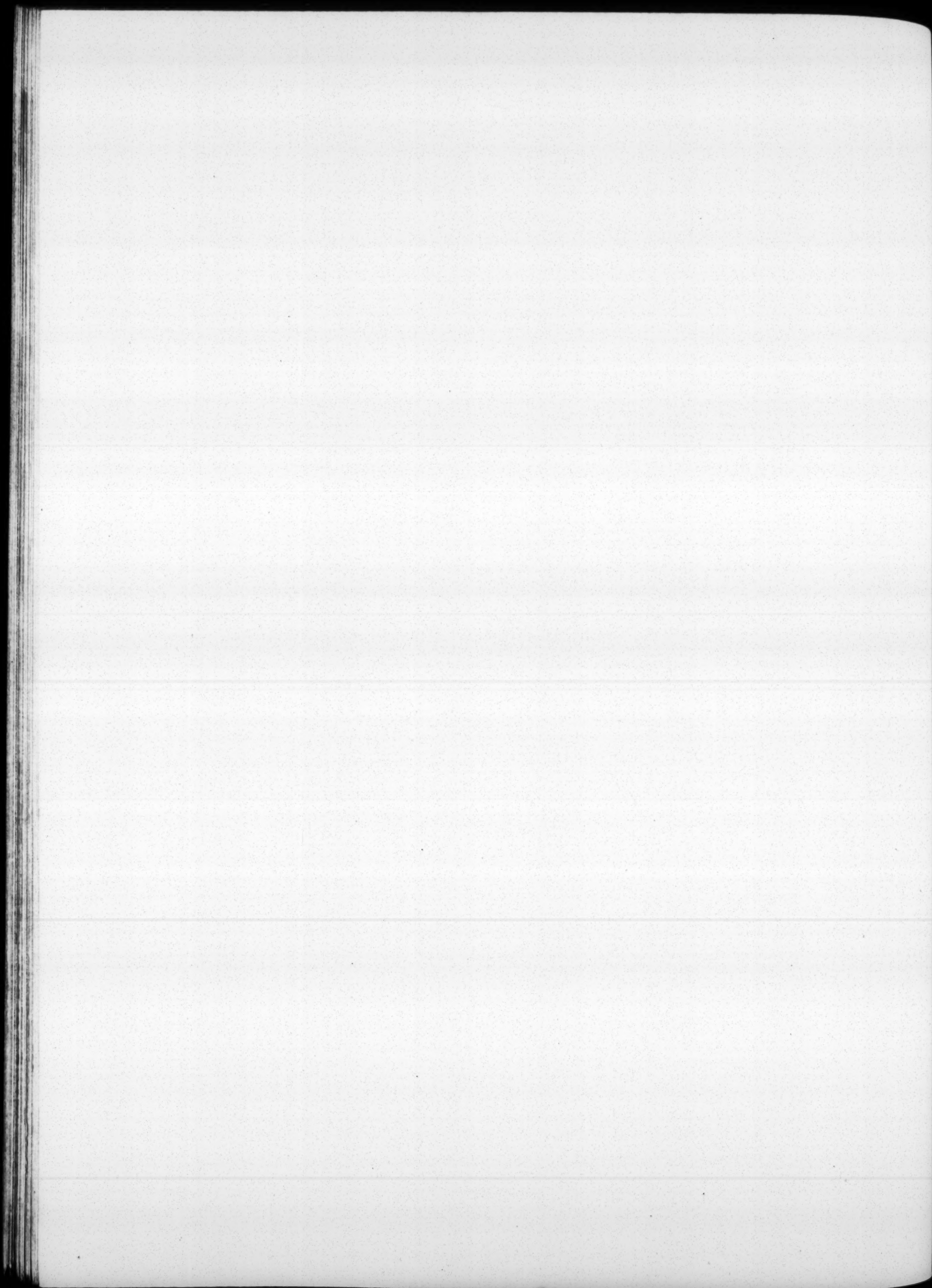
“Il y a deux jours que ce coquin devoit être ici, suivant
 “mes ordres et ses sermens. On peut juger de mon impatience



Wardour del.

Barrett sculp.

CHARLES II.

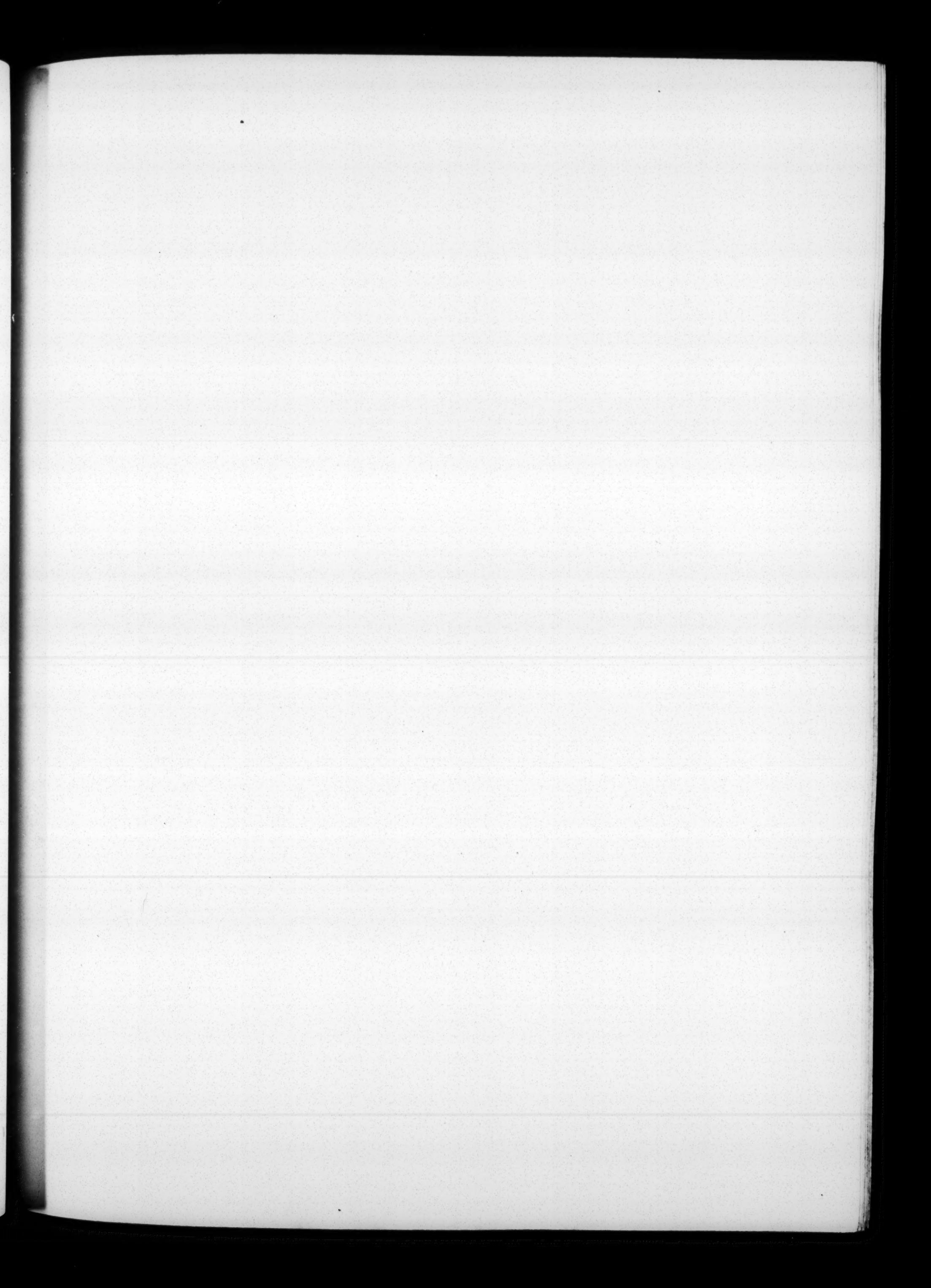


“ tout aujourd’hui, voyant qu’il n’arrivoit pas. Enfin, après
 “ l’avoir bien maudit, il n’y a qu’une heure qu’il est arrivé,
 “ crotté depuis la tête jusqu’aux pieds, botté jusqu’à la cein-
 “ ture, fait enfin comme un excommunié. Eh bien ! mon-
 “ sieur le faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de faire ! vous
 “ vous faites attendre jusqu’à l’extrémité ; encore est-ce un
 “ miracle que vous soyez arrivé ! Oui, mor... ! dit-il, c’est un
 “ miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le
 “ plus bel habit du monde, que monsieur le duc de Guise lui-
 “ même a pris la peine de commander. Donnez-le donc,
 “ bourreau ! lui dis-je. Monsieur, dit-il, si je n’ai mis douze
 “ brodeurs après, qui n’ont fait que travailler jour et nuit,
 “ tenez-moi pour un infâme : Je ne les ai pas quittés d’un
 “ moment. Et où est-il ? dis-je, traître ! qui ne fais que rai-
 “ sonner dans le tems que je devrois être habillé. Je l’a-
 “ vois, dit-il, empaqueté, serré, ployé, que toute la pluie
 “ du monde n’en eût point approché. Me voilà, poursuivit-
 “ il, à courir jour et nuit, connoissant votre impatience, et
 “ qu’il ne faut pas lanterner avec vous.... Mais où est-il, m’é-
 “ criai-je, cet habit si bien empaqueté ? Péri, monsieur, me
 “ dit-il en joignant les mains. Comment ! péri, lui dis-je en
 “ sursaut. Oui péri, perdu, abîmé. Que vous dirai-je de
 “ plus ? Quoi ! le paquebot a fait naufrage ? lui dis-je. Oh !
 “ vraiment, c’est bien pis, comme vous allez voir, me répon-
 “ dit-il. J’étois à une demie-lieu de Calais, hier au matin, et
 “ je voulus prendre le long de la mer pour faire plus de
 “ diligence : mais, ma foi ! l’on dit bien vrai, qu’il n’est rien tel
 “ que le grand chemin ; car je donnai tout au travers d’un sa-

“ble mouvant, où j'enfonçai jusques au menton. Un sable
“mouvant auprès de Calais, m'écriai-je. Oui, monsieur, me
“dit-il, et si bien sable mouvant, que je me donne au diable,
“si on me voyoit autre chose que le haut de la tête, quand
“on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze
“hommes pour l'en sortir; mais pour mon portemanteau,
“où malheureusement j'avois mis votre habit, jamais on ne
“l'a pu trouver: Il faut qu'il soit pour le moins une lieue
“sous terre.

“Voilà, Sire, poursuivit le chevalier de Grammont, l'a-
“venture et le récit que m'en a fait cet honnête homme: Je
“l'aurois infailliblement tué, si je n'avois eu peur de faire at-
“tendre mademoiselle d'Hamilton, et si je n'avois été pressé
“de vous donner avis du sable mouvant, afin que vos couriers
“prennent soin de l'éviter.”

Le roi se tenoit les côtés de rire, quand le chevalier de Grammont reprenant la parole: “A propos, Sire, dit-il, j'ou-
“bliois de vous dire, que pour augmenter ma mauvaise hu-
“meur, je me suis vu arrêter, comme je sortois de ma chaise,
“par un diable de fantôme en masque, qui me vouloit à toute
“force persuader que la reine m'avoit ordonné de danser
“avec elle; et comme je m'en suis défendu le moins brutale-
“ment qu'il m'a été possible, elle m'a chargé de m'informer
“ici qui doit la mener, et ma prié de l'envoyer prendre inces-
“samment: Ainsi, votre majesté ne feroit point mal de don-
“ner ses ordres pour cela; car elle s'est mise en embuscade
“dans un carrosse pour saisir tous les passans à la porte de
“Whitehall. Au reste, je vous puis dire que c'est une chose à





S. Harding del.

W. V. Gardiner sculp.

DUCHESS OF NEWCASTLE.

“ voir que son habillement : Il faut qu'elle ait plus de soix-
 “ ante aunes de gazes et de toille d'argent autour d'elle, sans
 “ compter une espece de pyramide sur la tête, garnie de cent
 “ mille brimborions.”

Ce dernier récit étonna toute l'assemblée, à la réserve de ceux qui avoient part à l'aventure. La reine assura que tout ce qu'elle avoit nommé pour le bal étoit présent ; et le roi après quelques momens de réflexion : “ Je parie, dit-il, que
 “ c'est la duchesse de Newcastle. Et moi, dit mylord Mus-
 “ kerry, s'approchant de mademoiselle d'Hamilton, je parie
 “ que c'est une autre folle ; car je me trompe fort si ce n'est
 “ ma femme.”

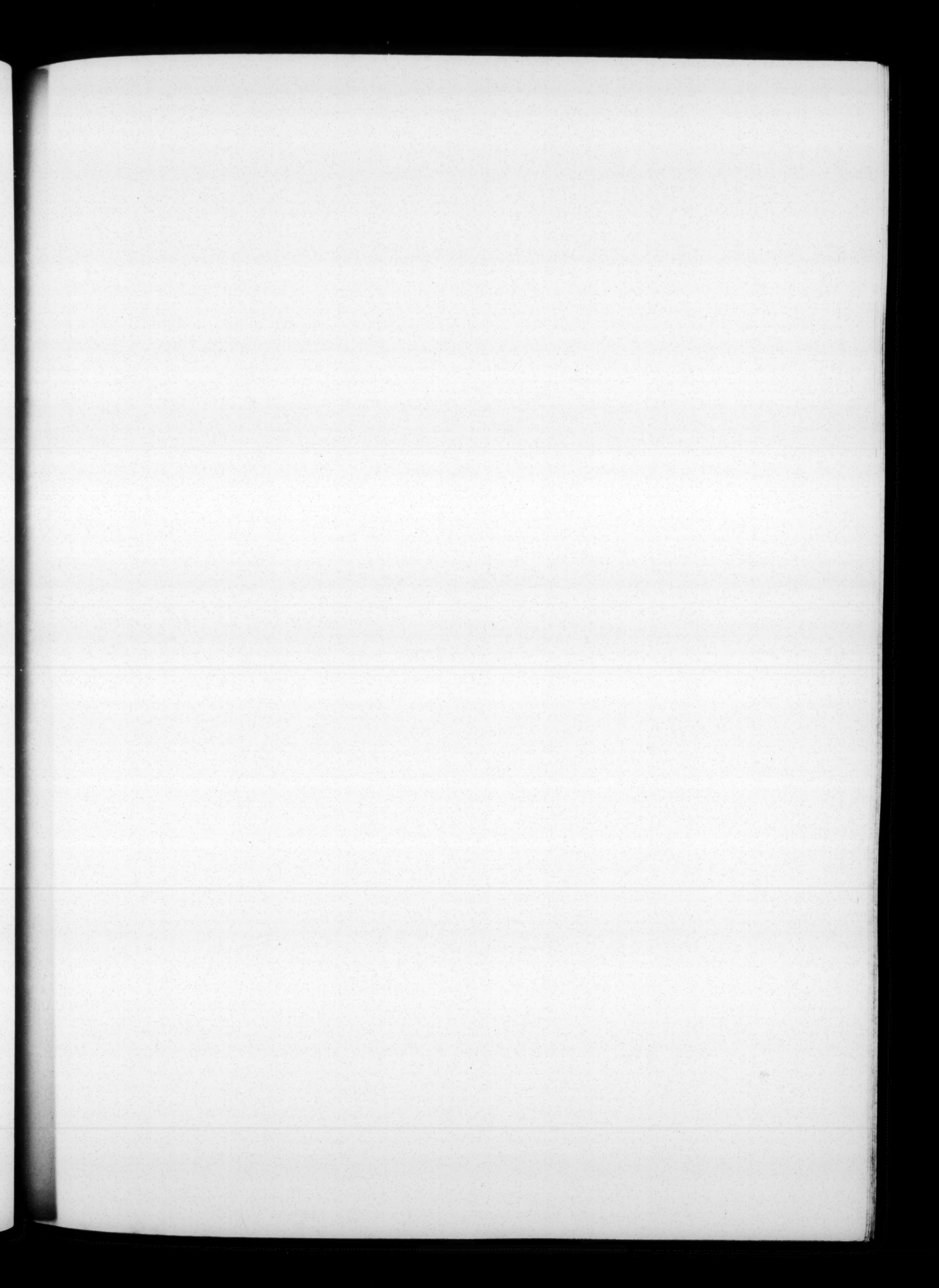
Le roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit, et qu'on la fît venir. Mylord Muskerry s'offrit à cette commission, par le pressentiment qu'on vient de dire, et ne fit pas mal. Mademoiselle d'Hamilton ne fut pas fâchée que ce fût lui, sachant bien qu'il ne se trompoit pas dans sa conjecture. La plaisanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu, si la princesse de Babylone eût paru dans ses atours.

Le bal ne fut par trop bien exécuté, s'il faut parler ainsi, tant qu'on ne dansa que les danses sérieuses : Cependant il y avoit, dans cette assemblée, d'aussi bons danseurs, et d'aussi belles danseuses qu'il y en eût au monde ; mais comme le nombre n'en étoit pas grand, on quitta les danses françoises pour se mettre aux contre-danses. Quand ceux qui étoient de la mascarade en eurent dansé quelques-unes, le roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires, tandis qu'on se re-

poseroit. Les filles de la reine et celles de la duchesse furent menées par ceux qui étoient de la mascarade.

Ce fut alors qu'on eut le tems de prêter quelqu'attention à la Blague, et l'on trouva que le billet qu'on lui avoit fait rendre de la part de Brisacier, faisoit son effet. Elle étoit arrivée plus jaune qu'un coing : Ses cheveux blonds étoient farcis de ce ruban couleur de citron qu'elle y avoit mis par complaisance ; et pour éclaircir Brisacier de son sort, elle portoit souvent à sa tête ses mains victorieuses, garnies des gants dont il étoit question. Mais si l'on fut surpris d'une coëffure qui la rendoit plus blaffarde que jamais, elle fut bien autrement surprise de voir la Price partager avec elle de point en point le présent de Brisacier. La surprise se changea bientôt en jalousie ; car sa rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avoit insinué la veille : et Brisacier n'avoit pas manqué de donner tête baissée dans ces premières agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde Blague, ni aux signes qu'elle se tuoit de faire, pour l'instruire de son heureuse destinée.

La Price étoit ronde et ragotte ; et par conséquent ne dansoit point. Le duc de Buckingham, qui mettoit le marquis de Brisacier sur les rangs le plus souvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du roi de mener la Blague, sans savoir ce qui se passoit alors dans le cœur de cette nymphe. Brisacier s'en défendit sur le mépris qu'il avoit pour les contre-danses. La Blague crut que c'étoit elle qu'on méprisoit ; et, voyant qu'il s'étoit remis en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser sans savoir ce qu'elle faisoit. Quoique son





S. Harding Del.

Enb June 1798 by E&S Harding Pall Mall.

W. N. Carline sculp.

DUKE of YORK.

indignation et sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la cour, il n'y eut que mademoiselle d'Hamilton et ses complices qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complete; car bientôt arriva mylord Muskerry, encore tout interdit de la vision dont le chevalier de Grammont avoit fait le portrait: Il apprit à mademoiselle d'Hamilton que c'étoit la Muskerry en propre personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une sentinelle à la porte de sa chambre. Le lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidens frivoles: peut-être aura-t-il raison: passons à d'autres.

Tout rioit au chevalier de Grammont dans la nouvelle tendresse qui l'occupoit: Il n'étoit pas sans rivaux; mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est qu'il étoit sans inquiétudes: Il connoissoit leur esprit et celui de mademoiselle d'Hamilton.

De ses amans, le plus considérable et le moins déclaré étoit monsieur le duc de York; mais il avoit beau s'en cacher, la cour étoit trop faite à ses manieres pour douter de son goût pour elle: Il ne jugea pas à propos de déclarer des sentimens qu'il ne convenoit pas à mademoiselle d'Hamilton d'apprendre; mais il lui parloit tant qu'il pouvoit, et la lorgnoit d'une grande assiduité. Comme la chasse étoit son plaisir favori, cet exercice l'occupoit une partie du jour: Il en revenoit d'ordinaire assez fatigué; mais la présence de mademoiselle d'Hamilton le réveillait quand elle se trouvoit chez la reine ou chez la duchesse. C'étoit là, que n'osant lui parler de ce

qu'il avoit sur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la tête : Il lui contoît des merveilles de la prudence des renards, de la prouesse des chevaux ; lui faisoit un détail de bras cassés, de jambes démisées, d'épaules disloquées, et d'autres aventures curieuses et divertissantes : après quoi ses yeux lui disoient le reste, jusqu'à ce que le sommeil interrompît leur conversation ; car ces tendres truchemens ne laissoient pas de se fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La duchesse ne fut point alarmée d'une passion que sa rivale ne regardoit rien moins que sérieusement, et dont elle prenoit la peine de se divertir avec tout le respect du monde : Au contraire, comme elle avoit du goût et de l'estime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieusement.

Les deux Ruffells, oncle et neveu, étoient deux autres rivaux du chevalier de Grammont. L'oncle avoit bien soixante ans : Son courage et sa fidélité l'avoit distingué dans les guerres civiles : Sa passion et ses desseins pour mademoiselle d'Hamilton parurent à la fois ; mais sa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendresse inspire. Il n'y avoit pas long-tems que l'on avoit quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux Ruffell, effrayé d'une chute si terrible, voulut prendre un milieu qui le rendît remarquable : Il l'étoit encore par sa confiance envers les pourpoints tailladés, qu'il a soutenus long-tems après leur suppression universelle ; mais ce qui surprenoit le plus étoit un certain mélange d'avarice et de libéralité, sans cesse en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.



L. Harding del.

A. Durrall sc.

LORD RUSSELL.

Son neveu n'étoit alors que cadet de la famille ; mais la succession de son oncle le regardoit ; et quoiqu'il en eût besoin pour son établissement, et qu'il eût encore plus besoin de ménager l'esprit de son oncle pour s'en assurer, il ne put éviter sa destinée. La Middleton le traitoit avec assez de préférence ; mais ses faveurs ne purent le garantir des charmes de mademoiselle d'Hamilton. Sa figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eût laissée dans son naturel ; mais il étoit guindé dans toutes ses allures, taciturne à donner des vapeurs ; cependant un peu plus ennuyant quand il parloit.

Le chevalier de Grammont, en plein repos sur toutes les concurrences, s'engageoit de plus en plus, sans former d'autres projets, ni concevoir d'autres espérances, que celle de se rendre agréable. Quoique sa passion fût hautement déclarée, personne à la cour ne la regardoit que comme ces habitudes de galanterie, qui ne vont qu'à rendre justice au mérite.

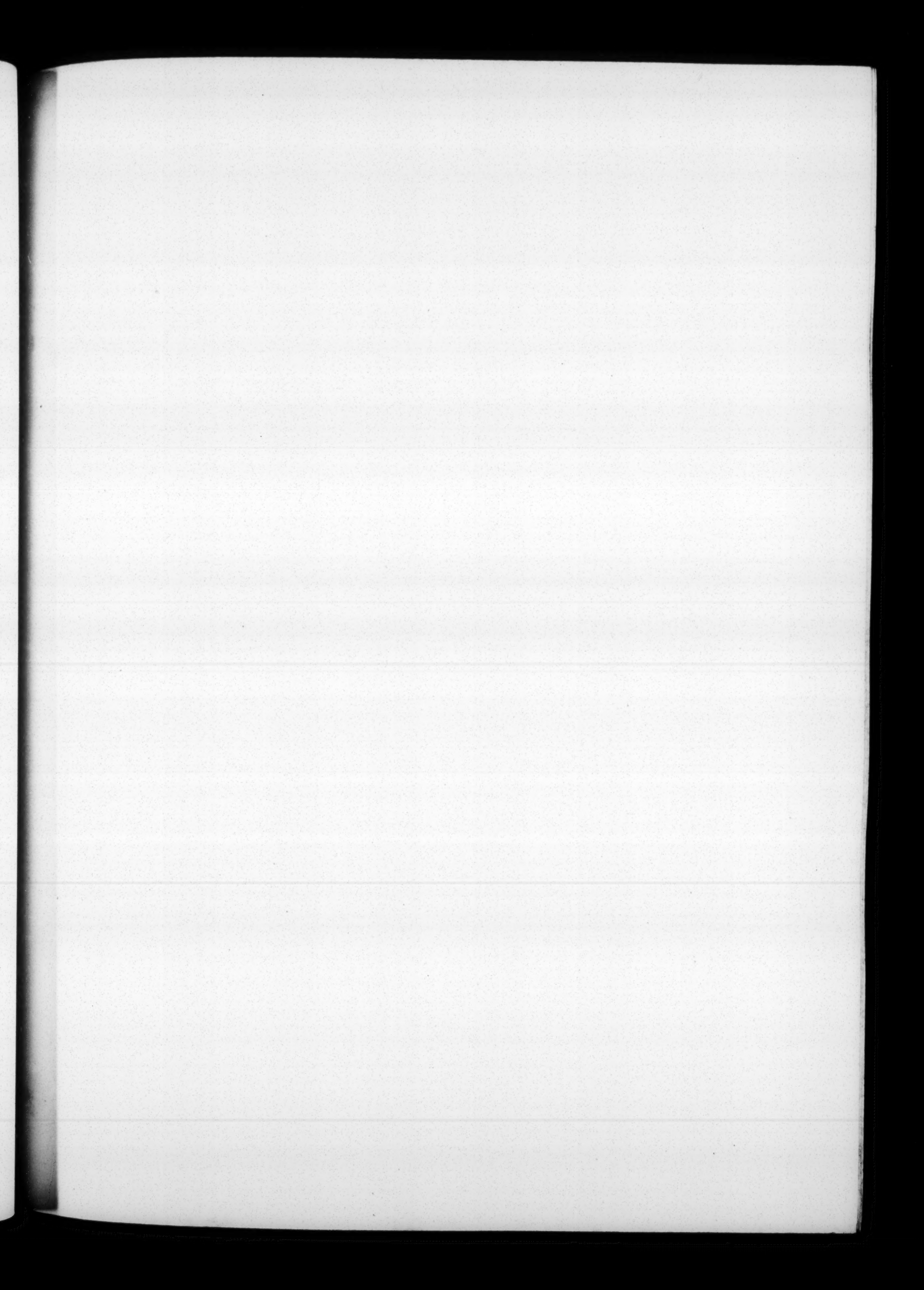
Son philosophe* en jugea tout autrement, en voyant que, sans compter un redoublement infini de magnificence et de soins, il avoit regret aux heures qu'il donnoit au jeu ; qu'il ne cherchoit plus ces longues et agréables conversations qu'ils avoient d'ordinaire ensemble ; et que ce nouvel empressement l'enlevoit par-tout à lui-même.

“ Monsieur le chevalier, lui dit-il, il me semble que vous laissez depuis quelque temps les beautés de la ville et leurs amans bien en repos. La Middleton fait impunément de nouvelles conquêtes, et de vos présents vous souffrez qu'elle

* Saint-Evremond.

“ vous creve les yeux sans la moindre avanie. La pauvre
 “ Warmestré vient d’accoucher tranquillement au milieu de la
 “ cour, sans que vous en ayez soufflé. Je l’avois bien prévu,
 “ monsieur le chevalier, vous avez fait connoissance avec ma-
 “ demoiselle d’Hamilton ; et, chose qui ne vous étoit jamais
 “ arrivée, vous voilà véritablement amoureux ; mais voyons
 “ un peu ce qui peut vous en arriver. Je ne pense pas, en pre-
 “ mier lieu, que vous espériez de la mettre à mal : Elle est
 “ telle, et par sa naissance et par son mérite, que si vous étiez
 “ en possession des titres et des biens de votre maison, vous
 “ seriez excusable de vous présenter sur un pied sérieux,
 “ quelque ridicule qu’il y ait dans le mariage en général : car
 “ si vous ne voulez que de l’esprit, de la sagesse, et les trésors
 “ de la beauté, vous ne sauriez mieux vous adresser ; mais
 “ pour vous, qui n’avez que médiocrement de ceux de la for-
 “ tune, vous ne sauriez vous adresser plus mal : car votre
 “ frère de Toulangeon, de l’humeur dont je le connois, n’aura
 “ pas la complaisance de se laisser mourir, pour favoriser
 “ vos prétentions.

“ Mais posons le cas que vous ayez tout le bien qu’il faudroit
 “ pour l’une et pour l’autre, et c’est beaucoup dire, connoissez-
 “ vous la délicatesse, pour ne pas dire la bizarrerie, de cette
 “ princesse sur un pareil engagement ? Savez-vous qu’il n’a te-
 “ nu qu’à elle d’avoir les meilleurs partis d’Angleterre ? Le duc
 “ de Richmond l’a recherchée des premiers ; mais quoiqu’il fût
 “ amoureux, il étoit intéressé. Cependant le roi, voyant qu’il ne
 “ tenoit qu’au bien, prit sur lui cet article, en considération du
 “ duc d’Ormond, du mérite et de la naissance de mademoiselle





S. Harding del.

W. N. Gardiner sculp.

SIR HOWARD, DUKE OF NORFOLK

“ d’Hamilton, et des services de monsieur son pere : Mais ma-
 “ demoiselle d’Hamilton, choquée qu’un homme qui faisoit l’a-
 “ moureux eût marchandé, faisant d’ailleurs réflexion sur son
 “ caractere dans le monde, n’a pas jugé qu’il fût assez import-
 “ ant d’être duchesse de Richmond au hasard de ce qu’il y
 “ auroit à craindre d’un homme brutal et débauché.

“ Votre petit Jermyn, malgré tout le bien de son oncle et
 “ l’éclat de sa propre réputation, n’y a-t-il pas échoué ? A-t-
 “ elle jamais voulu seulement regarder Henri Howard, qui
 “ est à la veille d’être le premier duc d’Angleterre, et qui pos-
 “ sède actuellement tout le bien de la maison de Norfolk ?
 “ Je tombe d’accord que c’est un bœuf ; mais quelle autre
 “ dans toute l’Angleterre ne passeroit pas par dessus la pesan-
 “ teur de son esprit, et le peu d’agrément de sa figure, pour
 “ être, avec trois cent mille livres de rente, la premiere du-
 “ chesse du royaume ?

“ Pour achever en peu de mots, mylord Falmouth m’a dit
 “ lui-même qu’il l’avoit toujours regardée comme la seule
 “ chose qui manquoit à son bonheur ; mais qu’au milieu de
 “ tout l’éclat de sa fortune, il n’avoit osé lui déclarer ses sen-
 “ timens ; qu’il se sentoit assez de foiblesse, ou trop de fierté,
 “ pour se contenter de l’obtenir du seul consentement de ses
 “ parens ; et quoique les premiers refus des belles ne fussent
 “ comptés pour rien, il savoit de quel air elle recevoit ceux
 “ dont la personne ne lui étoit point agréable.

“ Après cela, monsieur le chevalier, voyez de quelle maniere
 “ vous prétendez vous y prendre ; car vous êtes amoureux :
 “ Vous l’allez être de plus en plus ; et plus vous le serez, moins

“ serez-vous capable des réflexions que vous pourriez faire à
“ présent.

“ Mon pauvre philosophe, répondit le chevalier de Gram-
“ mont, tu sais bien le latin, tu fais des vers, tu sais la marche
“ et tu connois la nature des étoiles du ciel; mais pour les
“ astres de la terre tu n'y connois rien. Tu ne m'as rien ap-
“ pris de mademoiselle d'Hamilton, que le roi ne m'ait dit il
“ n'y a pas trois jours. Tant mieux qu'elle ait refusé les Os-
“ trogoths dont tu viens de parler : Si elle en avoit voulu, je
“ n'en voudrois pas, quoique je l'aime à la folie. Ecoute
“ bien ce que je te vais dire. Je me suis mis dans la tête de
“ l'épouser; et je veux que mon pédagogue Saint-Evremont
“ lui-même soit le premier à m'en savoir gré. Quant à l'éta-
“ blissement, je ferai ma paix avec le roi: je lui demanderai
“ qu'elle soit dame du palais. Il me l'accordera. Toulon-
“ geon crevera, sans que je l'aide ou que je l'en empêche; et
“ mademoiselle d'Hamilton aura Semeat avec le chevalier de
“ Grammont, pour la dédommager des Norfolks et des
“ Richmonds. Eh bien! as-tu quelque chose à dire contre ce
“ projet? car je parie cent louis qu'il en ira comme je dis.”

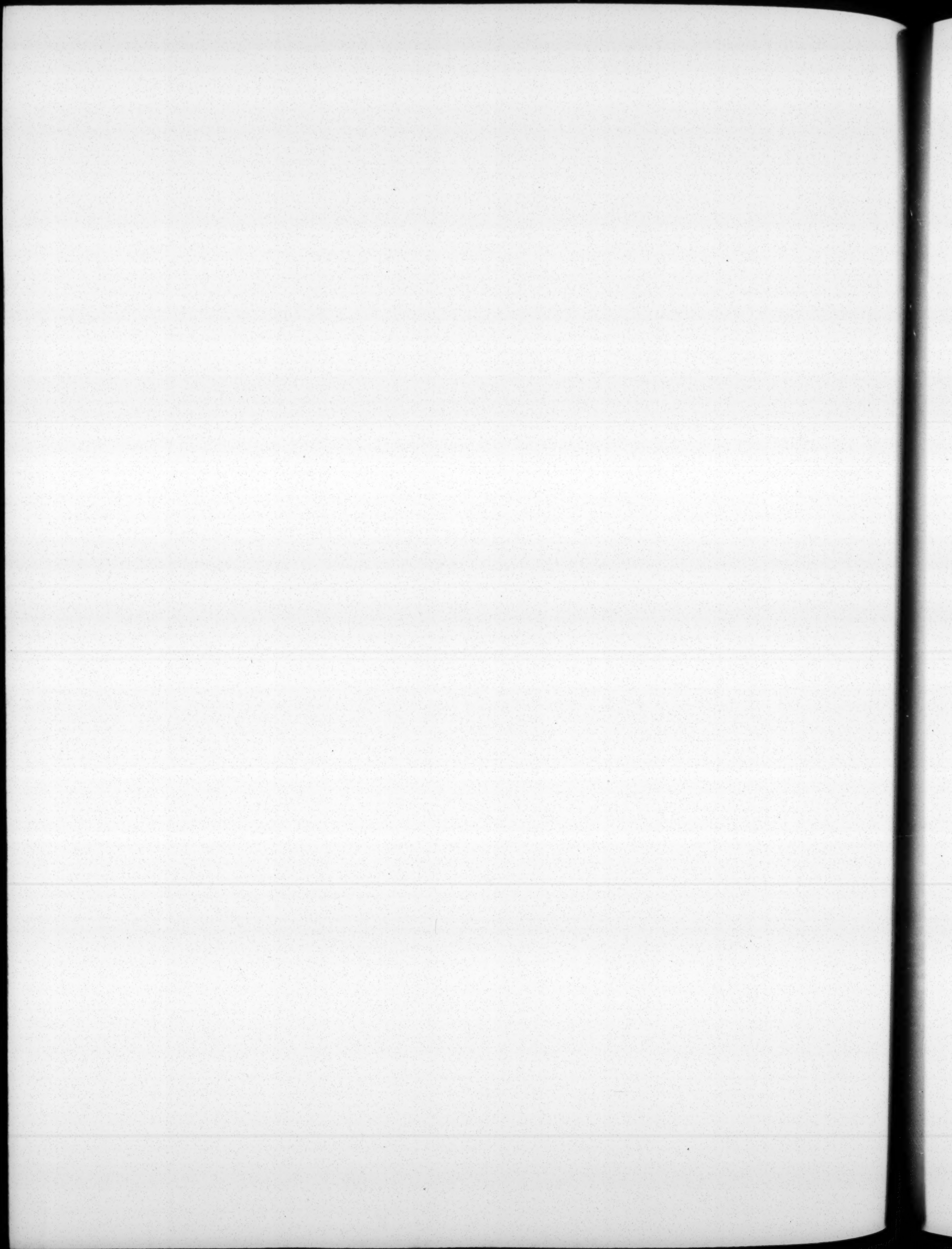
C'étoit dans ce temps-là que la faveur de mademoiselle Stewart étoit si déclarée, qu'on voyoit bien qu'il ne lui man-
quoit que de l'art dans sa conduite, pour être aussi maîtresse
de l'esprit du roi, qu'elle l'étoit de son cœur. L'occasion
étoit belle pour ceux qui avoient de l'expérience et de l'ambi-
tion. Le duc de Buckingham se mit en tête de la gouverner
pour se mettre bien dans l'esprit du roi. Dieu sait quel gou-
verneur, et quelle tête pour en conduire une autre!



S Harding del.

Pub^d Nov. 5. 1793. by E. & S. Harding. Pall Mall.

DUKE OF BUCKINGHAM.



Cependant c'étoit l'homme du monde le plus capable de s'insinuer dans un esprit comme celui de mademoiselle Stewart. Elle avoit un caractere d'enfance dans l'humeur, qui la faisoit rire de tout ; et son goût pour les amusemens frivoles, quoique naturels, ne sembloit permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en étoit, hors les poupées : Le colin-maillard étoit de ses passe-temps les plus heureux : Elle faisoit des châteaux de cartes, quand on jouoit le plus gros jeu chez elle ; et l'on n'y voyoit que des courtisans empressés autour d'elle, qui lui en fournissoient les matériaux, ou de nouveaux architectes qui tâchoient de l'imiter.

Elle ne laissoit pas de se plaire à la musique, et d'avoir quelque goût pour le chant. Le duc de Buckingham, qui faisoit les plus beaux bâtimens de cartes qu'on pût voir, chantoit agréablement. Elle ne haïssoit point la médisance : il en étoit le pere et la mere : il faisoit des vaudevilles, inventoit des contes de vieilles, dont elle étoit folle ; mais son talent particulier étoit d'attraper le ridicule et les discours des gens, et de les contrefaire en leur présence, sans qu'ils s'en apperçussent. Bref, il savoit faire toutes sortes de personnages, avec tant de grace et d'agrément, qu'il étoit difficile de se passer de lui, quand il vouloit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu si nécessaire aux amusemens de la Stewart, qu'elle le faisoit chercher par-tout lorsqu'il ne suivoit pas le roi chez elle.

Il étoit parfaitement bien fait, et croyoit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre sur son compte des gracieusetés qui n'étoi-

ent que pour ses bouffonneries et son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son premier projet et sa maîtresse Portugaise, pour se prévaloir d'un goût auquel il s'étoit mépris ; mais dès qu'il voulut prendre un personnage sérieux auprès de mademoiselle Stewart, il fut renvoyé si loin, qu'il abandonna tout-à-coup l'un et l'autre de ses desseins sur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avoit procurée auprès du roi ouvrit le chemin à cette faveur où il s'est élevé dans la suite.

Mylord Arlington entreprit le projet que le duc de Buckingham venoit d'abandonner, et voulut s'emparer de l'esprit de la maîtresse pour gouverner celui du maître. Il y avoit pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite et de plus de naissance que lui, dans la fortune qu'il avoit déjà faite. Ses premières négociations avoient été pendant le traité des Pyrénées. Quoiqu'il n'y eût pas réussi pour les intérêts de son maître, il n'y avoit pas tout-à-fait perdu son tems ; car il avoit parfaitement attrapé, par son extérieur, le sérieux et la gravité des Espagnols ; et dans les affaires, il imitoit assez bien leur lenteur.

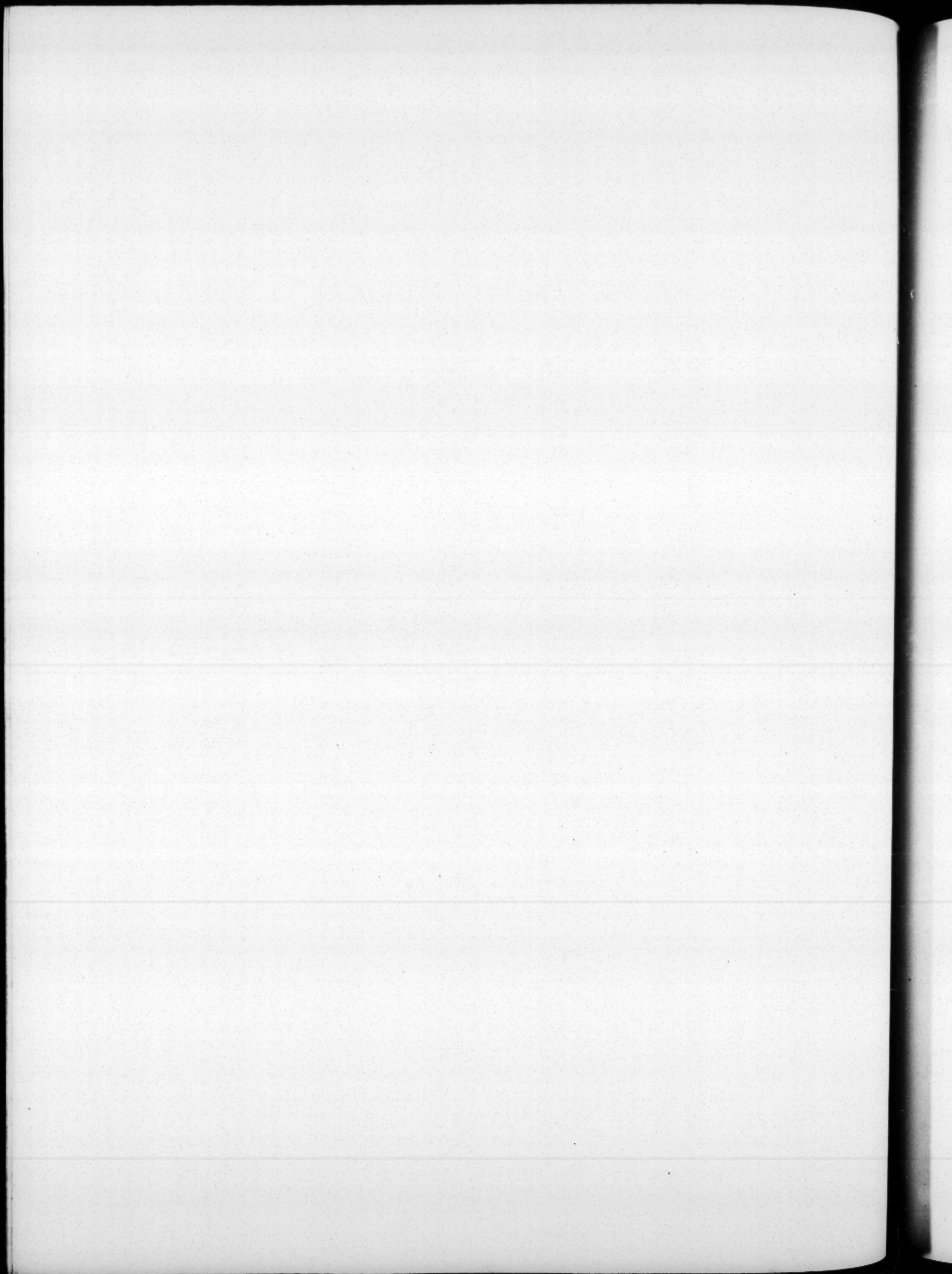
Il avoit une cicatrice au travers du nez, que couvroit une longue mouche, ou, pour mieux dire, une petite emplâtre en losange. Les blefsures au visage y donnent d'ordinaire certain air violent et guerrier, qui ne sied pas mal : C'étoit tout le contraire à son égard ; et, cette emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodée à l'air mystérieux du sien, qu'elle sembloit y ajouter quelque chose d'important et de capable.



S Harding del.

Legoux sculp.

THE EARL OF ARLINGTON.



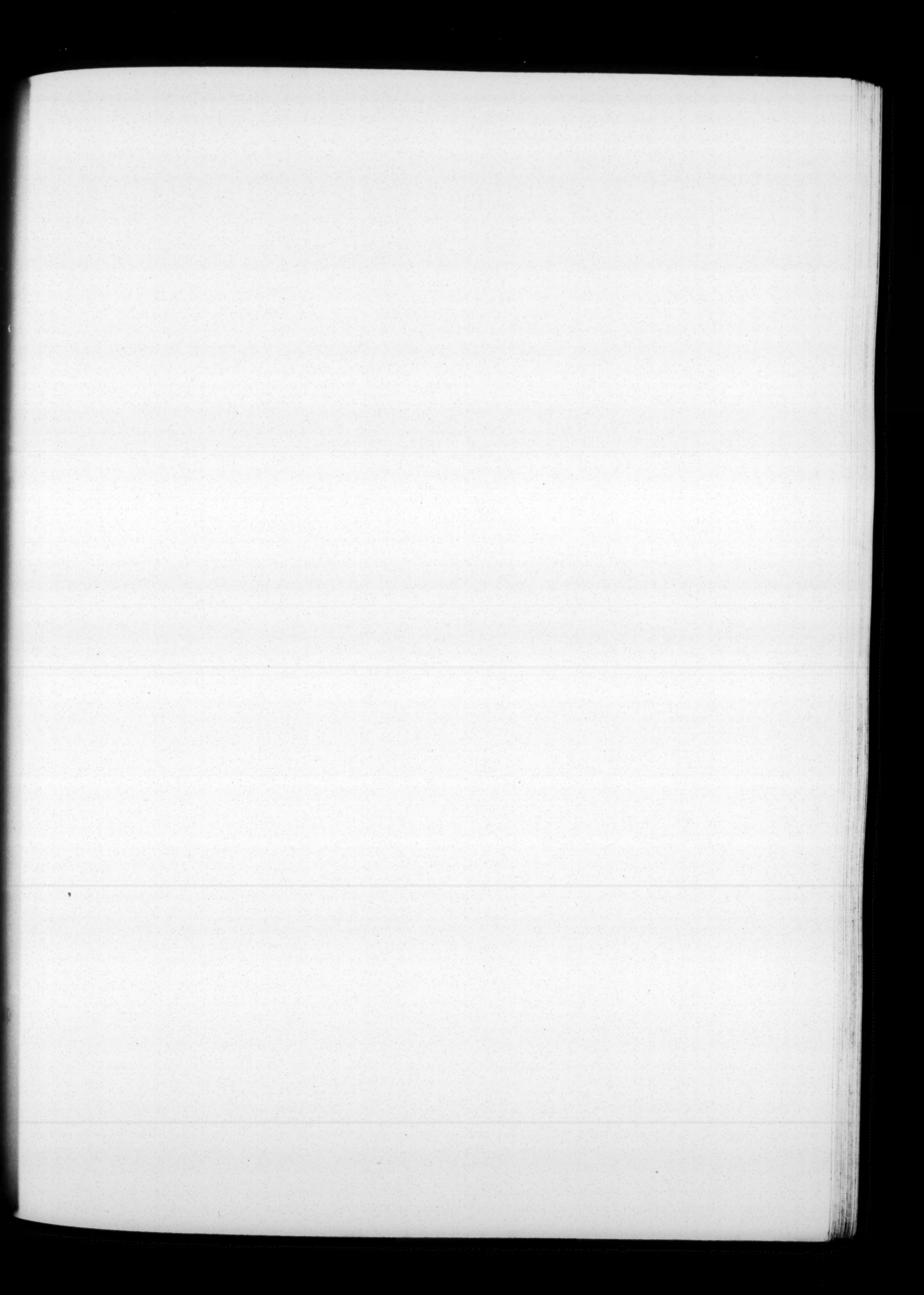
Arlington, à l'arbri de cette contenance, composée d'une grande avidité pour le travail, et d'une impénétrable flupidité pour le secret, s'étoit donné pour grand politique; et n'ayant pas le loisir de l'examiner, on l'avoit cru sur sa parole, et on l'avoit fait ministre et secrétaire d'état sur sa mine.

Son ambition ne pouvant se borner à ces établissemens, après s'être pourvu de plusieurs belles maximes, et de quelques exemples historiques, il avoit obtenu de mademoiselle Stewart une audience pour les étaler, en lui faisant offre de ses très-humbles services, et de ses avis les mieux raisonnés, pour se conduire dans le poste où il avoit plu au ciel et à sa vertu de l'élever. Mais il n'en étoit qu'à l'exorde de son discours, quand elle se souvint qu'il étoit à la tête de ceux que le duc de Buckingham avoit coutume de contrefaire; et comme sa présence et ses discours renouvelloient exactement le ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avoit long-tems combattu pour l'étouffer.

Le ministre en fut indigné: son orgueil étoit digne du poste qu'il occupoit, et sa délicatesse sur la gloire méritoit tous les ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta brusquement, avec tous les beaux conseils qu'il lui avoit préparés, tenté de les porter à la Castelmaine, et de s'unir à ses intérêts, ou bien de quitter le parti de la cour pour déclamer en plein parlement contre les griefs de l'état, et faire passer un acte pour la suppression des maîtresses: mais sa prudence l'emporta sur les ressentimens; et ne songeant plus qu'à jouir délicieuse-

ment des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande, pour mettre le comble à sa félicité.

Hamilton étoit l'homme de la cour le plus capable de réussir dans le dessein où le duc de Buckingham et mylord Arlington venoient d'échouer : Il se l'étoit mis en tête ; mais sa coquetterie naturelle vint à la traverse, et lui fit négliger le projet du monde le plus utile, pour courir inutilement après les avances et les agaceries que la comtesse de Chesterfield s'avisait de lui faire. C'étoit une des plus agréables femmes qu'on pût voir : elle avoit la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle étoit blonde, et elle en avoit l'éclat et la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif et de piquant. Elle avoit de grands yeux bleus, et des regards extrêmement séduisants. Ses manières étoient engageantes, son esprit amusant et vif ; mais son cœur, toujours ouvert aux tendres engagements, n'étoit point scrupuleux sur la constance, ni délicat sur la sincérité. Elle étoit fille du duc d'Ormond. Hamilton étoit son cousin-germain. Ils se voyoient tant qu'ils vouloient sans conséquence ; mais dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de sa légèreté, ni des obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de mademoiselle Stewart ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire ; mais elle se trouva bientôt en état de se passer des instructions qu'on avoit prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la passion du roi, sans intéresser sa vertu par les dernières complaisances ; mais les empressements d'un amant passionné,





S. Harding del.

W. Gardiner sculp.

Pubd Nov 7. 1799. by E. & S. Harding, Pall Mall.

MISS STEWART.

AFTERWARDS DUCHESS OF RICHMOND.

qui trouve les occasions favorables, sont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre ; et la sagesse de mademoiselle Stewart n'en pouvoit plus, lorsque la reine fut attaquée d'une fièvre violente qui la mit bientôt à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle se sut bon gré d'une résillance qui ne lui avoit pas peu coûté. Mille espérances de grandeur et de gloire s'emparerent de son esprit, et les nouveaux respects, qu'on lui rendit par tout, contribuèrent à les augmenter. La reine fut abandonnée des médecins : le petit nombre de Portugaises, qu'on n'avoit point renvoyées, remplissoit la cour de cris lugubres ; et le bon naturel du roi s'attendrit par l'état où lui parut une princesse qu'il n'aimoit pas à la vérité, mais qu'il estimoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement ; et croyant lui parler pour la dernière fois, elle lui dit, que la sensibilité qu'il témoignoit pour sa mort auroit de quoi lui faire regretter la vie ; mais que n'ayant pas assez de charmes pour mériter sa tendresse, elle avoit du moins la consolation en mourant de faire place à quelque épouse qui en fût plus digne, et à laquelle le ciel accorderoit peut-être une bénédiction qu'il lui avoit refusée. A ces mots, elle lui arrosa les mains de quelques larmes, qu'il crut les dernières : Il y joignit les siennes ; et sans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avoit désobéi ; et quelque dangereux que soient les mouvemens soudains, quand on est entre la mort et la vie, ce transport de joie, qui lui devoit être fatal, la sauva ; et cet attendrissement merveilleux du roi fit un effet, dont tout le monde ne loua pas également le ciel.

Il y avoit déjà quelque tems que Jermyn étoit remis de ses blefsures : cependant la Castelmaine, trouvant sa santé tout aufsi déplorable que devant, se mit inutilement en tête de ramener le cœur du roi ; car, malgré la tendresse de ses pleurs et la violence de ses emportemens, mademoiselle Stewart le retint pour elle. Tantôt c'étoient des promenades, où les beautés de la cour, à cheval, faisoient afsaut de graces et d'attraits, quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux ; d'autres fois on voyoit sur la riviere un spectacle que la seule ville de Londres peut offrir.

La Tamife lave les bords du vaste et peu magnifique palais des rois de la Grande-Bretagne : C'étoit des degrés de ce palais que la cour descendoit pour s'embarquer sur ce fleuve à la fin de ces jours d'été, dont la chaleur et la pouffiere ne permettent pas la promenade du parc. Un nombre infini de bateaux découverts, qui portoient tous les charmes de la cour et de la ville, faisoient cortege aux berges où étoit la famille royale. Les collations, la musique et les feux d'artifice en étoient. Le chevalier de Grammont en étoit toujours aufsi, et c'étoit un grand hasard quand il n'y mettoit pas quelque chose du sien pour surprendre agréablement par quelque trait de magnificence et de galanterie. Tantôt c'étoient des concerts entiers de voix et d'instrumens qu'il faisoit venir de Paris à la sourdine, et qui se déclaroient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étoient des ambigus, qui par-toient aufsi de France, pour enchérir au milieu de Londres sur les collations du roi. La chose étoit quelquefois au-delà de

ses espérances, quelquefois elle y répondoit moins; mais il est constant qu'elle lui coûtoit toujours infiniment.

Mylord Falmouth étoit un de ceux qui avoient le plus d'estime et de considération pour lui : Cette profusion le mit en peine; et comme il alloit souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva Saint-Evremont seul, et un repas pour six personnes, qu'on auroit priées dans les formes : " Il ne faut point, dit-il, s'adressant au chevalier de Grammont, me savoir gré de cette visite : je viens de coucher où le discours n'a roulé que sur vous ; et je vous assure que la manière dont le roi s'est expliqué sur ce qui vous regarde, ne vous auroit pas fait le plaisir que j'en ai ressenti. Vous savez bien qu'il y a long-tems qu'il vous offre ses bons offices auprès du roi de France : et pour moi, poursuivit-il en riant, vous savez bien que je l'en solliciterois, si je ne craignois de vous perdre dès que votre paix seroit faite ; mais, grace à mademoiselle d'Hamilton, vous n'en êtes pas trop pressé. Cependant j'ai ordre du roi mon maître de vous dire, qu'en attendant que le vôtre vous rende ses bonnes grâces, il vous donne une pension de quinze cents Jacobus : C'est peu pour la figure que fait le chevalier de Grammont parmi nous ; mais ce sera, dit-il en l'embrassant, pour lui aider à nous donner à souper."

Le chevalier de Grammont reçut comme il devoit l'offre d'une grace qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. " Je reconnois, dit-il, les bontés du roi dans cette proposition ; mais j'y reconnois encore mieux le caractere de mylord Falmouth ; et je le supplie d'assurer sa majesté que j'en ai toute

“ la reconnoissance du monde. Le roi mon maître ne me
 “ laissera pas manquer lorsqu’il voudra bien me rappeler. En
 “ attendant, je vais vous faire voir de quoi donner encore
 “ quelques soupers à messieurs les Anglois.”

Il fit apporter, en disant cela, son coffre-fort, et lui montra sept à huit mille guinées du plus bel or du monde. Mylord Falmouth, voulant mettre au profit du chevalier de Grammont le refus d’une offre si avantageuse, en fit le récit à monsieur de Comminge, alors ambassadeur en Angleterre ; et monsieur de Comminge ne manqua pas de faire valoir à la cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on sait, est le cours de Londres : rien n’étoit tant à la mode, dans la belle saison, que cette promenade. C’étoit le rendez-vous de la magnificence et des appas : tout ce qui avoit de beaux yeux ou de beaux équipages, s’empressoit à ce rendez-vous ; et le roi ne s’y déplaisoit pas.

Comme il n’y avoit pas long-tems que les carrosses à glaces étoient en usage, les dames avoient de la peine à s’y renfermer : elles préféroient infiniment le plaisir d’être vues presque toutes entières, aux commodités des carrosses modernes. Celui qu’on avoit fait pour le roi n’avoit pas trop bon air. Le chevalier de Grammont s’étant imaginé qu’on pouvoit inventer quelque chose de galant qui tînt de l’ancienne mode, et qui renchérît sur la nouvelle, fit secrètement partir Termes, avec toutes les instructions nécessaires. Le duc de Guise fut encore chargé de cette commission ; et le courier, au bout d’un mois, s’étant, par la grace de Dieu, sauvé cette fois des sa-

bles mouvans, fit passer heureusement en Angleterre la caleche la plus galante et la plus magnifique qu'on ait jamais vue.

Le chevalier de Grammont avoit ordonné qu'on y mît quinze cents louis; et le duc de Guise, qui étoit de ses amis, y en fit mettre jusqu'à deux mille, pour l'obliger. Tout la cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce présent; et le roi, charmé de l'attention du chevalier de Grammont pour les choses qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit se lasser de l'en remercier; mais il ne voulut recevoir un présent de cette conséquence, qu'à condition qu'il n'en refuseroit pas quelque'autre de sa part.

La reine, s'imaginant que cette brillante machine pourroit lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la première, avec madame la duchesse de York. Madame de Castelmaine, qui les y avoit vues, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce carrosse que dans un autre, pria le roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter, le premier beau jour de Hyde Park. La Stewart eut la même envie, et le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moyen de mettre ensemble deux divinités, dont la première union s'étoit changée en haine mortelle, le roi fut fort embarrassé; car chacune y vouloit être la première.

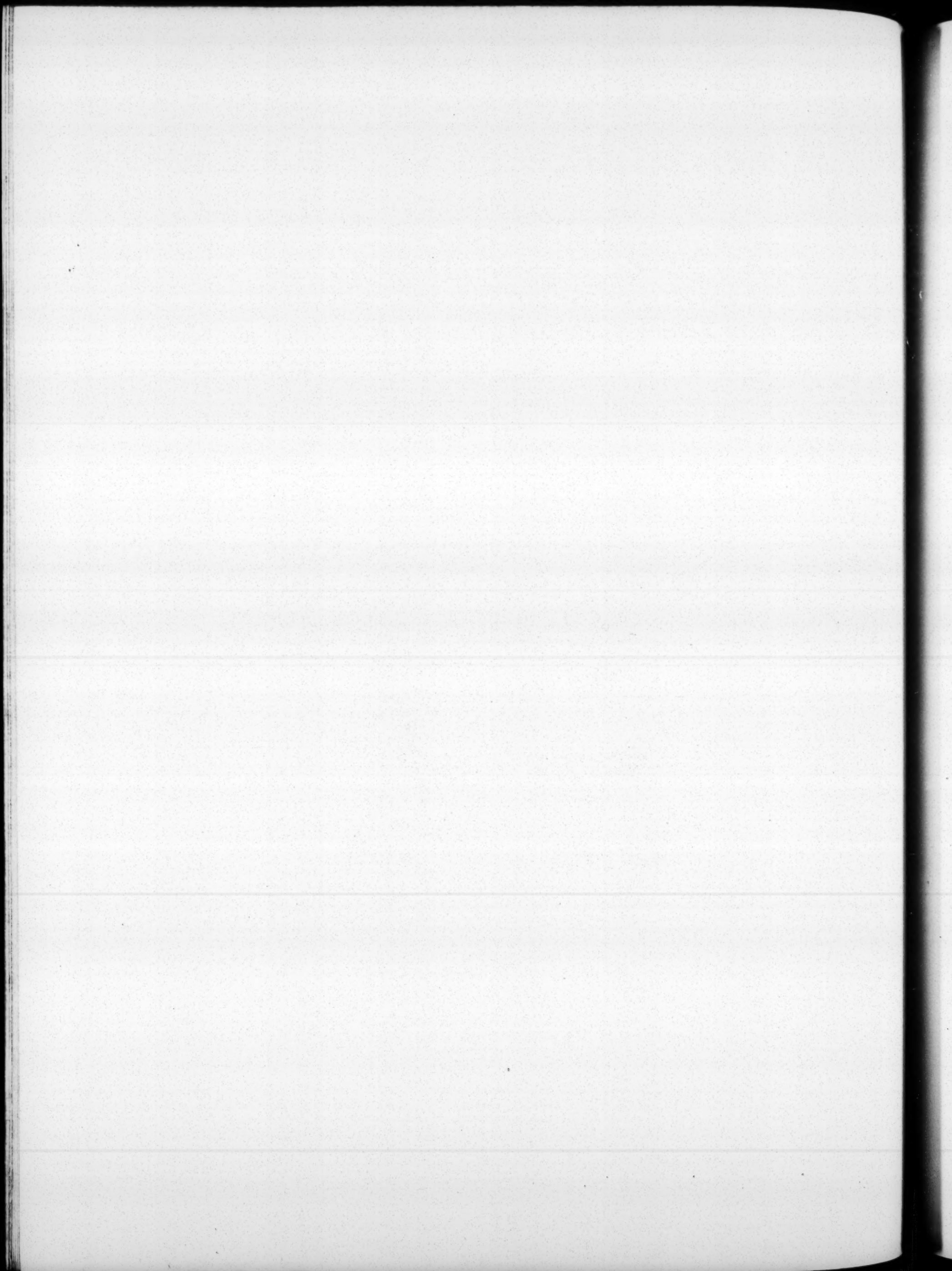
La Castelmaine étoit grosse, et menaçoit d'accoucher avant terme, si sa rivale avoit la préférence: Mademoiselle Stewart protesta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher si on la refusoit: Cette menace l'emporta sur l'autre; et les fureurs de la Castelmaine furent telles, qu'elle en pensa tenir sa parole;

et l'on tient que ce triomphe en coûta quelque peu d'innocence à sa rivale.

La reine mere, qui, sans faire de tracaseries, ne laissoit pas de les aimer, eut la bonté de se divertir de cet événement selon sa coutume : Elle prit occasion de faire la guerre au chevalier de Grammont, sur ce qu'il avoit jetté cette pomme de discorde parmi de telles concurrentes : Elle ne laissa pas de lui donner, en présence de toute la cour, les louanges que méritoit un présent si magnifique : Mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici sans équipage, vous qui faites une si grosse dépense ? car on dit que vous n'avez pas seulement un laquais, et que c'est un galopin de la rue qui vous éclaire, avec une de ces torches de poix dont ils empuantissent toute la ville ? “ Madame, lui dit-il, le chevalier de Grammont “ n'aime point le faste : Mon link, dont vous parlez, est “ affectionné pour mon service ; outre que c'est un des braves “ hommes du monde. Votre majesté ne connoît pas la nation “ des links : elle est trop charmante : on ne sauroit faire un “ pas la nuit qu'on n'en voie accourir une douzaine. La pre- “ miere fois que je fis connoissance avec eux, je retins tous “ ceux qui m'offroient leurs services ; si bien qu'en arrivant à “ Whitehall, j'en avois bien deux cents autour de ma chaise : “ Le spectacle étoit nouveau ; car ceux qui m'avoient vu pas- “ ser avec cette illumination avoient demandé quel enterre- “ ment c'étoit. Ces messieurs ne laisserent pas d'entrer en “ différend sur quelques douzaines de chelins que je leur avois “ jettés ; et celui dont votre majesté fait mention en ayant bat- “ tu trois ou quatre lui seul, je le retins pour sa valeur. Non,



QUEEN DOWAGER.



“ madame, je ne compte pour rien la parade des carrosses et
 “ des laquais : Je me suis vu cinq ou six valets-de-chambre à
 “ la fois, sans avoir jamais eu de domestiques en livrée, ex-
 “ cepté mon aumônier Poufsatin. Comment ! dit la reine,
 “ en éclatant de rire, un aumônier portant vos couleurs ! Ce
 “ n’étoit pas apparemment un prêtre ? Pardonnez-moi, madame,
 “ dit-il, et le premier prêtre du monde pour la danse basque.
 “ Chevalier, dit le roi, je veux que vous nous contiez tout-à-
 “ l’heure l’histoire de l’aumônier Poufsatin.”

CHAPITRE VIII.

“ SIRE, monsieur le prince assiégeoit Lérída : La place
 “ n’étoit rien ; mais dom Gregorio Brice étoit quelque chose.
 “ C’étoit un de ces Espagnols de la vieille roche, vaillant
 “ comme le Cid, fier comme tous les Gusmans ensemble, et
 “ plus galant que toutes les Abencerrages de Grenade. Il
 “ nous laissa faire les premières approches de sa place, sans
 “ donner le moindre signe de vie. Le maréchal de Gram-
 “ mont, dont la maxime étoit, qu’un gouverneur qui fait grand
 “ tintamarre d’abord, et qui brûle ses fauxbourgs pour faire
 “ une belle défense, la fait d’ordinaire assez mauvaise, n’au-
 “ gura pas bien pour nous de la politesse de Grégoire de Brice ;
 “ mais monsieur le prince, couvert de gloire, et fier des cam-
 “ pagnes de Rocroy, de Norlingue et de Fribourg, pour in-
 “ sulter la place et le gouverneur, fit monter la première

“ tranchée en plein jour par son régiment, à la tête duquel
 “ marchoient vingt-quatre violons, comme si c’eût été pour
 “ une nôce.

“ La nuit venue, nous voilà tous à goguenarder; nos vio-
 “ lons à jouer des airs tendres, et grande chere par-tout. Dieu
 “ sait les brocards qu’on jettoit au pauvre gouverneur et à sa
 “ fraise, que nous nous promettions de prendre l’un et l’autre
 “ dans vingt-quatre heures. Cela se passoit à la tranchée,
 “ d’où nous entendîmes un cri de mauvaise augure, qui par-
 “ toit du rempart, et qui répéta deux ou trois fois: alerte à
 “ la muraille! Ce cri fut suivi d’une salve de canon et de mous-
 “ queterie; et cette salve d’une vigoureuse sortie, qui, après
 “ avoir culbuté la tranchée, nous mena battant jusqu’à notre
 “ grande garde.

“ Le lendemain, Gregorio Brice envoya, par un trompette,
 “ des présens de glaces et de fruits à monsieur le prince, priant
 “ bien humblement son altesse de l’excuser s’il n’avoit point
 “ de violons pour répondre à la sérénade qu’il avoit eu la
 “ bonté de lui donner; mais que s’il avoit pour agréable la
 “ musique de la nuit précédente, il tâcheroit de la faire durer
 “ tant qu’il lui feroit l’honneur de rester devant sa place. Le
 “ bourreau nous tint parole; et dès que nous entendions alerte
 “ à la muraille, nous n’avions qu’à compter sur une sortie,
 “ qui nettoyoit la tranchée, combloit nos travaux, et qui tu-
 “ oit ce que nous avions de meilleur en soldats et en officiers.
 “ Monsieur le prince en fut si piqué qu’il s’opiniâtra, malgré
 “ le sentiment des officiers généraux, à continuer un siège,

“ qui pensa ruiner son armée, et qu’il fut encore obligé de lever assez brusquement.

“ Comme nos troupes se retiroient, dom Grégorio, bien loin de se donner de ces airs que prennent les gouverneurs en pareille occasion, ne fit de sortie que pour envoyer faire un compliment plein de respect à monsieur le prince. Le seigneur Brice partit quelque temps après pour rendre compte à Madrid de sa conduite, et pour en recevoir la récompense. Votre majesté sera peut-être bien aise de savoir le traitement qu’on fit au petit Brice, après la plus brillante action que les Espagnols eussent faite de toute la guerre : On le mit à l’Inquisition.”

Quoi ! dit la reine mere, à l’Inquisition pour ses services ! Pas tout-à-fait pour ses services, dit-il ; mais sans égard à ses services, on le traita comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie, que je conterai tantôt au roi.

“ La campagne de Catalogne finie de cette maniere, nous revenions médiocrement couverts de lauriers ; mais comme monsieur le prince en avoit fait provision en d’autres rencontres, et qu’il avoit de grands desseins en tête, il eut bientôt oublié cette petite disgrâce : Nous ne faisons que goguenarder pendant le voyage : Monsieur le Prince étoit le premier à nous mettre en train sur son siège : Nous fîmes quelques couplets de ces Lérída, qui ont tant couru, afin qu’on n’en fît pas de plus mauvais. Nous n’y gagnâmes rien : nous eumes beau nous traiter cavalièrement dans nos chansons, on en fit à Paris, où on nous traitoit encore plus mal. Nous arrivâmes enfin à Perpignan un jour de fête :

“ Une troupe de Catalans, qui dansoient au milieu de la rue,
“ vinrent danser sous les fenêtres de monsieur le prince pour
“ lui faire honneur : Monsieur Poufsatin, couvert d'un petit
“ casaquin noir, dansoit au milieu de cette troupe comme un
“ vrai possédé. Je reconnus d'abord la danse de notre pays
“ aux sauts et aux bonds qu'il faisoit. Monsieur le prince fut
“ charmé de sa disposition et de sa légèreté. Je le fis venir
“ après la danse, et lui ayant demandé ce qu'il étoit : Prêtre,
“ indigne, à votre service, monseigneur, me dit-il : Je m'appelle
“ Poufsatin, et suis de Béarn : J'allois en Catalogne pour servir
“ d'aumônier dans l'infanterie ; car dieu merci, je vais bien du
“ pied ; mais puisque la guerre est heureusement finie, s'il
“ plaisoit à votre grandeur de me prendre à son service, je la
“ suivrois par-tout, et la servirois fidèlement. M. Poufsatin,
“ lui dis-je, ma grandeur n'a pas besoin autrement d'aumônier ;
“ mais puisque vous êtes de si bonne volonté, je veux bien
“ vous prendre à mon service.

“ Monsieur le prince, présent à toute cette conversation,
“ fut ravi de me voir un aumônier. Comme le pauvre Pous-
“ satin étoit fort délabré, je n'eus pas le temps de le mettre en
“ équipage à Perpignan ; mais lui ayant fait donner le juste-
“ au corps d'un des laquais du maréchal de Grammont, qui
“ restoit avec l'équipage, je le fis monter derrière le carosse
“ de monsieur le prince, qui mouroit de rire toutes les fois
“ qu'il voyoit la mine peu orthodoxe que le petit Poufsatin
“ avoit en livrée jaune.

“ Dès que nous fûmes à Paris, on en fit le conte à la reine,
“ qui d'abord en fut un peu surprise : Cela n'empêcha pas

“ qu'elle ne voulût voir danser mon aumônier ; car en Espagne, il n'est pas tout-à-fait si rare de voir danser les ecclésiastiques, que de les voir en livrée.

“ Poufsatin fit des merveilles devant la reine ; mais comme sa danse étoit un peu vive, elle ne put supporter l'odeur, que son agitation violente répandit dans son cabinet : Les dames lui demandèrent quartier : Il y avoit de quoi vaincre tous les parfums et toutes les essences dont elles étoient munies. Poufsatin ne laissa pas d'en remporter beaucoup de louanges, et quelques louis.

“ J'obtins, au bout de quelque temps, un petit bénéfice de campagne pour mon aumônier, et j'ai su, depuis, que Poufsatin prêchoit avec la même légèreté dans son village, qu'il dansoit aux nêces de ses paroissiennes.”

Le conte de Poufsatin divertit fort le roi : La reine ne trouva plus si mauvais qu'on l'eût mis en livrée : Le traitement de Grégorio Brice la scandalisa bien davantage ; et voulant justifier la cour d'Espagne sur un procédé qui paroïsoit si dur : Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle hérésie dans l'état vouloit introduire ce gouverneur dont vous venez de parler ? De quel attentat contre la religion étoit-il accusé, pour qu'on le mît à l'inquisition ? Madame, dit-il, l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant votre majesté : C'étoit une petite gentillefse d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre Brice n'avoit aucune mauvaise intention : Son crime n'auroit pas mérité le fouet dans le plus sérieux collège de France ; puisque ce n'étoit que pour donner une preuve de

tendresse à certaine petite Espagnolette, qui avoit les yeux sur lui dans une occasion solennelle.

Le roi voulut un détail précis de l'aventure ; et le chevalier de Grammont satisfit à sa curiosité, dès que la reine et le reste de la cour ne furent plus à portée de l'entendre. Il faisoit bon l'écouter, quand il faisoit quelque récit ; mais il ne faisoit pas bon se trouver en son chemin, par la concurrence ou par le ridicule. Il est vrai qu'il n'y avoit que peu de gens à la cour d'Angleterre qui eussent alors mérité son indignation. Le seul Russell étoit de temps en temps l'objet de ses railleries : encore le traitoit-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avoit coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce Russell étoit un des fiers danseurs d'Angleterre ; je veux dire, pour les contre-danses : Il en avoit un recueil de deux ou trois cents entablature, qu'il dansoit toutes à livre ouvert ; et pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il dansoit quelquefois jusqu'à extinction. Sa danse ressembloit assez à ses habits : il y avoit vingt ans que la mode en étoit passée.

Le chevalier de Grammont voyoit bien qu'il étoit fort amoureux ; et quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laissa pas de s'alarmer du dessein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander mademoiselle d'Hamilton ; mais il fut bientôt délivré de cette inquiétude.

Russell, sur le point de faire un voyage, crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer sa maîtresse de ses desseins avant son départ. Le chevalier de Grammont étoit un grand obstacle aux audiences qu'on souhaitoit d'elle ; mais un jour qu'on vint le chercher pour jouer chez madame de Castelmaine, Russell prit

son temps, et s'adressant à mademoiselle d'Hamilton, d'un air moins embarrassé qu'on n'est d'ordinaire dans ces occasions, il lui fit sa déclaration de cette manière : “ Je suis frere du
 “ comte de Bedford: Je commande le régiment des gardes:
 “ J'ai trois mille jacobus de rente, et quinze mille en argent
 “ comptant: Je viens, mademoiselle, vous les offrir avec ma
 “ personne. L'un des présens ne vaut pas grande chose sans
 “ l'autre, j'en conviens; c'est pourquoi je les mets ensemble.
 “ On m'a conseillé d'aller aux eaux pour un petit asthme, qui
 “ vraisemblablement ne durera pas long-temps, car il y a plus
 “ de vingt ans que je l'ai. Si vous me jugez digne du bon-
 “ heur d'être à vous, je ferai la proposition à monsieur votre
 “ pere, à qui je n'ai pas cru devoir m'adresser avant que de
 “ savoir vos sentimens. Mon neveu Guillaume ne sait encore
 “ rien de mon dessein; mais je crois qu'il n'en sera pas fâché,
 “ quoiqu'il se voie par-là frustré d'un bien assez considérable;
 “ car il a beaucoup d'égards pour moi, outre qu'il s'attache
 “ volontiers auprès de vous, depuis qu'il s'apperçoit que je
 “ vous aime. Je suis fort aise qu'il me fasse sa cour par ses
 “ assiduités ici; car il ne faisoit que dépenser son argent au-
 “ près de cette coquine de Midleton, au lieu qu'il ne lui en
 “ coûte rien à présent dans la meilleure compagnie d'An-
 “ gleterre.”

Mademoiselle d'Hamilton avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue: Cependant elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ses intentions pour elle; encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la consulter avant de les déclarer à ses parens. “ Il sera, lui dit-

“ elle, assez temps de leur en parler à votre retour des eaux ;
 “ car je ne vois pas beaucoup d'apparence qu'ils disposent de
 “ moi, que vous ne soyez revenu. En tout cas, si l'on me pres-
 “ soit beaucoup, votre neveu Guillaume aura soin de vous en
 “ avertir : Ainsi vous n'avez qu'à partir quand il vous plaira ;
 “ mais gardez-vous bien de négliger votre santé pour précipi-
 “ ter votre retour.”

Le chevalier de Grammont apprit le détail de cette conversation, et s'en divertit le mieux qu'il put ; car il y avoit de certaines circonstances de la déclaration qui ne laissoient pas de l'alarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de son départ : Il en reprit un ton plaisant, et fut conter au roi la grace que Dieu lui faisoit de lui ôter un rival si dangereux. “ Il est donc parti, chevalier ? lui dit le
 “ roi. Sûrement, Sire, dit-il : J'ai eu l'honneur de le voir
 “ embarquer dans un cocheman, avec son asthme et son équi-
 “ page de campagne, la perruque à calotte proprement re-
 “ nouée avec un ruban feuille-morte, et le chapeau ambigu,
 “ couvert d'un étui de toile cirée, qui lui sied à merveille.
 “ Ainsi, je n'aurai plus à faire qu'à Guillaume Ruffell, qu'il
 “ laisse résider auprès de mademoiselle d'Hamilton ; et pour
 “ lui, je ne le crains ni sur son compte, ni sur celui de son
 “ oncle : Il est trop amoureux lui-même, pour appuyer les
 “ intérêts d'un autre ; et comme il n'a qu'une méthode de
 “ faire valoir les siens, savoir, de sacrifier le portrait ou quelques
 “ lettres de la Middleton, j'ai, ma foi, de quoi faire paroli de ces
 “ sortes de faveurs. J'avoue qu'il m'en coûte un peu.



*S. Harding del. E. Harding sculp.
Pub. 4 Decr. 1793. by E. & S. Harding, Pall Mall.*

EARL of CHESTERFIELD.

“ Puisque vos affaires vont si bien du côté des Rufsells, lui
 “ dit le roi, je veux bien vous apprendre que vous êtes délivré
 “ d’un autre rival beaucoup plus à craindre pour vous, s’il
 “ n’étoit déjà marié. Mon frere est nouvellement amoureux
 “ de madame de Chesterfield. Que de bénédictions à la fois!
 “ s’écria le chevalier de Grammont : je lui sais si bon gré de
 “ cette inconstance, que je le servirois de bon cœur auprès de
 “ sa nouvelle maîtresse, s’il n’avoit Hamilton pour rival : Vo-
 “ tre majesté ne sauroit trouver mauvais que je serve le frere
 “ de ma maîtresse contre le vôtre. Hamilton n’a pourtant pas
 “ si besoin de secours dans une affaire comme celle-ci, que le
 “ duc de York, lui dit le roi ; mais de l’humeur dont je con-
 “ nois mylord Chesterfield, il ne souffrira pas si patiemment
 “ que le bon Shrewsbury, qu’on se batte pour sa femme : Il
 “ mérite pourtant assez la même destinée.”

Voici ce que c’étoit que ce mylord Chesterfield : Il avoit
 le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille et
 moins d’air : Il ne manquoit pas d’esprit : Un long séjour
 en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le com-
 merce des hommes, et la défiance dans celui des femmes.
 Il avoit été fort haï du roi, parce qu’il avoit été fort aimé de
 la Castelmaine : Le bruit commun étoit qu’il avoit eu ses
 bonnes graces avant qu’elle fût mariée ; et comme ni l’un ni
 l’autre ne s’en défendoit, on le croyoit assez volontiers.

Il avoit recherché la fille aînée du duc d’Ormond, dans le
 tems qu’il avoit l’esprit encore rempli de sa premiere passion :
 Celle du roi pour la Castelmaine, et l’établissement qu’il espé-
 roit par cette alliance, firent qu’il pressa ce mariage avec au-

tant d'ardeur, que s'il eût été passionnément amoureux. Il avoit donc épousé madame de Chesterfield sans l'aimer, et vécu quelque tems avec elle d'une froideur à ne pas permettre de douter de son indifférence. Elle étoit fine et délicate sur le mépris : elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite ; et dans le tems que son époux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lorsqu'elle s'avisa d'ôter Hamilton, comme elle venoit de faire son époux, à tout ce qui lui restoit de tendresse pour la Castelmaine. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une étoit désagréable par l'impolitesse de ses manières, ses hauteurs à contre-temps, et ses imaginations et inégalités perpétuelles. La Chesterfield, au contraire, savoit armer ses attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire : Elle étoit, outre cela, plus à portée de lui faire des avances, qu'à nul autre : elle logeoit chez le duc d'Ormond, à Whitehall : Hamilton, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toutes heures. Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignoit pour les nouveaux empressemens de son mari, réveillèrent le penchant naturel qu'il avoit aux soupçons : Il se douta qu'elle n'avoit pu tout d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui, sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement ; et, selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience et son industrie, pour la découverte d'une chose qui devoit troubler son repos.

Hamilton, qui le connoissoit, se mit de son côté sur ses gardes; et plus ses affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons : Il lui faisoit les confidences les plus belles et les moins sinceres du monde, sur sa passion pour la Castelmaine; se plaignoit de ses emportemens, et lui demandoit à deux genoux ses conseils, pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avoit véritablement possédé les affections.

Chesterfield, que ces discours flattoient, lui promit sa protection de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. Hamilton n'étoit donc plus embarrassé que de la conduite de madame de Chesterfield, de qui les gracieusetés se déclaroient un peu trop hautement à son gré. Mais tandis qu'il étoit discrètement occupé à régler le penchant qu'elle marquoit en sa faveur, et à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnoit audience à ceux du duc de York; et qui plus est, leur faisoit des réponses assez favorables.

Il crut s'en appercevoir, comme tout le monde; mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moyen de croire ses yeux, sur ce que ceux de la Chesterfield sembloient dire à ce nouveau rival ! Il ne trouvoit pas de vraisemblance à se figurer qu'un esprit comme le sien pût avoir du goût pour des manieres dont ils avoient mille fois ri tête à tête; mais, ce qu'il jugeoit encore moins possible étoit, qu'elle voulût commencer une autre aventure, sans avoir mis la dernière main à celle où ses avances l'avoient engagée. Cependant, il se mit à l'observer de plus près; et toutes les découvertes qu'il fit par ses observations, lui firent voir que, si elle

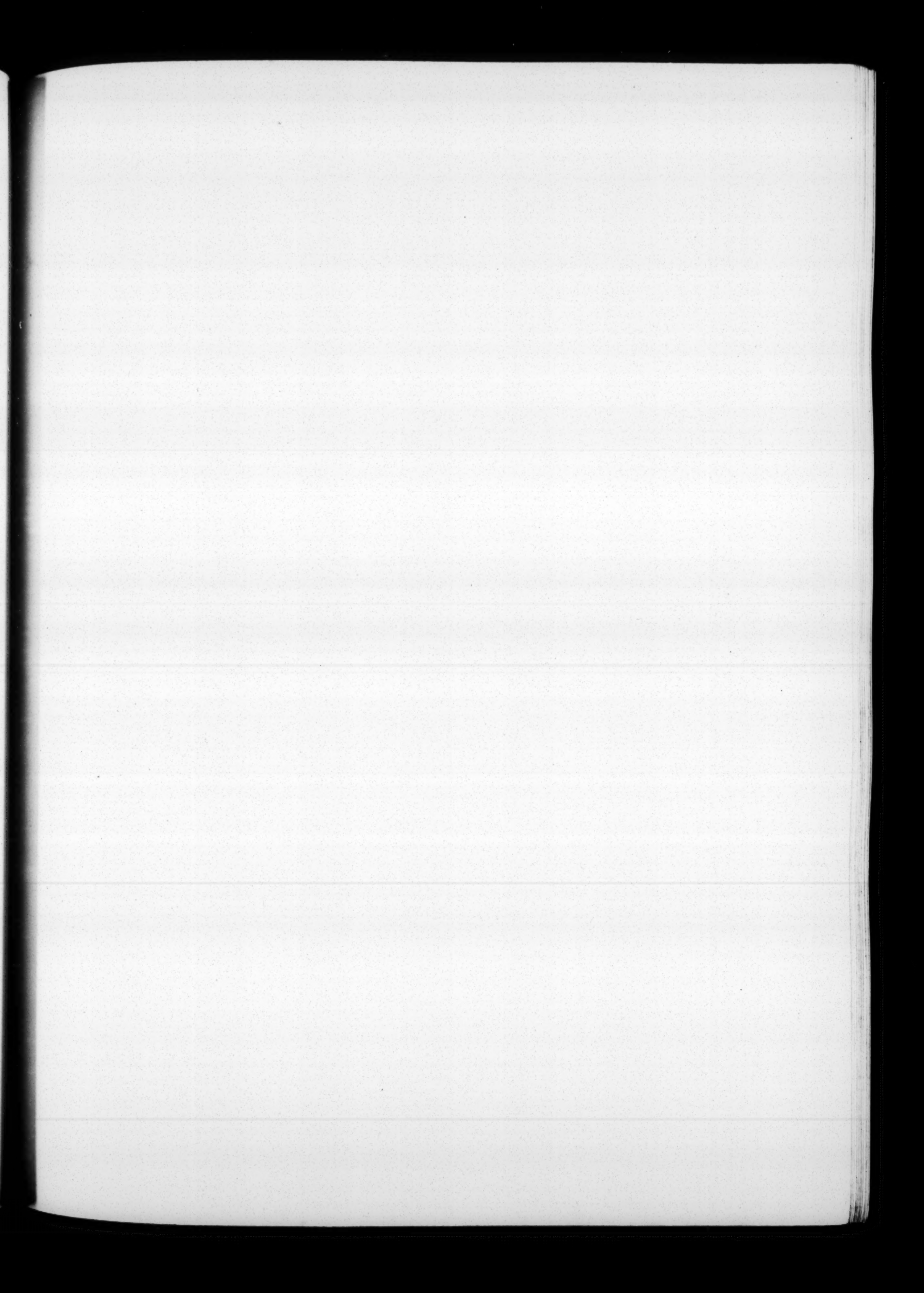
ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots ; mais elle le prit si haut, et le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus sans être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fièrement, qu'il méritoit que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Mylord Chesterfield avoit pris les mêmes alarmes ; et ne doutant plus, par les observations qu'il avoit faites de son côté, qu'il n'eût trouvé l'heureux amant qui s'étoit emparé du cœur de sa femme, il se le tint pour dit ; et sans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre, avant que de prendre son parti.

Comment, après tout, rendre raison du procédé de madame de Chesterfield, si on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui, charmées de l'éclat, mettent tout en usage pour enlever la conquête d'une autre, et n'épargnent rien pour la retenir ?

Mais, avant que de passer au détail de cette aventure, jettons la vue sur les fortunes galantes de son altesse, avant la déclaration de son mariage : parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit, lorsque les faits véritables et peu connus répandent sur la digression une variété qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

Le mariage du duc de York, avec la fille du chancelier, n'avoit manqué d'aucune des circonstances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du ciel : l'intention





Harding, Del.

Pub. June. 26. 1793 by E & S Harding

J. L. C. Lasfons Sculp

DUTCHESS of YORK.

*From the Original Picture by Sir Peter Lely.
in the Collection of his Grace the Duke of Queensbury.*

de part et d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins, et le point essentiel du sacrement, en avoient été.

Quoique l'épouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avoit rien à la cour de Hollande qui l'effaçât, le duc, dans les premières douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, sembloit ne souhaiter le rétablissement du roi, que pour le déclarer avec éclat : mais, dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchoit de si près au trône ; que la possession de mademoiselle Hyde n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre, si fertile en beautés, étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la cour du roi son frère ; et qu'il se voyoit l'unique exemple d'un prince, qui, d'une élévation suprême, fût descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paroissoit horriblement mal assorti de toutes les manières : Il se souvint que Jermyn ne l'avoit engagé dans un commerce avec mademoiselle Hyde, qu'après lui avoir fait voir, par certains petits exemples, la facilité d'y réussir : Il envisageoit son mariage comme un attentat contre le respect et l'obéissance qu'il devoit au roi. L'indignation qu'en auroit la cour et tout le royaume s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du roi sur une chose qu'il sembloit par mille raisons être obligé de lui refuser. D'un autre côté, se présentoient les larmes et le désespoir de la pauvre Hyde ; mais plus que cela, les remords d'une conscience, dont la délicatesse commençoit dès-lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à mylord Falmouth, et le consulta sur le parti qu'il devoit prendre : Il

ne pouvoit mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour mademoiselle Hyde. Falmouth lui soutint d'abord, non-seulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impossible qu'il y eût jamais songé ; qu'un mariage étoit nul pour lui sans le consentement du roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable ; mais que c'étoit une moquerie de mettre en jeu la fille d'un petit avocat, que la faveur du roi venoit de faire pair du royaume sans noblesse, et chancelier sans capacité ; qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiraient à fond de la conduite que mademoiselle Hyde avoit tenue avant qu'il la connût ; et que pourvu qu'il ne leur dît point que la chose fût déjà faite, il auroit bientôt de quoi se déterminer.

Le duc de York consentit, et mylord Falmouth, ayant assemblé son conseil et ses témoins, les mena dans le cabinet de son altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur vouloit. Ces messieurs étoient le comte d'Arran, Jermyn, Talbot et Killebrew, tous gens d'honneur ; mais qui préféroient infiniment celui du duc de York à celui de mademoiselle Hyde, et qui de plus étoient révoltés, avec toute la cour, contre l'insolente autorité du premier ministre.

Le duc leur dit, après une espece de préambule, que quoiqu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour mademoiselle Hyde, ils pouvoient ignorer à quels engagements cette tendresse l'avoit porté ; qu'il se croyoit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pu lui donner ; mais que comme l'innocence des personnes de son âge étoit exposée d'ordinaire aux médisances d'une cour, et que de certains bruits, faux ou véritables,



S. Harding del.

W. N. Gardiner sculp.

THE COUNTESS OF OSSORY.

From a Print after Weyling.

s'étoient répandus au sujet de sa conduite, il les prioit comme amis, et leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire sincèrement ce qu'ils en savoient, d'autant qu'il étoit résolu de régler sur leurs témoignages, les desseins qu'il avoit pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, et l'on fit semblant de n'oser prononcer sur une matiere si sérieuse et si délicate; mais le duc de York ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savoit, et peut-être ce qu'il ne savoit pas, de la pauvre Hyde: On y joignit toutes les circonstances qu'il falloit, pour appuyer le témoignage.

Par exemple, le comte d'Arran, qui parla le premier, déposa, que dans la galerie de Hons-laerdyk, où la comtesse d'Ofsory, sa belle-sœur, et Jermyn, jouoient un jour aux quilles, mademoiselle Hyde avoit fait semblant de se trouver mal, et s'étoit retirée dans une chambre au bout de la galerie; que lui, déposant, l'avoit suivie, et que lui ayant coupé son lacet, pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir, ou pour la désennuyer.

Talbot dit, qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du chancelier, tandis qu'il étoit au conseil, à telles enseignes, que n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étoient sur la table, qu'à celle qui les occupoit alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille, sur une dépêche de quatre pages, et que le singe du roi, qu'on accusoit de ce désordre, en avoit été long-tems en disgrâce.

Jermyn indiqua plusieurs endroits où il avoit eu des audiences longues et favorables. Cependant, tous ces chefs d'accusation ne rouloient que sur quelques tendres privautés, ou

tout au plus, sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce.

Mais Killegrew, voulant renchérir sur ces foibles dépositions, dit tout net, qu'il avoit eu l'honneur de ses bonnes grâces : Il avoit l'esprit vif et badin, et savoit donner un tour agréable à ses récits, par des figures gracieuses et sensibles : Il asura qu'il avoit trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet construit au-dessus de l'eau, à toute autre fin que d'être favorable aux expressements amoureux ; qu'il avoit eu pour témoins de son bonheur trois ou quatre cignes, qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vu qu'elle y alloit souvent, et qu'elle s'y plaisoit fort.

Le duc de York trouva cette dernière accusation outrée, persuadé qu'il avoit par-devers lui des preuves suffisantes du contraire : Il remercia de leur franchise messieurs les témoins à bonne fortune, leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venoient de lui déclarer, et passa dans l'appartement du roi.

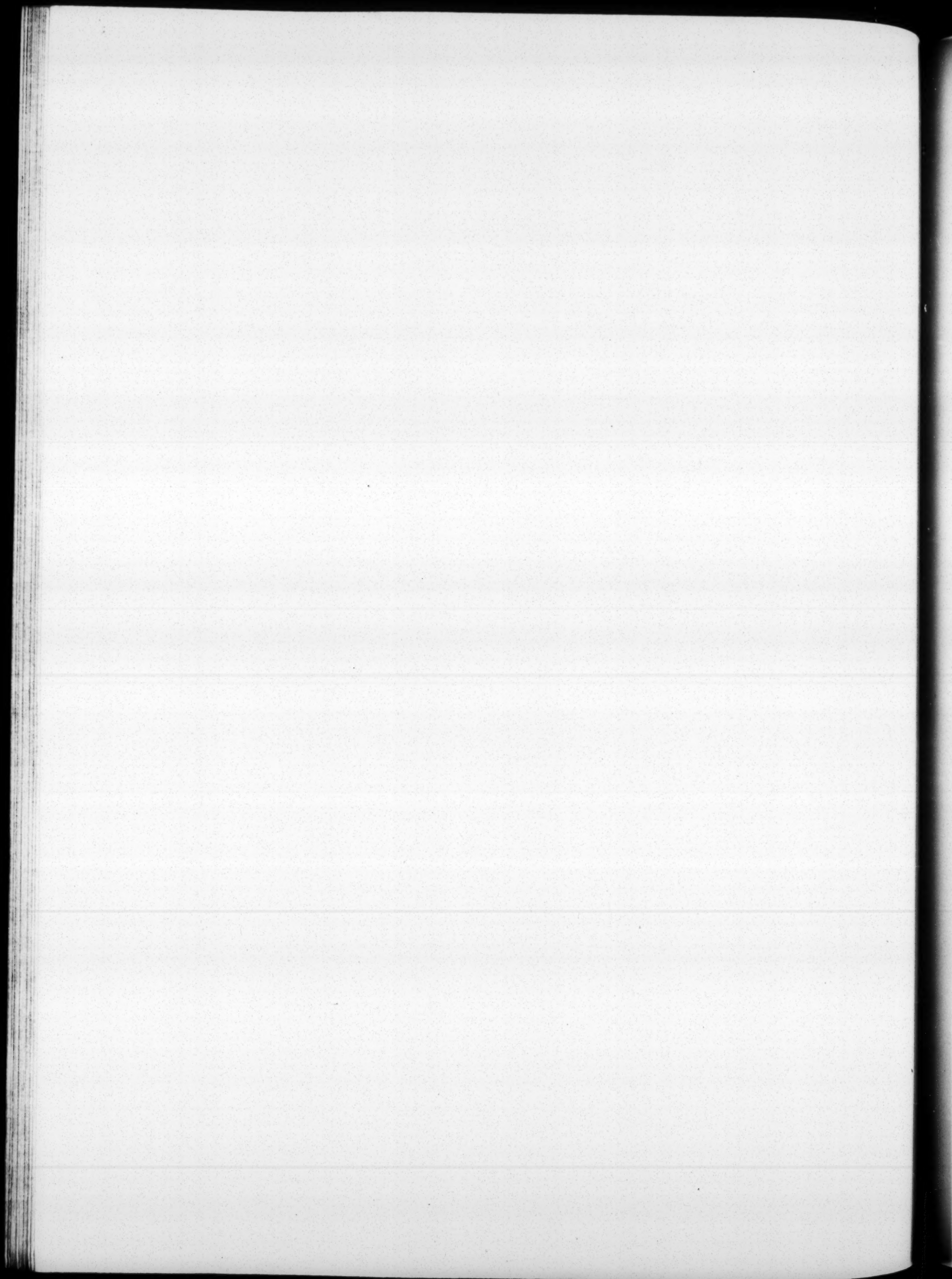
Dès qu'il fut dans son cabinet, mylord Falmouth, qui l'avoit suivi, conta ce qui venoit de se passer au comte d'Osory, qu'il trouva chez le roi. Ils se doutèrent bien de ce qui faisoit la conversation des deux frères, car elle fut longue. Le duc de York, en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutèrent point que tout n'allât mal pour la pauvre Hyde. Mylord Falmouth commençoit à s'attendrir de sa disgrâce, et se repentoit un peu de la part qu'il y avoit eue, lorsque le duc de York lui dit de se trouver avec le comte d'Osory chez le chancelier, dans une heure.



S Harding del.

J Parker sculp.

EARL OF OSSORY.



Ils furent un peu surpris qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouverent, à l'heure marquée, son altesse dans la chambre de mademoiselle Hyde : Ses yeux paroïsoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le chancelier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque chose : Ils ne douterent point que ce ne fût de rage et de désespoir. Le duc de York leur dit, de cet air content et serein dont on annonce les bonnes nouvelles : " Comme vous êtes les deux hommes de la cour que j'estime le plus, je veux que vous ayez les premiers l'honneur de saluer la duchesse de York : la voilà."

La surprise ne servoit de rien, et l'étonnement n'étoit pas de saison dans cette conjoncture : Ils en étoient pourtant si remplis, que pour s'en cacher, ils se jetterent promptement à genoux pour lui baiser la main, qu'elle leur tendit avec autant de grandeur et de majesté, que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, et toute la cour s'empresça par devoir à lui témoigner des respects, qui devinrent très sinceres dans la suite.

Les petits maîtres, qui avoient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyoient, se trouverent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures ; et quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte : cependant ils n'en eurent que la peur.

La duchesse de York, instruite de tout ce qui s'étoit dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer, par toutes sortes de gracieusetés et

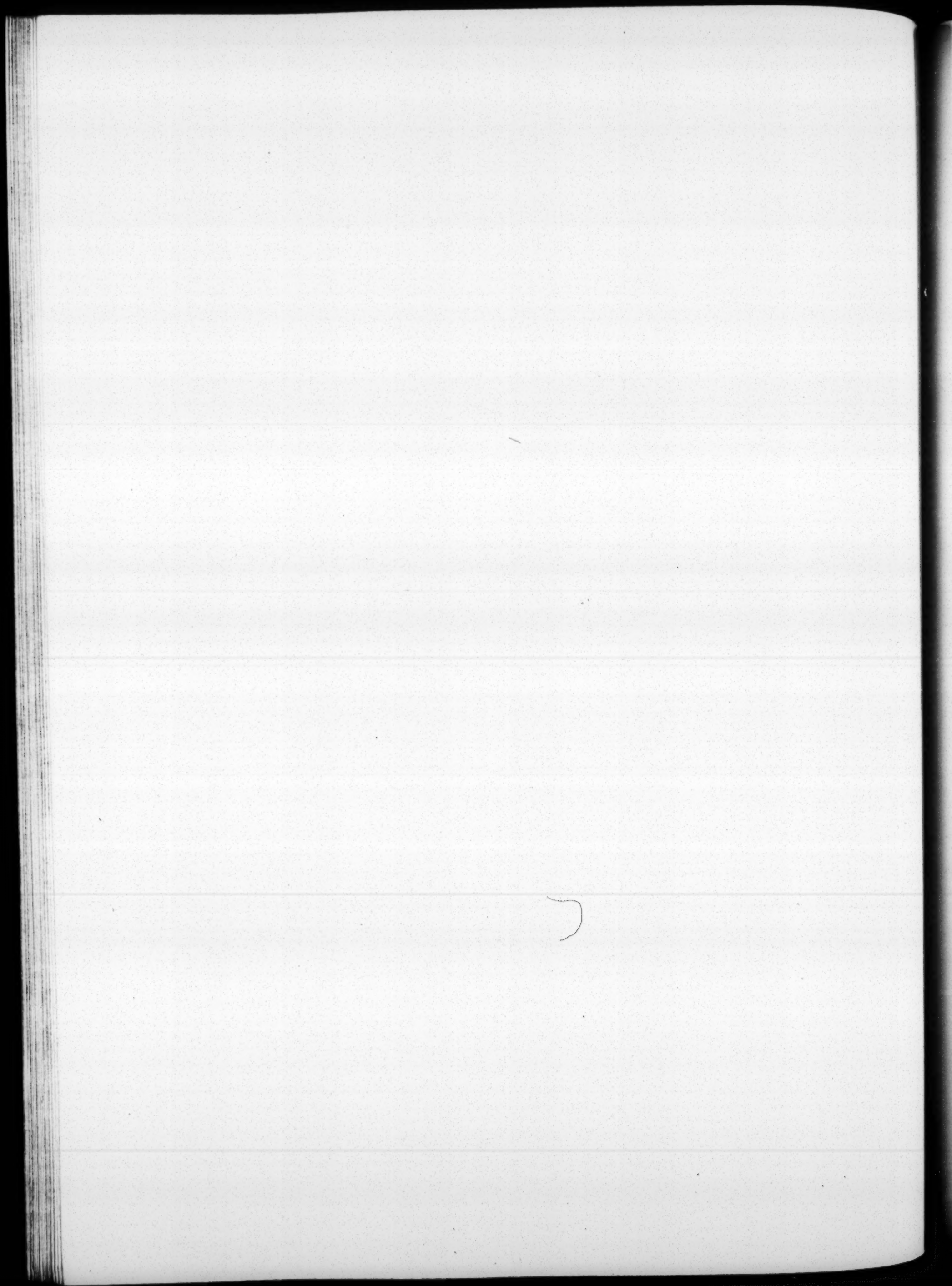
de bons offices, ceux qui l'avoient attaquée par des endroits si sensibles : Jamais elle ne leur en parla que pour louer leur zele, et pour leur dire, que rien ne marquoit plus le dévouement d'un honnête homme, que de prendre un peu sur sa probité, pour donner aux intérêts d'un maître ou d'un ami. Rare exemple de prudence et de modération, non-seulement pour le sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de philosophie dans le nôtre!

Le duc de York, ayant mis sa conscience en repos par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à son inconstance, en vertu de ce généreux effort: Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa main. Ce fut madame de Carnegy, qui s'étoit trouvée sous la main de bien d'autres : Elle étoit encore assez belle, et sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir son nouvel amant. Tout alla le mieux du monde, pendant quelque-tems. Mylord Carnegy, son époux, étoit encore en Ecosse ; mais, son pere étant mort subitement, il en revint aussi subitement, avec le nom de Southesk, que sa femme haïssoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisoit pendant son absence : Il ne voulut point faire le jaloux d'abord ; mais comme il étoit bien aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenoit l'œil sur ceux de sa femme. Il y avoit long-tems que les choses étoient entre elle et le duc de York, à ne plus s'amuser à la bagatelle : cependant, comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes ; c'est-à-dire, tou-



S. Harding Del. London Pub. Oct. 6. 1792 by E. & S. Harding Pall Mall. L. L. Claessens Sc.

LADY SOUTHESK.



jours accompagné de quelqu'un, pour y donner un air de visite.

En ce tems-là Talbot revint de Portugal : Ce commerce s'étoit établi pendant son absence ; et, sans savoir ce que c'étoit que madame Southesk, il apprit que son maître en étoit amoureux.

Il y fut mené, pour figurer, à quelques jours de-là : Le duc le présenta : Quelques complimens se firent de part et d'autre ; après lesquels il crut devoir laisser à son altesse la liberté de faire le sien, et se retira dans l'anti-chambre. Cette anti-chambre donnoit sur la rue : Talbot se mit à la fenêtre pour y regarder les passants.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions ; mais il étoit si sujet aux distractions et aux inadvertences, qu'il avoit laissé bonnement à Londres la lettre de complimens, dont le duc l'avoit chargé pour l'infante de Portugal, et ne s'en étoit aperçu que dans le tems qu'on le menoit à son audience.

Il étoit donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lorsqu'il vit arrêter un carrosse à la porte, sans s'en mettre en peine, et moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, et qu'il entendit bientôt monter.

Le diable, qui ne devoit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit mylord Southesk en personne. On avoit eu soin de renvoyer l'équipage de son altesse, parce que la Southesk avoit assuré que son époux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours, et aux taureaux : spectacles qui l'amusoient agréablement, et dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il

n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne compagnie au logis, n'y voyant aucun carrosse ; mais s'il fut d'abord surpris de voir Talbot tranquillement assis dans l'anti-chambre de sa femme, son étonnement ne dura guère. Talbot ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandre ; et sans s'imaginer qu'il eût changé de nom : “ Eh, bon jour, Carnegy, “ bon jour, mon gros cochon, lui dit-il en lui tendant la main : “ d'où diable sors-tu, qu'on ne t'a point vu depuis Bruxelles ? “ Que viens-tu faire ici ? N'en voudrois-tu point aussi à la “ Southesk ? Si cela est, mon pauvre ami, tu n'as qu'à tirer “ pays ; car je t'apprends que le duc de York en est amoureux, “ et je te veux bien confier, qu'à l'heure que je te parle, il est “ là-dedans, qui lui en dit deux mots.”

Southesk interdit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles questions. Talbot le mit dehors comme son ami ; et comme son serviteur, lui conseilla de chercher fortune ailleurs. Southesk, ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carrosse ; et Talbot, charmé de l'aventure, mouroit d'envie que le duc sortît pour lui en faire le récit : Mais il fut bien surpris de trouver que le conte n'avoit plus rien de plaisant pour ceux qui y étoient de quelque chose ; sur-tout il trouva fort mauvais, que cet animal de Carnegy n'eût changé de nom, que pour s'attirer la confiance qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le duc de York n'eut pas grand regret : et bien lui prit de son indifférence ; car, le traître Southesk se mit à préparer une vengeance, par laquelle, sans employer le fer ni le poison, il eut tiré quelque



S. Harding del.

F. Bartolozzi Esq. RA. sculp.

Pub^d Dec^r 27. 1798. by E. & S. Harding. Pall Mall.

LADY ROBERT.



S Harding del

W N Gardiner sculp

LORD ROBERTS.

afterwards

CARL OF RADNOR.

satisfaction de ceux qui l'avoient offensé pour peu que leur intrigue eut encore duré.

Il chercha dans les lieux les plus infames le mal le plus infame qu'ils pussent fournir, et le trouva ; mais sans être vengé qu'à demi : car, après avoir passé par les remèdes extrêmes pour s'en faire, madame sa femme ne fit que lui rendre son présent, n'ayant plus de commerce avec celui pour lequel on l'avoit industrieusement préparé.

Madame Robarts brilloit en ce tems-là. Sa beauté frappoit d'abord : cependant, avec tout l'éclat des plus vives couleurs ; avec tout celui de la jeunesse ; avec tout ce qui rend une femme ragoutante, elle ne touchoit pas. Le duc de York n'auroit pas laissé d'y trouver son compte, si des difficultés presque invincibles n'eussent fait échouer ses bonnes intentions pour elle. Mylord Robarts, mari de la belle, étoit un vieux sacripante, incommode et reveche au possible, amoureux à la desesperer ; et, pour surcroît de malediction, resident perpetuel auprès de sa personne.

Elle s'aperçut de l'attention que son altesse avoit pour elle, et laissa voir qu'elle étoit assez portée à la reconnoissance. Cela redoubla les empressements et toutes les marques de tendresse qu'il put lui donner de loin ; mais l'éternel Robarts redoublant de vigilance et d'assiduité à mesure que les approches se faisoient, on eut recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tacha de l'émouvoir par l'avarice et l'ambition : Des personnes qui avoient part à sa confiance lui dirent, qu'il ne tiendrait qu'à lui que madame Robarts, si digne d'être à la cour, n'y fut reçue dans un poste considerable auprès de la

reine ou de la duchesse. On le sonda sur un gouvernement dans sa province : on lui proposa de vouloir bien se charger du bien que le duc de York avoit en Irlande, dont on lui laissoit la disposition absolue, moyennant qu'il partit en diligence pour n'y rester qu'autant qu'il le jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces propositions : il en comprit tout l'avantage ; mais l'ambition et l'avarice eurent beau le tenter, il ne les ecouta pas, et jamais le maudit vieillard ne voulut etre cocu. Ce n'est pas toujours l'aversion ni la peur qu'on en a qui garantissent de la destinée : Le vilain le savoit à merveille : C'est pourquoi, sous pretexte d'un pelerinage à Sainte Winyfrede, vierge et martyre, qui communiquoit la fecondité aux femmes, il n'eut point de repos qu'il n'eut mis les plus hautes montagnes du pays de Galles entre la sienne et le dessein qu'on avoit eu de faire ce miracle à Londres apres son depart.

Le duc fut quelque tems occupé des seuls plaisirs de la chafse, ou du moins ce ne fut que par des amusemens passagers qu'il donna dans ceux de l'amour ; mais ces gouts s'étant passés avec le souvenir de madame Robarts, ses regards et ses voeux se tournerent vers mademoiselle Brook ; et ce fut au fort de cette poursuite que madame de Chesterfield se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire en reprenant la suite de son histoire.

Le comte de Bristol, ambitieux et toujours inquiet, avoit essayé toutes sortes de moyens pour se mettre en crédit auprès du roi. Comme c'étoit ce même Digby, dont Busby fait mention dans ses annales, il suffira de dire, qu'il n'avoit pas

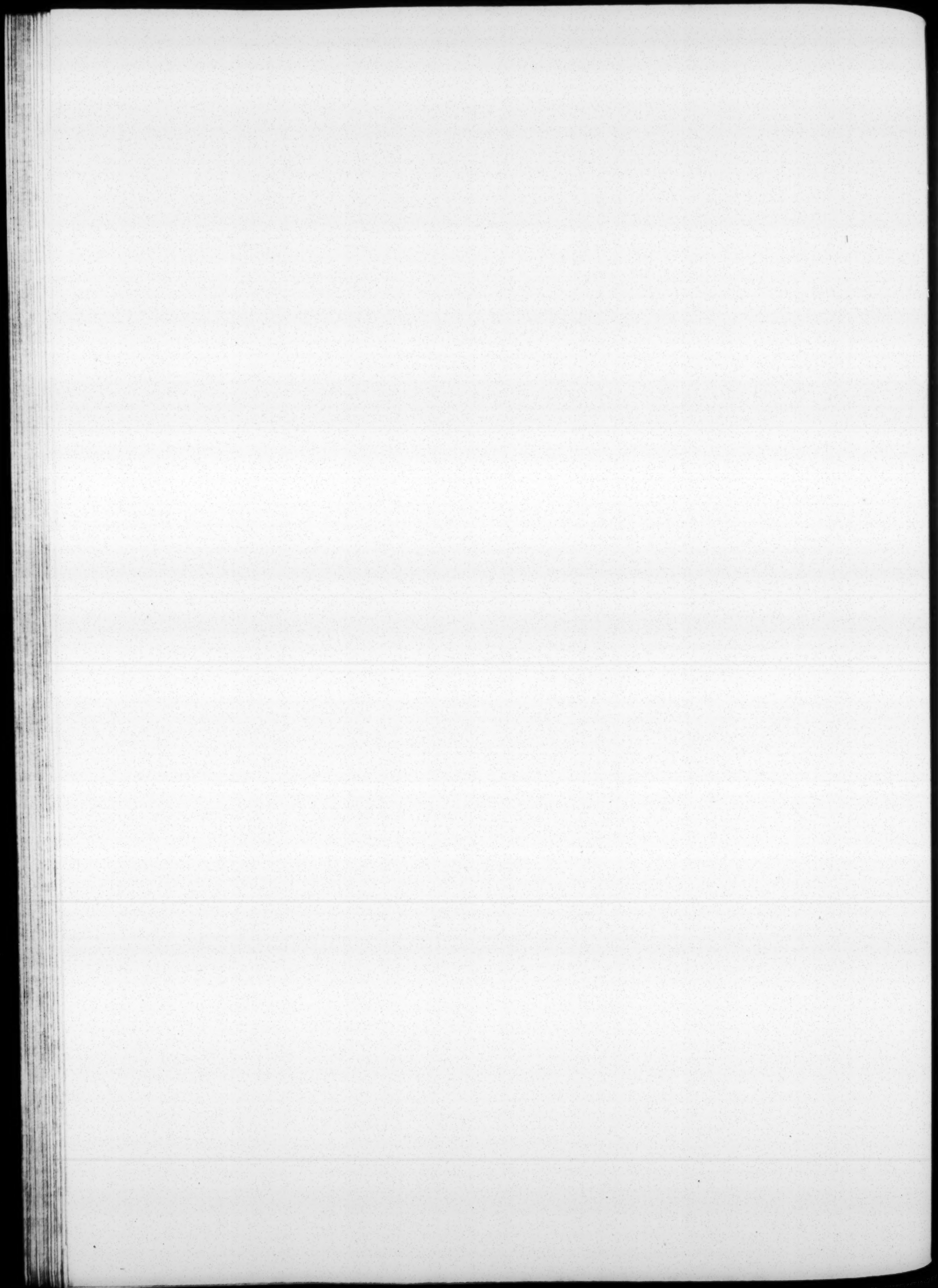


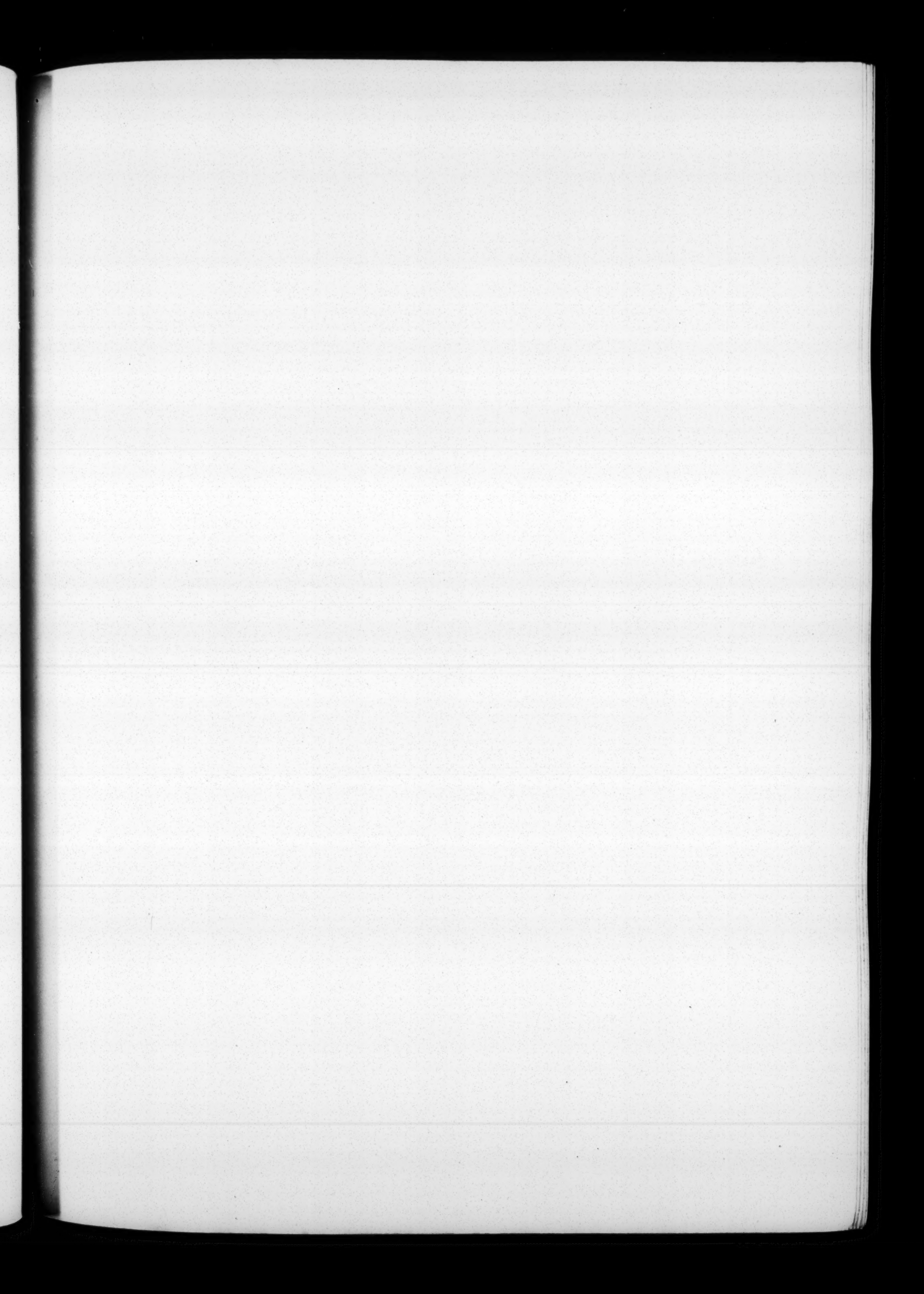
J. Harding del.

Clamp. sculp.

GEORGE LORD FITZROY,

EARL OF EGLAR.







S. Harding del: Pub^d April 30th by S. Harding, N^o 102. Pall Mall.

MISS BROOKS, afterwards LADY WHITMORE.

changé de caractère: il savoit que l'amour et les plaisirs gouvernoient un maître qu'il gouvernoit à l'exclusion du chancelier; ainsi c'étoit fêtes sur fêtes chez lui: le luxe et la délicatesse regnoient dans ces repas nocturnes, qui sont l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étoient mesdemoiselles Brook, ses parentes: Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour, et pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au roi. Bristol voyoit les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet; mais la Castelmaine, nouvellement en possession de toute la tendresse du roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis, en méprisant mademoiselle Stewart. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les parties, elle les troubla. Le comte de Bristol n'eut qu'à rengâiner ses desseins, et mademoiselle Brook ses avances: Le roi n'osoit plus y songer; mais monsieur son frere voulut bien se charger de son refus; et mademoiselle Brook accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au ciel de disposer autrement d'elle: ce qui arriva bientôt de cette maniere.

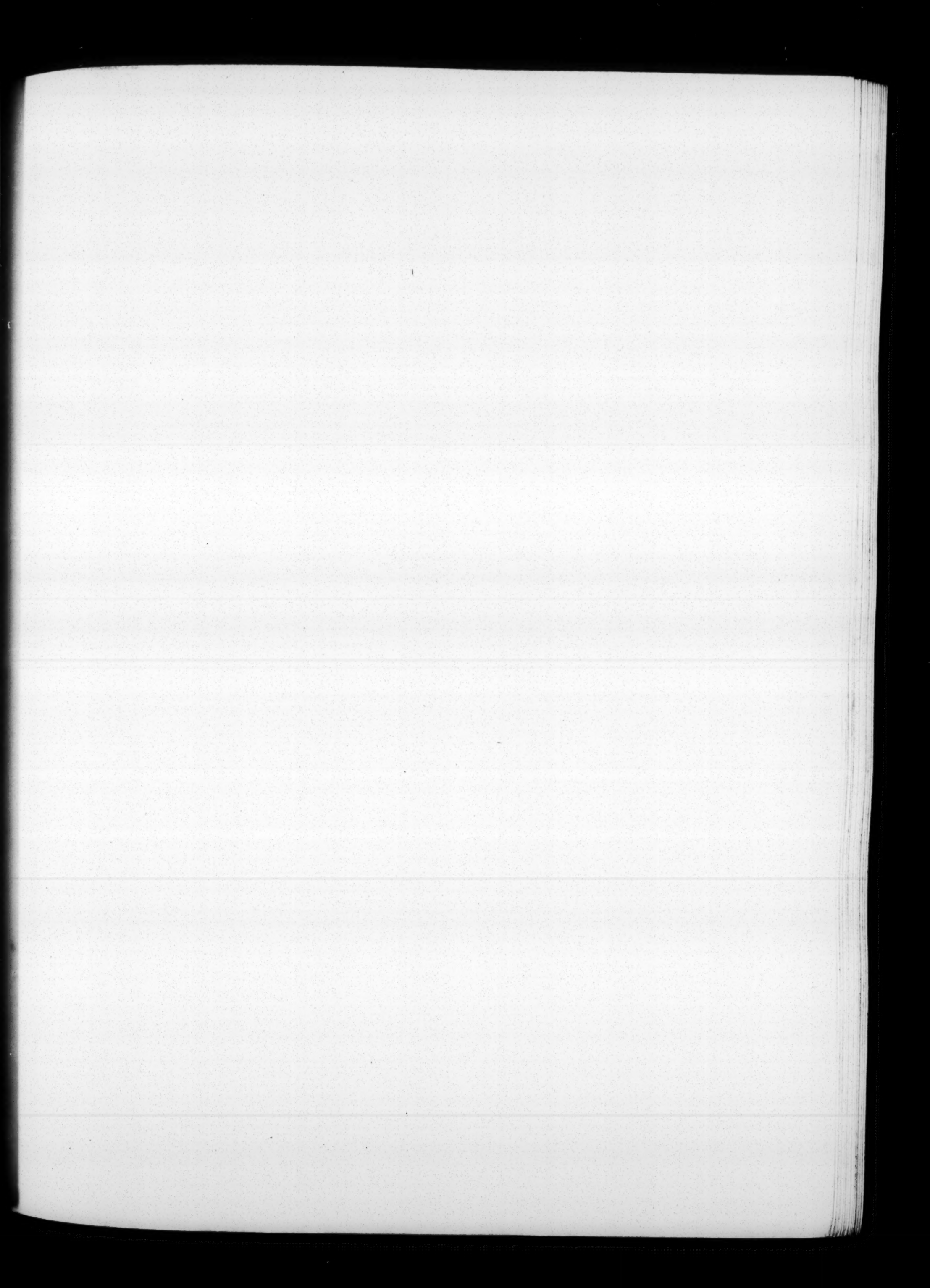
Le chevalier Denham, comblé de richesses aussi bien que d'années, avoit passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs, que sans scrupule on se permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits pour les ouvrages d'esprit: Satyrique et goguenard dans ses poésies, il n'y pardonnoit, ni aux froids écrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouse: Tout y respiroit les bons mots et les contes agréables; mais sa raillerie la plus fine et la plus piquante rouloit d'ordi-

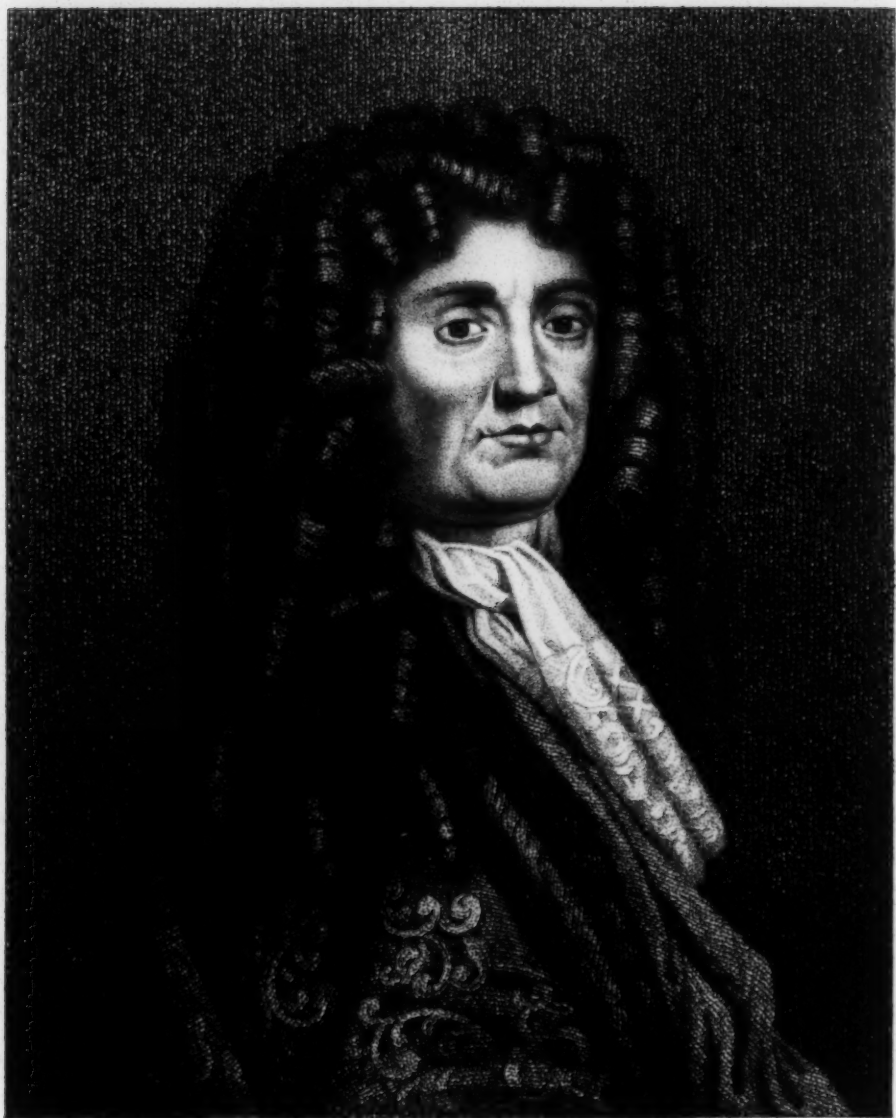
naire sur les aventures du mariage ; et, comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans sa jeunesse, il prit pour femme, à l'âge de soixante et dix-neuf ans, cette mademoiselle Brook dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le duc de York l'avoit un peu négligée quelque tems auparavant ; mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillèrent ses empressements : Elle, de son côté, lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur, auquel mille égards s'étoient opposés avant son mariage : Elle vouloit être de la cour ; et, pour la promesse qu'elle exigeoit d'être dame du palais de la duchesse, elle étoit sur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorsque la Chesterfield, au milieu de ce traité, fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son amant, pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le duc qu'aux assemblées publiques, il falloit de nécessité qu'elle y fît de grands frais en avances, pour le séduire ; et comme c'étoit le lorgneur le moins circonspect de son tems, toute la cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite n'étoient pas les moins intéressés : Hamilton et mylord Chesterfield les observoient de près ; mais la Denham, piquée de ce qu'on avoit couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa rivale. Hamilton s'étoit flatté jusquelà, que la vanité seule intéressoit le cœur de madame de Chesterfield dans cette aventure ; mais il fut bientôt détrompé : de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette in-





S. Harding Del.

Van Den Bergh Sc.

FRANCESCO CORBETTA.

trigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries qu'on croit sans conséquence: Le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement; il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite.

Tout respiroit à la cour, comme on l'a déjà dit, les jeux, les plaisirs, et tout ce que les penchans d'un prince tendre et galant inspirent de magnificence et de politesse: Les beautés vouloient charmer, et les hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun enfin faisoit valoir ses talens le mieux qu'il pouvoit: Les uns se signaloient par la danse; d'autres par l'air et la magnificence; quelques-uns par l'esprit; beaucoup par la tendresse, et peu par la constance. Il y avoit un certain Italien à la cour, fameux pour la guitare: Il avoit du génie pour la musique; et c'est le seul qui de la guitare ait pu faire quelque chose; mais sa composition étoit si gracieuse et si tendre, qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les instrumens. La vérité est que rien n'étoit plus difficile que de jouer à sa manière: Le goût du roi pour ses compositions avoit tellement mis cet instrument à la mode, que tout le monde en jouoit bien ou mal; et sur la toilette des belles, on étoit aussi sûr de voir une guitare, que d'y trouver du rouge et des mouches. Le duc de York en jouoit passablement, et le comte d'Arran, comme Francisco lui-même: Ce Francisque venoit de faire une sarabande, qui charmoit ou désoloit tout le monde; car toute la guitarerie de la cour se mit à l'apprendre; et dieu sait la raclerie universelle que c'étoit! Le duc de York prétendoit ne la pas bien savoir, et pria mylord Arran

de la jouer devant lui. Madame de Chesterfield avoit la meilleure guitare d'Angleterre : Le comte d'Arran, qui vouloit jouer de son mieux, mena son altesse à l'appartement de madame sa sœur : Elle étoit logée à la cour, chez le duc d'Ormond son pere, et cette merveilleuse guitare y logeoit avec elle. Je ne sais si la chose avoit été concertée ; mais il est certain qu'ils trouverent la dame et la guitare au logis : Ils y trouverent aussi mylord Chesterfield, tellement effrayé de cette visite inopinée, qu'il fut quelque tems avant que de songer à se lever, pour la recevoir avec le respect qu'il lui devoit.

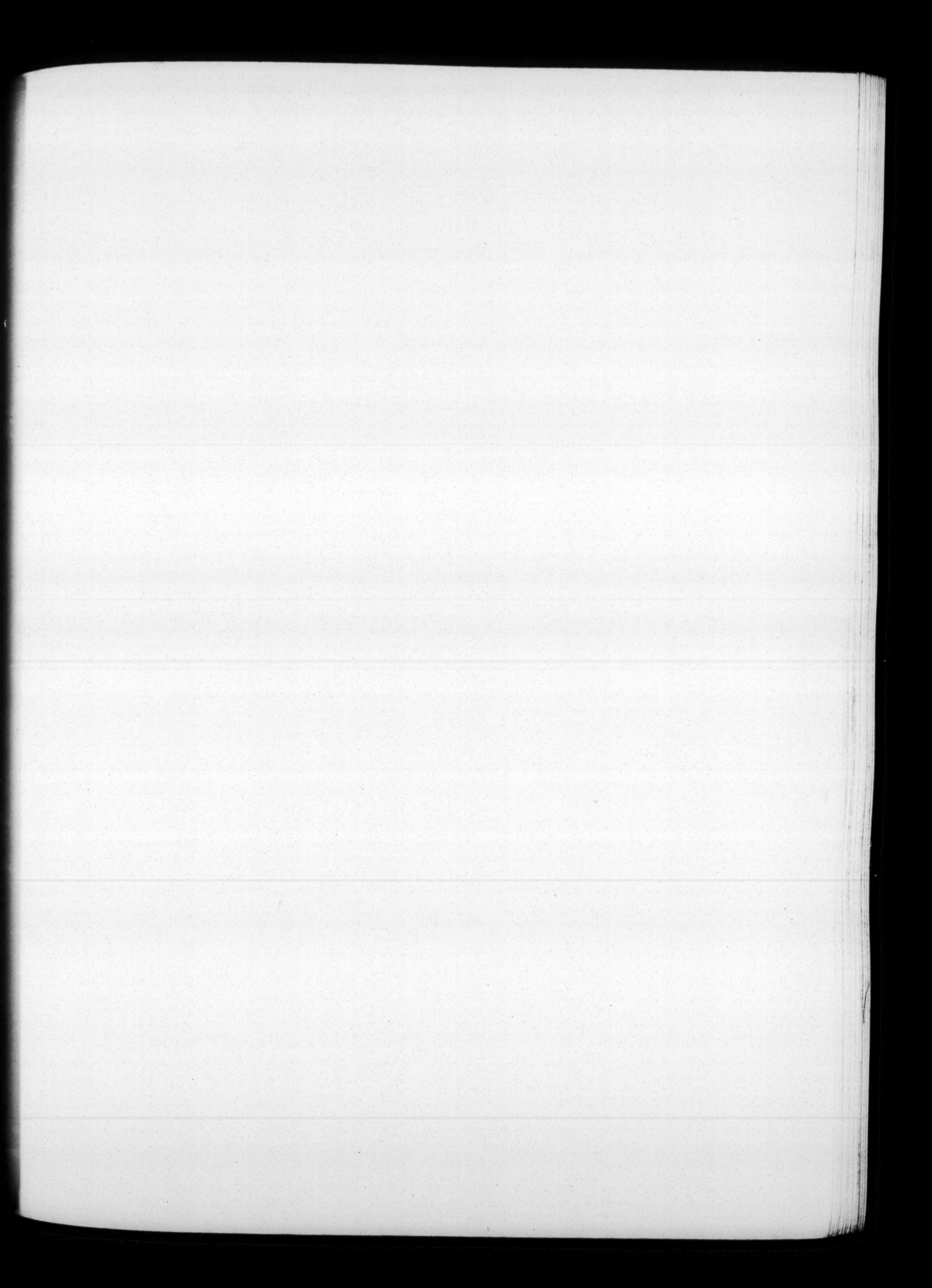
La jalousie lui monta d'abord à la tête, comme une vapeur maligne : Mille soupçons plus noirs que l'encre s'emparèrent de son imagination : Ils ne firent que croître et embellir ; car, tandis que le frere jouoit de la guitare, la sœur jouoit de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemi en campagne. Cette sarabande fut répétée plus de vingt fois : Le duc assura qu'on ne pouvoit mieux jouer : La Chesterfield se récria sur la piece ; mais son époux, qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la jouoit, la trouva détestable. Cependant, quoiqu'il souffrît mort et passion de ce qu'il falloit se contraindre, tandis qu'on se contraignoit si peu devant lui, il étoit résolu de voir à quoi cette visite aboutiroit ; mais il n'en fut pas le maître. Comme il avoit l'honneur d'être chambellan de la reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit : Son premier mouvement fut de dire qu'il étoit malade : le second, de croire que la reine, qui l'envoyoit chercher si mal-à-propos, étoit du complot : Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme soupçonneux,

et toutes les irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la reine. Les alarmes sont pour les jaloux ce que les désastres sont pour les malheureux : Ils arrivent rarement seuls, et ne cessent jamais de persécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une audience que la reine donnoit à sept ou huit ambassadeurs de Moscovie. A peine commençoit-il à maudire les Moscovites, que son beau-frere parut, et s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'ambassade : Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laisser ensemble; et, dans son cœur, il lui en sut le gré que méritoit ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner sur le champ ce qu'il pensoit d'une telle conduite : Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa femme, que ce qu'il venoit de voir; mais, avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi se persuader qu'on avoit profité de son absence, et de l'honnêteté de son officieux beau-frere. Il passa tranquillement cette nuit; et comme il falloit ou crever, ou communiquer ses chagrins et ses conjectures, il ne fit que rêver et se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park : Il fut à la cour; il cherchoit quelqu'un, et s'imaginoit qu'on devinoit le sujet du trouble qui l'agitoit : Il évitoit tout le monde; mais à la fin Hamilton se trouvant sur son chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit : l'ayant prié qu'ils pussent faire un tour de promenade ensemble à Hyde-Park, il le prit dans son carrosse, et ils arriverent au cours en grand silence de part et d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune et tout rêveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'appercevoir de ce que tout le monde voyoit depuis long-tems. Chesterfield, après un petit préambule qui ne signifioit pas grand'chose, lui demanda comme ses affaires alloient auprès de madame de Castelmaine. Hamilton, qui vit bien que cette question n'alloit pas au fait, ne laissa pas de l'en remercier ; et comme il méditoit quelque réponse : " Madame votre cousine, lui dit Chesterfield, est extrêmement coquette, et il ne tiendrait qu'à moi de croire qu'elle n'est pas extrêmement sage." Hamilton trouva ce dernier article un peu fort ; et s'étant mis à le réfuter : " Mon dieu, lui dit mylord Chesterfield, vous voyez, aussi bien que toute la cour, les airs qu'elle se donne : Les maris sont tous les derniers à qui l'on parle de ce qui les regarde ; mais ils ne sont pas toujours les derniers à s'en appercevoir. Je ne suis pas surpris, que m'ayant fait d'autres confidences, vous m'ayez caché celle-là ; mais, comme je me flatte de quelque part dans votre estime, je serois fâché que vous crussiez que je suis assez sot pour ne rien voir, quoique je sois assez honnête pour ne rien dire. Cependant on outre tellement les choses, qu'il faut à la fin prendre un parti : Dieu me préserve de faire le jaloux, le personnage est odieux ; mais aussi je ne prétends pas qu'une patience ridicule me rende la fable de la ville : Soyez donc juge par les choses que je vais vous dire, si je dois m'armer d'indolence, ou si je dois prendre des mesures pour m'en garantir.

" Son altesse me fit hier l'honneur de venir voir ma femme. Hamilton tressaillit à ce début. Oui, poursuivit l'autre, elle





Harding del.

W. N. Gardiner sculp.

ELIZABETH BUTLER,

COUNTESS OF CHESTERFIELD.

“ se donna cette peine, et monsieur d'Arran prit celle de nous
 “ l'amener. N'admirez-vous pas qu'un homme de sa nais-
 “ sance fasse un tel personnage ? Quelle fortune peut-il es-
 “ pérer auprès de celui qui l'emploie à ces indignes services ?
 “ Mais il y a long-tems que nous le connoissons pour la plus
 “ pauvre espece d'Angleterre, avec sa guitare et ses autres
 “ nigauderies.” Chesterfield, après cette légère ébauche du
 mérite de son beau-frere, se mit à conter les observations qu'il
 avoit faites pendant sa visite, et lui demanda ce qu'il croyoit
 de son cousin d'Arran, qui les avoit si bonnement laissés en-
 semble. “ Cela vous surprendra donc ? ” poursuivit-il : “ Or,
 “ écoutez si j'ai raison de croire que la fin de cette belle visite
 “ se soit passée dans la dernière innocence. Madame de
 “ Chesterfield est aimable, il en faut convenir ; mais il s'en
 “ faut beaucoup qu'elle soit aussi merveilleuse qu'elle se l'ima-
 “ gine. Vous savez qu'elle a le pied vilain ; mais vous ne sa-
 “ vez pas qu'elle a la jambe encore plus vilaine. Pardonnez-
 “ moi, disoit Hamilton, en lui-même. Et l'autre continuant
 “ sa description, elle l'a grosse et courte, poursuivit-il ; et
 “ pour diminuer ces défauts, autant que cela se peut, elle ne
 “ porte presque que des bas verts.” Hamilton ne pouvoit de-
 viner à quoi diable tout cela visoit ; et Chesterfield devinant
 sa pensée : “ Donnez-vous un peu de patience, lui dit-il, je
 “ me trouvai hier chez mademoiselle Stewart, après l'audience
 “ de ces damnés Moscovites : Le roi venoit d'y arriver ; et
 “ comme si le duc eût juré de me poursuivre par-tout, ce
 “ jour-là, il vint un moment après : La conversation roula
 “ sur la figure extraordinaire des ambassadeurs : Je ne sais où

“ ce fou de Crofts avoit pris que les Moscovites avoient tous
“ de belles femmes, et que leurs femmes avoient toutes la
“ jambe belle. Le roi soutint qu’il n’y en avoit point de si
“ belle que celle de mademoiselle Stewart : Elle, pour sou-
“ tenir la gageure, se mit à la montrer jusqu’au-dessus du ge-
“ nou. On étoit prêt de se prosterner pour en adorer la
“ beauté ; car effectivement, il n’y en a point de plus belle :
“ Mais le duc tout seul se mit à la critiquer. Il soutint qu’elle
“ étoit trop menue, et prononça qu’il n’y avoit rien de tel
“ qu’une jambe plus grosse et moins longue ; et conclut enfin
“ qu’il n’y avoit point de salut pour une jambe sans bas verds.
“ C’étoit, selon moi, déclarer qu’il en venoit de voir, et qu’il
“ en avoit encore la mémoire toute fraîche.”

Hamilton ne savoit quelle contenance tenir, pendant un récit qui lui donnoit à-peu-près les mêmes conjectures : Il haussa les épaules, en disant foiblement, que les apparences étoient souvent trompeuses ; que madame Chesterfield avoit la foiblesse de toutes les belles, qui croient que leur mérite s’établit sur le nombre des adorateurs, et que quelques airs qu’elle se fût imprudemment donnés, pour ne pas rebuter son altesse, il n’y avoit pas d’apparence qu’elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l’engager. Il avoit beau donner des consolations qu’il ne sentoit pas : Chesterfield vit bien qu’il ne pensoit rien moins que ce qu’il disoit ; mais il lui sut bon gré de la part qu’il lui voyoit prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à madame sa cousine : Le style de ce billet ne ressembloit en rien à celui des premiers qu’il lui avoit écrits : Les

reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, et tout l'attirail d'un amant qui croit gronder avec raison, composoient cette épître : Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, et jamais ses yeux ne lui témoignèrent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri; mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avoit mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui sembloit dans ce moment qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit : Son mari lui parut un visionnaire, un imposteur, et rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant; mais ces remords venoient un peu tard: il venoit de rendre son billet; et la Chesterfield avoit marqué tant d'impatience et d'empressement de trouver un moment pour le lire, après l'avoir reçu, que tout sembloit la justifier et le confondre. Elle se défit tellement qu'elle se défit d'une visite sérieuse qui l'assiégeoit, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour : Il sortit avec la compagnie; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain pour avoir une réponse à sa lettre. Il la rencontra pourtant à la cour, et ce fut la première fois depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il se tenoit à l'écart, n'osoit lever les yeux sur elle, et paroïsoit d'un embarras à faire rire, ou à faire pitié, lorsque s'étant approchée de lui : " N'est-il pas vrai, dit-elle, que vous voilà dans la situation du monde la plus sotte, pour un homme d'esprit ? " vous voudriez n'avoir point écrit: vous voudriez une ré-

“ ponce : vous n'en espérez pas ; cependant, vous la souhaitez
 “ et la craignez également : Je vous en ai pourtant fait une.”
 Elle n'eut que le tems de lui dire ces trois ou quatre mots ;
 mais ce fut d'un air et d'un regard à lui faire croire que c'étoit
 Vénus avec toutes ses graces qui venoit de lui parler. Il
 étoit auprès d'elle quand le jeu de la reine commença. Elle
 s'y mit. Il étoit en peine de savoir quand, ou par où sortiroit
 cette réponse, lorsqu'elle le pria de vouloir bien mettre quel-
 que part ses gants et son éventail : Il les reçut avec le billet
 dont il étoit question. Il n'avoit rien trouvé de sévère ni d'en-
 nemi dans le discours qu'elle lui avoit tenu ; c'est pourquoi il
 se hâta d'ouvrir son billet : voici ce qu'il y trouva.

“ Vos emportemens sont si ridicules, que c'est vous faire
 “ grace que de les attribuer à un excès de tendresse, qui vous
 “ tourne la tête. Il faut avoir bien envie d'être jaloux, pour
 “ le devenir de celui dont vous me parlez. Bon Dieu ! quel
 “ amant, pour donner de l'inquiétude à un homme d'esprit ;
 “ et quel esprit, pour s'être emparé du mien ! N'avez-vous
 “ point de honte de donner dans les visions d'un jaloux, qui
 “ n'a rapporté que cela d'Italie ! La fable des bas verds,
 “ qui s'est trouvée l'objet de ses caprices, vous a pu séduire
 “ par des circonstances si pitoyables ! Que ne s'est-il vanté,
 “ dans les confidences qu'il vous a faites, d'avoir mis en pieces
 “ ma pauvre guitare ! Cet exploit vous auroit peut être plus
 “ convaincu que tout le reste : Rentrez en vous-même ; et si
 “ vous m'aimez, louez la fortune de ce qu'une jalousie si mal
 “ fondée détourne l'attention qu'on devoit avoir sur mes sen-

“ timens pour l'homme le plus aimable et le plus dangereux
“ de la cour.”

Hamilton pensa pleurer de tendresse à ces marques d'une bonté dont il se croyoit indigne : Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce billet : il baisa trois ou quatre fois ses gants et son éventail. Le jeu fini, la Chesterfield les reçut de ses mains, et lut dans ses yeux toute la joie que son billet avoit répandue dans son ame. Il n'avoit garde de se contenter de ce que les regards avoient pu lui marquer : il courut chez lui, pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre ! Peut-être ne valoit-elle pas tant ; car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon que quand on offense ; et il s'en faut bien que le style des douceurs soit aussi touchant, dans une lettre, que celui des invectives. Quoi qu'il en soit, sa paix fut faite : leur intelligence devint plus vive après cette querelle ; et la Chesterfield, pour le rendre aussi tranquille qu'il avoit été défiant, se paroît à tous momens d'un feint mépris pour son rival, et d'une aversion sincère pour son mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il consentit qu'elle donneroit au public quelques apparences en faveur du duc, pour sauver celles de leur commerce secret. Ainsi, rien ne troubloit le repos de son cœur, que l'impatience de trouver une occasion favorable pour mettre le comble à ses vœux. Il lui sembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître : Elle s'en défendoit par les obstacles dont elle faisoit le dénombre-

ment, et qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie et tous ses empressements.

Cela lui fermoit la bouche; et, tandis qu'il y travailloit, et qu'il étoit dans l'admiration comment deux personnes, qui se vouloient tant de bien, et qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'aux souhaits, la fortune fit éclater une aventure imprévue, qui ne lui permit plus de douter, ni du bonheur de son rival, ni des perfidies de sa maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent lorsqu'on craint le plus; et souvent ils accablent lorsqu'on les mérite et qu'on les prévoit le moins. Hamilton étoit au milieu de la lettre la plus tendre et la plus passionnée qu'il eût jamais écrite à madame de Chesterfield, lorsque son mari vint lui annoncer les particularités de cette dernière découverte. Il n'eut que le temps de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans sa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur et l'esprit si remplis de ce qu'il écrivoit à madame de Chesterfield, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations; outre qu'il arrivoit mal-à-propos à son gré, de toutes les façons: Il fallut pourtant l'écouter, et le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentiment. Il ouvroit de grands yeux à mesure qu'on lui contoit des circonstances d'une indiscretion si outrée, qu'elles lui paroissoient incroyables, malgré les particularités du fait. " Vouz avez raison d'en être surpris, lui dit Chesterfield en finissant; mais pour peu que " vous doutiez de ce que je viens de dire, il ne vous sera pas " difficile de trouver des témoins pour le confirmer: car la " scene de ces tendres familiarités n'a pas été moins publique



Harding Del

Le Goute Sculp

Pall Mall Pub Jan 20. 1793. by E. S. Harding.

MISS BROOK afterwards LADY DENHAM

“ que l'est la chambre où l'on joue chez la reine ; et cette cham-
 “ bre étoit alors, Dieu merci, honnêtement remplie de monde.
 “ La Denham s'est apperçue la première de ce qu'ils croyoient
 “ finement cacher dans la foule. Vous jugez bien comme la
 “ Denham a tenu le cas secret : La vérité est qu'elle s'est
 “ adressée à moi tout le premier, comme j'entrois, pour me
 “ dire d'avertir ma femme, que d'autres pourroient s'apperce-
 “ voir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi d'aller voir.

“ Madame votre cousine jouoit, comme je vous ai dit : Le
 “ duc étoit assis auprès d'elle. Je ne sais ce que sa main étoit
 “ devenue ; mais je sais bien qu'il s'en falloit jusqu'au coude
 “ qu'on ne lui vît le bras tout entier. J'étois derrière eux, dans
 “ la place que la Denham venoit de quitter. Il me vit en se
 “ retournant, et fut si troublé de ma présence, qu'il pensa
 “ déshabiller madame de Chesterfield en retirant sa main. Je
 “ ne sais s'ils se sont apperçus qu'on les ait découverts ; mais
 “ je sais bien que madame Denham mettra bon ordre que per-
 “ sonne ne l'ignore. Je vous avoue, que je suis dans un em-
 “ barras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerois pas
 “ à prendre mon parti, si les ressentimens m'étoient permis
 “ contre celui qui m'outrage. Pour elle, je saurois bien m'en
 “ faire raison, si, toute indigne qu'elle est d'aucun ménage-
 “ ment, je n'avois des égards pour une famille illustre, qu'un
 “ éclat digne d'une telle injure mettroit au désespoir. Vous
 “ y avez par-là quelque intérêt : vous êtes de mes amis, et je
 “ vous ouvre mon cœur sur la chose du monde la plus délicate.
 “ Voyons donc ensemble ce que je dois faire dans une occa-
 “ sion si désagréable.”

Hamilton, plus interdit et plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des conseils : Il n'écoutoit que la jalousie, et ne respiroit que la vengeance. Mais ces mouvemens s'étant un peu calmés sur l'espoir qu'il y avoit de la calomnie, ou du moins de l'exagération, dans ce que l'on imputoit à la Chesterfield, il pria son mari de suspendre ses résolutions, jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait : Il l'assura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroît les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparèrent là-dessus ; et, dès les premières enquêtes, Hamilton trouva presque tout le monde instruit d'une aventure à laquelle chacun ajoutoit quelque chose en la contant. Le dépit et le ressentiment s'allumoient dans son cœur, à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir, pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions ; mais il étoit trop en colère pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement : il se considéroit comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un époux, en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez mylord Chesterfield, dans le transport qui l'aveugloit, et lui dit, qu'il en avoit assez appris pour lui donner enfin un conseil qu'il suivroit lui-même en cas pareil ; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit sauver une femme si fortement prévenue, et qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute son innocence, en perdant toute sa raison ; qu'il falloit

incessamment la mener à la campagne, et que, pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître, le plutôt seroit le mieux.

Mylord Chesserfield n'eut pas de peine à suivre un conseil qu'il avoit déjà regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami ; mais sa femme, qui ne se doutoit pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquoit lorsqu'il lui dit qu'il falloit se préparer à partir pour la campagne dans deux jours : elle se l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d'un hiver extrêmement rude ; mais elle s'aperçut bientôt que c'étoit tout de bon : elle connut, à l'air et aux manieres de son mari, qu'il croyoit avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur ; et, voyant tous ses parens froids et sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus, dans cet abandonnement universel, qu'en la tendresse d'Hamilton : Elle comptoit bien qu'elle seroit éclaircie par lui d'un malheur, dont elle ignoroit la cause, et que sa passion trouveroit enfin un moyen de rompre un voyage, dont elle se flattoit qu'il seroit encore plus outré qu'elle ; mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ ; que tous les préparatifs d'un long voyage étoient faits ; qu'elle recevoit des visites d'adieu dans les formes, et que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'Hamilton, sa patience et son espoir furent à bout dans cet état funeste. Quelques larmes l'auroient soulagée ; mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement, que d'en donner le plaisir à son époux. Le procédé d'Hamilton lui paroissoit inconcevable ; et ne le voy-

ant point paroître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet.

“ Seriez-vous du nombre de ceux, qui, sans daigner m’ap-
 “ prendre pour quel crime on me traite en esclave, consent-
 “ ent à mon enlèvement ? Que veulent dire votre silence et
 “ votre inaction, dans une conjoncture où votre tendresse de-
 “ vroit être la plus vive ? Je touche au moment de mon dé-
 “ part, et j’ai honte de sentir que vous me le faites envisager
 “ avec horreur, puisque j’ai raison de croire que vous en êtes
 “ moins touché qu’aucun autre. Faites-moi du moins savoir
 “ où l’on m’entraîne ; ce qu’on veut faire de moi dans les dé-
 “ serts ; et pourquoi vous paroissez, avec toute la terre, changé
 “ pour une personne que toute la terre n’obligeroit pas à
 “ changer, si votre foiblesse ou votre ingratitude ne vous ren-
 “ doit indigne de sa tendresse.”

Ce billet ne fit que l’endurcir, et le rendre plus fier de sa ven-
 geance : Il avaloit à longs traits le plaisir de la voir au déses-
 poir, parce qu’il ne doutoit pas que sa douleur et le regret de
 son départ ne fussent pour un autre : Il se complaisoit mer-
 veilleusement dans la part qu’il avoit à son affliction, et se sa-
 voit bon gré du conseil qu’il avoit imaginé, pour la séparer
 d’un rival peut être sur le point d’être heureux. Ainsi fortifié
 qu’il étoit contre sa propre tendresse, par tout ce que les res-
 sentimens jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir, d’une
 indifférence, qu’il n’eût garde de lui cacher. Ce traitement
 imprévu, se joignant à tant de disgraces réunies pour l’accabler
 tout d’un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La cour fut remplie du bruit de cet événement : Personne n'ignoroit le motif de ce prompt départ ; mais peu de gens approuverent le procédé de mylord Chesterfield. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la malhonnêteté d'être jaloux de sa femme ; mais dans la ville, ce fut un prodige inconnu jusqu'alors de voir un mari recourir à ces moyens violens pour prévenir ce que craint et ce que mérite la jalousie. On excusoit pourtant le pauvre Chesterfield, autant qu'on l'osoit sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avoit eue. Toutes les meres promirent bien à Dieu que leurs enfans ne mettroient jamais le pied en Italie, pendant leur vie, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-tems l'entretien de la cour, le chevalier de Grammont, qui ne savoit pas l'histoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie, que tous les bourgeois de Londres ensemble ; et ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale sarabande, qui malheureusement avoit eu tant de part à l'aventure : Elles passoient pour être de lui ; mais si Saint-Evremond y avoit travaillé, ce n'étoit pas assurément le plus beau de ses ouvrages, comme on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

TOUT homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme est un fou qui se tourmente, et qui la désespère; mais celui qui, naturellement jaloux, a, par-dessus ce malheur, celui d'aimer sa femme, et de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené, que les tourmens de l'enfer ont accueilli dès ce monde, sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnemens que l'on fait sur ces malheureux états du mariage vont à conclure, que les précautions sont inutiles avant le mal, et la vengeance odieuse après.

Les Espagnols, tyrans de leurs femmes, plutôt par tradition que par jalousie, se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur, par les duegnes, les grilles et les verroux : Les Italiens, dont les soupçons sont circonspects, et les ressentimens vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux : Les uns se mettent en repos, tenant leurs femmes sous des serrures qu'ils croient impénétrables : d'autres renchérissent par diverses précautions sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau sexe ; mais la plupart tiennent que, dans un péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous, nations bénignes, qui, loin de recevoir ces habitudes féroces et ces coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans

chagrin et sans alarmes vos paisibles jours, dans toutes les douceurs d'une indolence domestique !

Chesterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patients compatriotes, pour faire éplucher, par un ridicule éclat, les particularités d'une aventure qu'on auroit peut-être ignorée hors de la cour, et qu'on auroit oubliée par-tout au bout d'un mois; mais dès qu'il eut le dos tourné pour se mettre en marche avec sa prisonniere, et l'attirail dont on le flattoit qu'elle l'avoit pourvu, Dieu sait comme on donna sur son arriere-garde : Les Rochesters, les Middlesex, les Sydleys, les Etheredges, et toute la troupe des beaux esprits, mirent au jour force vaudevilles, qui divertissoient le public à ses dépens.

Le chevalier de Grammont les trouva spirituels et récréatifs, comme on dit ; et dans tous les lieux où ce sujet étoit traité, voulant produire le supplément qu'il y avoit fait :
 “ C'est une chose singuliere, disoit-il, que la campagne, qu'on
 “ peut appeller la potence ou les galeres d'une jeune per-
 “ sonne, ne soit faite en ce pays-ci, que pour les malheureuses
 “ et non pour les coupables ! La pauvre petite Chesterfield,
 “ pour quelques lorgnades d'imprudence, se voit d'abord
 “ troussée par un mari fâcheux, qui vous la mene passer les
 “ fêtes de Noël dans un château de plaisance à cinquante
 “ lieues d'ici ; tandis qu'il y en a mille qu'on laisse dans la li-
 “ berté de tout faire, qui la prennent bien aussi, et dont la
 “ conduite enfin mériteroit tous les jours vingt coups de bâ-
 “ ton. Je ne nomme personne, Dieu m'en garde ; mais la
 “ Middleton, la Denham, les filles de la reine, celles de la

“ duchesse, et cent autres répandent leurs faveurs à droite et
 “ à gauche sans qu’on en souffle. Pour madame de Shrews-
 “ bury, c’est une bénédiction : Je m’en vais parier qu’elle fe-
 “ roit tous les jours tuer son homme, qu’elle n’en iroit que la
 “ tête plus levée : on diroit qu’elle a des indulgences plénieres
 “ pour sa conduite : Ils sont trois ou quatre qui portent cha-
 “ cun une aune de ses cheveux en brasselets, sans qu’on y
 “ trouve à redire : cependant il sera permis qu’un bourru,
 “ comme Chesterfield, exerce une tyrannie pareille, et toute
 “ nouvelle en ce pays-ci, sur la plus jolie femme d’Angleterre,
 “ pour un rien ! Mais s’il en croit être bon marchand, je suis
 “ son valet : Les précautions n’y font, ma foi, rien ; et sou-
 “ vent une femme, qui ne songeroit point à mal si on la lais-
 “ soit en repos, s’y voit portée par vengeance, ou réduite par
 “ nécessité : c’est l’Evangile. Ecoutez ce qu’en dit la sara-
 “ bande de Francisco :”

Jaloux, que sert tout votre effort ?

L’amour est trop fort ;

Et quelque peine

Que l’on prenne,

Elle est vaine,

Quand deux cœurs une fois sont d’accord.

Il faut devant vous

Cacher ce qu’on fait de plus doux :

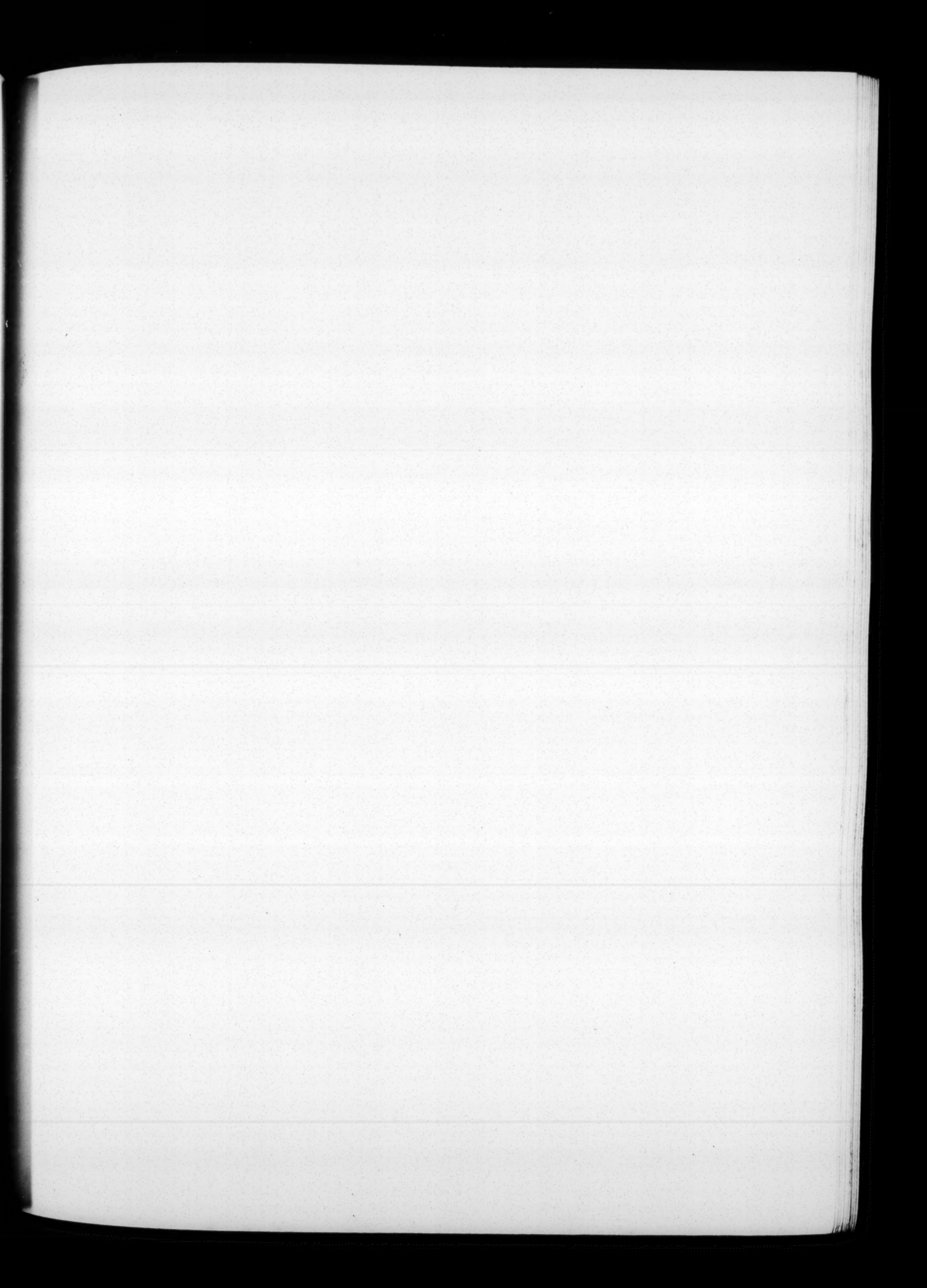
On contraint ses plus chers desirs :

On prend cent plaisirs ;

Mais pour les soins

De cent témoins,

En secret on n’aime pas moins.





S. Harding del. Pub. Dec. 3. 1793 by E. & S. Harding Pall Mall A. Birrell sc.

SIR PETER LELY.

Telles étoient les paroles dont le chevalier de Grammont passoit pour auteur : La justesse ni le tour n'y brilloient point excessivement ; mais comme elles contenoient quelques vérités qui flattoient le génie de la nation, et de ceux qui prenoient les intérêts du beau sexe, toutes les dames les voulurent avoir, pour les apprendre à leurs enfants.

Pendant tout ceci, le duc de York, qui ne voyoit plus madame de Chesterfield, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier : Son absence avoit pourtant des circonstances bien sensibles pour un homme qui causoit son éloignement ; mais il y a des tempéramens heureux, qui se consolent de tout, parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant, comme son cœur ne pouvoit demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la Chesterfield, il se ressouvint de ce qu'il avoit aimé devant ; et peu s'en fallut que mademoiselle d'Hamilton ne lui causât une rechûte de tendresse.

Il y avoit à Londres un peintre assez renommé pour les portraits : il s'appelloit Lely. La grande quantité de peintures du fameux Van Dyck, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'est celui qui, dans le goût de tous ses ouvrages, a le mieux imité sa manière, et qui en a le plus approché. La duchesse de York voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la cour : Lely les peignit. Il employa tout son art dans l'exécution : il ne pouvoit travailler à de plus beaux sujets : Chaque portrait parut un chef-d'œuvre ; et celui de mademoiselle d'Hamilton parut le plus achevé : Lely avoua qu'il y avoit pris plaisir. Le duc de York en eut à le regarder, et se mit à lorgner tout

de nouveau l'original. Il n'y avoit rien à faire là pour ses espérances ; et dans le même-temps que sa tendresse, inutilement réveillée pour elle, alarmoit celle du chevalier de Grammont, la Denham s'avisa de remettre sur pied le traité qu'on avoit si mal-à-propos interrompu : Bientôt on en vit la conclusion : Quand les deux parties sont de bonne foi dans les négociations, on ne perd pas le temps à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté ; cependant, je ne sais qu'elle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le duc pressa fort la duchesse de mettre la Denham en possession de cette charge, qui faisoit l'objet de son ambition ; mais comme elle n'étoit pas caution des articles secrets du traité, quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances, et soumise aux volontés du duc, il lui parut dur et déshonorant, de recueillir chez elle une rivale qui l'exposeroit à faire un assez triste personnage au milieu de sa cour : Cependant elle se vit sur le point d'y être forcée par autorité, lorsqu'un obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre Denham l'espérance de cette charge fatale, qu'elle briguoit avec empressement.

Le vieux Denham, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus, et sentoit qu'il avoit raison : Sa femme étoit jeune et belle, lui vieux et dégoûtant : Quelle raison de se flatter que le ciel voulût le dispenser du sort des maris de son âge et de sa figure ! Il se le disoit continuellement ; mais, aux complimens qu'on lui fit de tous côtés, sur la charge que madame sa femme alloit avoir auprès de la duchesse, il se dit tout ce qu'il falloit pour se pendre, s'il en eût eu la fermeté :



L. Goux Sculp.

ST. JOHN DENHAM.

Le traître aima mieux éprouver son courage contre une autre. Il lui falloit des exemples pour exercer ses ressentimens dans un pays privilégié : Celui de mylord Chesterfield ne suffisoit pas pour ce qu'il méditoit ; outre qu'il n'avoit pas de maison de campagne où mener l'infortunée Denham. Ainsi, le vieux scélérat lui fit faire un voyage bien plus long, sans sortir de Londres : La mort impitoyable l'enleva au milieu de ses plus cheres espérances, et de ses plus beaux jours.

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider dès qu'il sortiroit ; mais il se tint renfermé pour pleurer la mort de sa femme, jusqu'à ce que leur fureur fût apaisée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé qu'on n'en avoit bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la ville craignoit quelque grand désastre, pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, Hamilton n'étoit pas tout-à-fait si content qu'il s'étoit flatté de l'être après le départ de madame de Chesterfield : Il n'avoit consulté que les mouvemens du dépit dans ce qu'il avoit fait : Sa vengeance étoit satisfaite ; mais son amour ne l'étoit pas ; et depuis l'absence de ce qu'il aimoit encore, malgré ses ressentimens, ayant eu le loisir de faire quelques réflexions, qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter : “ A quoi bon, disoit-il, m'être si fort pressé de rendre malheureuse une personne, qui, tout coupable qu'elle soit, peut seule faire mon bonheur ! Maudite jalousie ! poursuivit-il, plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent que pour ceux qui sont

“ tourmentés ! Que m’importe d’avoir arraché la Chesterfield
 “ aux espérances et aux desirs d’un rival plus heureux, si je
 “ ne l’ai pu faire sans m’arracher à ce qu’il y avoit de plus
 “ cher et de plus sensible aux penchans de mon cœur ! ”

Quantité d’autres raisonnemens de cette force, et tous hors de saison, lui prouvant nettement, que dans un engagement comme le sien, il valoit encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il se remplissoit l’esprit de vains repentirs et d’inutiles remords, lorsqu’il reçut une lettre de celle qui les causoit ; mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu’il se regarda comme le plus grand scélérat de l’univers après l’avoir lue. La voici :

“ Vous serez aussi surpris de cette lettre, que je le fus de
 “ l’air impitoyable dont vous vîtes mon départ. Je veux
 “ croire que vous vous étiez imaginé des raisons, qui justifioi-
 “ ent dans votre esprit un procédé si peu convenable. Si
 “ vous êtes encore dans la dureté de ces sentimens, ce sera
 “ vous faire plaisir que de vous apprendre ce que je souffre
 “ dans la plus affreuse des prisons : Tout ce qu’une cam-
 “ pagne a de plus triste dans cette saison, s’offre par-tout à ma
 “ vue : Afsiégée par d’impénétrables boues, d’une fenêtre je
 “ vois des rochers, de l’autre des précipices ; mais de quelque
 “ côté que je tourne mes regards dans la maison, j’y rencon-
 “ tre ceux d’un jaloux, moins supportables encore que les
 “ tristes objets qui m’environnent. J’ajouterois aux malheurs
 “ de ma vie celui de paroître criminelle aux yeux d’un homme
 “ qui devoit m’avoir justifiée contre les apparences convain-
 “ cantes, si par une innocence avérée j’étois en droit de me

“ plaindre, ou de faire des reproches. Mais comment se jus-
 “ tifier de si loin! et, comment se flatter que la description
 “ d’un séjour épouvantable ne vous empêchera pas de m’é-
 “ couter! Mais êtes-vous digne que je le souhaite? Ciel!
 “ que je vous haïrois, si je ne vous aimois à la fureur! Ve-
 “ nez donc me voir une seule fois, pour entendre ma justifi-
 “ cation; et je suis persuadée que si vous me trouvez coup-
 “ able après cette visite, ce ne sera pas envers vous. Notre
 “ Argus part demain pour un procès qui le retiendra huit
 “ jours à Chester: Je ne sais s’il le gagnera; mais je sais bien
 “ qu’il ne tiendra qu’à vous qu’il n’en perde un qui lui tient
 “ pour le moins autant au cœur que celui qu’il va solliciter.”

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une àventure plus téméraire que celle qu’on lui propo- soit, quoiqu’elle fût assez gaillarde: Il ne voyoit pas trop bien comment elle feroit pour se justifier; mais elle l’assuroit qu’il seroit content du voyage, et c’étoit tout ce qu’il deman- doit pour lors.

Il avoit une parente auprès de madame de Chesterfield: Cette parente, qui l’avoit bien voulu suivre dans son exil, étoit entrée quelque peu dans leur confidence: Ce fut par elle qu’il reçut cette lettre, avec toutes les instructions nécessaires sur son départ et sur son arrivée. Dans ces sortes d’expéditions le secret est nécessaire, du moins avant que d’avoir mis l’aven- ture à fin. Il prit la poste et partit de nuit, animé d’espé- rances si tendres et si flatteuses, qu’en moins de rien, en com- paraison du temps et des chemins, il eut fait cinquante mor- telles lieues: A la dernière poste, il renvoya discrètement

son postillon: Il n'étoit pas encore jour; et, de peur des rochers et des précipices dont elle avoit fait mention, il marchoit avec assez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas; et, suivant ses instructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane, qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'étoit pas magnifique; mais comme il avoit besoin de repos il y trouvoit ce qu'il falloit pour cela: Il ne se soucioit point de voir le jour, et se soucioit encore moins d'en être vu; c'est pourquoi, s'étant renfermé dans cette retraite obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentoit une grande faim à son réveil, il mangea fort et ferme; et comme c'étoit l'homme de la cour le plus propre, et que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il passa le reste de la journée à se décroiser et à se faire toutes les préparations que le temps et le lieu permettoient, sans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il attendoit avec impatience arriverent à l'entrée de la nuit, par une espece de grison, qui, lui servant de guide, après avoir erré pendant une demi-heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin, où donnoit la porte d'une salle basse: Il fut posté vis-à-vis de cette porte par laquelle on devoit bientôt l'introduire dans des lieux plus agréables: Son guide lui donna le bon soir: La nuit se ferma; mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'hiver; cependant il sembloit qu'on ne fût qu'au commencement du froid: Il étoit crotté jusques aux genoux, et sentoit que pour peu qu'il prît encore l'air

dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre et fort obscure eût été rude pour une autre; mais ce n'étoit rien pour un homme qui se flattoit d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'absence du mari: Son imagination, que mille tendres idées réchauffoient, le soutint quelque temps contre les cruautés de l'impatience et contre les rigueurs du froid; mais il la sentit petit à petit refroidir; et deux heures, qui lui parurent deux siècles, s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte, ni des fenêtres, il se mit à faire quelques raisonnemens en lui-même sur l'état présent de ses affaires, et sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture: " Si nous frap-
 " pions à cette maudite porte? disoit-il; car encore est-il plus
 " honorable, si le malheur m'en veut, de périr dans la maison,
 " que de mourir de froid dans le jardin: Il est vrai, repren-
 " oit-il, que ce parti peut exposer une personne, que quelque
 " accident imprévu met peut-être à l'heure qu'il est encore
 " plus au désespoir que moi." Cette pensée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de patience et de fermeté contre les ennemis qui le combattoient: Il se mit à se promener à grands pas, résolu d'attendre le plus long-temps qu'il seroit possible, sans en mourir, la fin d'une aventure qui commençoit si tristement. Tout cela fut inutile, et quelque mouvement qu'il se donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdissement commençoit à le saisir de tous côtés, et le froid dominoit en dépit de tout ce que les empressements de l'amour ont de plus vif. Le jour n'étoit pas loin; et dans l'état où la nuit l'avoit

mis, jugeant que ce seroit désormais inutilement que cette porte ensorcelée s'ouvreroit, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour le dégeler : Plus il songeoit à son aventure, plus les circonstances lui en paroïsoient bizarres et incompréhensibles ; mais loin de s'en prendre à la charmante Chesterfield, il avoit mille différentes inquiétudes pour elle : Tantôt il s'imaginoit que son mari pouvoit être inopinément revenu : tantôt que quelque mal subit l'avoit saisie : enfin, que quelque obstacle s'étoit malheureusement mis à la traverse pour s'opposer à son bonheur, justement au fort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui. “ Mais, disoit-il, pourquoi m'avoir oublié dans ce maudit jardin ? Quoi ! ne pas trouver un petit moment pour me faire au moins quelque signe, puisqu'on ne pouvoit ni me parler, ni me recevoir ! ” Il ne savoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux questions qu'il s'étoit faites ; mais comme il se flattoit que tout iroit mieux la nuit suivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderoit à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde, et ne laissa pas de s'endormir, comme il l'eût fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre, ou quelque message de madame de Chesterfield ; mais il n'avoit pas dormi deux heures qu'il le fut par un grand bruit de cors et de chiens. La chaumière qui lui servoit de retraite touchoit, comme nous avons dit,

les murailles du parc : Il appella son hôte pour savoir un peu que diable c'étoit que cette chasse, qui sembloit être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit, que c'étoit monseigneur qui couroit le lievre dans son parc. Quel monseigneur ? dit-il tout étonné. Monseigneur le comte de Chesterfield, répondit le paysan. Il fut si frappé de cette nouvelle, que, dans sa première surprise, il mit la tête sous les couvertures, croyant déjà le voir entrer avec tous ses chiens ; mais, dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une telle alarme : Il se leva, pour repasser dans son esprit tous les stratagemas qu'on a coutume d'employer pour tromper, ou pour éloigner un vilain mari, qui s'avisait de négliger son procès pour obséder sa femme : Il achevoit de s'habiller et commençoit à questionner son hôte, lorsque le même grison, qui l'avoit conduit au jardin, lui rendit une lettre, et disparut sans attendre la réponse. Cette lettre étoit de sa parente ; et voici ce qu'elle contenoit.

“ Je suis au désespoir d'avoir innocemment contribué à
 “ vous attirer dans un lieu où l'on ne vous fait venir que pour
 “ se moquer de vous. Je m'étois opposée au projet de ce
 “ voyage, quoique je fusse persuadée que sa tendresse seule y
 “ eût part ; mais elle vient de m'en désabuser : Elle triomphe
 “ dans le tour qu'elle vous a joué : non seulement son mari
 “ n'a bougé d'ici ; mais il y reste par complaisance : il la

“ traite le mieux du monde ; et c’est dans leur raccommode-
 “ ment, qu’elle a su que vous lui aviez conseillé de la mener
 “ à la campagne : Elle en a conçu tant de dépit et d’aversion
 “ pour vous, que de la manière dont elle m’en vient de parler,
 “ ses ressentimens ne sont pas encore satisfaits. Consolez-
 “ vous de la haine d’une créature dont le cœur ne méritoit
 “ pas votre tendresse. Partez : un plus long séjour ici ne fe-
 “ roit que vous attirer quelque nouvelle disgrâce. Je n’y res-
 “ terai pas long-tems : je la connois, Dieu merci : Je ne me
 “ repens pas de la compassion que j’en ai d’abord eue ; mais
 “ je suis dégoûtée d’un commerce qui ne convient guere à mon
 “ humeur.”

L’étonnement, la honte, le dépit et la fureur, s’emparèrent
 de son cœur après cette lecture. Les menaces ensuite, les
 invectives et les desirs de vengeance, exciterent tour-à-tour
 son aigreur et ses ressentimens ; mais après y avoir bien pensé,
 tout cela se réduisit à prendre doucement son petit cheval de
 poste, pour remporter à Londres un bon rhume, par-dessus
 les desirs et les tendres empressements qu’il en avoit apportés :
 Il s’éloigna de ces perfides lieux avec un peu plus de vîtesse
 qu’il n’y étoit arrivé, quoiqu’il n’eût pas à beaucoup près la
 tête remplie d’aussi agréables pensées. Cependant, quand il
 se crut hors de portée de rencontrer mylord Chesterfield et sa
 chafse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le
 plaisir de voir la prison où cette méchante bête étoit renfer-
 mée ; mais il fut bien surpris de voir une très-belle maison, si-
 tuée sur le bord d’une rivière, au milieu d’une campagne la
 plus agréable et la plus riante qu’on pût voir. Au diable le

précipice ou le rocher qu'il y vit : ils n'étoient que dans la lettre de la perfide : Nouveau sujet de ressentiment et de confusion pour un homme qui s'étoit cru savant dans les ruses aussi bien que dans les foiblesses du beau sexe, et se voyoit la dupe d'une coquette, qui se raccommodoit avec un époux pour se venger d'un amant.

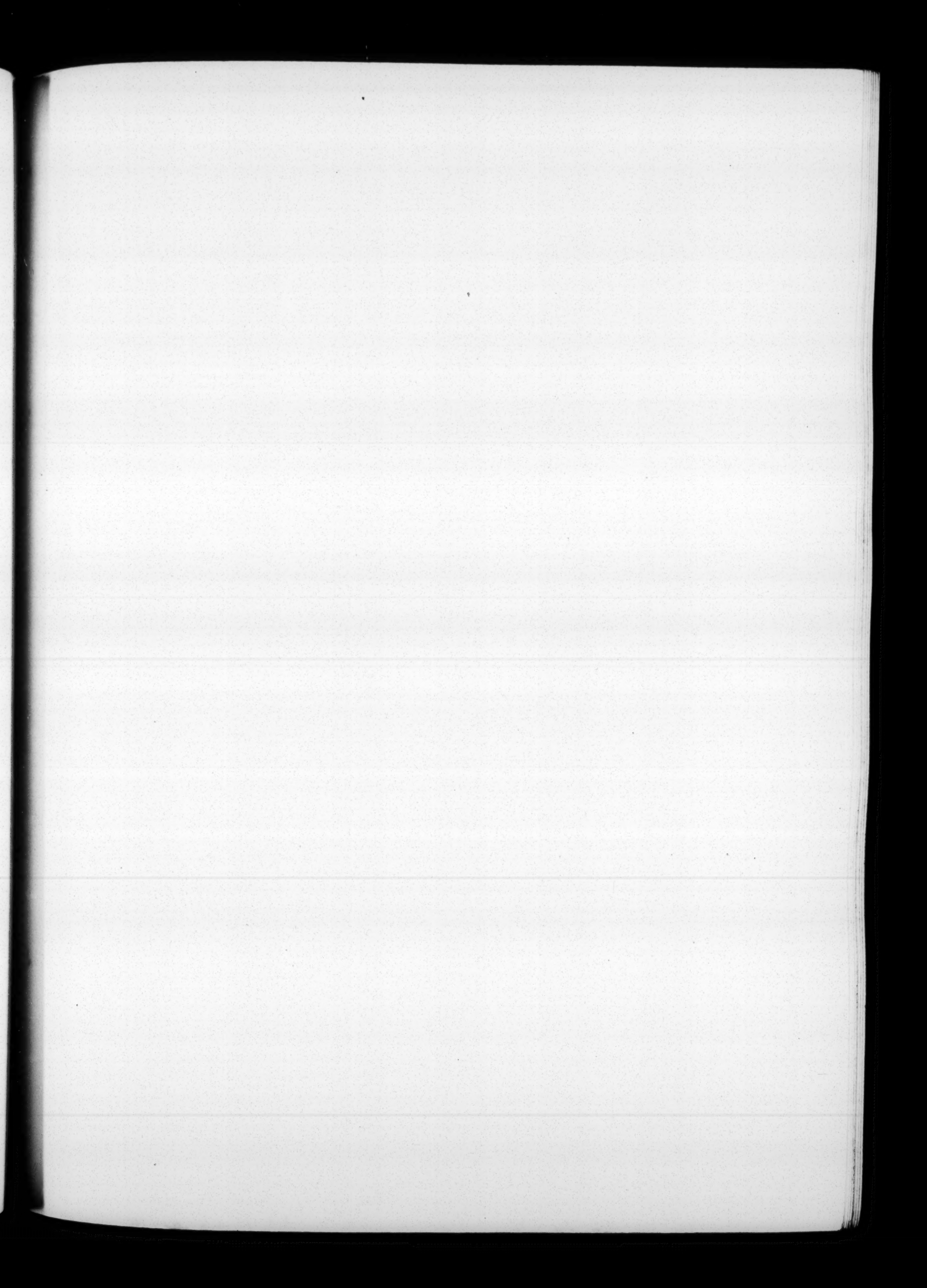
Il regagna la bonne ville, prêt à soutenir contre tous, qu'il faut être de bon naturel pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déjà trompés ; mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette aventure n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage et ses circonstances furent supprimés autant qu'il lui fut possible ; mais comme on peut croire que la Chesterfield n'en garda pas le secret, le roi l'apprit ; et lui en ayant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le chevalier de Grammont étoit présent à ce récit ; et n'ayant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avoit faite : “ Si elle a eu tort, dit-il, de pousser la
 “ chose si loin, vous avez eu tort aussi de revenir sur vos pas
 “ comme un étourdi : Je m'en vais parier cent pistoles, qu'elle
 “ s'est repentie plus d'une fois d'un ressentiment que vous mé-
 “ ritiez assez pour le tour que vous lui aviez joué : Les fem-
 “ mes aiment la vengeance ; mais elles ne tiennent pas tou-
 “ jours leur colere ; et si vous eussiez resté dans le voisinage
 “ jusqu'au lendemain, je veux avoir les bras cassés, si on ne
 “ vous eût fait amende honorable pour l'affront de la première
 “ nuit.” Hamilton n'en tomba pas d'accord. Le chevalier de Grammont voulut soutenir sa these par un exemple ; et

s'adressant au roi : “ Sire, dit-il, votre majesté peut avoir
 “ connu Marion de l'Orme : La créature de France qui avoit
 “ le plus de charmes étoit celle-là : Quoiqu'elle eût de l'es-
 “ prit comme les anges, elle étoit capricieuse comme un dia-
 “ ble. Cette princesse m'ayant donné un rendez-vous, s'étoit
 “ avisée de me l'ôter pour le donner à un autre : Elle m'écrit
 “ le plus joli billet du monde, tout rempli du désespoir
 “ où elle étoit d'un mal de tête, qui l'obligeoit à garder le lit,
 “ et qui la priveroit jusqu'au lendemain du plaisir de me voir :
 “ Ce mal de tête, soudainement arrivé, me parut suspect ; et ne
 “ doutant point que ce ne fût une défaite : Oh ! parbleu, madame
 “ la coquette, dis-je en moi-même, si vous ne jouissez pas du
 “ plaisir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui
 “ d'en voir un autre.”

“ Voilà tous mes grisons en campagne, dont les uns battoient
 “ l'esclade autour de sa maison, tandis que les autres assié-
 “ geoient sa porte. Un de ces derniers me vint dire que per-
 “ sonne n'étoit entré chez elle de toute l'après-midi ; mais
 “ qu'un petit laquais en étoit sorti sur la brune ; qu'il l'avoit
 “ suivi jusques dans la rue Saint Antoine, où ce laquais en
 “ avoit rencontré un autre, auquel il avoit dit seulement un
 “ mot ou deux. Il ne m'en fallut pas davantage pour me
 “ confirmer dans mes soupçons, et pour former le dessein d'être
 “ de la partie, ou bien de la rompre.

“ Comme il y avoit fort loin du baigneur où je logeais
 “ jusques au fond du marais, dès que la nuit fut venue je
 “ montai à cheval, sans vouloir qu'on me suivît. Dès que
 “ j'eus gagné la place royale, le grison en sentinelle m'assura





S. Harding del. !

W. N. Gardner sculp. !

DUK DE BRISSAC.

“ qu’il n’étoit encore entré personne chez mademoiselle de
 “ l’Orme. Je poufsai vers la rue Saint-Antoine; et, juflement
 “ comme je sortois de la place royale, j’y vis entrer un homme
 “ à pied, qui se cachoit de moi tant qu’il pouvoit; mais il
 “ eut beau faire, je le reconnus: c’étoit le duc de Brifsac.
 “ Je ne doutai point que ce ne fût le rival de cette nuit: Je
 “ m’approchai donc de lui, faisant semblant de douter si je ne
 “ me trompois point, et mettant pied à terre d’un air fort
 “ empressé: Brifsac, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me
 “ fafles un plaisir de la derniere importance: j’ai un rendez-
 “ vous, pour la premiere fois, chez une personne à quatre pas
 “ d’ici: comme ce n’est que pour prendre des mesures, je n’y
 “ serai pas long-tems: Prête-moi ton manteau, si tu m’aimes,
 “ et promene un peu mon cheval, en attendant mon retour:
 “ surtout, ne t’éloigne-pas d’ici. Tu vois que j’en use libre-
 “ ment; mais c’est, comme tu sais, à la charge d’autant. Je pris
 “ son manteau sans attendre sa réponse: Il prit la bride de mon
 “ cheval, et me conduisit de l’œil. Cela ne lui servit de rien;
 “ car, après avoir fait semblant d’entrer dans une porte vis-à-vis
 “ de lui, je me coulai par-defsous les arcades jusqu’à la porte de
 “ la nymphe de l’Orme: On l’ouvrit d’abord que j’eus frappé.
 “ J’étois si bien enveloppé du manteau de Brifsac, qu’on me
 “ prit pour lui. La porte se referma, sans qu’on m’eût fait la
 “ moindre question; et comme je n’en avois point à faire, je
 “ fus droit à la chambre de la demoiselle. Je la trouvai sur un
 “ lit de repos, dans le déshabillé le plus galant et le plus agréa-
 “ ble du monde. Jamais elle n’avoit été si belle, ni si surprise;
 “ et la voyant toute interdite: Qu’est-ce, ma belle? lui dis-je:

“ il me paroît que voilà une petite migraine bien parée: le
 “ mal de tête est apparemment passe? Point du tout, dit-elle,
 “ je n'en puis plus; et vous me ferez plaisir de vous en aller, et
 “ de me laisser mettre au lit. Pour vous laisser mettre au lit,
 “ oui, lui dis-je; mais pour m'en aller, non, ma petite infante:
 “ Le chevalier de Grammont n'est pas un sot: on ne se pare pas
 “ avec tant de soin pour rien. Vous verrez pourtant que c'est
 “ pour rien, me dit-elle; car assurément il n'en sera pas autre
 “ chose pour vous. Quoi! dis-je, après m'avoir promis un
 “ rendez-vous... Eh bien! me dit-elle brusquement, quand je
 “ vous en aurois promis cinquante, c'est à moi de les tenir, si
 “ je veux; et à vous de vous en passer, si je ne le veux pas.
 “ Cela seroit bon, lui dis-je, si ce n'étoit pour le donner à un
 “ autre. Elle, aussi fiere que celles qui ont le plus d'innocence,
 “ et aussi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta sur
 “ un soupçon qui lui donnoit plus de chagrin que de confu-
 “ sion; et voyant qu'elle montoit sur ses grands chevaux: Ma-
 “ demoiselle, lui dis-je, ne le prenons-pas, s'il vous plaît, sur
 “ ce ton: Je sais ce qui vous inquiète: vous avez peur que
 “ Brifsac ne me trouve avec vous; mais ayez sur cela l'esprit
 “ en repos: Je l'ai rencontré près de chez vous, et Dieu merci,
 “ j'ai mis bon ordre qu'il ne vous rende pas si-tôt visite. Je lui
 “ dis cela d'un air un peu tragique. Elle en parut troublée d'a-
 “ bord, et me regardant avec surprise: Que voulez-vous donc
 “ dire du duc de Brifsac? me dit-elle. Je veux dire, répon-
 “ dis-je, qu'il est au bout de la rue qui promene mon cheval;
 “ et si vous ne voulez-pas m'en croire, vous n'avez qu'à y
 “ envoyer un de vos gens, ou voir son manteau, que je viens

“ de laisser dans votre anti-chambre. Voilà l'éclat de rire qui
 “ la prend au fort de son étonnement ; et me jettant les bras
 “ au cou : mon chevalier, me dit-elle, je n'y saurois plus te-
 “ nir ; tu es trop aimable et trop extraordinaire pour ne te
 “ pas tout pardonner. Je lui racontai comme la chose s'étoit
 “ passée : elle en pensa mourir de rire ; et nous étant séparés
 “ fort bons amis, elle m'assura que mon rival n'avoit qu'à pro-
 “ mener des chevaux tant qu'il lui plairoit, qu'il ne mettroit
 “ de la nuit le pied chez elle.

“ Je le trouvai fidèlement dans l'endroit où je l'avois laissé :
 “ Je lui fis mille excuses de l'avoir fait attendre si long-tems,
 “ et mille remerciemens de sa complaisance. Il me dit que je
 “ me moquois ; que ces complimens ne se faisoient point en-
 “ tre amis ; et pour me convaincre qu'il m'avoit rendu ce petit
 “ service de bon cœur, il voulut à toute force tenir la tête de
 “ mon cheval, tandis que j'y remontois. Je lui donnai bien
 “ le bon soir, en lui rendant son manteau, et je me rendis
 “ chez mon baigneur, également content de la maîtresse et
 “ du rival. Voilà, poursuivit-il, comme il ne faut qu'un peu
 “ de patience et d'adresse pour désarmer la colère des belles,
 “ et pour mettre jusqu'à leurs supercheries à profit.”

Il avoit beau divertir par ses récits, instruire par ses exem-
 ples, et ne paroître à la cour que pour y répandre la joie uni-
 verselle : il y avoit trop long-tems qu'il étoit le seul étranger
 à la mode. La fortune, jalouse de la justice qu'on rend au
 mérite, et qui veut que les félicités dépendent de ses caprices,
 lui suscita deux compétiteurs dans la possession où il étoit de
 charmer toute l'Angleterre ; et ces compétiteurs étoient d'au-

tant plus dangereux, que le bruit de leurs différens mérites étoit arrivé devant eux, pour disposer les suffrages de la cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs personnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la robe et dans l'épée : l'un étoit le marquis de Flamarens, triste objet des tristes élégies de la comtesse de la Suze : l'autre étoit le président Tambonneau, très-humble et très-obéissant serviteur et berger de la belle Luynes. Comme ils arriverent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient aussi différens que leurs figures : Tambonneau, passablement laid, fondeoit ses espérances sur beaucoup d'esprit qu'on ne lui trouva pas ; et Flamarens, par son air et par sa taille, briguoit une admiration qu'on lui refusoit tout net.

Ils étoient convenus de se prêter mutuellement du secours pour réussir ; c'est pourquoi, dans leurs premières visites, l'un représentoit, et l'autre portoit la parole ; mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvaient les dames en Angleterre du goût de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau sexe ; et la bonne mine de l'autre ne le distingua que par le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre, et qu'il dansoit avec assez de succès. On étoit trop accoutumé dans cette cour à l'esprit de Saint-Evremont, et aux agrémens naturels et singuliers de son héros, pour être séduit par les apparences : Cependant, comme les Anglois en général ont une espèce de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grace à Fla-

marens en faveur d'un duel, qui, le chassant de son pays, lui servoit de recommandation chez eux.

Mademoiselle d'Hamilton eut d'abord l'honneur d'être distinguée par Tambonneau : Il crut qu'elle avoit tout l'esprit qu'il falloit pour démêler la délicatesse du sien ; et, charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans sa conversation, ni pour le tour, ni pour l'expression, ni pour la finesse des pensées, il lui faisoit souvent la grace de causer avec elle ; et peut-être ne se fût-il jamais apperçu qu'il l'ennuyoit, si, s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fût mis en tête d'assaillir son cœur. C'étoit un peu trop pour la complaisance de mademoiselle d'Hamilton, qui croyoit n'en avoir déjà que trop eu pour les figures de son discours : On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes séduisantes, et de ne pas perdre le mérite de sa première confiance, par une infidélité qui seroit très inutile.

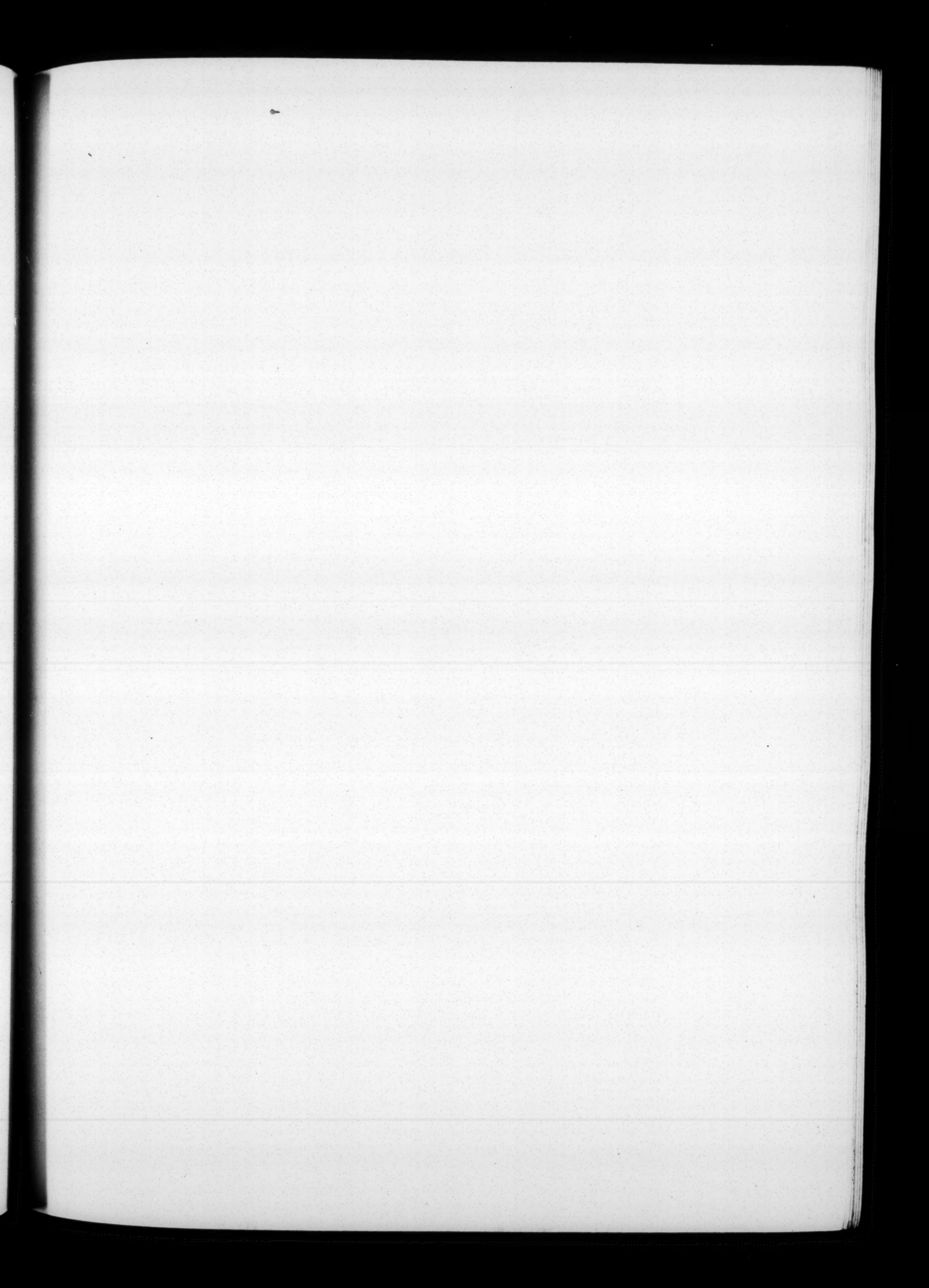
Il suivit ce conseil en homme sage et docile ; et quelque tems après, retournant aux pieds de ses premières habitudes en France, il se mit à faire provision de politique, pour ces négociations importantes, auxquelles il s'est vu depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ, que le chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite : La confiance n'en valoit pas la peine ; cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son collègue Flamarens, dénué de ce support, s'apperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit espérés de l'amour et de la fortune ; mais mylord Falmouth, toujours attentif à la gloire de son maître pour les secours des illustres

affligés, pourvut à sa subsistance, et madame de Southesk à ses plaisirs : Il eut une pension du roi, et d'elle tout ce qu'il voulut ; trop heureux qu'elle n'eût plus de présens à lui faire que celui de son cœur.

Ce fut en ce tems-là que Talbot, dont on a fait mention, et qu'on a vu depuis duc de Tirconnel, devint amoureux de mademoiselle d'Hamilton. Il n'y avoit point à la cour d'homme de meilleur air : Il n'étoit que cadet d'une maison, à la vérité, fort ancienne, mais peu considérable par l'éclat ou les biens : Cependant, quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il étoit appliqué à sa fortune ; qu'il étoit bien avant dans la faveur du duc de York ; qu'il avoit mis cette faveur à profit, et que la fortune lui avoit été favorable au jeu, il avoit si bien fait, qu'il se voyoit en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à mademoiselle d'Hamilton avec cet établissement, et des espérances presque certaines d'être pair du royaume, par le crédit de son maître ; et par-dessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairoit, des lettres, des portraits et des cheveux de la Shrewsbury ; curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage, mais qui faisoient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriser ; et le chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyoit Talbot passionnément amoureux ; qu'il n'étoit pas homme à se rebuter pour un refus ; qu'il n'étoit pas fait de manière à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressements, et qu'outre cela, ses frères commençoient à fréquenter la maison. De ces frères, l'un étoit au-



mônier de la reine, jésuite intrigant, et grand faiseur de mariages : l'autre étoit ce qu'on appelle moine séculier, qui n'avoit de son ordre que le libertinage et la réputation qu'on leur attribue ; du reste, libre par-tout, divertissant par rencontre, mais en possession de dire des vérités offensantes, et de rendre de bons offices.

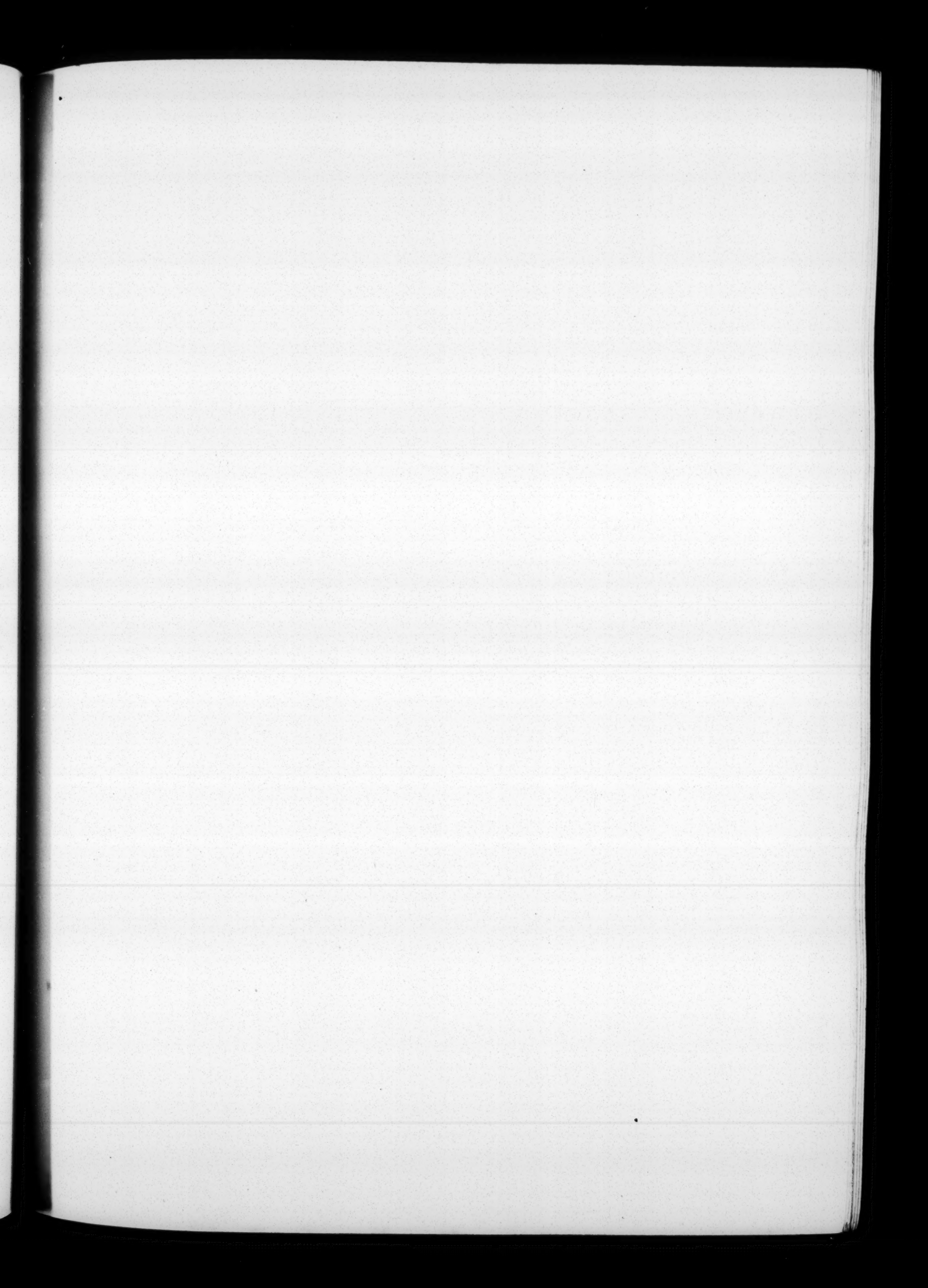
Dans les réflexions du chevalier de Grammont sur toutes ces choses, il y avoit de quoi donner de l'inquiétude : Le peu de disposition que témoignoit mademoiselle d'Hamilton pour les prétentions de ce rival n'étoit pas capable de le rassurer : elle ne pouvoit répondre que de ses intentions, et dépendoit absolument de celles de ses parens ; mais la fortune, qui sembloit l'avoir mis sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long-tems porté pour patron des Irlandois opprimés : Ce zele pour sa nation étoit fort louable ; mais il n'étoit pas tout-à-fait désintéressé. De tous ceux que son crédit avoit rétablis dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite chose ; mais comme chacun y trouvoit son compte, personne n'y trouvoit à redire. Cependant comme il est difficile de se contenir quand la fortune ou la faveur se mêle de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé, qui choquerent l'autorité du duc d'Ormond, pour lors vice-roi d'Irlande : Il lui fit connoître, avec assez de hauteur, qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit assurément quelque différence entre le crédit et le rang de l'un et de l'autre : le parti le plus prudent pour Talbot étoit la soumission et les déférences ; mais, comme ce

parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, et ne s'en trouva pas bien ; car, s'étant emporté mal-à-propos à quelques discours qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au duc d'Ormond de pardonner, on le mit à la tour, d'où voyant bien qu'il ne sortiroit pas qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il falloit au duc d'Ormond, il y employa ses amis, et fit beaucoup plus pour sortir de ce pas, qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit, par ce démêlé, tout espoir d'entrer dans une famille, qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

Il fallut un peu prendre sur lui, pour se défaire d'une passion qui avoit fait, dans son cœur, beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avoit fait de bien à ses affaires : Il crut qu'elles avoient besoin de sa présence en Irlande, et qu'il n'avoit plus que faire de celle de mademoiselle d'Hamilton pour oublier une tendresse qui troubloit encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il étoit gros joueur, et raisonnablement distrait : Le chevalier de Grammont lui avoit gagné trois ou quatre cents guinées la veille de son emprisonnement : Cette aventure lui avoit ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain, selon sa coutume ; et cela lui étoit tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le chevalier de Grammont, qui le voyoit partir sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il falloit lui souhaiter un bon voyage ; et l'ayant rencontré chez le roi, comme il venoit d'en prendre congé : " Talbot, lui dit-il, si vous avez besoin de
" mes services ici pendant votre absence, vous n'avez qu'à





Harding del

F. Harding Sculp

“ dire : Vous savez que le vieux Russell a laissé son neveu
 “ pour solliciter ses intérêts auprès de mademoiselle d’Hamil-
 “ ton : si vous voulez, je prendrai soin des vôtres. Adieu ;
 “ bon voyage. N’allez pas tomber malade par les chemins ;
 “ mais si cela vous arrivoit, souvenez-vous de moi dans votre
 “ testament.” Talbot, que ce compliment fit d’abord souve-
 nir de la dette, en fit un grand éclat de rire, et lui dit en l’em-
 brassant : mon cher chevalier, je vous sais si bon gré de l’offre
 que vous venez de me faire, que je vous laisse ma maîtresse, et
 vais vous envoyer votre argent.

Le chevalier de Grammont étoit tout plein de ces façons
 honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l’avoient un
 peu tardive sur le paiement. Voici comme il s’y prit long-
 tems après, au sujet de mylord Cornwallis. Ce mylord Corn-
 wallis avoit épousé la fille de Fox, trésorier de la maison du
 roi, l’homme d’Angleterre le plus riche et le plus réglé : Son
 beau-fils, au contraire, étoit un petit hanneton, grand dissi-
 pateur, qui jouoit volontiers, qui perdoit tant qu’on vouloit ;
 mais qui ne payoit pas de même : Son beau-pere, qui n’avoit
 garde d’approuver sa conduite, ne laissoit pas de payer en la
 redressant. Le chevalier de Grammont lui avoit gagné mille
 ou douze cents guinées qui n’arrivoient point, quoiqu’il fût
 sur son départ, et qu’il eût pris congé de Cornwallis préféra-
 blement aux autres : cela l’obligea d’écrire un billet que l’on
 trouvera laconique. Le voici :

MYLORD,

Souvenez-vous du comte de Grammont ; et n’oubliez pas
 le chevalier Fox.

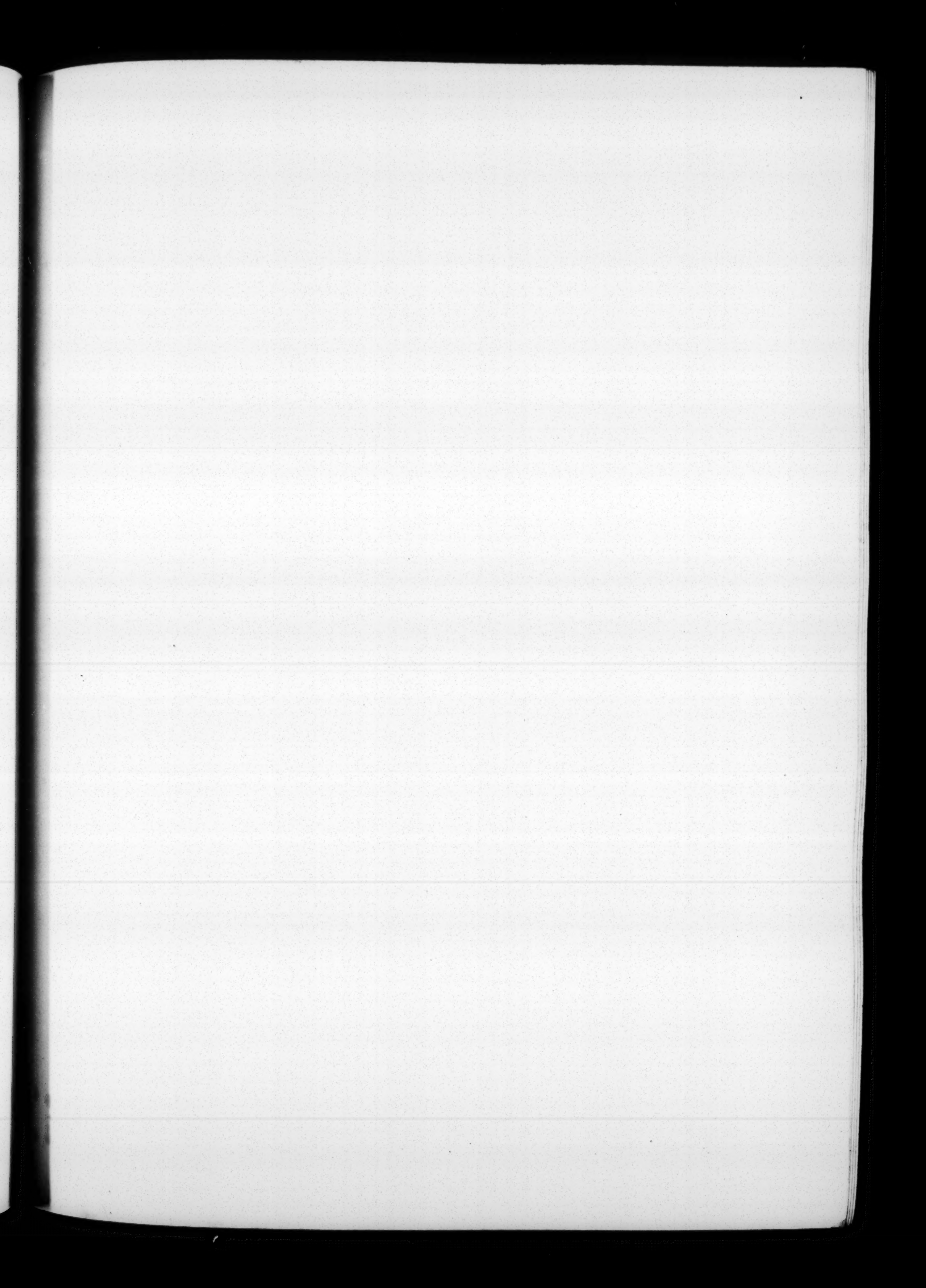
Pour en revenir à Talbot, il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait présent de sa maîtresse : Son séjour en Irlande, ni le soin de ses affaires, ne le guérèrent pas tout-à-fait ; et s'il se trouva dégagé des fers de mademoiselle d'Hamilton à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une et dans l'autre cour causa le sien : Disons comment.

Nous n'avons parlé des filles de la reine jusqu'à présent, que pour faire mention de mademoiselle Stewart et de mademoiselle de Warmestré : Les autres étoient mademoiselle Bellenden, mademoiselle de la Garde, et mademoiselle Bardou, toutes filles d'honneur, comme il plaisoit à Dieu.

La Bellenden n'avoit point de beauté : C'étoit une bonne créature, à qui l'embonpoint et quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite, et qui n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes, faisoit tout de son mieux pour contenter le monde par sa complaisance.

Mademoiselle de la Garde et mademoiselle Bardou, toutes deux Françaises, avoient été placées par la reine mere : La première étoit une petite mauricaude qui s'entremettoit des affaires de ses compagnes ; et l'autre vouloit à toute force être admise au rang des filles d'honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, et qu'on lui en contestât à tous momens les titres et les fonctions.

On ne pouvoit guere être plus laide, avec une aussi jolie taille ; mais en récompense, sa laideur étoit rehaussée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat : On se servoit d'elle pour danser avec Flamarens ; et quelquefois sur la fin d'un bal, armée de castagnettes et d'effronterie, elle se mettoit à





Harding del

Pub. April 26. 1792 by E. Harding Fleet Street

Schmader Sculpt

MARY KIRK, WIFE OF ST. RICHARD VERNON.

danser quelque sarabande figurée, qui faisoit rire la cour : Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme mademoiselle Stewart ne servoit que rarement auprès de la reine, on ne comptoit plus sur elle : Les autres défilèrent presque en même tems, par différentes aventures : Voici celle de mademoiselle Warmestré, dont on a dit quelque chose au sujet du chevalier de Grammont.

Mylord Taaffe, fils aîné du comte de Carlingford, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle ; et la Warmestré, non-seulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouser à la première occasion ; et en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir tout de son mieux. Il avoit fait confidence de ses affaires au duc de Richmond : Ils s'aimoient beaucoup ; mais ils aimoient encore plus le vin. Le duc de Richmond, malgré sa naissance, ne brilloit que médiocrement à la cour ; et le roi le considéroit encore moins que ne faisoient les courtisans : Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit, qu'il s'avisa de devenir amoureux de mademoiselle Stewart. La confidence fut mutuelle entre Taaffe et lui, sur leurs engagements : Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite de la Garde fut chargée de dire à mademoiselle Stewart, que le duc de Richmond mouroit d'amour pour elle ; et que toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire qu'il étoit tout prêt à l'épouser, dès qu'elle en auroit le loisir.

Taaffe n'eut point de commission à donner pour mademoiselle Warmestré à la petite ambassadrice : Tout étoit réglé de ce côté-là ; mais elle fut chargée de ménager certaines facilités

qui manquoient encore à la liberté de leur commerce, comme par exemple, de la voir à toute heure du jour et de la nuit chez elle : Cela paroïsoit difficile ; mais on en vint à bout.

La gouvernante des filles, qui pour toutes choses au monde n'auroit voulu faire la commode qu'en tout bien et tout honneur, consentit qu'on souperoit tant qu'on voudroit chez mademoiselle Warmestré, pourvu que ce fût à bonne intention, et qu'elle fût de la partie. La bonne dame aimoit les huîtres vertes, et ne haïsoit pas le vin d'espagne : Elle trouvoit donc à coup sûr dans chacun de ces repas deux barils d'huîtres, l'un pour manger avec la compagnie, et l'autre pour emporter ; et dès qu'elle avoit pris sa dose de vin, elle prenoit congé de l'assemblée.

C'étoit à-peu-près du tems que monsieur le chevalier de Grammont avoit jetté les yeux sur elle qu'on menoit ce petit train de vie, dans sa chambre : Dieu sait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, et les autres provisions de sa libéralité, qui s'y consommoient !

Au milieu de ces bombances nocturnes, et de cet innocent commerce, un parent de Killegrew vint solliciter un procès à Londres : Il le gagna ; mais il y pensa perdre l'esprit.

C'étoit un gentilhomme de campagne, veuf depuis six mois, et possesseur de quinze à seize mille livres de rente : Le pauvre homme, qui n'avoit que faire à la cour, y fut voir son cousin Killegrew, qui n'avoit que faire de sa visite : Il y vit mademoiselle Warmestré ; et, dès cette première vue, en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter : si bien que, n'ayant plus de repos ni le jour ni la nuit, ill falloit avoir

recours aux remèdes extrêmes ; c'est-à-dire qu'un beau matin il fut trouver son cousin Killegrew, lui conta sa chance, et le pria bien instamment de demander mademoiselle Warmestré en mariage de sa part.

Killegrew pensa tomber de son haut, en apprenant son dessein : Il ne pouvoit cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fourrée dans la tête, pour en faire sa femme. Il fut quelque tems sans le vouloir croire ; mais quand il vit que c'étoit tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers et des inconvéniens qu'il y avoit dans une entreprise si téméraire : Il lui dit, qu'une fille élevée à la cour étoit un terrible meuble pour la campagne ; que ce seroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût ; que s'il consentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits, et en frais de jeu, pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices ; qu'il n'avoit qu'à supputer ensuite combien lui dure-roient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déjà supputé tout cela ; mais, trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution ; et Killegrew, cédant à ses importunités, fut offrir son cousin pieds et poings liés à la victorieuse Warmestré. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur avec laquelle elle le refusa, lui fit croire qu'elle étoit bien sûre de son fait avec mylord Taaffe ; et lui fit admirer tout de nouveau comment cette prin-

celse avoit pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus, avec toutes ses circonstances les plus offensantes, comme la nouvelle la plus salutaire qu'il pût apprendre à son cousin ; mais son cousin ne se le tint pas pour dit : il s'imagina que Killegrew lui déguisoit la vérité, par les raisons qu'il lui avoit déjà exposées ; et n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir lui-même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise, et médita son compliment ; mais dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pu s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sotte affaire, dont elle avoit donné la réponse à Killegrew ; qu'elle n'en avoit ni n'en auroit de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus : Tout lui devint odieux dans Londres, et lui-même plus que tout le reste : Il en partit sans voir son cousin, regagna sa maison de campagne ; et, croyant qu'il lui seroit impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais, tandis que pour vaquer à sa douleur, il s'étoit soustrait au commerce des chiens et des chevaux ; c'est-à-dire qu'il renonçoit aux plus chères délices d'un gentilhomme de campagne, la dédaigneuse Warmestré, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer : Toute la pruderie de la cour en fut déchaînée : celles principalement qui n'étoient plus d'âge ou de figure à donner ces

scandales, en demandoient justice ; mais la gouvernante des filles, à qui l'on auroit pu s'en prendre, assura que ce n'étoit rien, et qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médisans. Elle eut une audience de la reine pour en développer le mystère ; et elle exposa comme quoi la chose s'étoit passée de son aveu, c'est-à-dire, en tout bien et en tout honneur.

La reine envoya demander à mylord Taaffe, s'il reconnoissoit mademoiselle Warmestré pour sa femme. Il assura très-respectueusement, qu'il ne reconnoissoit ni mademoiselle Warmestré, ni son enfant ; qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuse Warmestré, plus indignée de cette réponse, qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la cour dès qu'elle le put, résolue de quitter le monde à la première occasion.

Killegrew, sur le point de faire un voyage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre son chemin par la maison de son déplorable cousin, pour lui en faire part ; et, dès qu'il le vit, sans ménager la délicatesse de son amour ou de ses sentimens, il lui en fit durement le récit : Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent employées, pour le faire crever de honte et de ressentiment.

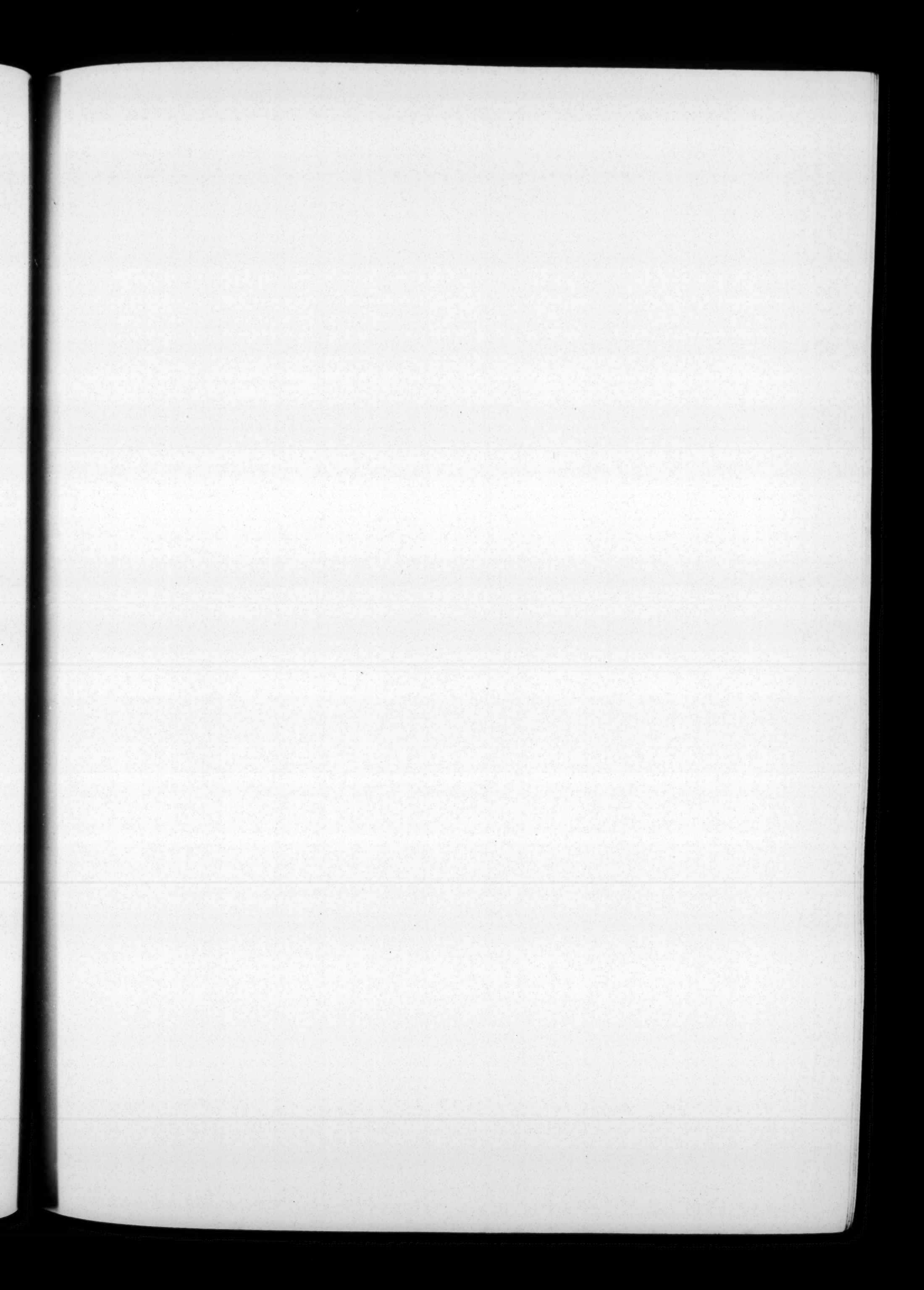
Nous lisons que l'officieux Tiridate se laissa doucement mourir, au récit de la mort de Mariamne ; mais le tendre cousin de Killegrew, s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au ciel, et fit cette oraison.

“ Loué soit le Seigneur d'une petite disgrâce qui fera peut-être le bonheur de ma vie ! Que sait-on si la belle War-

“ meffré ne voudra point de moi à présent, et si je n’aurai pas
 “ le bonheur de paffer mes jours avec une femme que j’adore,
 “ et dont je puis espérer des héritiers? Ouida! dit Kille-
 “ grew, plus confondu que l’autre n’auroit dû l’être, vous
 “ pouvez compter sur l’un et sur l’autre: Je ne doute pas
 “ qu’elle ne vous donne la main, dès qu’elle sera relevée; et
 “ ce seroit une grande malice à elle, qui en sait faire, de
 “ vous laifser manquer d’enfans: Je vous conseille de pren-
 “ dre toujours celui qu’elle vient d’avoir, en attendant les
 “ autres.”

Ce qui fut dit fut fait, nonobftant la raillerie. Cet amant fidele la rechercha comme il eût pu faire la chaffe Lucrece, ou la belle Hélène: Sa paffion ne fit qu’augmenter, après l’avoir époufée; et la généreuse Warmefré, touchée d’abord de reconnoiffance, le fut enfin d’inclination, ne lui donna pas un enfant dont il ne fut le pere; et depuis qu’il y a des ménages heureux et tranquilles en Angleterre, jamais il n’y en a eu de fi fortuné.

Quelque tems après, mademoiselle Bellenden, que cet exemple n’avoit point effrayée, eut la prudence de quitter la cour avant que d’en être chafée. La désagréable Bardou la suivit de près; mais ce ne fut que pour d’autres raisons: On s’ennuya de fa sarabande comme de fon visage. Le roi, pour ne plus les revoir ni l’une ni l’autre, leur fit donner une petite pension. Il ne reftoit donc plus que la petite mademoiselle de la Garde à pourvoir: Elle n’avoit ni afsez de vices, ni afsez de vertus, pour être chafée de la cour, ou pour y refter: Dieu fçait ce qu’elle seroit devenue, fi le feigneur Silvius, personnage





S. Harding Del.

Pub. April. 6. 1793. by R. & S. Harding.

Shenker Sculp.

JOHN W. PROGER

qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom Romain qu'il avoit pris, n'eût aussi pris pour femme l'infante de la Garde.

On a fait voir que toutes ces princesses méritoient qu'on les chassât, ou, pour leurs dérèglements, ou, pour leur laideur; cependant celles qui les remplacèrent trouverent le moyen de les faire regretter, si l'on en excepte mademoiselle Wells.

C'étoit une grande fille faite à peindre, qui se mettoit bien, qui marchoit comme une déesse, et dont le visage, fait comme ceux qui plaisent le plus, étoit un de ceux qui plaisent le moins : Le ciel y avoit répandu certain air d'incertitude qui lui donnoit la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnoit mauvaise opinion de son esprit; et par malheur son esprit faisoit bon sur tout ce que l'on en croyoit : cependant, comme elle étoit fraîche, et qu'elle paroïssoit neuve, le roi, que la belle Stewart ne gâtoit pas sur la finesse des pensées, voulut voir si les sens ne trouveroient pas mieux leur compte avec mademoiselle Wells, que les sentimens avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile : Elle étoit d'une famille royaliste; et comme son pere avoit fidèlement servi Charles I. elle crut qu'il ne falloit pas se révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas des suites fort avantageuses pour elle : On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de défenses qu'il ne falloit ; qu'elle s'étoit rendue à discrétion, sans être vivement pressée ; et d'autres disoient, que sa majesté se plaignoit de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le duc de Buckingham fit un couplet de chanson sur ce sujet, dans lequel le roi parle à Progers, confident de ses menus

plaisirs : L'allusion de Wells, qui signifie puits, fait toute la pensée du couplet. En voici le sens.

Quand le roi de ce puits sentit l'horreur profonde,
Progers, s'écria-t-il, que suis-je devenu !
Ah ! depuis que j'y sonde,
Si je n'avois cherché que le centre du monde,
J'y serois parvenu.

Mademoiselle Wells, avec cette espece d'anagramme sur son non, et ces remarques sur sa personne, ne laissoit pas de briller entre toutes ses nouvelles compagnes : c'étoient mesdemoiselles Levingston, Fielding, et Boynton, peu dignes qu'on en fasse mention dans ces mémoires ; et nous les laisserons dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle étoit en filles d'honneur la nouvelle cour de la reine : Celle de la duchesse de York fut presque renouvelée dans le même tems ; mais, quant au choix qu'elle en fit, cette princesse montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avoit de grandes ressources en beautés. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'étoit que les premieres filles d'honneur, et par quel hasard elles sortirent de chez son altesse.

Outre mademoiselle Blague et mademoiselle Price, dont on a déjà parlé, la chambre avoit été composée de mademoiselle Bagot, et de mademoiselle Hobart, doyenne de la communauté.

La Blague, qui n'avoit jamais véritablement su ce qui l'avoit brouillée avec le marquis de Brisacier, s'en étoit prise à cette lettre fatale qu'elle avoit reçue de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la Price devoit porter des gants, et du ruban jaune, comme elle, il ne lui parloit que de sa blonderie et de ses yeux marcafsins : Elle s'imagina que c'étoit quelque chose de bien merveilleux, puisqu'on y comparoit ses regards ; et voulant, à quelque temps de là, savoir toute la vertu de l'expression, elle demanda ce que vouloit dire marcafsin. Il n'y a pas de sangliers en Angleterre, et ceux, à qui elle s'adressa, lui dirent, que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit soupçonné de sa perfidie. Brisacier, plus étonné de son changement, qu'elle n'étoit indignée de sa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuse qu'elle n'étoit fade, et la planta là ; mais le chevalier Yarborough, aussi blond qu'elle, s'offrit au fort de son dépit, et en fut écouté favorablement ; et le sort fit ce mariage, pour voir ce que produiroit une union si blaffarde.

Mademoiselle Price avoit de l'esprit ; et comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, et qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la renchérie, quand l'occasion s'en présentoit, elle ne marchandait seulement pas. Elle avoit de l'emportement dans sa colere, aussi bien que dans sa tendresse : cela l'avoit exposée à quelques inconvéniens. Elle avoit très-mal-a-propos pris querelle avec une jeune créature que mylord Rochester aimoit : Ce commerce avoit été jusqu'alors assez secret : Elle eut l'imprudence de

faire tout de son mieux pour le rendre public, et s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'univers : Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse et de facilité ; mais, la plus implacable des plumes, en fait de satire, étoit la sienne.

La pauvre Price, qui l'avoit bien voulu mériter, y paroisoit chaque jour sous une figure nouvelle : Tout étoit plein de vaudevilles, dont son nom étoit le refrain, et sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir, dans une cour, où l'on étoit avide des moindres choses qui venoient de mylord Rochester ? Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant, et la découverte qui s'ensuivit, pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisoit.

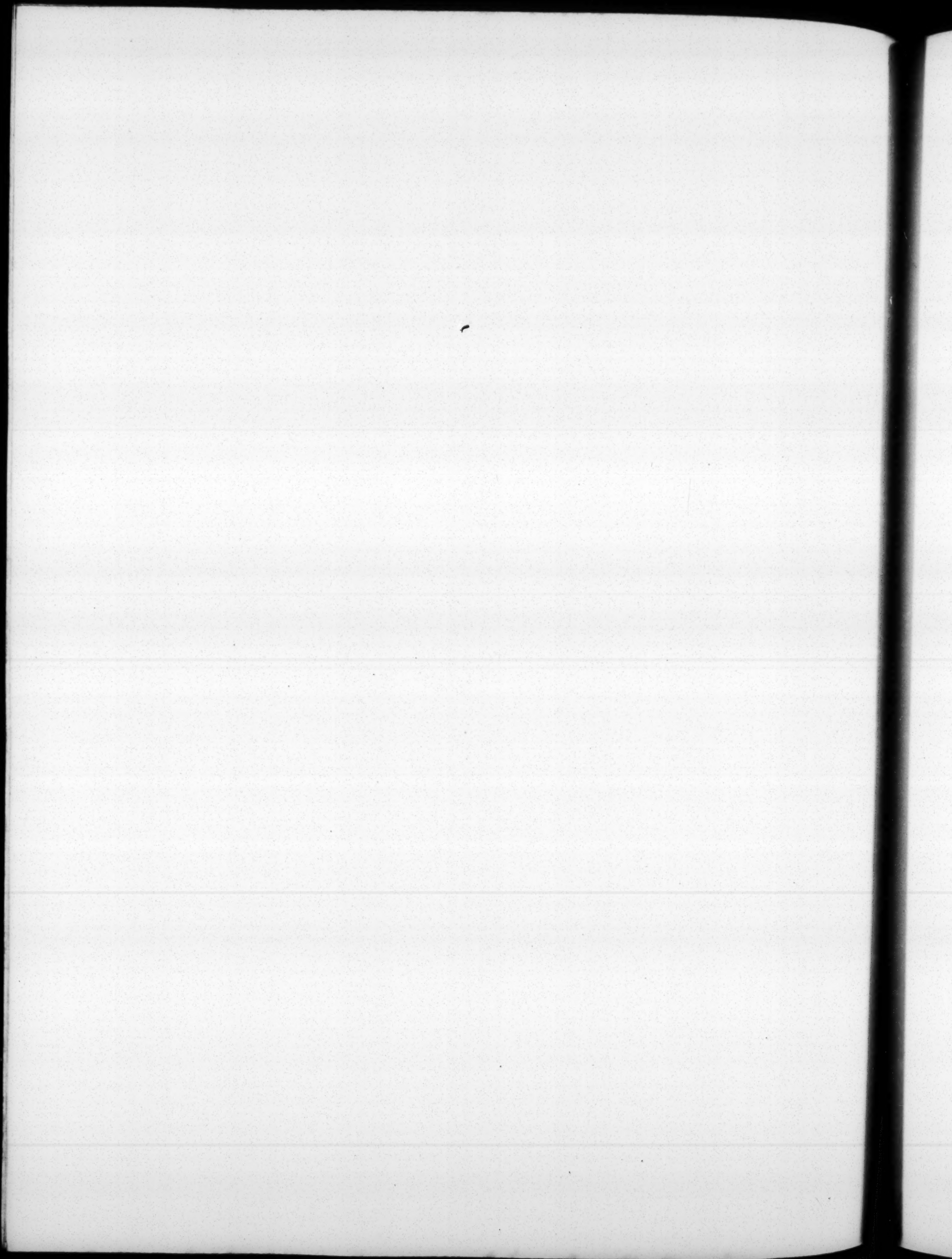
Dongan mourut en ce tems-là : C'étoit un garçon de mérite, auquel Durfort, depuis comte de Feversham, succéda dans la charge de lieutenant des gardes du corps de sonaltesse. Mademoiselle Price l'avoit tendrement aimé : Sa mort la mit au désespoir ; mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette cachetée de tous côtés en étoit : Elle étoit adressée de la main du défunt à mademoiselle Price ; mais, loin de la recevoir, elle n'eut pas seulement le courage de la regarder : La gouvernante crut qu'il étoit de sa prudence de la recevoir au refus de la Price, et de son devoir de la remettre entre les mains de la duchesse, comptant bien qu'elle étoit remplie de choses curieuses et utiles, dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la duchesse ne crût pas tout-à-fait cela, la curiosité la prit de voir ce que pouvoit contenir une cassette si merveilleuse et si soigneusement ca-



Harding del

Burrell sculp

HAROLD EVERSHAM.



chetée ; et l'ouverture s'en fit en présence de quelques dames, qui se trouverent alors dans son cabinet.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer y étoient ; et toutes ces faveurs étoient de la tendre Price : On ne pouvoit comprendre comment une seule personne y avoit pu fournir ; car, sans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes sortes, et mis en bracelets de tant de manieres, que c'étoit une merveille : Après cela venoient trois ou quatre paquets de lettres d'une tendresse si vive qu'on n'osa jamais lire que les deux premières, tant les transports et les langueurs y étoient naturellement représentés.

La duchesse se repentit d'avoir fait ouvrir cette cassette en si bonne compagnie ; car, avec de pareils témoins, elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'aventure fût supprimée ; mais, comme il n'y en avoit pas aussi de retenir une telle fille d'honneur, on rendit à mademoiselle Price ce qui lui appartenoit, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son amant, ou de s'en consoler.

Mademoiselle Hobart étoit d'un caractere aussi nouveau pour lors en Angleterre que sa figure paroïsoit singuliere dans un pays, où d'être jeune, et de n'être pas plus ou moins belle, est un reproche : Elle avoit de la taille, quelque chose de fort deliberé dans l'air, beaucoup d'esprit, et son esprit étoit fort orné sans être fort discret : Elle avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, et beaucoup de feu dans des yeux peu touchans : Son cœur étoit tendre ; mais on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du beau sexe.

Mademoiselle Bagot, qui mérita la première ses soins et ses empressements, y répondit d'abord de bon cœur et de bonne-foi ; mais, s'étant aperçue que c'étoit trop peu de toute son amitié pour toute celle de la Hobart, elle laissa cette conquête à la nièce de la gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme madame sa tante fort obligée du soin qu'elle avoit de la petite fille.

Bientôt le bruit, véritable ou faux, de cette singularité, se répandit dans la cour : On y étoit assez grossier, pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grèce sur les goûts de la tendresse, et l'on se mit en tête que l'illustre Hobart, qui paroïsoit si tendre pour les belles, étoit quelque chose de plus que ce qu'elle paroïsoit.

Les chansons commencèrent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs ; et ses compagnes commencèrent à la craindre sur la foi de ces chansons. La gouvernante, toute alarmée de ces bruits, consulta mylord Rochester sur le péril où sa nièce paroïsoit exposée : Elle ne pouvoit mieux s'adresser : Il lui conseilla de la retirer des mains de mademoiselle Hobart ; et fit si bien qu'elle tomba dans les siennes. La duchesse, trop généreuse, pour ne pas traiter de visions ce que l'on imputoit à cette fille, et trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre, pour la faire servir auprès de sa personne.

Mademoiselle Bagot étoit la seule qui véritablement eût quelque air de sagesse et de beauté, dans cette première chambre : Elle avoit les traits beaux et réguliers : Elle avoit ce teint rembruni, qui plaît tant, quand il plaît : Il plaisoit



S Harding del^t

W N Gardiner sculp

Pub^d Dec^r 2 1793 by E & S Harding Pall Mall.

MISS BAGOT.



beaucoup en Angleterre, parce qu'il y étoit rare. Elle rougissoit de tout, sans rien faire dont elle eût à rougir. Mylord Falmouth jetta les yeux sur elle : Ses vœux furent mieux reçus que n'avoient été ceux de mademoiselle Hobart ; et, quelque tems après, l'amour l'éleva, du poste de fille d'honneur de la duchesse, à un rang que toutes les filles d'Angleterre auroient pu envier.

La duchesse de York, pour former sa cour, voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent, et, sans égards aux recommandations, ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle Jennings et mademoiselle Temple étoient à la tête : elles effaçoient tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle Jennings, parée des premiers trésors de la jeunesse, étoit de la plus éclatante blancheur qui fût jamais : ses cheveux étoient d'un blond parfait : quelque chose de vif et d'animé défendoit son teint du fade, qui, d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême : sa bouche n'étoit pas la plus petite ; mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La nature l'avoit embellie de ces charmes, qu'on ne peut exprimer, et les graces y avoient mis la dernière main : Le tour de son visage étoit gracieux ; et sa gorge naissante étoit de même éclat que son teint : Pour achever en un mot, sa figure donnoit une idée de l'aurore, ou de la déesse du printems, telles que messieurs les Poètes nous les offrent dans leurs brillantes peintures ; mais comme il n'étoit pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté, sans aucun dé-

faut, il y auroit eu quelque chose à refaire à ses bras et à ses mains, pour les rendre dignes du reste : Son nez n'étoit pas de la dernière délicatesse, et ses yeux faisoient un peu grace, tandis que sa bouche et le reste de ses appas portoient mille coups jusqu'au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle étoit toute pétillante d'esprit et de vivacité : ses gestes et tous ses mouvemens étoient autant d'impromptus : sa conversation étoit séduisante, quand elle vouloit plaire ; fine et délicate, quand elle vouloit donner du ridicule ; mais comme son imagination l'emportoit souvent, et qu'elle commençoit de parler avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifioient pas toujours ce qu'elle vouloit ; et ses paroles rendoient, quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choses qu'elle pensoit.

Mademoiselle Temple, à-peu-près du même âge, étoit brune, en comparaison d'elle : sa taille étoit jolie : elle avoit les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le sourire agréable et l'air spirituel. Voilà ce que c'étoit que son extérieur : Il seroit difficile de dire ce que c'étoit que le reste ; car elle étoit simple, glorieuse, crédule, soupçonneuse, coquette, sage, fort suffisante, et fort sotte.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la cour de la duchesse, chacun eut les yeux dessus, et l'on forma des desseins sur l'une et sur l'autre, soit en bien, soit en mal. Mademoiselle Jennings ne fut pas long-tems à se distinguer, et à ne laisser d'adorateurs à ses compagnes, que ceux que l'espoir du succès y attachoit : son éclat éblouissant attiroit, et les charmes de son esprit engageoient.

Le duc de York, s'étant persuadé qu'elle étoit de son apanage, se mit en tête de faire valoir ses prétentions, par le même droit que le roi son frere s'étoit approprié les faveurs de mademoiselle Wells. Mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service, quoiqu'elle fût à celui de la duchesse. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades, dont il l'attaqua d'abord : ses regards se promenoient toujours ailleurs, quand ceux de son altesse les cherchoient ; et si par hasard il en surprenoit quelqu'un, elle n'en rougissoit seulement pas. Il fallut donc changer de batterie : Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occasion de parler, et ce fut tant pis : Je ne sais de quelle maniere il conta sa chance ; mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la sagesse et de la fierté : Ce qu'il avoit à proposer ne convenoit pas trop à l'une, ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ses vivacités qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'étoit munie de quelques maximes très-salutaires pour la conduite d'une jeune personne de son âge. La premiere étoit, qu'il falloit être jeune pour entrer agréablement à la cour, et ne pas être vieille pour en sortir de bonne grace : Qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par une glorieuse résistance, ou par d'illustres foiblefesses ; et que, dans un séjour si dangereux, il falloit faire son possible pour ne disposer de son cœur, qu'en donnant sa main.

Avec de tels sentimens, elle eut moins de peine à résister aux tentations du duc, qu'à se débarrasser de sa persévérance :

Elle fut sourde aux traités d'établissement, dont on voulut sonder son ambition; et toutes les offres de présents réussirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impertinente vertu, qui ne vouloit point entendre raison? Il y avoit de la honte à laisser échapper une petite étourdie, dont les penchans devoient au moins tenir quelque chose de la vivacité qui brilloit dans toutes ses manieres, et qui cependant se mêloit d'avoir du solide, quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pu les regards, les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout; mais par malheur, elle ne souffroit point le papier. Chaque jour, quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fourroient ou dans ses poches, ou dans son manchon: Cela ne se faisoit pas trop imperceptiblement; et la malicieuse petite bête avoit soin que ceux qui les y avoient vu entrer les en vissent sortir sans leur avoir donné la moindre audience: elle ne faisoit que secouer son manchon, ou tirer son mouchoir: Dès qu'il avoit le dos tourné, ses billets pleuvoient autour d'elle, et les ramassoit qui vouloit. La duchesse fut souvent témoin de cette conduite, et n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'étoit donc bruit dans les deux cours que des charmes et de la sagesse de mademoiselle Jennings: On ne pouvoit comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la campagne droit à la cour, en devînt sitôt l'ornement par ses attraits, et l'exemple par sa conduite.

Le roi crut que ceux qui l'avoient attaquée s'y étoient mal pris, ne lui paroissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir, ni les empressements la séduire : elle, qui vraisemblablement ne tenoit pas cette discrete morale de la prudence de sa mere, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes et les abricots de Saint-Albans. Il voulut voir ce que c'étoit que cela : Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit, et dans les charmes de sa personne ; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bientôt en desir de réussir dans l'épreuve. Dieu sait ce qu'il en fût arrivé ; car il avoit tout l'esprit du monde, et il étoit roi : Ces qualités ne sont pas indifférentes : Les résolutions de la belle Jennings étoient louables et bien raisonnées ; mais l'esprit avoit de grands charmes pour elle, et la majesté du prince, humiliée devant une jeune personne qui l'écoute, est bien persuasive. Mais mademoiselle Stewart n'eut garde de consentir au projet du roi.

L'alarme la prit de bonne heure : elle pria sa majesté de vouloir bien laisser au duc son frere le soin d'instruire les filles de la duchesse sa belle sœur, et de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimoit mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement, qui ne lui paroissent pas désavantageuses. La menace n'étoit pas à négliger : Il obéit, et mademoiselle Jennings eut encore tout l'honneur des bruits qui se répandirent sur ce sujet : Nouvelle estime, et nouveaux vœux de tous côtés. Elle alloit triomphant de je ne sais combien de libertés, sans inté-

refser la sienne : Son heure n'étoit pas encore venue ; mais elle n'étoit pas si loin. C'est ce que nous dirons, quand nous aurons fait voir comment sa compagne débuta.

Quoique la figure de mademoiselle Temple fût toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de mademoiselle Jennings : Elle brilloit encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes très-capables de lui en donner, si ce don étoit communicable, entreprirent en même tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit : C'étoit mylord Rochester et mademoiselle Hobart. Le premier commença par la gâter, en lui faisant part de ses productions ; comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne : Il lui disoit bien, que si le ciel l'avoit fait d'humeur à se prendre par la beauté, il ne lui auroit pas été possible de se sauver auprès d'elle ; mais que n'étant, Dieu merci, touché que de l'esprit, il avoit le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, sans que cela pût tirer à la moindre conséquence. C'étoit après un aveu si sincère, qu'il lui présentoit des vers, ou quelque chanson nouvelle ; et c'étoit là que tout ce qui pouvoit disputer quelque chose à mademoiselle Temple étoit mis à deux genoux devant ses apas pour en faire amende honorable. De telles insinuations tournoient sa petite tête, que c'étoit une pitié.

La duchesse s'en apperçut ; et, connoissant la portée du génie de l'un et de l'autre, elle connut le danger où la pauvre Temple se précipitoit sans le savoir. Mais comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'a-



*K. Harding sculp.
Lionel March, J. G. Day & Co. Engraving, Pall Mall.*

MISS TEMPLE.

voit pas songé, qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, mademoiselle Hobart fut chargée de mettre ordre le plus discrètement qu'elle pourroit, que ces fréquentes et longues conversations n'eussent point de suite : Elle accepta volontiers cette commission, et se flatta d'y réussir.

Elle avoit déjà fait toutes les avances, pour s'emparer de sa confiance et de sa bonne volonté. La Temple, moins en garde contre elle, que contre Rochester, y répondoit tout de son mieux. Elle étoit avide de louanges, et friande de toutes sortes de sucreries, autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un et à l'autre de ses goûts. Mademoiselle Hobart avoit l'intendance du cabinet des bains de la duchesse : Son appartement étoit tout contre ; et dans cet appartement, elle avoit un cabinet garni de confitures et de toutes sortes de liqueurs : Ce cabinet convenoit au goût de mademoiselle Temple, et il convenoit au goût de mademoiselle Hobart qu'elle y prit plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnaient revinrent avec elle. Un jour que les dames avoient été à cheval, la Temple, au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez mademoiselle Hobart, pour se remettre de la fatigue, aux dépens des confitures qui l'y attendoient ; mais avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est-à-dire, de se déshabiller chez elle, pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avoit garde d'être refusée : " Je vous l'allois proposer, dit " la Hobart : Ce n'est pas que vous ne soyez jolie comme un " ange dans cet habillement ; mais il n'est rien tel que d'être

“ fraîchement et à son aise. Vous ne sauriez croire, ma
 “ chere Temple, poursuivit-elle en l’embrassant, combien
 “ vous m’obligerez d’en user ainsi; mais sur-tout ce goût
 “ pour la propreté me charme. Vous êtes bien différente en
 “ cela, comme en bien d’autres choses, de cette petite folle
 “ de Jennings. Avez-vous pris garde comme tous nos benets
 “ de la cour l’admirent pour quelque éclat qui n’est peut-être
 “ pas tout à elle, et pour des étourderies qui ne sont d’au-
 “ cune autre, et qu’ils prennent pour des traits d’esprit? Je
 “ ne lui ai pas assez parlé pour en démêler la gentillesse;
 “ mais, s’il n’est pas mieux tourné que ses pieds, ce n’est pas
 “ grand’chose. On m’en a conté de belles de son peu de
 “ propreté: Il n’y a point de chat qui craigne tant l’eau.
 “ Comment! Jamais ne se laver pour soi-même, et ne dé-
 “ crasser que ce qu’il faut nécessairement que l’on montre,
 “ c’est-à-dire, la gorge et les mains!”

La Temple avaloit cela plus doux que les confitures; et
 l’officieuse Hobart, pour ne pas perdre de tems, la déshabil-
 loit en attendant sa femme-de-chambre. Elle en fit bien
 quelques façons d’abord, ne voulant pas donner cette peine à
 une personne constituée depuis quelque tems en dignité
 comme mademoiselle Hobart; mais elle eut beau s’en défen-
 dre: l’autre lui fit voir que c’étoit avec plaisir qu’elle lui ren-
 doit ce petit office. La collation finie, et mademoiselle Tem-
 ple déshabillée: “ Passons, lui dit la Hobart, dans le cabi-
 “ net des bains, nous pourrons y causer un moment, sans
 “ craindre que quelque sottie visite nous vienne lanterner.”
 Elle y consentit, et s’étant toutes deux mises sur un lit de

repos : “ Vous êtes trop jeune, ma chere Temple, lui dit-elle, pour connoître la malignité du caractere des hommes en général, et trop neuve encore en ce pays-ci, pour avoir pu démêler celui de ses habitans : Je vais vous donner une idée de ces messieurs, du mieux qu’il me sera possible sans offenser personne ; car je n’aime point la médisance.

“ Premièrement, il faut que vous comptiez, que tous les hommes de la cour manquent de probité, de bon sens, de jugement, d’esprit ou de sincérité : c’est-à-dire, que celui, qui par hasard aura quelques-unes de ces qualités, à coup sûr n’aura pas les autres : Le faste dans les équipages, la fureur du jeu, la bonne opinion de leur mérite et le mépris pour celui des autres, sont leurs entêtemens.

“ L’intérêt, ou les plaisirs, sont les motifs de toutes leurs actions. Ceux qui suivent le premier vendroient Dieu le Pere, comme Judas vendit son maître, et pour moins d’argent. Je vous citerois de beaux exemples, si j’en avois le temps. Pour les sectateurs des voluptés, ou soi-disans tels ; car ils ne sont pas tous si méchans qu’ils affectent de le paroître ; ces messieurs ne respectent ni promesse, ni sermens, ni foi, ni loi, c’est-à-dire, ni le ciel, ni la terre, pour parvenir à leurs fins : Ils ne regardent les filles d’honneur, que comme des amusemens qu’on place exprès à la cour, pour les empêcher de s’y ennuyer ; et plus on a de mérite, plus on est exposé à leurs impertinences dès qu’on les écoute, et à leurs calomnies dès qu’on ne les écoute pas. Pour les épouseurs, ce n’est pas ici qu’il en faut chercher : Si l’argent ou le caprice ne s’en mêlent, on au-

“ roit beau se flatter d’être pourvue : la sagesse et les appas
 “ y sont également inutiles. Madame de Falmouth est l’u-
 “ nique exemple d’une fille d’honneur bien mariée sans dot ;
 “ et, demandez au pauvre imbécille d’époux pour qu’elle rai-
 “ son il l’a prise : je suis persuadée qu’il n’en sait aucune, si
 “ ce n’est qu’elle a les oreilles grandes et rouges, et les pieds
 “ plats. Pour la blonde Yarborough, qui paroïsoit si fiere
 “ de son établissement, elle est femme, pour tout compter,
 “ d’un grand flandrin, qui, la semaine d’après son mariage,
 “ lui fit prendre congé de la ville pour jamais, en vertu de
 “ cinq ou six mille livres de rente qu’il possède sur les con-
 “ fins de Cornouaille. Hélas ! la pauvre Blague ! je la vis
 “ partir il y a bien un an, tirée à quatre chevaux, si maigres,
 “ que je ne crois pas qu’elle soit encore à moitié chemin
 “ de son petit château. Que voulez-vous ! toutes les filles
 “ ont la folie de se vouloir marier ; et dès qu’elles ont quel-
 “ que peu de charmes, elles croient qu’il n’y a qu’à se mon-
 “ trer à la cour pour choisir leurs époux ; mais quand cela
 “ seroit, c’est la plus sotte condition du monde pour une
 “ personne qui a des sentimens. Croyez-moi, ma chere
 “ Temple, c’est si peu de chose que les plaisirs du mariage,
 “ au prix de ses inconvéniens, que je ne sais comment on
 “ peut s’y résoudre : Fuyez donc un si fâcheux engagement,
 “ au lieu de le souhaiter. La jalousie, jadis inconnue dans
 “ ces innocens climats-ci, devient à la mode : Vous en sa-
 “ vez des exemples. De quelque brillante apparence qu’on
 “ veuille vous éblouir, n’allez pas de votre esclave faire
 “ votre tyran : Maîtresse de votre liberté, vous la serez



Harding del. London Pub April 13 1792 by E Harding Fleet Street Schenker Sculp.

AUBREY DE VERE XX & LAST EARL OF OXFORD.

“ toujours des autres. Je vais vous donner des preuves assez
 “ récentes de la perfidie des hommes pour notre sexe, et de
 “ l’impunité qu’ils trouvent dans tous leurs attentats contre
 “ notre innocence. Le comte d’Oxford devint amoureux
 “ d’une comédienne de la troupe du duc, belle, gracieuse, et
 “ qui jouoit dans la perfection : Le rôle de Roxane dans
 “ une pièce nouvelle, l’avoit mise en vogue ; et le nom lui en
 “ étoit resté. Cette créature, pleine de vertu, de sagesse,
 “ ou, si vous voulez, d’obstination, refusa fièrement les offres
 “ de service et les présents du comte d’Oxford : Cette ré-
 “ sistance irrita sa passion : Il eut recours aux invectives, et
 “ même aux charmes ; le tout en vain. Il en perdit le boire
 “ et le manger. Ce n’étoit pas grand’chose pour lui ; mais
 “ sa passion devint si violente, qu’il ne jouoit, ni ne fumoit
 “ plus. Dans cette extrémité, l’Amour eut recours à l’Hy-
 “ men. Le comte d’Oxford, premier pair du royaume, a
 “ bonne mine, comme vous voyez : Il est de l’ordre de la
 “ Jarretière, qui relève un air assez noble qu’il a naturelle-
 “ ment : Enfin, à le voir, on diroit que c’est quelque chose ;
 “ mais, à l’entendre, on voit bien que ce n’est rien. Cet a-
 “ mant passionné lui fit présenter une belle promesse de ma-
 “ riage authentiquement signée de sa main : Elle ne voulut
 “ point tâter de cet expédient ; mais elle crut qu’elle ne ris-
 “ quoit rien, lorsqu’il vint le lendemain, accompagné d’un
 “ ministre et d’un témoin : Une autre comédienne, de ses
 “ amies, signa le contrat comme témoin pour elle : Le ma-
 “ riage fut fait et parfait de cette sorte. Vous croyez peut-
 “ être que la nouvelle comtesse n’avoit plus qu’à se faire pré-

“ senter à la cour, y prendre son rang, et arborer les armes
“ d’Oxford ? Point du tout. Quand il en fut question, on
“ trouva qu’elle n’étoit point mariée ; c’est-à-dire, on trou-
“ va que le prétendu ministre étoit un trompette du mylord,
“ et le témoin, son timbalier. Cet ecclésiastique et ce té-
“ moin ne parurent plus après la cérémonie ; et l’on soutint
“ à l’autre témoin, que la sultane Roxane avoit apparem-
“ ment cru se marier réellement dans quelque rôle de comé-
“ die. La pauvre créature eut beau prendre à partie les loix
“ et la religion violées, aussi bien qu’elle, par cette superche-
“ rie : elle eut beau se jeter aux pieds du roi, pour en de-
“ mander justice : elle n’eut qu’à se relever, trop heureuse
“ d’avoir une pension de mille écus pour douaire, et de re-
“ prendre le nom de Roxane, au lieu de celui d’Oxford.
“ Vous me direz que ce n’étoit qu’une comédienne, que tous
“ les hommes n’ont pas les mêmes sentimens, et qu’on peut
“ au moins les écouter quand ils ne font que rendre justice
“ au mérite d’une personne faite comme vous ; mais ne vous y
“ fiez pas, quoique vous soyez à même ; car je sais que tout
“ le monde ne donne pas dans la prévention nouvelle où l’on
“ est pour la Jennings. Le beau Sidney vous lorgne : mylord
“ Rochester se plaît à vous entretenir ; et le très-sérieux che-
“ valier Littleton sent dégourdir sa gravité naturelle en fa-
“ veur de vos attraits. Pour le premier, j’avoue qu’il est
“ d’une figure toute propre à séduire les penchans d’une per-
“ sonne de votre âge ; mais quand cette figure seroit accom-
“ pagnée de quelque chose, comme elle ne l’est pas, et qu’il
“ songeroit aussi sérieusement à vous qu’il veut vous le per-

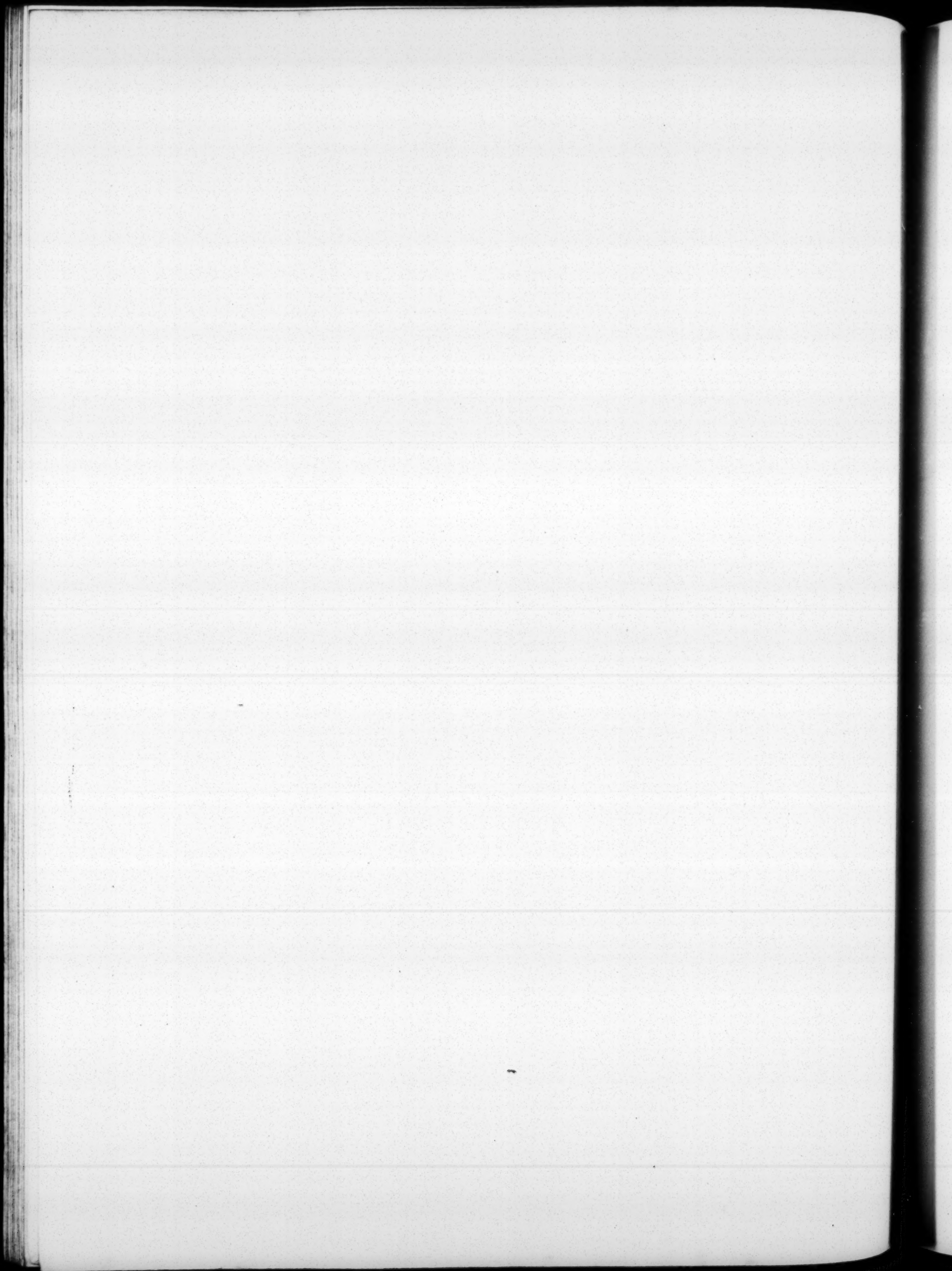


S Harding del.

Pub^d Nov^r 1793, by E & S Harding, Pall Mall.

JW Tomkins sculp.

SIR CHARLES LYTTELTON.



“ suader, et que vous le meritez, je ne vous conseillerois pas
 “ de songer à lui, pour des raisons, qu’il ne m’est pas permis
 “ de vous dire à présent.

“ Le chevalier Littleton y va sans doute de bonne foi,
 “ puisqu’il paroît honteux de l’état où vous l’avez mis, et
 “ je crois que s’il pouvoit tant faire, que d’oublier les chi-
 “ meres dont il a l’imagination remplie sur ce qu’on appelle
 “ vulgairement être cocu, le bon-homme vous épouserait, et
 “ vous iriez représenter dans son petit gouvernement, où
 “ vous passeriez gaiment vos jours à tenir les comptes du
 “ ménage, et à raccommoder ses serviettes. Quelle gloire
 “ d’avoir pour époux un Caton, dont les discours sont pleins
 “ de censures, et les censures remplies de travers !

“ Mylord Rochester est sans contredit l’homme d’Angleterre
 “ qui a le plus d’esprit et le moins d’honneur : Il n’est dan-
 “ gereux que pour notre sexe ; mais il l’est au point, qu’il
 “ n’y a pas de femme qui l’écoute trois fois, qui n’en soit
 “ pour sa réputation. C’est une bonne fortune, qui ne lui
 “ peut échapper de façon ou d’autre, puisqu’il la possède
 “ dans ses écrits, s’il n’en peut avoir autre chose ; et dans le
 “ siècle où nous vivons, l’un vaut l’autre à l’égard du public.
 “ Cependant rien n’est si dangereux que les insinuations avec
 “ lesquelles il s’empare de l’esprit : Il entre dans vos goûts,
 “ dans tous vos sentimens ; et, tandis qu’il ne dit pas un seul
 “ mot de ce qu’il pense, il vous fait croire tout ce qu’il dit.
 “ Je m’en vais parier, que de la manière dont il vous a parlé,
 “ vous l’avez cru le plus honnête homme du monde, et le
 “ plus sincère : je ne saurois comprendre ce qu’il vous veut,

“ dans les soins qu’il affecte de vous rendre : ce n’est pas que
 “ vous ne soyez faite de manière à mériter tous les em-
 “ pressemens du monde ; mais quand il vous auroit tourné la tête, il
 “ ne sauroit que faire de la plus jolie créature de la cour ; car,
 “ il y a long-tems que ses débauches y ont mis ordre, avec
 “ le secours et les faveurs de toutes les coureuses de la ville.
 “ Voyez donc, ma chere Temple, ce que c’est que cette ha-
 “ bitude effroyable de malignité qui le possède, à la ruine et
 “ à la confusion de l’innocence ! Un scélérat, qui n’a de soins
 “ et des em-
 “ pressemens, pour mademoiselle Temple, que
 “ pour donner plus de vraisemblance aux calomnies dont il
 “ l’a déchirée ! Vous me regardez avec étonnement, et sem-
 “ blez douter de la vérité de ce que j’avance ; mais je ne
 “ veux pas que vous m’en croyiez : Tenez, dit-elle, tirant
 “ un papier de sa poche, voyez les vers qu’ils a faits à
 “ votre louange, tandis qu’il endort votre crédulité par des
 “ discours flatteurs et de feints respects.”

En disant cela, la perfide Hobart lui fait voir une demi-
 douzaine de couplets outrés, que Rochester avoit faits contre
 les filles d’honneur précédentes. C’étoit la Price qu’il atta-
 quoit principalement, par des traits sanglans, et par la plus
 hideuse anatomie de sa personne qu’on pût imaginer. Ho-
 bart n’avoit fait que substituer le nom de Temple à celui de
 Price : cela s’accordoit avec le chant et la mesure. Il n’en
 fallut pas davantage : La crédule Temple n’eut pas plutôt
 entendu chanter ce couplet, qu’elle ne douta plus qu’il ne fût
 fait pour elle ; et, dans le premier mouvement de sa colere,
 n’ayant rien plus à cœur que d’en donner le démenti sur le

champ aux impostures du poëte : “ Ah ! pour celui-là, ma
 “ chere Hobart, je n’y puis plus tenir : je ne me pique point
 “ d’être aussi belle qu’une autre ; mais pour les défauts, dont
 “ parle ce coquin là, ma chere Hobart, j’ose dire que per-
 “ sonne n’en est plus éloignée : nous sommes seules, et j’au-
 “ rois presque envie de vous en convaincre.” La complais-
 ante Hobart le voulut bien ; mais quoiqu’elle lui mît l’esprit
 en repos, en se récriant avec éloge sur tout ce qui réfutoit la
 chanson de Rochester, la Temple pensa se désespérer de
 rage et d’étonnement, de ce que le premier homme qu’elle
 eût écouté, non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai,
 mais qu’il eût la cruauté de l’accuser à faux ; et ne trouvant
 point d’expression capable de remplir son dépit et la violence
 de ses ressentimens, elle se mit à pleurer comme une folle.

La Hobart la consola le plus tendrement qu’elle put ; la
 gronda de ce qu’elle prenoit si fort à cœur les noirceurs d’un
 homme, dont on connoissoit trop l’infamie, pour que de telles
 impostures eussent lieu ; mais elle lui conseilla de ne lui plus
 jamais parler ; que c’étoit l’unique moyen de rendre ses pro-
 jets inutiles ; et lui fit voir que le mépris et le sérieux étoient
 beaucoup plus utiles dans ces occasions qu’un éclaircissement ;
 que s’il obtenoit une fois qu’elle l’écoutât, il seroit justifié ;
 mais qu’elle étoit perdue.

Mademoiselle Hobart n’avoit pas tort de donner ces con-
 seilles : elle savoit qu’un éclaircissement la livroit, et qu’il
 n’y avoit plus de quartier pour elle, si Rochester avoit un su-
 jet si juste de renouveler ses premiers panégyriques pour elle ;
 mais la précaution fut vaine : cette conversation avoit été

entendue d'un bout à l'autre par la niece de la gouvernante : Cette niece avoit la mémoire du monde la plus fidelle ; et, comme elle devoit voir Rochester ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversation, pour n'en perdre pas un seul mot lorsqu'elle se donneroit l'honneur d'en faire le récit à son amant.

CHAPITRE X.

LA conversation dont on vient de parler n'avoit eu de charmes que pour mademoiselle Hobart ; et si la jeune Temple en avoit trouvé le commencement divertissant, la fin l'avoit outrée de colere. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il étoit bien vrai que Sidney songeât à elle, il ne lui seroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre Hobart, qui ne lui pouvoit rien refuser, lui promit cette confidence dès qu'elle pourroit s'assurer sur sa conduite avec mylord Rochester. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après lesquels Hobart jura qu'elle lui diroit ce qu'elle souhaitoit savoir : Temple assura qu'elle ne regardoit plus Rochester que comme un monstre de perfidie, et jura ses grands dieux qu'elle ne l'écouteroit de sa vie, et qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, miss Sara sortit du bain, où, durant toute cette conversation, elle avoit pensé transir de froid, sans oser s'en plaindre. Cette petite créature

avoit obtenu, de la femme-de-chambre de mademoiselle Hobart, de se pouvoir un peu dégrafser, à l'insu de sa maîtresse ; et l'autre y ayant consenti, je ne sais comme elles avoient fait pour remplir d'eau froide une des cuves ; et la petite Sara ne faisoit que de s'y mettre, lorsqu'elles furent alarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrage renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées : des rideaux de taffetas de la Chine, qui se tiroient par dedans, ôtoient la vue de ceux qui se baignoient : la femme-de-chambre de mademoiselle Hobart n'avoit eu que le tems de tirer ces rideaux sur la petite fille, de fermer la porte de la séparation, et d'en ôter la clef, avant l'arrivée de sa maîtresse et de mademoiselle Temple.

Elles s'étoient mises sur un canapé placé le long de cette séparation, et mademoiselle Sara, malgré ses alarmes, avoit entendu toute la conversation, et l'avoit parfaitement retenue. Comme la belle ne s'étoit donné tant de peine que pour recevoir plus proprement mylord Rochester, dès qu'elle put se sauver, elle regagna son entresol et Rochester, n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement instruit de tout ce qui s'étoit passé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire Hobart, d'oser lui faire une tracasserie de cette nature ; mais quoiqu'il comprît bien que l'amour et la jalousie en étoient cause, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite Sara voulut favoir s'il étoit vrai qu'il en voulut à mademoiselle Temple, comme la Hobart avoit dit, qu'elle en mouroit de peur. " En pouvez-vous douter, " répondit-il, puisque cette sincere personne l'a dit ? mais

“ vous voyez aussi que je n'en pourrais profiter quand la
 “ Temple le voudrait bien, puisque mes débauches et les
 “ coureuses de la ville y ont mis bon ordre.”

La niece de la gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste étoit faux, puisqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Mylord Rochester voulut aller dès ce même soir chez la duchesse, pour voir quelle contenance on tiendrait en le voyant, après le beau portrait que mademoiselle Hobart avoit eu la bonté d'en faire. La Temple ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le dessein de lui faire une mine du plus effroyable dédain qu'elle pût imaginer, quoiqu'elle se fût mise tout de son mieux. Comme elle s'imaginait que les couplets qu'on lui venoit de chanter étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée, de ce que tous ceux qui la rencontroient la croyoient faite comme Rochester l'avoit dépeinte. Cependant Hobart, qui ne se fioit pas trop aux promesses qu'elle avoit faites de ne lui parler ni de près ni de loin, ne la quittoit point : Jamais elle n'avoit été si jolie : chacun lui en disoit quelque chose ; mais à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés, on la crut folle ; car, lorsqu'on lui parloit de sa taille, de sa fraîcheur ou de ses regards : “ Bon ! disoit
 “ elle, on sait bien que je ne suis qu'une vilaine bête, tout
 “ autrement faite que les autres ; que ce qui reluit n'est pas
 “ or, et que si j'ai quelque peu de louange à recevoir dans
 “ les compagnies, le reste est une misère.” La Hobart avoit beau la pousser, elle alloit toujours son train ; et ne cessant de se dénigrer par ironie, on ne pouvoit comprendre à qui diable elle en vouloit.

Lorsque mylord Rochester arriva, elle en rougit d'abord, pâlit ensuite, s'ébranla pour aller à lui, se retint, tira ses gants l'un après l'autre jusqu'au coude; et après avoir trois fois ouvert et refermé son éventail avec violence, elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire; et, dès qu'il eut commencé, la belle fit demi-tour à droite, et lui tourna le dos. Rochester n'en fit que sourire; et, voulant que ses ressentimens fussent encore plus marqués, il fit le tour de sa personne, et s'étant planté vis-à-vis d'elle: " Mademoiselle, lui dit-il, rien n'est
" si glorieux que de briller comme vous faites, après une aus-
" si fatigante journée: soutenir une promenade à cheval
" trois bonnes heures durant, et mademoiselle Hobart au re-
" tour, sans en paroître abattue; voilà ce qui s'appelle un
" tempérament."

Mademoiselle Temple avoit naturellement le regard tendre; mais elle fut transportée d'une colere si violente, voyant qu'il avoit encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil quand elle les tourna sur lui. Hobart la pinça par le bras, sur le point que ce regard alloit être soutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas, et remettant pour une autre fois les remerciemens qu'il devoit à mademoiselle Hobart, il se retira tout doucement. Hobart, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il sût rien de l'autre conversation, ne laissa pas d'être fort alarmée de ce qu'il venoit de dire; mais Temple, prête à suffoquer de tout ce qu'elle savoit pour le confondre sans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur

net à la première occasion, malgré la parole qu'elle avoit donnée ; quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rochester avoit un espion fidele auprès de ces belles : c'étoit la petite miss Sara, raccommodée, par son conseil et le consentement de sa tante, avec mademoiselle Hobart, pour mieux la trahir. Il sut par cet espion, que la femme-de-chambre de la Hobart, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, étoit sortie de son service ; qu'elle en avoit pris une autre, qu'on croyoit qu'elle ne garderoit pas long-tems, parce qu'elle étoit laide, et qu'elle mangeoit les confitures de mademoiselle Temple. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude ; et, quelques jours après, elle en vint donner un, tel qu'on le souhaitoit.

Rochester fut informé par elle que mademoiselle Hobart, et sa nouvelle favorite, devoient se promener à neuf heures du soir dans le mail du parc ; qu'elles devoient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, et porter des lours : Elle ajouta que mademoiselle Hobart s'étoit fort opposée à ce projet ; mais qu'il avoit fallu céder à la fin, la Temple ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

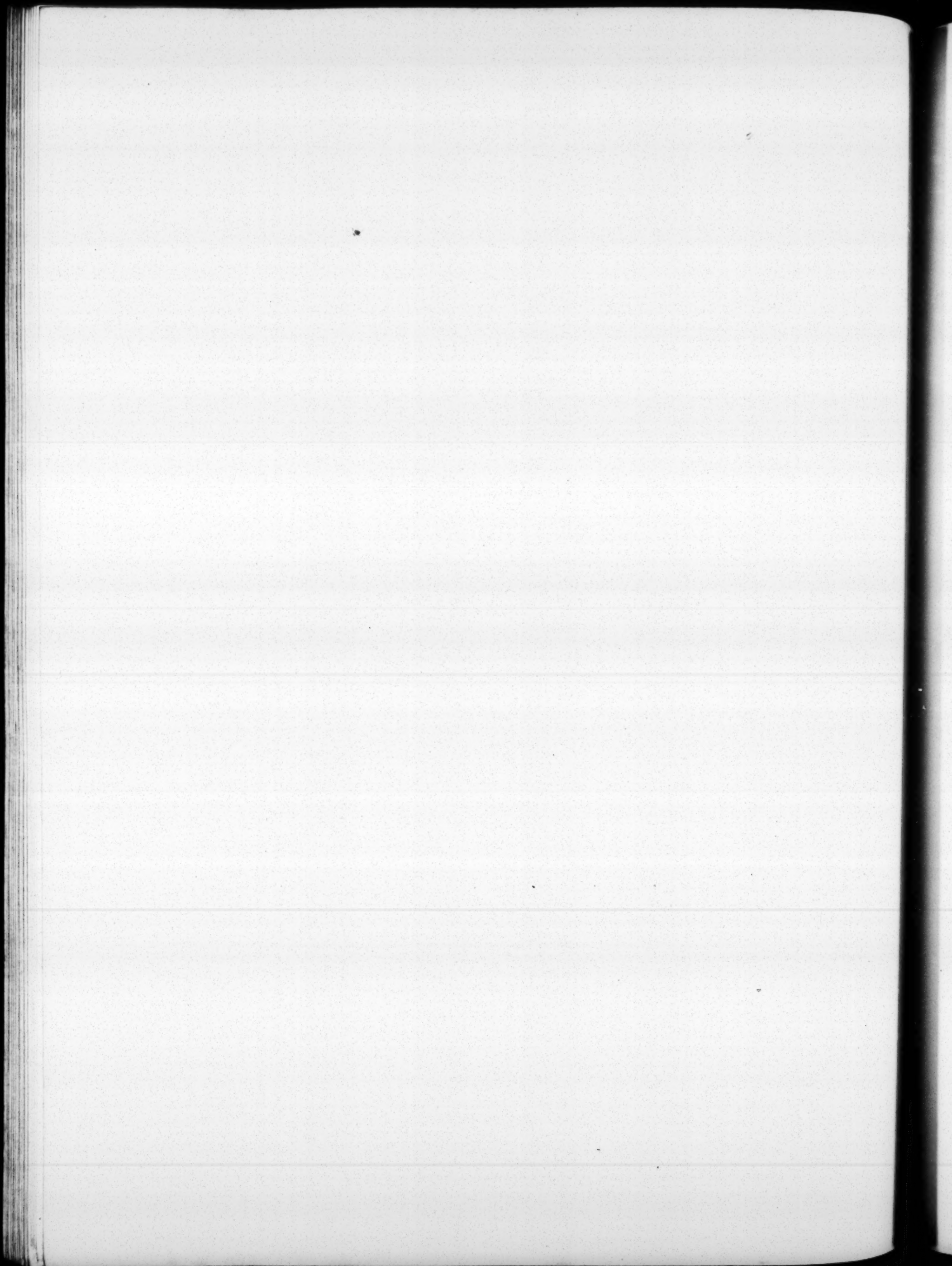
Rochester prit sa résolution sur cet avis : il fut chercher Killegrew, se plaignit à lui du tour que mademoiselle Hobart avoit osé lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, et l'obtint ; et l'ayant informé de la manière dont il vouloit s'y prendre, et du rôle qui le regardoit dans cette aventure, ils se rendirent dans l'allée du mail.



Sharding Del.

J. J. Van den Bergh Sculp.

THOMAS KILLIGREW.



Bientôt y parurent nos nymphes en mascarades : leurs tailles étoient peu différentes, et leurs visages, qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leur loup. Il n'y avoit que peu de monde au parc ; et d'aussi loin que la Temple les vit, elle doubla le pas pour s'en approcher, dans le dessein de laver la tête au perfide Rochester sous la figure d'un autre ; quand Hobart l'arrêtant : " Où courez-vous donc ? lui dit-elle : n'auriez-vous point envie d'attaquer de conversation ces deux diables pour vous exposer à toutes les impertinences qu'ils sont capables de vous dire ? " Ces remontrances furent inutiles : La Temple voulut tenter l'aventure ; et tout ce qu'on put obtenir, fut de ne point répondre à tout ce que Rochester pourroit lui dire.

Elles furent abordées comme elles achevoient de parler : Rochester choisit Hobart, feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie ; mais Temple fut fâchée de voir que Killegrew lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à Killegrew qu'elle avoit affaire : Il s'aperçut de sa répugnance, et faisant semblant de se méprendre à ses habits : " Eh ! mademoiselle Hobart, lui dit-il, ne tournez point tant la tête devers eux : je ne sais par quel hasard vous êtes toutes deux ici ; mais je sais bien que c'est fort à propos pour vous, ayant quelques petits avis à vous donner, comme votre serviteur et votre ami."

Ce début donna de la curiosité pour le reste, et mademoiselle Temple parut plus disposée à l'écouter. Killegrew, voyant que les autres s'étoient insensiblement éloignés : " Au nom de Dieu, dit-il, de quoi vous avisez-vous de vous déchaîner

“ contre mylord Rochester, que vous connoissez pour le plus
 “ honnête homme de la cour, et que vous donnez cependant
 “ pour le plus grand scélérat à la personne qu’il estime et
 “ qu’il honore le plus ? Que deviendriez-vous, s’il savoit
 “ que vous avez fait accroire à mademoiselle Temple, que
 “ c’est sur elle qu’il a fait certains couplets de chanson, faits,
 “ comme vous savez aussi-bien que moi, contre la grosse
 “ Price, plus d’un an avant qu’il fût question de la belle Tem-
 “ ple ? Ne soyez point surprise que j’en sache tant ; mais
 “ faites un peu d’attention à ce que je vais vous dire de
 “ bonne amitié. Votre passion et vos desirs pour la jeune
 “ Temple ne sont plus ignorés que d’elle ; car, de quelque
 “ manière que vous ayez surpris son innocence, on lui rend
 “ assez de justice pour croire qu’elle vous traiteroit comme a
 “ fait madame de Falmouth, si la pauvre fille savoit ce que
 “ vous lui voulez : je vous conseille donc de ne point pous-
 “ ser les choses plus loin auprès d’une personne trop sage pour
 “ vous le permettre : je vous conseille encore de reprendre vo-
 “ tre femme-de-chambre, pour supprimer le scandale de ses
 “ discours : Elle dit par-tout qu’elle est grosse, vous impute le
 “ fait, et vous accuse de la dernière ingratitude sur de sim-
 “ ples soupçons. Vous voyez bien que je n’invente point
 “ ces sortes de choses ; mais afin que vous ne doutiez point
 “ que ce ne soit de sa propre bouche que je les tiens, elle
 “ m’a parlé de votre conversation dans le cabinet des bains ;
 “ des portraits que vous y aviez faits de tous les hommes de
 “ la cour ; de la malice artificieuse dont vous aviez donné les
 “ couplets si peu convenables à la fille d’Angleterre la mieux

“ faite ; de quelle maniere la pauvre Temple avoit donné
 “ dans le panneau que vous lui tendiez pour justifier ses ap-
 “ pas. Mais ce qu’il pourroit y avoir de plus dangereux
 “ pour vous dans ce long entretien, c’est d’avoir révélé cer-
 “ tains secrets, que la duchesse ne vous a pas apparemment
 “ confiés pour en faire part à ses filles d’honneur. Songez-y
 “ bien, et ne négligez pas de faire quelque réparation au che-
 “ valier Littleton, pour le ridicule que vous avez pris la
 “ peine de lui donner : Je ne sais si c’est de votre femme-de-
 “ chambre qu’il le tient ; mais je sais bien qu’il a juré de
 “ s’en venger, et qu’il est homme à tenir sa parole ; car afin
 “ que vous ne vous trompiez pas à cette mine de Stoïcien, et
 “ cette gravité de Jurisconsulte, je veux bien vous apprendre
 “ que c’est le plus emporté de tous les hommes. Comment !
 “ ce sont des choses horribles que ces invectives ! Il dit que
 “ c’est bien à faire à une coquine comme vous de dénigrer
 “ les honnêtes gens par jalousie ; qu’il s’en plaindra, si vous
 “ continuez ; que si son altesse ne lui fait pas justice, il se la
 “ fera lui-même, et vous donnera de son épée dans le ventre
 “ quand ce seroit entre les bras de mademoiselle Temple ;
 “ qu’il est bien scandaleux que toutes les filles d’honneur
 “ passent par vos mains, avant que de pouvoir se reconnoître.

“ Voilà, mademoiselle, ce que j’ai cru devoir vous ap-
 “ prendre : Vous savez mieux que moi, si ce que je viens de
 “ vous dire est véritable, et c’est à vous à voir quel usage il
 “ vous plaira faire de mes avis ; mais si j’étois à votre place,
 “ je ferois la paix de mylord Rochester auprès de mademoiselle
 “ Temple. Encore une fois, qu’il ne sache pas que vous

“ ayez abusé de l'innocence de cette fille, pour noircir la
 “ sienne : N'en éloignez plus un homme qui l'aime tendre-
 “ ment, et qui, de la probité dont il est, se seroit bien
 “ gardé de jeter les yeux sur elle, s'il n'avoit eu dessein de
 “ l'épouser.”

Mademoiselle Temple avoit exactement tenu sa parole pendant ce discours : elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'étonnement et la confusion l'avoient saisie.

La Hobart et Rochester la joignirent encore toute interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre : choses incroyables à son avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire, en examinant leurs circonstances : Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont sa tête fut remplie à ce récit.

Rochester et Killegrew les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenue : mais, dès qu'elle eut un peu repris ses esprits, elle regagna Saint-James à grands pas, sans répondre à ce que l'autre lui pût dire ; et s'étant enfermée dans sa chambre, la première chose qu'elle fit, ce fut d'ôter promptement les habits de mademoiselle Hobart, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la considéroit plus que comme un monstre funeste à l'innocence du beau sexe, de quelque sexe qu'elle pût être : Elle rougissoit des privautés qu'avoit eues auprès d'elle une créature, dont la femme-de-chambre étoit grosse, sans avoir été dans un autre service que le sien : Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, et résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle. Mademoiselle Hobart, d'un autre côté, qui crut que Killegrew l'avoit prise pour elle en

lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faisoit prendre, depuis cette conversation, des airs si surprenans ; mais voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme-de-chambre de Temple chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits ; et, voulant la surprendre par quelque petite amitié, avant que d'en venir aux éclaircissemens, elle entra tout doucement dans sa chambre, comme elle alloit changer de linge, et l'embrassa. La Temple se trouvant entre ses bras avant que de l'avoir apperçue, tout ce que Kille-grew venoit de lui dire s'offrit à son imagination : Elle crut lui voir les regards d'un satyre, avec des empressemens encore plus odieux ; et se démélant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroyables, appelant le ciel et la terre à son secours.

Les premières qui vinrent à cette alarme furent la gouvernante et sa niece : Il étoit près de minuit : La Temple étoit en chemise, toute effarée, et repoufsoit mademoiselle Hobart avec horreur, qui ne s'en approchoit que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la gouvernante vit cette scene, elle se mit à chanter pouille à la Hobart, avec toute l'éloquence d'une vraie gouvernante ; lui demanda si c'étoit pour elle que son altesse entretenoit des filles d'honneur ; si elle n'avoit point de honte de venir jusques dans leur appartement, à l'heure indue qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences, et jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la duchesse. Tout cela confirmoit Temple dans ses erreurs ; et Hobart fut enfin obligée de s'en aller, sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croyoit toutes folles ou

posédées. Le lendemain miss Sara ne manqua pas de conter cette aventure à son amant ; lui dit comme les cris de Temple avoient alarmé l'appartement des filles ; et comme elle et sa tante, accourant à son secours, avoient pensé surprendre Hobart en flagrant délit.

Deux jours après, l'aventure fut publique, ainsi que plusieurs circonstances qui n'en étoient pas : La gouvernante en faisoit foi, contant par-tout, comme la pudeur de mademoiselle Temple l'avoit échappé belle ; et que miss Sara sa niece n'avoit conservé son honneur, que parce que les bons avis de mylord Rochester l'avoient dès long-tems obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse. Temple sut dans la suite, que les couplets qui l'avoient si fort aigrie n'avoient jamais été faits que pour la Price. Tout le monde l'en afsuroit, en concevant une nouvelle horreur pour Hobart sur cette supercherie. Tant de refroidissement, après tant de familiarités, fit croire à bien des gens que l'aventure n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit assez pour disgracier la Hobart à la cour, et pour la décrier dans la ville ; mais la duchesse la soutint, comme elle avoit déjà fait, traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimere ou de calomnie, gronda Temple de son impertinente crédulité, chassa la gouvernante avec la niece pour les impostures dont elles soutenoient cette fable, et fit quantité d'injustices pour rétablir l'honneur d'Hobart, sans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mademoiselle Temple, qui ne cessoit de s'accuser d'injustice au sujet de mylord Rochester, et qui, sur la parole de Killegrew, le croyoit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchoit que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenues: Ces favorables dispositions, entre les mains d'un homme comme lui, l'auroient pu mener plus loin qu'elle ne croyoit; mais il ne plut pas au ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la cour, il n'avoit guere manqué d'en être banni, pour le moins une fois l'an; car, dès qu'un mot se trouvoit au bout de sa langue ou de sa plume, il le lâchoit, sur le papier ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences: Les ministres, les maîtresses, et souvent le maître lui-même en étoient: S'il n'avoit eu affaire au prince le plus humain qui fût jamais, la premiere de ses disgraces eût été la dernière.

Ce fut dans le tems que Temple le cherchoit, pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de mademoiselle Hobart leur avoient à tous deux coûté, que la cour lui fut interdite pour la troisieme fois: Il partit sans avoir vu Temple, mena la gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, fit son possible pour cultiver quelques dispositions que sa niece se trouvoit pour le théâtre; mais, voyant qu'il n'y réussissoit pas, si bien que dans ses autres instructions, après l'avoir eue quelques mois, avec madame sa tante, à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la troupe du

roi l'hiver d'après ; et le public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise comédienne, du royaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passoient à la cour : Il n'y trouva pas mademoiselle d'Hamilton : Elle étoit à la campagne, chez une parente, dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistoit encore dans son cœur, malgré l'absence et ce qu'il avoit promis au chevalier de Grammont en partant : Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant son absence ; mais il ne crut rien voir dans la nouvelle cour de la reine qui méritât son attention. Mademoiselle Boynton s'avisa pourtant d'en avoir pour lui : C'étoit une figure mince et délicate, à laquelle un assez beau teint et de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près : Elle affectoit d'être languissante, de parler gras, et d'avoir deux ou trois foiblesses par jour. La première fois que Talbot jeta les yeux sur elle, une de ces foiblesses la prit : On lui fit entendre qu'elle s'évanouissoit à son intention : Il le crut, s'empresça pour la secourir ; et, depuis cet accident, il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui sauver la vie, que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus ; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre, et selon les apparences un des plus robustes : Cependant elle laissoit assez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourroit en arriver, pour devenir sa femme ; et peut-être

l'eût-elle-été dès-lors, comme elle le fut après, si les charmes de la belle Jennings ne s'y fussent opposés.

Je ne sais par quel hasard elle ne s'étoit point encore offerte à ses yeux : On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, son esprit et sa vivacité, lui furent également vantés : Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare, de voir la discrétion et la vivacité si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une cour toute galante ; mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agrémens de sa personne au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guere à le dire : Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fût dans la vraisemblance, et mademoiselle Jennings crut y pouvoir ajouter foi, sans trop se flatter. Talbot avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste, dans ses manieres : La faveur du duc qui le distinguoit assez, relevoit tout cela ; mais, le plus essentiel de son mérite pour elle étoit quarante mille livres de rente, indépendamment des bienfaits de son maître. Toutes ces qualités étoient du ressort des maximes et regles qu'elle s'étoit proposé de suivre en fait d'amans : Ainsi, quoiqu'il ne vît pas ses penchans entièrement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur ; et mademoiselle Jennings, voyant que la duchesse approuvoit les desseins de Talbot, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance, c'étoit tout ce qu'elle pouvoit

faire pour son service, et que sa raison lui étoit plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eue, n'approfondit point si c'étoit à son cœur, ou bien à sa raison qu'il en étoit redevable, et ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur : On eût juré qu'il y touchoit ; mais l'amour ne seroit plus amour, s'il ne se plaisoit à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

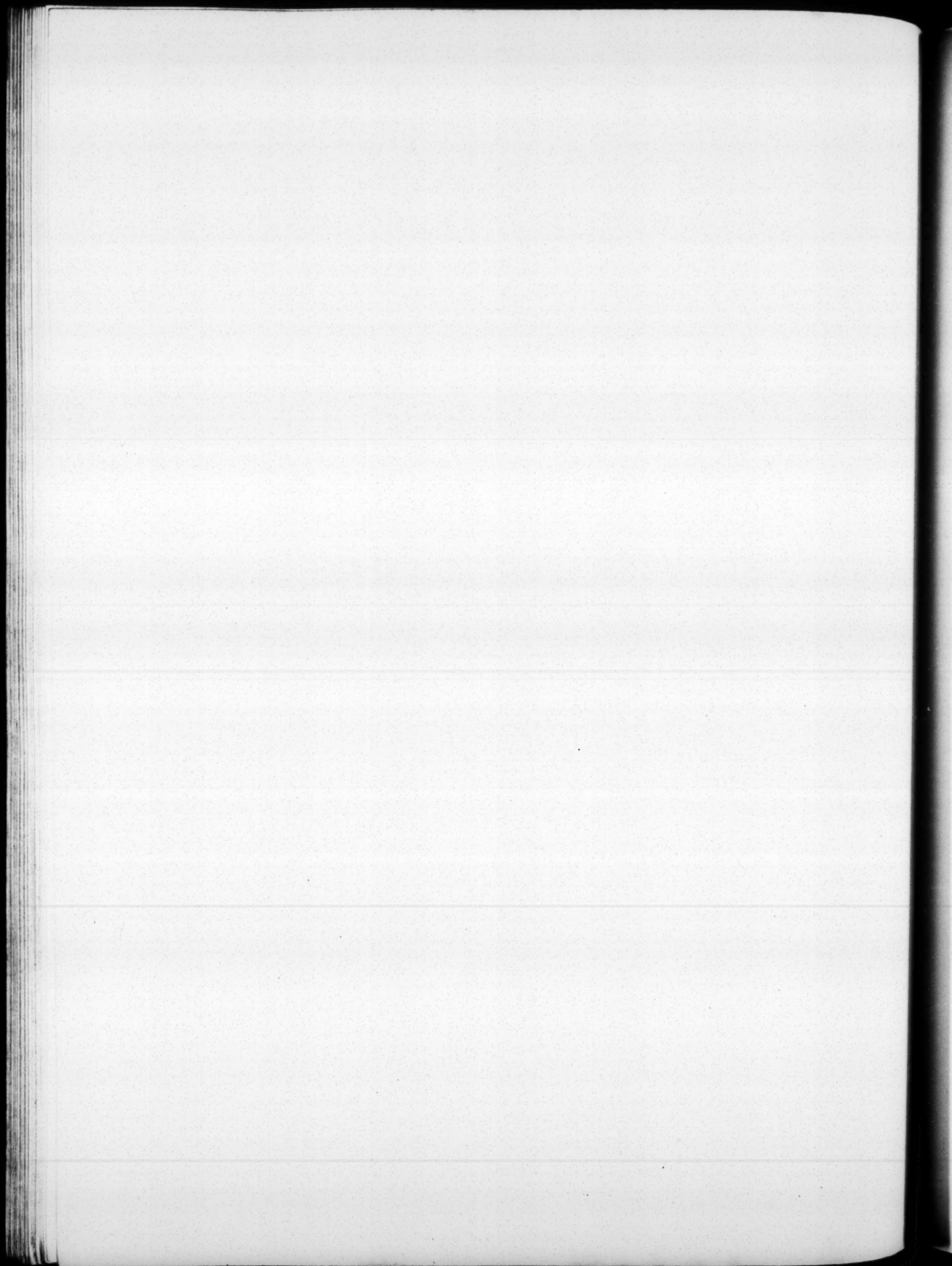
Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de mademoiselle Jennings, fut un peu touché d'une nouvelle connoissance qu'elle venoit de faire ; et, s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous avons dit, s'étoit mise, au sortir de chez la duchesse, sous la protection de madame de Castelmaine. Elle avoit l'esprit fort amusant : Sa complaisance convenoit à toutes sortes d'humeurs, et la sienne avoit un fonds de gaité qui réjouissoit par tout. Elle avoit fait connoissance avec Jennings, avant Talbot : Comme elle savoit toutes les intrigues de la cour, elle les contoît naturellement à mademoiselle Jennings, et les siennes, tout aussi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée ; car quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passoit : Ainsi, ne se lassant point de l'entendre, elle étoit ravie quand elle pouvoit la voir.



Harding Del. London Pub. Oct. 6. 1792. by E. & S. Harding Pall Mall. B. Bartolozzi Sc.

MISS PRICE.



Talbot, qui s'apperçut du goût extrême qu'elle avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde fût avantageuse à celle de sa maîtresse, principalement dans un commerce intime : C'est pourquoi le prenant sur un ton de tuteur, plutôt que sur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantoit. Jennings étoit fière à toute outrance, quand elle se le mettoit en tête, et comme elle aimoit beaucoup mieux la conversation de Price, que celle de Talbot, elle prit la liberté de lui dire : " Qu'il se mêlât de ses affaires ; et que, s'il n'étoit venu d'Irlande que pour lui donner des leçons sur sa conduite, il n'avoit qu'à prendre la peine d'y retourner." Il s'offença d'une sortie qu'on lui faisoit si mal-à-propos dans les termes où ils en étoient ; et la quittant plus brusquement qu'il ne convenoit aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque tems le fier ; mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lasa de ce personnage, quand il vit qu'il ne servoit de rien, et il prit celui d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir, ni ses soumissions ne la ramenerent pas, et la petite mutine boudoit encore lorsque Jermyn revint à la cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foiblesses de la Castelmaine, et plus de deux que le roi s'ennuyoit de ses triomphes. Son oncle s'en étoit apperçu des premiers, et l'avoit obligé de s'absenter de la cour pour quelque tems, sur le point qu'on alloit lui en envoyer les ordres ; car quoique sa majesté n'eût plus que de certains égards pour madame de Castelmaine, il ne trouva pas bon qu'une princesse qu'il avoit honorée d'une distinction publique, et qui se trouvoit encore

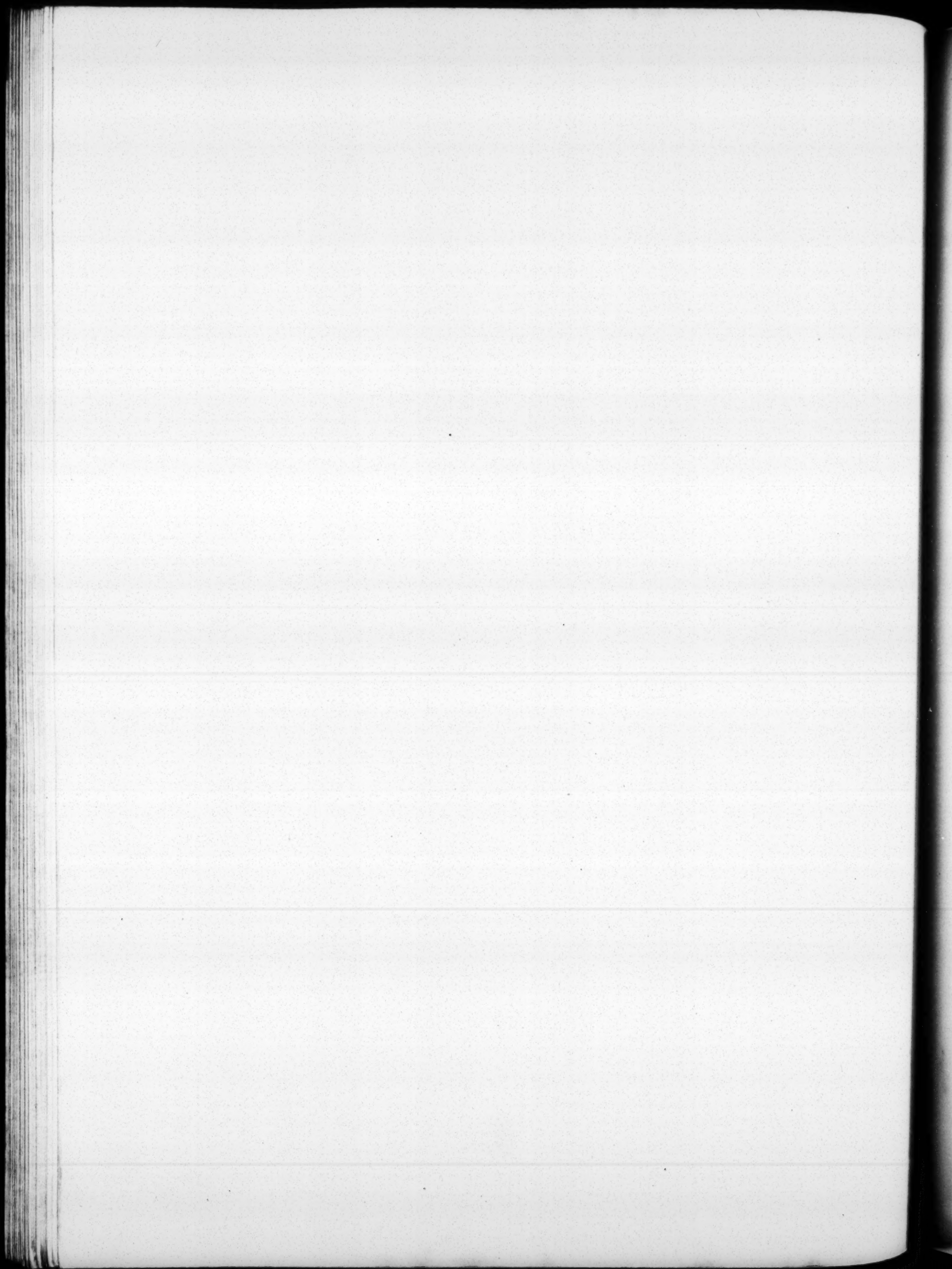
couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fût jamais. Il avoit eu plusieurs démêlés avec la belle sur ce sujet; mais toujours inutilement : Ce fut dans le dernier de ces démêlés, que lui conseillant de faire plutôt des graces à Jacob Hall pour quelque chose, que de mettre son argent à Jermyn pour rien, puisqu'il lui seroit encore plus glorieux de passer pour la maîtresse du premier, que pour la très-humble servante de l'autre, la Castelmaine ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair : Elle lui dit ; " Que c'étoit
 " bien à lui qu'il appartenoit de faire de tels reproches à la
 " femme d'Angleterre qui les méritoit le moins; qu'il ne ces-
 " soit de lui faire de ces querelles injustes, depuis que la bas-
 " sesse de ses penchans s'étoit déclarée; qu'il ne falloit, pour
 " un goût comme le sien, que des oisons bridés, tels que la
 " Stewart, la Wells, et cette petite gueuse de comédienne,
 " qu'il leur avoit depuis quelque tems associée." Des larmes de fureur se méloient ordinairement à ces orages; ensuite, reprenant le rôle de Médée, la scene se fermoit en le menaçant de mettre ses enfans en capilotade, et son palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée, qui, toute belle qu'elle fût, ressembloit bien moins à Médée qu'à ses dragons, quand elle étoit dans ses transports ?

Le bon prince aimoit la paix, et comme il ne se commettoit guere à ces occasions qu'il ne lui en coûtât quelque chose pour l'avoir, il fallut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvoient convenir, et que cha-



J. Henckes Sculp.

JACOB HALL







Harding Del.

Pub. Jan 7 1. 1793. by E & S Harding Pall Mall.

Van Den Berghe Sc.

DUTCHESS OF CLEVELAND.

From an Original Picture by S. P. in the Possession of S. Brook Boothby B.

cun se plaignoit de son côté, le chevalier de Grammont, du consentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs et les prétensions lui furent représentés de part et d'autre; et ce qu'il y a de rare, il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils acceptèrent : savoir;

“ Que madame de Castelmaine abandonneroit Jermyn;
 “ que pour preuve de sa disgrâce, elle consentiroit qu'on
 “ l'envoyât faire un tour à la campagne; qu'elle ne feroit
 “ plus de railleries au sujet de la Wells, ni de vacarmes sur
 “ celui de la Stewart, sans que le roi fût tenu de rien chan-
 “ ger en sa conduite pour elle; Que moyennant ces conde-
 “ scendances, il lui donneroit incessamment le titre de du-
 “ chesse, avec tous ses honneurs, tous ses privilèges, et une
 “ augmentation d'appointemens pour en soutenir la dig-
 “ nité.”

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs, car il y en a toujours sur les conventions de l'état, prétendirent que le médiateur du traité, jouant tous les jours avec madame de Castelmaine, et n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuyé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, ayant pris le titre de duchesse de Cleveland, le petit Jermyn avoit pris le chemin d'une maison de campagne : Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours; et le chevalier de Grammont, en ayant obtenu la permission du roi, l'avoit portée au bon-homme Saint-Albans : C'étoit lui porter la vie; mais il eut beau l'envoyer à son neveu, ce fut inutilement; car, soit

qu'il voulût faire déplorer son absence aux beautés de Londres, et les faire crier contre l'injustice du siècle et la tyrannie du prince, il resta plus de six mois à la campagne, faisant du petit philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de la fortune : Cela lui parut si beau, qu'il y seroit resté bien plus long-tems, s'il n'eût entendu parler de mademoiselle Jennings : Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ses charmes, persuadé qu'il en avoit bien vu d'autres : Il fut plus touché de ce qu'on publioit de sa résistance et de sa fierté : Ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colere ; et, quittant son exil pour la subjuguier, il arriva dans le tems que Talbot, raisonnablement amoureux, étoit brouillé, selon lui, si peu raisonnablement avec mademoiselle Jennings.

Elle avoit entendu parler de Jermyn comme d'un héros en amour. La Price, en lui contant les aventures de madame de Cleveland, en avoit souvent fait mention, sans rien diminuer de la foiblesse dont la renommée vouloit que ce héros se portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eût la dernière curiosité de voir un homme dont la personne entière ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs et des libertés du beau sexe.

Jermyn étoit donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence ; et, quoiqu'on trouvât son brillant un peu brouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse, et ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de Jennings crut n'avoir jamais rien vu de si parfait, et cédant à sa destinée, la belle s'en laissa coëffer, encore moins raisonna-

blement que les autres. On s'en apperçut avec quelque étonnement, car on attendoit quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Jermyn ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible ; car son cœur y prit bientôt autant de part que sa vanité. Talbot, qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête et la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit et de jalousie ; mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre ; et, s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement, qui commençoit de cet air.

Cependant Jermyn jouissoit tranquillement du plaisir de voir les penchans de la plus jolie et de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarés pour lui. La duchesse, qui l'avoit prise sous sa protection depuis qu'elle avoit refusé de se mettre sous celle du duc, sonda les intentions de Jermyn pour elle, et fut contente des assurances que lui donnoit un homme dont la probité surpassoit de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la cour qu'il vouloit bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisoit compliment à la belle Jennings, d'avoir réduit à cet état la terreur des maris, et le fléau des amans. La cour étoit dans l'attente de ce miracle, et la petite Jennings dans celle d'un établissement heureux et prochain ; mais, il faut toujours compter avec la fortune, avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le roi n'avoit pas coutume de laisser si long-tems mylord Rochester en exil: Il s'en ennuya, et trouvant mauvais qu'on l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à sa majesté de l'y rappeler. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la cité, quartier des gros bourgeois et des riches marchands, où la politesse, à la vérité, ne regne pas tant qu'à la cour; mais où les plaisirs, le luxe et l'abondance regnent avec moins d'agitation et plus de bonne foi. Son dessein, au commencement, n'étoit que de se faire initier aux mystères de ces habitans fortunés; c'est-à-dire, en changeant de nom et d'habits, d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisirs, et, suivant les occasions, à ceux de mesdames leurs épouses. Comme son esprit étoit de la portée de tous les esprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulens échevins, et dans la délicatesse de celui de leurs tendres et très-magnifiques moitiés. Il étoit de toutes les parties et de toutes les assemblées; et tandis qu'il déclamoit avec les maris contre les fautes et les foiblesses du gouvernement, il aidait à leurs femmes à chanter pouille aux vices des dames de la cour, et à se révolter contre les maîtresses du roi: Il disoit avec elles que c'étoit pour la charge du pauvre peuple, que ce maudit usage étoit introduit; que les beautés de la cité valaient bien celles de l'autre bout de la ville; et que cependant un honnête mari trouvoit dans leur quartier que c'étoit bien assez d'une femme: ensuite de quoi, renchérissant sur tous leurs murmures, il disoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du ciel ne fût déjà tombé sur Whitehall, vu qu'on y souffroit des garnemens



S. Harding del.

W. N. Goultier sculp.

JOHN, EARL OF ROCHESTER.



comme Rochester, Killegrew, et Sidney, qui soutenoient que tous les maris de Londres étoient cocus, et leurs femmes far-dées. Cela l'avoit rendu si cher et si désiré dans toutes leurs cotteries, qu'il se laissa de l'empiffrierie des festins et de l'empressement des marchands.

Mais bien loin de s'approcher du quartier de la cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la cité ; et ce fut là que, changeant encore d'habits et de nom, pour un nouveau personnage, il fit, sous-main, courir des billets, portant ; " Qu'il étoit arrivé depuis quelques jours un médecin Allemand farci de secrets merveilleux et de remèdes infailibles." Les secrets étoient de lire dans le passé, comme de prédire l'avenir, par le secours de l'astrologie : La vertu des remèdes consistoit principalement à soulager en peu de tems les pauvres filles de tous les maux et de tous les accidens où elles pouvoient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Ses premières pratiques, ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables ; mais sa réputation s'étant bientôt répandue jusqu'à l'autre bout de la ville, bientôt arriverent les soubrettes de la cour, et les femmes de chambre de qualité, qui, sur les merveilles qu'elles publioient du médecin Allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs maîtresses.

Parmi les ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables, et de si remplis de feu, que ceux de mylord Rochester ; et de tous ses ouvrages, le plus ingénieux et le plus divertissant est un détail de toutes les fortunes et

des différentes aventures qui lui passerent par les mains, pendant qu'il professoit la médecine et l'astrologie dans les faubourgs de Londres.

La belle Jennings pensa bien être placée dans ce recueil ; mais l'aventure qui la sauva n'empêcha pas qu'on n'apprît dans la suite le dessein qu'elle avoit eu de rendre visite au diseur de bonne aventure.

Les premières femmes de chambre qui l'avoient consulté n'étoient autres que celles des filles d'honneur : Elles avoient grand nombre de questions à faire, et quelques doutes à proposer, tant sur leur compte que sur celui de leurs maîtresses : elles eurent beau se déguiser, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la Temple, de la Price, et celle que la Hobart avoit depuis peu chassée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur : Celle de mademoiselle Temple jura qu'il l'avoit assurée qu'elle auroit la petite vérole, et sa maîtresse l'autre, dans deux mois au plus tard, si sadite maîtresse ne se donnoit de garde d'un homme habillé en femme. La soubrete de la Price assura que, sans la connoître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit d'abord dit, que, selon le cours des étoiles, il falloit qu'elle fût au service de quelque bonne personne qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin et les hommes. Chacune enfin, frappée de quelque chose de particulier touchant leurs affaires, en avoit alarmé ou diverti leurs maîtresses, n'ayant pas manqué, selon la coutume, d'ajouter à la vérité, pour rendre la chose plus merveilleuse.



S. Harding del.

MISS JENNINGS.

Price en entretenoit un jour sa nouvelle amie, et le diable tenta sur-le-champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'étoit que ce nouveau magicien.

L'entreprise étoit des plus étourdies, mais elle l'étoit moins que la petite Jennings, qui croyoit qu'on pouvoit se moquer des apparences, pourvu qu'on fût innocente dans le fond. Price étoit la complaisance même ; et cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings étoit très-difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême et de quelque chose de singulier dans son air et ses manières : Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginèrent de mieux fut de s'habiller comme des filles qui vendent des oranges aux comédies, et dans les promenades publiques. Cela fut bientôt fait : La Price se travestit à peu près de même : Elles prirent chacune un panier d'oranges ; et s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnerent à la fortune sans autre escorte que celle du caprice et de l'indiscrétion.

La duchesse étoit à la comédie avec sa sœur : mademoiselle Jennings s'en étoit dispensée sur une feinte indisposition : Elle nâgeoit dans la joie, voyant cet heureux commencement de leur aventure ; car elles s'étoient déguisées, avoient traversé le parc, et pris leur fiacre à la porte de Whitehall, sans aucun obstacle : Elles s'en félicitoient réciproquement ; et la Price, ayant bien auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné, s'avisa de demander à sa compagne ce qu'elles alloient faire chez le sorcier, et ce qu'elles avoient à lui proposer.

Mademoiselle Jennings lui dit, que pour elle, c'étoit la curiosité plutôt qu'autre chose qui l'y menoit ; qu'elle étoit pourtant résolue de lui demander, sans nommer personne, par quel hasard un homme, amoureux d'une jeune personne assez jolie, ne se pressoit pas de l'épouser, puisque cela devoit être assez divertissant, et qu'il ne tenoit qu'à lui. La Price lui dit en riant, que sans aller au devin, rien n'étoit plus aisé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déjà dit quelque chose dans le journal des actions de madame de Cleveland.

A cet endroit de la conversation, elles se trouverent près de la comédie. La Price, après un moment de réflexion, lui dit, que puisque la fortune les favorisoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges jusques dans la salle de la comédie, à la barbe de la duchesse et de toute sa cour. La proposition se trouvant digne des sentimens de l'une, et de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payerent leur fiacre, et se coulant le long d'une infinité de carrosses, elles gagnèrent à grand'peine la porte de la comédie. Sidney, plus beau que le bel Adonis, et plus paré qu'à son ordinaire, y descendoit. La Price l'aborda témérairement, comme il se donnoit un coup de peigne ; mais il étoit trop occupé de lui-même pour songer à elle, et passa sans daigner lui répondre. Killegrew fut le second qui débarqua. La belle Jennings, un peu rassurée de ce qu'elle avoit vu faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présenta son panier, tandis que la Price, plus faite au langage, lui disoit d'acheter ses belles oranges. " Pas pour le présent,

“ dit-il en les regardant avec attention ; mais si tu veux demain au matin m’amener cette petite fille, cela te vaudra toutes les oranges des boutiques : ” Et, tandis qu’il tenoit ce discours à l’une, il tenoit la main sous le menton à l’autre, en visitant quelque peu sa gorge. Ces familiarités faisant oublier à la petite Jennings le personnage qu’elle représentoit, après l’avoir repoussé le plus rudement qu’elle put, elle lui dit avec indignation, qu’il étoit bien insolent d’oser.... “ Ha, “ ha ! dit-il, voici ma foi qui est nouveau ! une petite p.... “ qui pour faire valoir sa marchandise fait la précieuse, et “ prétend avoir des sentimens ! ”

Price vit bien qu’elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu si dangereux ; et l’ayant prise sous le bras, elle l’emmena toute émue encore de l’insulte qu’on venoit de faire à sa fierté.

Mademoiselle Jennings, ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s’en retourner, sans mettre fin à l’autre aventure ; mais, Price lui mettant devant les yeux la honte de tant de foiblesse, après tant de valeur, elle consentit à voir promptement l’astrologue, afin d’être de retour avant la fin de la comédie.

Elles avoient un billet d’adresse ; mais il n’en fut pas besoin : le cocher qu’elles venoient de prendre leur dit, qu’il savoit bien ce qu’elles cherchoient, et qu’il en avoit déjà mené plus de cent chez le médecin d’Allemagne : Elles n’en étoient plus qu’à la moitié d’une rue, lorsque la fortune s’avisait de leur tourner le dos.

Brounker avoit dîné par hasard chez un marchand de ces quartiers ; et, justement comme il en sortoit, elles firent arrêter leur fiacre : C'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carosse, dont l'une paroïsoit avoir un fort joli visage, lui donnerent de l'attention : Il étoit volontiers curieux de ces sortes d'objets.

C'étoit l'homme de la cour, qui avoit le moins d'estime pour le beaux sexe, et avoit le moins de miséricorde pour sa réputation : Il n'étoit point jeune, sa figure étoit désagréable ; cependant, avec beaucoup d'esprit, il avoit un penchant infini pour les femmes. Il se rendoit justice sur son mérite ; et, persuadé qu'il ne pouvoit réussir qu'auprès de celles qui voudroient de son argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit, à quatre ou cinq milles de Londres, une petite maison de campagne, toujours meublée de quelques grisettes : Du reste, fort homme de bien, et le premier joueur d'échecs du royaume.

Price, alarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa compagne d'en faire autant, et au fiacre d'avancer. Brounker les suivit à pied, sans qu'elles s'en fussent aperçues, et le carosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent : Il venoit derriere, et fit d'elles le jugement qu'auroit fait un homme moins téméraire dans ses préjugés : Il ne douta pas que mademoiselle Jennings ne fût une jeune créature qui cherchoit fortune, et que Price ne fût sa femme d'affaires : Il avoit été surpris de les voir beaucoup mieux chauffées qu'il n'appartenoit à leur état, et que la pe-

tite orangere, en sortant d'un carrosse fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir ; mais comme cela ne gâtoit rien pour ses desseins, il résolut de l'acquérir, à quelque prix que ce fût, pour la mettre dans son sérail.

Il les aborda comme elles donnoient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit : Brounker se mit d'abord entre elles ; et dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues ; mais sans faire attention à leur surprise, tirant Price à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre, il entroit en matière, quand il vit qu'elle tournoit le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût : il en fit autant à l'autre ; et les ayant d'abord reconnues l'une et l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédoit à merveille dans ces occasions ; et les ayant un peu tourmentées, pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à Price ; “ Qu'elle étoit bien
“ sotté de refuser ses offres, et que la petite créature ne gag-
“ neroit peut-être pas d'un an ce qu'il ne tenoit qu'à elle de
“ gagner dans un jour ; que les temps étoient bien changés,
“ depuis que les filles de la reine et de la duchesse couroient
“ sur le marché des pauvres aventurieres de la ville.” Il regagna son carrosse en disant cela, tandis qu'elles se cachoient le nez, en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grace de sortir de ce danger, sans être découvertes.

Brounker, de son côté, qui n'eût pas pris mille belles guinées de cette rencontre, louoit le Seigneur de ce qu'elles n'é-

toient pas assez alarmées pour rompre leur dessein ; car il ne doutoit pas que mademoiselle Price ne menât la petite Jennings en bonne fortune : Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une découverte, qui ne leur auroit d'abord donné que de la confusion.

C'est pourquoi, bien que Jermyn fût le meilleur de ses amis, il sentoit une joie secrète de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié : La crainte qu'il eut de le sauver de cette aventure fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient essuyé ces alarmes, leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galopins de la rue, assemblés autour du carrosse pour en escamoter les oranges : Des paroles on vint aux coups : Elles virent le commencement du combat, lorsqu'après avoir abandonné le projet de voir le diseur de bonne aventure, elles étoient revenues pour se mettre en carrosse. Leur cocher avoit de l'honneur, et ce fut avec grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace pour se tirer d'affaire : S'étant donc rembarquées, après mille frayeurs, et après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étoient distinctement prononcées pendant le combat, les belles regagnerent le palais de Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les devins au travers des frayeurs et des alarmes qu'elles venoient d'essuyer.

Brounker, qui, selon le peu d'estime qu'il avoit pour la sagesse du beau sexe, auroit mis sa main au feu que la belle Jennings n'étoit pas revenue de cette expédition comme elle y étoit allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le se-

cret, parce qu'il vouloit absolument que le bienheureux Jermyyn épousât une petite coureuse de bonnes fortunes, qui se donnoit pour le modele de la sagesse, afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il avoit épousée; mais il ne plut pas au ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mademoiselle d'Hamilton étoit à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit : Le chevalier de Grammont avoit beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sur quelque prétexte que ce pût être : Le jeu, toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mademoiselle d'Hamilton revint enfin : Madame Wetenhall voulut la ramener par politesse en apparence. La cérémonie partout employée jusqu'à outrance est le cheval de bataille de la noblesse campagnarde : Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on se servoit pour faire consentir un mari, quelque peu bizarre, au voyage de madame sa femme. Peut-être se fût-il donné lui-même l'honneur de conduire mademoiselle d'Hamilton jusques à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques sur l'histoire Ecclésiastique, auxquelles il travailloit depuis long-temps : On n'eut garde de le détourner de ce travail : Madame Wetenhall n'y auroit pas trouvé son compte.

Cette dame étoit ce qu'on appelle proprement une beauté toute Angloise; pétrie de lys et de roses, de neige et de lait, quant aux couleurs; faite de cire, à l'égard des bras et des mains,

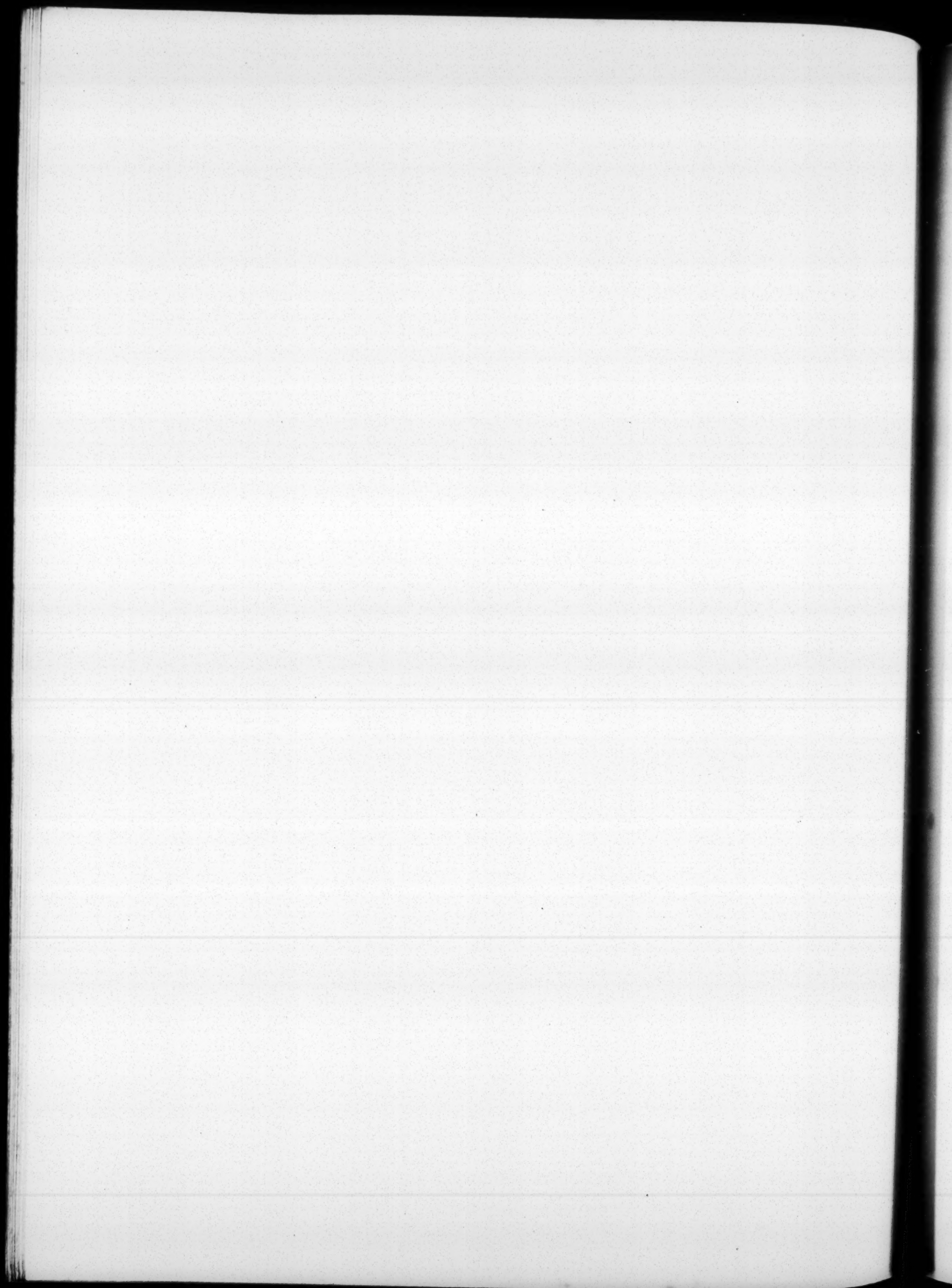
de la gorge et des pieds; mais tout cela sans ame et sans air: Son visage étoit des plus migons; mais c'étoit toujours le même visage: on eût dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui, pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servie durant la journée. Que voulez-vous! la nature en avoit fait une poupée dès son enfance; et poupée jusqu'à la mort resta la blanche Wetenhall. Son mari, monsieur de Wetenhall, avoit étudié pour être d'église; mais son frere aîné s'étant laissé mourir, dans le temps que celui-ci finissoit ses études, au lieu de prendre les ordres, il prit le chemin d'Angleterre, et mademoiselle Bedingfield, dont nous parlons, pour femme.

Il n'étoit pas mal fait: il avoit un air spéculatif et sérieux, fort propre à donner des vapeurs: du reste, elle pouvoit se vanter d'avoir un des grands théologiens du royaume pour époux. Il étoit tous les jours collé sur les livres; se couchoit de bonne heure pour se lever matin: sa femme le trouvoit ronflant quand elle se mettoit au lit; et quand il le quittoit, il la laissoit profondément endormie: Sa conversation eût été vive pendant le repas, si madame Wetenhall eût possédé comme lui le docteur angélique, ou qu'elle eût aimé la dispute; mais n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence régnoit à leur table comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit souvent témoigné l'extrême desir qu'elle avoit de voir la ville de Londres; mais quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avoit pu satisfaire cette envie; et ce n'étoit donc pas sans raison qu'elle s'ennuyoit de la vie qu'on lui faisoit mener à Peckham: L'oisiveté d'un si triste lieu par sa situation lui parut insupportable; et



SOMER HILL



comme elle avoit la folie de croire, comme beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espece de reproche, elle étoit assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvoit soupçonner; car elle étoit persuadée que, quoique le ciel lui refusât des enfans, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir si c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions et quelques raisonnemens sur ces réflexions; comme, par exemple, que puisque son époux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du mariage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, et songer à ses amusemens plutôt qu'à ceux de sa femme, il lui seroit permis d'écouter quelque amant nécessaire, par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, et diriger ses intentions, de maniere que le malin esprit n'eût que voir dans cette affaire. Monsieur Wetenhall, partisan zélé de la doctrine des casuistes, n'eût peut-être pas approuvé ces décisions; mais il ne fut pas consulté.

Le malheur étoit que, dans le solitaire Peckham, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offroit pour les desseins ni pour les secours de la pauvre Wetenhall: Elle y séchoit sur pied, et ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition, qu'elle eut recours à la pitié de mademoiselle d'Hamilton.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où Wetenhall l'avoit menée six mois après son mariage, pour acheter des livres: Mademoiselle d'Hamilton, qui l'avoit fort plainte dès-lors, voulut bien passer quelque tems à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite; et le projet avoit réüssi.

Le chevalier de Grammont, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les ailes de l'amour et de l'impatience, avoit obtenu de Georges Hamilton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie étoit digne de sa magnificence : on peut croire aussi que dans une telle occasion sa personne n'étoit pas négligée : Cependant, malgré son impatience, il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident ; la prudence lui paroissant préférable aux empressemens sur la route. Les dames parurent enfin, et mademoiselle d'Hamilton lui paroissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frere.

Madame Wetenhall en fut pour sa part dans les louanges qui se prodiguerent à cette entrevue à la beauté, et sa beauté sut bon gré à ceux qui lui faisoient cet honneur : comme Hamilton la regardoit avec une attention qui paroisoit assez tendre, elle regardoit Hamilton comme un homme assez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec sa conscience.

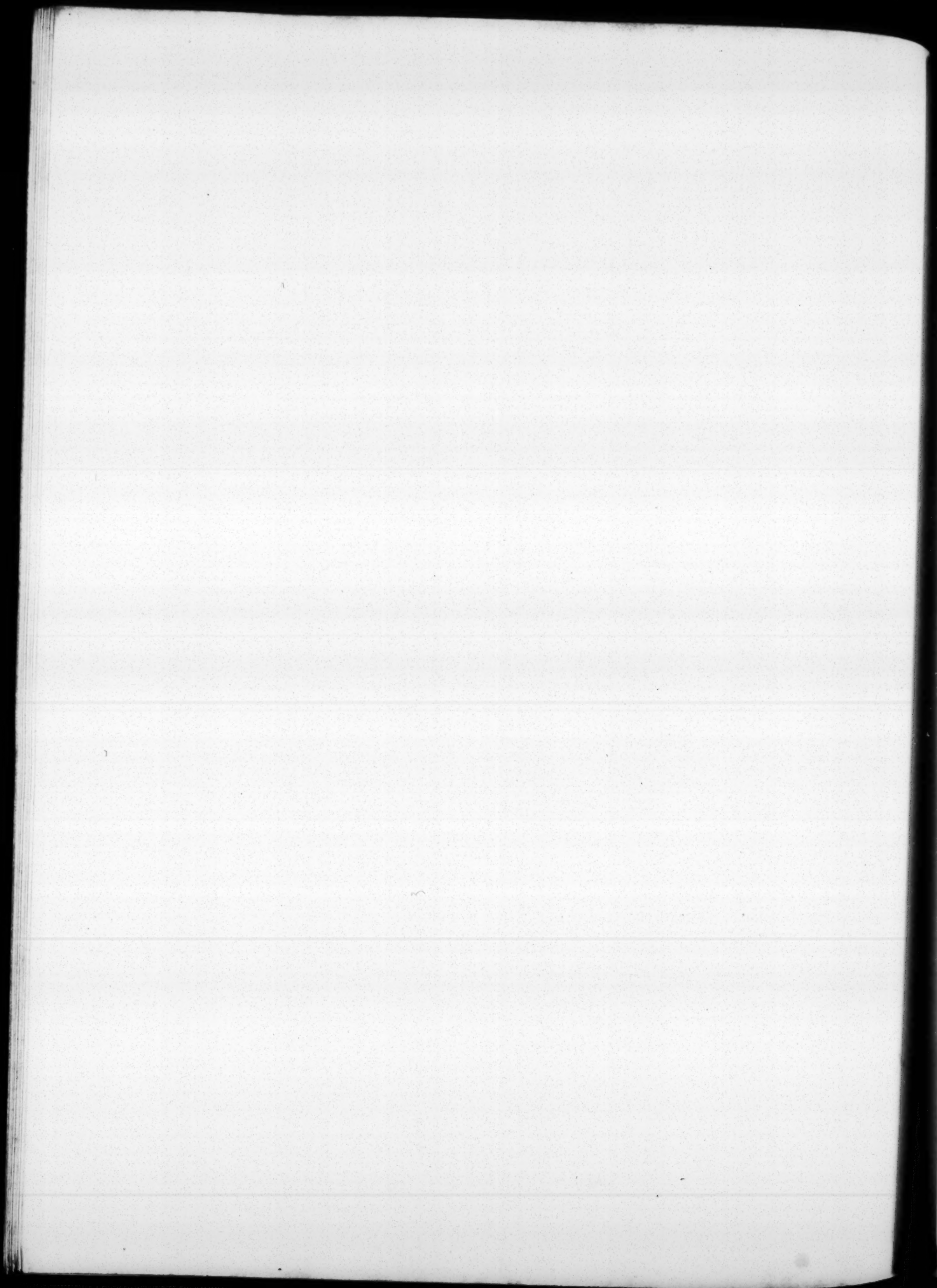
Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement et de félicité : Tout lui paroissoit enchantement dans cette superbe ville, elle qui de celle de Paris n'avoit jamais vu que la rue Saint-Jacques, et quelques boutiques de libraires : Elle logeoit chez mademoiselle d'Hamilton : elle fut présentée, vue et approuvée dans toutes les cours.

Le chevalier de Grammont, inépuisable en fêtes et en galanteries, se servant du prétexte de cette belle étrangere pour étaler sa



S. Harding Del. Pub. 2. Sep. 20. 1790. by E & S Harding, N^o. 102. Pall Mall W. N. Gardner Sculp

GEORGE HAMILTON.



magnificence, ce n'étoient que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes par-tout. La Wetenhall étoit d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs, dont la plupart étoient nouveaux pour elle : Il n'y avoit que la comédie qui l'ennuyoit un peu, quand c'étoient des piéces sérieuses. Elle convenoit pourtant que le spectacle étoit bien touchant, quand on tuoit bien du monde sur le théâtre; et trouvoit, que les comédiens étoient de grands drôles bien faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raisonnablement bien traité, s'il y avoit de la raison à un homme amoureux, qui demande toujours quelque chose : Il faisoit son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à Peckham: Madame Wetenhall le trouvoit fort à son gre. C'est celui qu'on a vu servir en France avec quelque distinction : Il étoit agréable et bien fait. Toutes les commodités imaginables conspiraient à l'établissement d'un commerce, dont les commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin; mais, à mesure qu'on la pressoit sur la conclusion, le courage lui manquoit, et des restes importuns de quelques scrupules qu'elle n'avoit pas bien examinés la tenoient en suspens. Il est à croire qu'un peu de persévérance les auroit vaincus : cependant les choses en demeurèrent là pour cette fois. Hamilton, ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puisque les premiers et les plus grands frais de l'engagement lui paroissoient faits à l'égard du public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressements : Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en si bon

chemin pour de tels obstacles; mais il s'étoit déjà laissé coëfer de chimères et de visions qui le refroidirent mal-à-propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sais si la petite Wetenhall s'en donna le tort, mais elle en fut extrêmement mortifiée : Bientôt après il fallut retourner à ses choux et à ses dindons de Peckham. Elle pensa s'en désespérer : Ce séjour lui paroïsoit mille fois plus effroyable, depuis qu'elle eut tâté de Londres : Cependant, comme la reine devoit partir dans un mois pour les eaux de Tunbridge, il fallut céder à la nécessité de revoir le philosophe Wetenhall; mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à mademoiselle d'Hamilton qu'elle ne prendroit point d'autre maison que la sienne, qui étoit à trois ou quatre lieues de Tunbridge, tant que la cour y seroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans sa solitude, et sur-tout qu'on y meneroit cette fois le chevalier de Grammont, dont l'humeur et la conversation la charmoient ; et le chevalier de Grammont, sujet en tout tems à rompre en visière sur les affaires du cœur, lui promit d'y mener Georges, et la fit rougir jusques aux yeux.

La cour partit un mois après, pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple et le plus rustique, mais le plus agréable et le plus divertissant.

Tunbridge est à la même distance de Londres, que Fontainebleau l'est de Paris : Ce qu'il y a de beau et de galant dans l'un et dans l'autre sexe s'y rassemble au tems des eaux : La compagnie, toujours nombreuse, y est toujours choisie. Comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir l'emportent

toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité, tout y respire le plaisir et la joie : la contrainte en est bannie, la familiarité établie dès la première connoissance, et la vie qu'on y mène est délicieuse.

On a pour logement de petites habitations propres et commodés, séparées les unes des autres, et répandues par-tout à une demi-lieue des eaux : On s'assemble le matin à l'endroit où sont les fontaines : C'est une grande allée d'arbres touffus, sous lesquels on se promène en prenant les eaux : D'un côté de cette allée regne une longue suite de boutiques garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas et de gants, où l'on va jouer comme on fait à la foire : de l'autre côté de l'allée se tient le marché ; et comme chacun y va choisir et marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoûtant. Ce sont de petites villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, et proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs, et du fruit : On y fait aussi bonne chère qu'on veut : On y joue gros jeu, et les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit palais pour s'assembler au boulingrin : C'est-là qu'en plein air on danse, si l'on veut, sur un gazon plus doux et plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Mylord Muskerry avoit, à deux ou trois petits milles de Tunbridge, une belle maison appelée Summerhill. Mademoiselle d'Hamilton après avoir passé huit ou dix jours à Peckham, ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste du voyage : Elle obtint du seigneur Wetenhall, que

madame sa femme vînt aussi ; et, quittant le triste Peckham et son ennuyeux seigneur, cette petite cour fut s'établir à Summerhill.

Elles étoient tous les jours à la cour, ou la cour chez elles. La reine se surpasseoit dans le soin de faire naître ou de soutenir les divertissemens : Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de Tunbridge, au lieu d'en altérer la liberté par les égards et les respects qu'exigeoit sa présence : Elle défendit absolument l'un et l'autre ; et renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la Stewart menoit en triomphe la tendresse du roi, sans qu'elle lui en fît mauvaise mine.

Jamais l'amour n'avoit vu son empire si florissant que dans ce séjour : Ceux qui s'étoient trouvés atteints avant que d'y venir y sentoient augmenter leurs feux ; et ceux qui sembloient les moins faits pour aimer y perdoient leur férocité, pour faire un nouveau personnage : Nous n'en citerons d'exemple, que celui du prince Robert.

Il étoit brave et vaillant jusqu'à la témérité : Son esprit étoit sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger : Il avoit le génie fécond en expériences de mathématiques, et quelques talens pour la chymie. Poli jusqu'à l'excès quand l'occasion ne le demandoit pas ; fier, et même brutal, quand il étoit question de s'humaniser : Il étoit grand, et n'avoit que trop mauvais air. Son visage étoit sec et dur, lors même qu'il vouloit le radoucir ; mais dans ses mauvaises humeurs, c'étoit une vraie physionomie de réprouvé.



S. Harding Del. Pub. Aug. 7. 1792. by E & S Harding Pall Mall, Schenker Sculp

MR. HUGHES.



Shardings del.

Publ. Feb. 21. 1793. by F&S Harding Pall Mall.

Shenker Sculp.

NELL GWYN

La reine ayant fait venir les comédiens, pour ne laisser aucun vuide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à mademoiselle Stewart, par la présence de mademoiselle Gwyn, une partie des inquiétudes que lui causoit la sienne: le prince Robert trouva des charmes dans la figure d'une autre petite comédienne appelée Hughes, qui mirent à la raison tout ce que ses penchans naturels avoient de plus sauvage. Adieu les alambics, les creusets, les fourneaux et le noir attirail de la soufflerie; adieu tous les instrumens de mathématiques, et ses speculations: Il ne fut plus question chez lui que de poudre et d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes; et résistant fièrement à l'argent, pour vendre ses faveurs plus chèrement dans la suite, elle faisoit faire un personnage si neuf à ce pauvre prince, qu'il ne paroîssoit pas seulement vraisemblable. Le roi fut charmé de cet événement: on en fit de grandes réjouissances à Tunbridge; mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignoit pas de même sur le ridicule des autres.

On dansoit tous les jours chez la reine, parce que les médecins le trouvoient bon, et que personne ne le trouvoit mauvais: Ceux, qui s'en soucioient le moins, aimoient encore mieux cet exercice, pour digérer les eaux, que de se promener. Mylord Muskerry se croyoit en sûreté sur toutes les démanaisons de sa femme pour la danse; car, quoiqu'il en fût assez honteux, la princesse de Babylonne étoit, par la grace de Dieu, grosse de six ou sept mois; et pour comble de malheur pour elle, son enfant s'étoit mis tout d'un côté; si bien qu'on ne savoit plus ce que c'étoit que sa figure. La désolée Mus-

kerry voyoit donc partir tous les matins mademoiselle d'Hamilton et madame Wetenhall, tantôt à cheval, tantôt en carrosse, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire et pour les ramener : Elle se figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient, et son imagination ne cefsoit de danser à Summerhill toutes les contredanses qu'elle s'imaginoit qu'on avoit dansées à Tunbridge : Elle ne pouvoit plus résister à ces tourmens d'esprit, lorsque le ciel, ayant pitié de son impatience et de ses desirs, fit partir mylord Muskerry pour Londres, et l'y retint pendant deux jours ; et dès qu'il eut le dos tourné, la Babylonienne déclara qu'elle vouloit faire un petit voyage à la cour.

Elle avoit un confesseur, aumônier de la maison, qui ne manquoit pas de bon sens : Mylord Muskerry, de peur d'accident, l'avoit recommandée aux conseils et aux bonnes prières de ce prudent ecclésiastique ; mais il eut beau la prêcher, et l'exhorter à la résidence, il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de son époux, et les dangers où elle s'exposoit dans cet état, et lui dire que, sa grossesse étant une bénédiction particuliere du ciel, il falloit tâcher de la conserver, d'autant qu'il en coûtoit peut être plus qu'elle ne s'imaginoit pour l'obtenir. Ces remontrances furent inutiles : mademoiselle d'Hamilton et sa cousine Wetenhall ayant eu la bonté de la confirmer dans sa résolution, elles aiderent à l'habiller le lendemain matin, et partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adrefse, pour mettre quelque sorte de symétrie dans sa taille ; mais ayant à la fin fait tenir un petit oreiller

sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant qui s'étoit jetté sur la gauche, elles penserent mourir de rire, en l'assurant qu'elle étoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit mise en vertugadin pour faire sa cour à la reine ; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de finesse l'assuroient bonnement qu'elle étoit grosse de deux enfans ; et la reine, qui ne laissoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contre-danses fut arrivée, son cousin Hamilton eut ordre de la mener : Elle fit bien quelques petites façons sur son incommodité ; mais se laissant vaincre pour obéir, disoit-elle, à la reine, jamais on n'a vu de satisfaction si complète que la sienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La Muskerry, fagotée comme elle étoit, ne paroissoit pas sentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on se donne dans ces sortes de contre-danses ; au contraire, comme elle ne craignoit que la présence de son mari dans le bonheur dont elle jouissoit, elle se dépêchoit de danser tant qu'elle pouvoit, de peur que son mauvais destin ne le ramenât avant qu'elle n'eût pris sa suffisance. Ce fut donc en se démenant d'une manière si peu discrete, que son oreiller se défit sans qu'elle s'en apperçût, et qu'il tomba dans le beau milieu de la première danse. Le duc de Buckingham, qui la suivoit, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son juste-au-corps ; et, contrefaisant les cris

d'un enfant nouveau-né, il alloit demander une nourrice parmi les filles d'honneur pour le pauvre petit Muskerry.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir mademoiselle Stewart ; car la princesse de Babylonne, après son accident, étoit éflaquée du côté droit, et toute bicornue de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant s'abandonnerent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisoit mademoiselle Stewart. Elle étoit horriblement déconcertée ; tout le monde lui faisoit des excuses ; et la reine, qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que mademoiselle d'Hamilton et madame Wetenhall tâchoient de radouber la Muskerry dans une autre chambre, le duc de Buckingham dit au roi, que s'il étoit permis de faire un peu d'exercice aussi-tôt après ses couches, le seul moyen de rétablir madame de Muskerry seroit de lui donner sa revanche dès qu'on lui auroit remis son enfant. Ce conseil ne parut pas mauvais, et fut suivi : la reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contre-danses ; et madame de Muskerry l'ayant acceptée, le remède fit son effet, et ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrâce.

Tandis que ces choses se passoient à la cour du roi, celle du duc de York s'étoit mise en campagne d'un autre côté : Le prétexte de ce voyage étoit de visiter la province dont il portoit le titre ; mais l'amour en étoit le véritable motif. La duchesse s'étoit gouvernée d'une prudence et d'une sagesse

depuis son élévation, qu'on ne pouvoit assez admirer : Ses manieres avoient été telles, qu'elle avoit trouvé le secret de contenter tout le monde, ce qui sembloit encore plus rare que la grandeur de son établissement. Mais après s'être tant fait estimer, elle s'avisa de vouloir être aimée ; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut assaillir son cœur au travers de la discrétion, de la prudence, et de tous les raisonnemens dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit, que si le duc avoit eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'honneur en l'épousant : que dans les inconstances qui l'entraînoient, c'étoit à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au ciel qu'il s'en corrigeât : que nul exemple n'étoit à suivre pour elle, à l'égard des foiblesses qui sembloient l'outrager ; mais que les ressentimens étant encore moins permis, il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit : en vain, dis-je, s'étoit-elle soutenue si long-tems par le secours de ces maximes, quelque solide que soit la raison, et quelque opiniâtre que soit la sagesse, il est de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, et dont la sagesse et la raison s'ennuient à la fin.

La duchesse de York étoit la femme de Angleterre du plus grand appétit : Comme c'étoit un plaisir permis, elle se dédommageoit en mangeant de ce qu'elle se retranchoit d'ailleurs : c'étoit aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le duc, au contraire, se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies, se dissipoit par ses inconstances, et ne faisoit que dépérir, tandis que la pauvre princesse, se nourrissant

tout de son mieux, engraissoit, que c'étoit une bénédiction. On ne sait combien les choses auroient resté dans cet état, si l'amour, qui vouloit avoir raison d'une conduite si différente de la première, n'eût employé l'artifice, aussi bien que la force, pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment et la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature, pâle et décharnée, qu'elle avoit prise pour fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle étoit alors celui des empressements du duc : Elle s'appeloit Churchill. L'on ne pouvoit comprendre qu'après avoir eu du goût pour madame de Chesterfield, mademoiselle d'Hamilton et la petite Jennings, il en eût pour un visage comme celui-là ; mais bientôt on s'aperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avoit achevé de l'engager à son service.

La duchesse fut indignée d'un choix qui sembloit rivaler son mérite beaucoup plus que les autres ; et dans le tems que le dépit et la jalousie commençoient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offroit à son intention et à ses ressentimens l'aimable figure du beau Sidney ; et tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts sur sa personne, il les fermoit sur son esprit : Elle en fut éprise avant que de s'en appercevoir ; mais la bonne opinion que Sidney avoit de son mérite, ne lui laissa pas long-tems ignorer la gloire de cette conquête ; et pour la rendre plus certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de son altesse avoient la bonté de lui

dire, pendant que les charmes de sa personne étoient rehaussés de l'éclat que l'ajustement et la parure y pouvoient ajouter.

La duchesse, prévoyant les conséquences d'un tel engagement, combattit fort et ferme contre le penchant qui l'entraînoit ; mais mademoiselle Hobart, s'étant mise du côté de ce penchant, la combattit elle-même, et la vainquit. Cette fille s'étoit insinuée dans sa confiance par un journal de nouvelles, dont elle étoit pourvue pour toute l'année : La cour et la ville en étoient : du reste, ce n'étoit pas son affaire qu'elles fussent toujours véritables ; mais elle prenoit soin qu'elles fussent toujours du goût de son altesse. Elle connoissoit aussi celui qu'elle avoit pour la table, et savoit composer ou diversifier les mets qui lui plaisoient : cela l'avoit rendu nécessaire ; mais voulant l'être davantage, et s'étant apperçue des airs que Sidney se donnoit, comme de ce qui se passoit dans le cœur de sa maîtresse au sujet de Sidney, l'adroite Hobart avoit pris la liberté de lui dire, que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle ; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette manière, qui ne perdoit le respect que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, se brûlât comme un papillon à la face du public ; qu'on s'en appercevrait bientôt, à moins qu'on n'y mît ordre, et qu'elle étoit d'avis que son altesse eût pitié de son état, de façon ou d'autre. La duchesse lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir pitié, de façon ou d'autre. “ Je veux dire, madame, “ répondit Hobart, que si sa figure vous déplaît, ou que sa passion vous importune, vous lui donniez son congé ; ou “ bien, le retenant à votre service, comme feroient toutes les

“ princesses du monde à votre place, vous me permettiez de
 “ lui donner des ordres de votre part sur sa conduite, avec
 “ quelque peu d'espérance, pour l'empêcher de devenir fou,
 “ en attendant que les moyens se trouvent de l'informer vous-
 “ même de vos volontés. Quoi! dit la duchesse, vous me
 “ conseilleriez, Hobart, vous qui m'aimez, de m'embarquer
 “ dans un commerce de cette nature, aux dépens de ma gloire
 “ et aux périls de mille inconvéniens! Si ces foiblesses sont
 “ quelquefois excusables, ce n'est pas dans un rang comme
 “ celui que j'occupe; et ce seroit mal reconnoître les bontés
 “ de celui qui m'élève à ce rang, que de..... Bon! dit la Ho-
 “ bart, ne voit on pas qu'il ne vous a épousée que parce qu'il
 “ en étoit pressé? La chose faite, je m'en rapporte à vous,
 “ s'il s'est contraint un moment à marquer le changement de
 “ son goût par mille inconstances outrageantes? Ne seriez-
 “ vous point d'humeur à persévérer dans l'indolence et l'hu-
 “ milité, tandis que le duc, après avoir eu les faveurs, ou mé-
 “ rité le refus, de toutes les coquettes d'Angleterre, galoppe
 “ vos filles d'honneur l'une après l'autre, et met à présent son
 “ ambition et ses desirs à la conquête de cette haridelle de
 “ Churchill? Quoi! madame, vos beaux jours se passeront
 “ dans une espece de veuvage à déplorer vos malheurs, sans
 “ qu'il vous soit permis de vous aider dans les occasions! Il
 “ faudroit être douée d'une patience bien coriace, ou d'une
 “ résignation bien endurante pour cela: je serois vraiment
 “ d'avis qu'un époux, qui vous oublie nuit et jour, prétende
 “ que pour boire et manger de grand appétit, comme fait,
 “ Dieu merci, votre altesse, elle n'ait plus besoin que de bien

“ dormir! Je suis, ma foi, sa servante: je vous le répète
 “ encore, madame, il n’y a point de princesse dans l’univers
 “ qui refusât les hommages d’un homme fait comme Sidney,
 “ quand un époux porte les siens ailleurs.”

Ces raisons n’étoient pas moralement bonnes, si l’on veut ;
 mais quand elles auroient été plus mauvaises, la duchesse s’y
 seroit rendue, tant son cœur étoit d’intelligence avec Hobart
 pour venir à bout de sa prudence.

Ce commerce s’étoit établi dans le tems qu’Hobart conseil-
 loit à la jeune Temple de ne point songer aux agaceries du
 beau Sidney. Pour lui, dès qu’il apprit par la confidente
 Hobart, que la duchesse acceptoit ses hommages, il ne man-
 qua pas de se munir de circonspection et d’égards pour dé-
 payer le public ; mais le public n’est pas si sot qu’on pense.

Comme il y avoit trop de surveillans, trop de curieux, et
 trop de connoisseurs dans une grosse cour résidente au milieu
 d’une grosse ville, la duchesse, pour ne pas commettre les
 intérêts de son cœur à tant d’inspections, porta le duc de
 York à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la
 reine et sa cour étoient à celui de Tunbridge.

Ce parti fut prudent : elle s’en trouva bien, et sa cour ne
 s’en trouva pas mal, à la réserve de mademoiselle Jennings.
 Jermyn n’étoit pas du voyage ; et, selon elle, tout voyage
 étoit maudit dont Jermyn n’étoit pas. Il étoit engagé dans
 une entreprise au dessus de sa vigueur ; c’est-à-dire, qu’il avoit
 soutenu la gageure qu’on avoit soutenue et gagnée contre le
 chevalier de Grammont : Il paria cinq cents guinées, qu’il
 feroit vingt milles de grand chemin dans une heure sur le

même cheval. Le jour qu'il avoit choisi pour cette course étoit celui que mademoiselle Jennings avoit pris pour aller chez le devin.

Jermyn avoit été plus heureux qu'elle dans son entreprise : il en étoit sorti victorieux ; mais, comme son courage avoit fait un effort dans cette épreuve que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la gageure il gagna la fièvre : elle mit sa délicatesse fort bas. La Jennings s'informoit de sa santé ; mais c'étoit tout ce qu'elle osoit. Dans les romans modernes, une princesse n'avoit qu'à rendre visite à quelque héros abandonné des médecins pour le guérir dans trois jours ; mais comme ce n'étoit pas mademoiselle Jennings qui avoit donné la fièvre à Jermyn, elle n'étoit pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré, dans une cour maligne, une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir, que la cour partit sans lui ; mais elle eut le plaisir de faire voir que tout lui déplaisoit dans un voyage qui sembloit faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en étoit, et s'étant flatté que l'absence d'un rival dangereux pourroit produire quelque changement en sa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvemens et aux moindres gestes de la petite Jennings. Il y avoit assurément de quoi bien occuper son attention : elle n'étoit pas faite pour un sérieux de longue durée ; son tempérament l'emportoit du milieu de ses rêveries les plus distraites, par des saillies de vivacité qui lui faisoient espérer qu'elle oublieroit Jermyn, pour se souvenir que sa tendresse étoit la première qu'elle eût écoutée. Cependant il se tenoit à l'écart avec son

amour et ses espérances, estimant qu'il étoit indigne d'un amant outragé de laisser voir la moindre foiblesse ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avoit planté là.

Mademoiselle Jennings, qui, bien-loin de songer à ses resentimens, ne se souvenoit seulement pas qu'il l'eût aimée, et n'avoit l'esprit rempli que du pauvre malade, en usoit avec Talbot comme si de rien n'eût été : C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus souvent la main en entrant ou sortant de carrosse : elle causoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, et faisoit, sans dessein, tout ce qu'il falloit pour persuader à la cour qu'elle étoit revenue de son penchant pour Jermyn en faveur de son premier amant.

Il en fut persuadé comme les autres ; et, jugeant qu'il étoit à propos de changer de personnage, pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de sentimens, il alloit lui dire quelque chose de touchant et de bien passionné sur ce sujet. La fortune sembloit lui rendre toutes choses favorables pour cette harangue : Il étoit seul avec elle dans sa chambre ; et, pour lui donner plus beau, elle ne cessoit de le railler au sujet de mademoiselle Boynton : Elle disoit, " qu'on lui étoit " fort obligé d'être du voyage, tandis que la pauvre créature " s'évanouissoit d'amour pour lui deux fois le jour à Tun- " bridge." Ce fut à ce discours que Talbot se crut obligé de commencer celui de ses souffrances et de sa fidélité, lorsque la Temple, un papier à la main, entra dans la chambre de Jennings : C'étoit une lettre en vers, que mylord Rochester avoit écrite quelque tems auparavant sur les aventures de l'une et de l'autre cour : Il y disoit, au sujet de la petite Jen-

nings, que Talbot avoit jetté la terreur parmi le peuple de Dieu par sa taille; mais que Jermyn, comme le petit David, avoit vaincu le grand Goliath. Jennings, charmée de cette allusion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaisant que Talbot, en rit de tout son cœur dans le commencement; mais, prenant un air attendri: Le pauvre petit David! dit-elle, avec un profond soupir; et laissant aller sa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulerent de ses yeux, qui n'étoient assurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua Talbot jusqu'au vif; et se voyant si ridiculement déchu de ses espérances, il sortit brusquement, et fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée, dont les manieres n'avoient ni rime ni raison; mais il ne tint pas son courage.

Il n'en alloit pas si mal pour les autres amans de cette cour; car tout en étoit plein, et le voyage étoit fait exprès: Ce n'étoit que bals et festins sur la route, chasses et promenades pendant les séjours: Les tendres amans songeoient à devenir heureux en chemin faisant, et les beautés, qui régloient leur sort, ne leur défendoient pas d'espérer. Sidney faisoit sa cour d'une merveilleuse assiduité: La duchesse fit remarquer à monsieur le duc de York comme il s'attachoit à lui depuis quelque tems: son altesse y fit attention, et convint, qu'il falloit lui en tenir compte dès la première occasion: Cela arriva bientôt.

Montagu, dont nous avons fait mention, étoit écuyer de madame la duchesse: Il avoit de l'esprit, étoit clair-voyant, et passablement malin. Que faire d'un homme de ce carac-

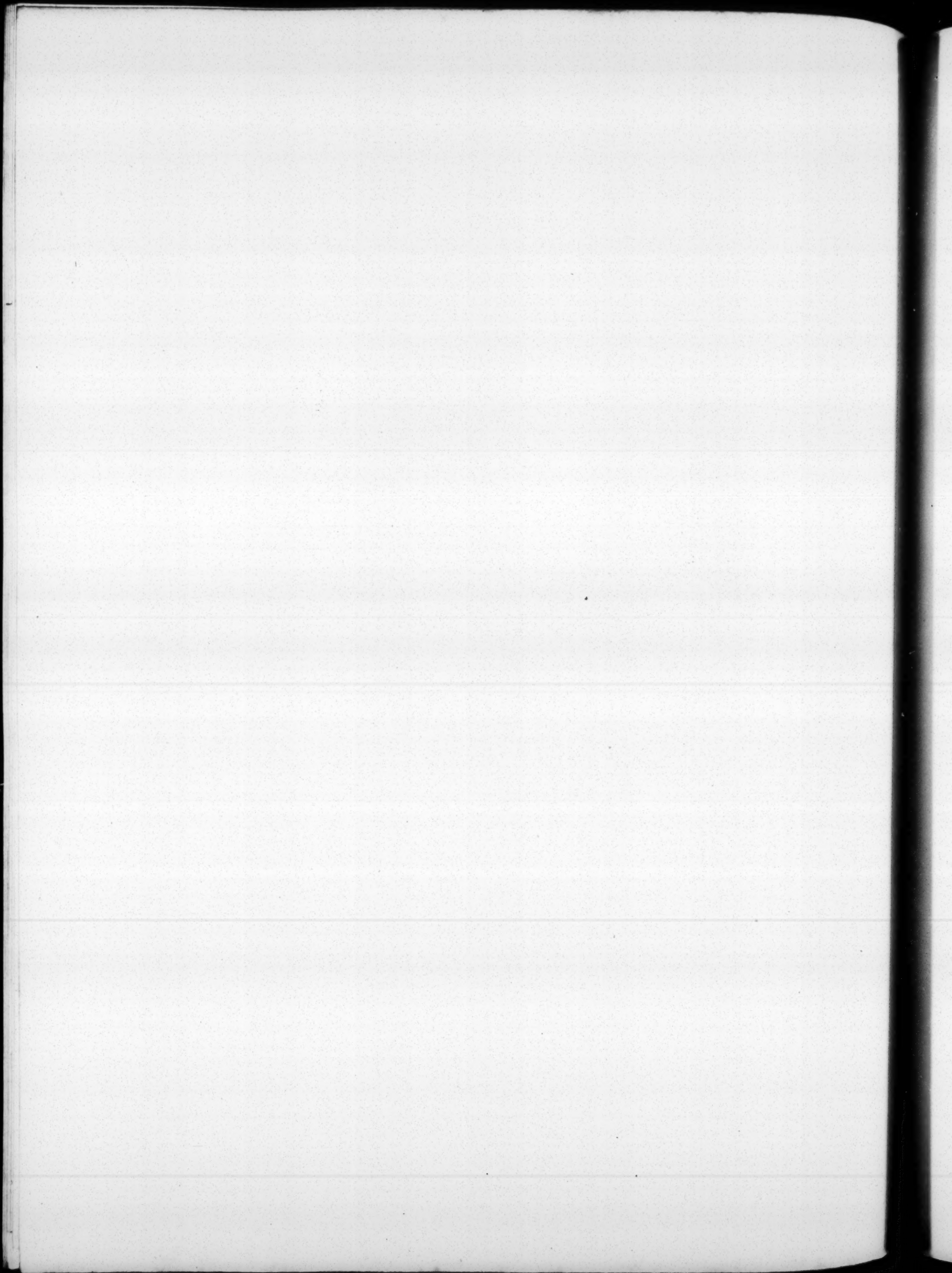


Harding del.

W N Gardiner sculp.

Pub.^d Oct 5. 1795. by E & S Harding. Pall Mall.

DUKE OF MONTAGU.



tere auprès de sa personne, dans le train que prenoient les affaires de son cœur? On en étoit embarrassé; mais le frere aîné de Montague s'étant fait tuer tout à-propos, où il n'avoit que faire, le duc obtint pour son frere la charge d'écuyer de la reine, qu'il avoit eue, et le beau Sidney fut mis en sa place auprès de la duchesse. Tout cela se rencontroit le mieux du monde, et le duc se savoit bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux messieurs à la fois, sans qu'il lui en coutât.

Mademoiselle Hobart applaudissoit fort à ces promotions: Elle avoit de fréquentes et longues conversations avec Sidney: On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit sur son compte; et elle en reçut fort volontiers les complimens: Le duc, qui le crut d'abord, ne cessoit de faire remarquer à la duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, et comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coëffé d'un visage à faire peur.

La duchesse avoua que les goûts étoient bien différens, et lui dit qu'il en parloit fort à son aise, lui qui venoit de choisir la belle Hélène pour sa maîtresse. Je ne sais si cette plaisanterie l'avoit fait rentrer en lui-même; mais il est constant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes empressements pour la Churchill, et peut-être eût-il abandonné cette poursuite, sans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On étoit de séjour dans un pays ouvert et plein. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus verd et le plus uni du monde. La duchesse y voulut voir

courir des lévriers: Elle étoit en carrosse, et toutes les dames à cheval. Chacune de ces dames avoit son écuyer à ses côtés: Il étoit bien raisonnable que leur maîtresse eût le sien: Il étoit à sa portiere, qui payoit merveilleusement de mine s'il ne fournissoit pas beaucoup à la conversation.

Le duc étoit auprès de mademoiselle Churchill, non pas à lui conter fleurettes, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval: C'étoit la créature du monde la plus paresseuse; et quoique les filles d'honneur soient d'ordinaire les princesses de la cour les plus mal montées, comme on la vouloit distinguer à cause de sa faveur, on l'avoit mise sur un cheval assez joli, mais un peu vif: Elle se seroit bien passée de cette distinction.

L'embarras et la crainte avoient augmenté sa pâleur naturelle; et, dans cet état, sa contenance achevoit d'en dégoûter le duc, lorsque son cheval, qui en vouloit joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût; et, s'échauffant à mesure qu'elle faisoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisoit courir contre le cheval de son altesse.

Mademoiselle Churchill chancela, fit quelques cris, et tomba: La chute ne pouvoit être que rude dans un mouvement si rapide; cependant, elle lui fut favorable de toutes les manières; car, sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le duc mit pied à terre pour la secourir: Elle étoit tellement étourdie, qu'elle n'avoit garde de songer à la bienséance dans cette occasion; et ceux qui s'empresserent autour d'elle, la trouverent encore

dans une situation assez négligée : ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de mademoiselle Churchill. Depuis cet accident, on s'apperçut que les soins et la tendresse du duc ne firent qu'augmenter ; et l'on s'apperçut sur la fin de l'hiver, qu'elle n'avoit pas tyrannisé ses desirs, ni fait langir son impatience.

Les deux cours revinrent à-peu-près dans le même tems, également satisfaites de leurs voyages : la reine attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avoit espéré.

Ce fut à-peu-près dans ce tems, que le chevalier de Grammont reçut une lettre de la marquise de Saint-Chaumont sa sœur, par laquelle on l'avertissoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le roi l'ayant trouvé bon : Il l'auroit trouvé fort bon aussi dans un autre tems, quelques charmes que la cour d'Angleterre eût pour lui ; mais, dans l'état où son cœur se trouvoit alors, il ne pouvoit s'y résoudre.

Il étoit revenu de Tunbridge mille fois plus amoureux que jamais : Il avoit, pendant cet agréable voyage, vu tous les jours mademoiselle d'Hamilton, soit dans les marais du sombre Peckham, soit dans les promenades délicieuses du riant Summerhill, ou bien dans les divertissemens qui régnoient chaque jour chez la reine ; et, soit qu'il l'eût vue à cheval, qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vue danser, il lui sembloit bien que dans ces lieux, ou dans tous ces états, le ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'esprit et de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner ! C'est ce qui lui paroissoit absolument impracticable ; cependant comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit pour ne bouger

d'auprès de ses charmes, il lui montra la lettre de madame sa sœur ; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiselle d'Hamilton, en premier lieu, le félicita sur son rappel : Elle le remercia très-humblement du sacrifice qu'il vouloit bien lui faire ; mais, comme ce témoignage de tendresse passoit les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avoit garde d'en abuser. Il eut beau protester qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ses appas : ses appas protestèrent qu'ils ne le reverroient de leur vie s'il ne partoît incessamment : Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter que ces ordres absolus ne partoient point de l'indifférence, quelque durs qu'ils parussent ; qu'on seroit toujours plus aise de son retour, que d'un départ que l'on pressoit tant ; et mademoiselle d'Hamilton ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendoient d'elle, qu'il trouveroit les choses en l'état qu'il les laissoit à l'égard de ses sentimens, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE XI.

PLUS le chevalier de Grammont approchoit de la cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre : Ce n'est pas qu'il ne s'attendit à un accueil gracieux, aux pieds d'un maître dont on ne méritoit pas impunément la colere, mais aussi qui savoit pardonner d'une maniere à faire sentir tout le prix de la grace où l'on rentroit.

Mille pensées différentes l'occupoit en courant la poste : tantôt c'étoit la joie que ses parens et ses amis auroient de le revoir ; tantôt c'étoient les félicitations et les embrassades de ceux qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseroient pas de l'accabler d'empressemens importuns : mais tout cela ne lui passoit que légèrement par la tête ; car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrêter à d'autres pensées qu'à celle de l'objet aimé : C'étoient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissoit à Londres, qui l'empêchoient de songer à Paris ; et c'étoient les tourmens de l'absence, qui l'empêchoient de sentir ceux des mauvais chemins et des mauvais chevaux. Son cœur protestoit à mademoiselle d'Hamilton, entre Montreuil et Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec vîtesse que pour la revoir plutôt : Ensuite, par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avoit eu sur cette même route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il sentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les chemins; ou, pour mieux dire, c'est ainsi qu'un écrivain frivole abuse de la patience du lecteur, ou pour étaler ses propres sentimens, ou pour alonger quelque ennuyeux récit : mais à dieu ne plaise que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne coucher dans ces mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits et les dits.

Qui jamais, excepté l'écuyer Feraulas, a pu tenir compte des pensées, des soupirs, et du nombre d'exclamations que son illustre maître faisoit par-tout? Pour moi, je ne me serois jamais avisé de croire que l'attention du comte de Grammont, si vive aujourd'hui pour les inconvéniens et les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnemens sur la route, s'il ne me dictoit à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le dans Abbeville : Le maître de la poste étoit son ancienne connoissance : Son hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris ; et le chevalier de Grammont, en mettant pied à terre, dit à Termes qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il étoit près de midi : Depuis la nuit précédente, qu'ils étoient débarqués, jusqu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé : Termes, louant le seigneur de ce que des sentimens humains l'emportoient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentimens si raisonnables.

Ils furent surpris, en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendoit volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, et l'appareil d'un festin mag-

nifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes en tressaillit : Il donna sous main ordre de déferer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître.

Bientôt une foule de violons et de hautbois, suivie des galopins de la ville, entra dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandoit raison de tant de préparatifs, dit à monsieur le chevalier de Grammont, que c'étoit pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province ; que le repas se faisoit chez lui ; qu'il ne tiendrait qu'à sa grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique étoit déjà venue : Il en jugea bien ; car à peine achevoit-il de parler, que trois grands corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, et chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, et débarquerent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée : Le clinquant rouillé, les passemens ternis, les taffetas rayés, de petits yeux et de grosses gorges brilloient par-tout.

Si le premier coup-d'œil du spectacle surprit le chevalier de Grammont, le second n'étonna pas moins le fidele Termes. Le peu qui paroissoit du visage de la mariée n'étoit pas sans éclat ; mais on ne pouvoit porter aucun jugement sur le reste : Quatre douzaines de mouches, et dix serpentaux de chaque côté, qu'on avoit faits de ses cheveux, en déroboient la vue ; mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Grammont.

Il étoit aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un juste-au-corps de la plus grande magnificence, et du

meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son juste-au-corps : Le marié tint cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avoit acheté ce juste-au-corps cent cinquante louis, du tems qu'il faisoit l'amour à madame sa femme. " Vous ne l'avez donc pas fait faire ici ? lui dit le chevalier de Grammont. Bon ! lui répondit l'autre : Je l'ai d'un marchand de Londres, qui l'avoit commandé pour un mylord d'Angleterre." Le chevalier de Grammont, qui sentoit le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il reconnoitroit bien le marchand. " Si je le reconnoîtrois ? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en avoir bon marché ? " Termes s'étoit absenté dès que ce juste-au-corps avoit paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire et l'envie de faire pendre le seigneur Termes, partagerent quelque tems les sentimens du chevalier de Grammont ; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans son service, le porterent à la clémence ; et cédant aux importunités du campagnard, pour confondre son fidele écuyer, il se mit à table lui trente-septieme.

Quelques momens après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes : Il vint, et dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et lui tendant la main : " Touchez-là, notre ami, lui dit-il, vous vo-

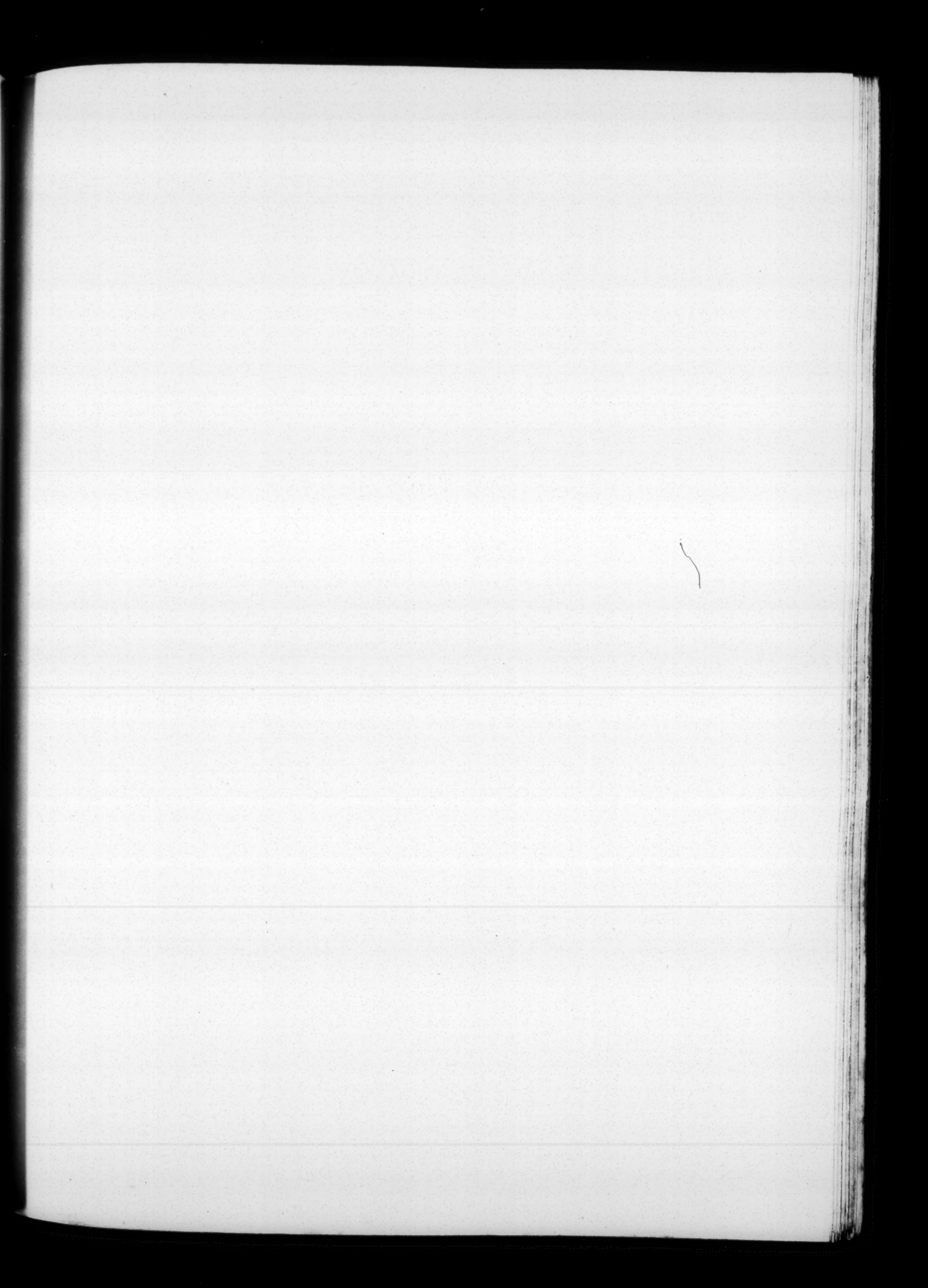
“yez que j’ai bien conservé le juste-au-corps que vous aviez
“tant de peine à me vendre, et que je n’en fais pas un mau-
“vais usage.”

Termes, s’étant fait un front d’airain, fit semblant de ne le pas reconnoître, et se mit à le repousser assez brutalement. “Oh! parbleu, lui dit l’autre, puisqu’il m’a fallu boire avec
“vous pour conclure le marché, vous me ferez raison de la
“santé de madame la mariée.” Le chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté, malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement : “Allons, monsieur le marchand de
“Londres, mettez-vous là, puisqu’on vous en prie de si
“bonne grace ; nous ne sommes pas tant à table qu’il n’y ait
“encore place pour un aussi honnête homme que vous.” A ces mots trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié : Il n’y eut que le siège de l’épousée, qui par bienséance demeura fixe ; et l’audacieux Termes, ayant bu la première honte de cet événement, s’y prenoit d’une manière à boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table comme on ôtoit vingt-quatre portages pour servir autant d’entrées.

Il n’y avoit pas d’apparence de retenir jusqu’à la fin d’un repas de noce un homme qui paroîssoit si pressé ; mais tout fut de bout quand il sortit de table, et tout ce qu’il put obtenir du marié fut que toute la noce ne le conduiroit pas jusqu’à la porte de l’hôtellerie : Termes eût voulu qu’ils ne l’eussent point quitté jusqu’à la fin du voyage, tant il craignoit de se trouver tête-à-tête avec son maître.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient sortis d'Abbeville, et qu'ils couroient dans un profond silence : Termes, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n'étoit en peine que de la maniere ; savoir, si son maître l'attaqueroit par un torrent d'injures, mêlées de certaines épithetes qui pouvoient lui convenir, ou si, se servant de quelque outrageante ironie, l'on emploieroit toutes les louanges qui seroient le plus capables de le confondre ; mais voyant, au lieu de tout cela, qu'on s'obstinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, que d'y laisser rêver plus long-tems ; et s'armant de toute son effronterie : “ Vous voilà
 “ bien en colere, monsieur, lui dit-il, et vous croyez avoir rai-
 “ son ; mais je me donne au diable si vous n'avez tort dans
 “ le fond.”

“ Comment, traître ! dans le fond ? dit le chevalier de Gram-
 “ mont : c'est donc parce que je ne te fais pas rouer, comme
 “ tu l'as depuis long-tems mérité ? Voilà-t-il pas, dit
 “ Termes, toujours de l'emportement, au lieu d'entendre rai-
 “ son ! Oui, monsieur, je vous soutiens que ce que j'en ai
 “ fait étoit pour votre bien. Et le sable mouvant n'étoit-il
 “ pas pour mon service ? dit le chevalier de Grammont. Pa-
 “ tience, s'il vous plait, poursuivit l'autre : Je ne sais com-
 “ ment diable ce nigaud de marié s'est rencontré chez les gens
 “ de la douane quand on visita ma valise à Calais ; mais ces
 “ cocus-là se fourrent par-tout : Dès qu'il vit votre juste-au-
 “ corps, il en devint amoureux : Je vis bien dès-là que c'étoit
 “ un sot, car il étoit à deux genoux devant moi pour l'acheter :
 “ Outre qu'il étoit tout froissé de la valise, la sueur du che-





C. Knight Sculp.

LE MARÉCHAL DE GRAMMONT.

“ val l'avoit tout taché par-devant, et je ne sais comment
 “ diable il a fait pour racommoder tout cela ; mais tenez-moi
 “ pour un excommunié si vous l'eussiez jamais voulu mettre.
 “ Conclusion : il vous revenoit à cent quarante louis ; et vo-
 “ yant qu'on m'en offroit cent cinquante : mon maître, dis-je,
 “ n'a pas besoin de cette oriflamme pour se distinguer au bal ;
 “ et quoiqu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que
 “ sais-je s'il en aura quand je le reverrai ? cela dépend du
 “ jeu. Bref, monsieur, je vous en fais donner dix louis de plus
 “ qu'il ne vous coûte : c'est un profit tout clair : Je vous en
 “ tiendrai compte, et vous savez que je suis bon pour cette
 “ somme. Dites à présent, en auriez-vous eu la jambe mieux
 “ faite au bal, d'être paré de ce diable de juste-au-corps, qui
 “ vous auroit donné la même mine qu'à ce marié de village à
 “ qui nous l'avons vendu ? et cependant il faut voir comme
 “ vous tempêtiez à Londres quand vous l'avez cru perdu : les
 “ beaux contes que vous avez faits au roi du sable mouvant ;
 “ et quelle chienne de mine vous avez faite quand vous vous
 “ êtes douté que ce pied-plat le portoit à sa noce.”

Que répondre à tant d'impudence ? S'il écoutoit l'indig-
 nation, le rouer de coups, ou le chasser, étoit le traitement
 le plus favorable que son maître lui devoit ; mais il en avoit
 besoin pour le reste de son voyage ; et, dès qu'il fut à Paris, il
 en eut besoin pour son retour.

Le maréchal de Grammont ne sut pas plutôt son arrivée,
 qu'il le fut trouver chez son baigneur ; et les premières em-
 brassades s'étant passées de part et d'autre : “ Chevalier, lui
 “ dit le maréchal, combien avez-vous mis à venir de Londres

“ ici? car Dieu sait comme vous allez en pareille rencontre.”
 Le chevalier de Grammont lui dit, qu’il y avoit trois jours
 qu’il étoit en chemin; et pour s’excuser de cette médiocre di-
 ligence, il se mit à lui conter son aventure d’Abbeville.
 “ Cela est fort plaisant, lui dit monsieur son frere; mais ce
 “ qu’il y a de plus plaisant, c’est qu’il ne tiendra qu’à vous de
 “ trouver encore votre juste-au-corps à table, car on la tient
 “ longue dans une noce de province: et là-dessus prenant un
 “ air tout sérieux, il lui dit, qu’il ne savoit pas qui lui conseil-
 “ loit un retour inopiné pour gâter ses affaires; mais qu’il
 “ avoit ordre du roi de lui dire, qu’il n’avoit qu’à s’en retour-
 “ ner sans se présenter à la cour. Il lui dit ensuite, qu’il
 “ ne pouvoit s’empêcher d’admirer son impatience, après
 “ avoir si bien fait jusques-là, lui qui connoissoit assez le roi
 “ pour être instruit qu’il falloit pour mériter sa grace attendre
 “ qu’elle vînt purement de sa bonté.”

Le chevalier montra, pour sa justification, la lettre de ma-
 dame de Saint-Chaumont, et lui dit, qu’il se seroit bien passé
 du soin qu’on avoit pris de lui mander une fausse nouvelle pour
 le faire partir comme un cravate de bois. “ Autre impru-
 “ dence, lui dit le maréchal: et depuis quand notre sœur est-
 “ elle secrétaire d’état ou des commandemens, pour que le roi
 “ se soit servi d’elle pour vous signifier ses volontés? Vou-
 “ lez-vous savoir le fait? Il y a quelque tems qu’il dit à ma-
 “ dame le refus que vous aviez fait de la pension que vous
 “ offroit le roi d’Angleterre: Il parut content de la maniere
 “ dont Comminges l’informa que la chose s’étoit faite, et té-

“ moigna qu’il vous en savoit gré. Madame prit tout cela
 “ pour un ordre de rappel. La Saint-Chaumont, qui n’a pas
 “ à beaucoup près le jugement aussi merveilleux qu’elle se
 “ l’imagine, s’est pressée de vous expédier ce bel ordre de sa
 “ main. Pour achever, madame dit hier au dîner du roi
 “ que vous seriez incessamment ici; et le roi m’ordonna l’après-
 “ dînée de vous renvoyer incessamment, d’abord que vous se-
 “ riez arrivé: Vous voilà: retournez-vous-en.”

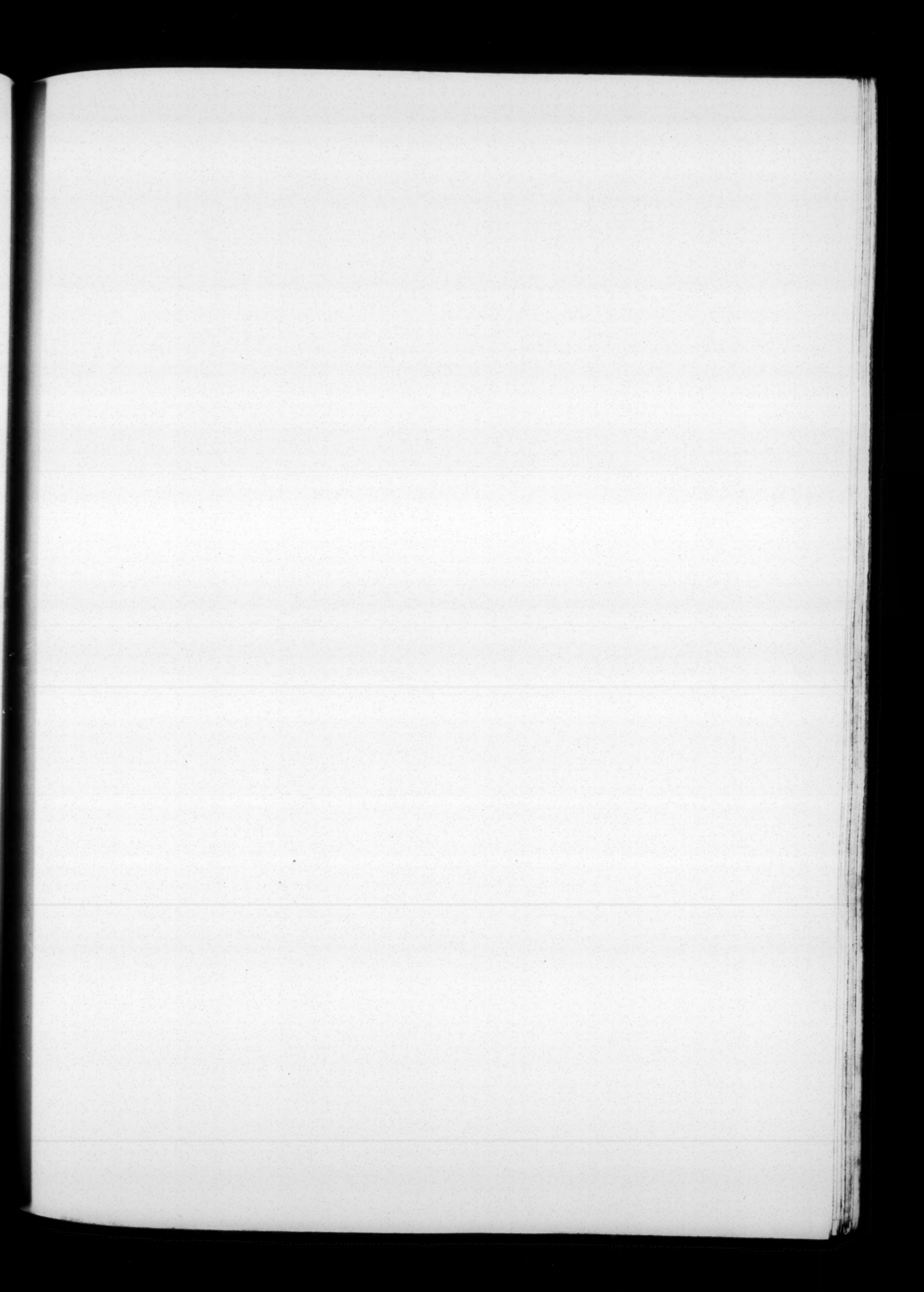
Cet ordre auroit peut-être paru dur au chevalier de Grammont dans un autre tems; mais dans la disposition présente de son cœur, il eut bientôt pris son parti. Rien ne lui faisoit peine que l’officieux avis qui l’avoit obligé de quitter la cour d’Angleterre; et, tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ, il pria le maréchal d’obtenir seulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu’on lui devoit: Il obtint cette grace, à condition qu’il sortiroit de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite: Ce fut-là qu’arriverent certaines aventures dont il a fait le récit si souvent, et d’une manière si divertissante, que ce seroit fatiguer le lecteur que de les retoucher: Ce fut là qu’il rendit le pain bénit d’une manière si solennelle, que ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la chapelle, Vardes fut obligé d’avouer au roi qu’on les avoit envoyés au chevalier de Grammont, qui rendoit le pain bénit à Vaugirard: Là se passa cette scène merveilleuse qui donna la première atteinte à la réputation du grand Saucourt, lorsque, dans un tête-à-tête avec la fille du jardinier, on sonna si souvent du cor, signal dont ils é-

toient convenus pour empêcher les surprises, que ces fréquentes alarmes désarmerent les empressements du renommé Saucourt, et rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie grisette des environs : Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard qu'il fut voir mademoiselle de l'Hôpital à Ifsy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de ville ne se trompoit point sur un commerce de robe dont on l'accusoit : Ce fut là qu'arrivant à l'improviste, le président de Maisons se réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de son manteau resta dehors lorsqu'il s'enferma ; tandis que le chevalier de Grammont, qui s'en aperçut, fit souffrir mort et passion à ces pauvres amants par une longueur de visite excessive pour le désordre qu'elle causoit.

Ses affaires finies, il partit : L'amour le guidait : Termes redoubla de vigilance sur la route : Les chevaux se trouvoient prêts à chaque poste dans un moment : Les vents et les marées seconderent son impatience dès qu'il en eût besoin, et il revit Londres avec transport. La cour fut surprise et charmée de son prompt retour : Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrâce qui le ramenoit, tant il faisoit voir qu'il en étoit consolé : Mademoiselle d'Hamilton ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissoit au roi son maître.

Les affaires de la cour n'avoient pas eu le tems de changer de face pendant une si courte absence ; mais elles en changèrent bientôt après son retour ; c'est-à-dire, les affaires d'une cour qui jusques-là n'en avoit pas eu de plus sérieuses que celles de l'amour et des plaisirs.





S. Harding Del. Pub. Oct. 27. 1792. by R. & S. Harding N. 709 Pall Mall Van Den Bergh Sc.

DUKE of MONMOUTH.

Le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II. parut en ce tems-là dans la cour du roi son pere. Ses commencemens ont eu tant d'éclat, son ambition a causé des événemens si considérables, et les particularités de sa fin tragique sont encore si récentes, qu'il seroit inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractere. Il paroît par-tout tel qu'il étoit dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, et pitoyable dans ces extrémités, où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure et les graces extérieures de sa personne étoient telles, que la nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage étoit tout charmant : c'étoit un visage d'homme, rien de fade, rien d'efféminé ; cependant chaque trait avoit son agrément et sa délicatesse particuliere : une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parloient pour lui ; mais son esprit ne disoit pas un petit mot en sa faveur : il n'avoit de sentimens que ce qu'on lui en inspiroit ; et ceux qui d'abord s'insinuerent dans sa familiarité prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicious. Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'abord : Toutes les bonnes mines de la cour en furent effacées, et toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus cheres délices du roi ; mais il fut la terreur universelle des époux et des amants. Cela ne dura pourtant pas : la nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs ; et le beau sexe s'en apperçut.

Madame de Cléveland bouda contre le roi, de ce que les enfants qu'elle avoit de lui ne paroissent que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis : Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle se vantoit de pouvoir passer pour la mere des amours en comparaison de sa mere. On se moqua de ses reproches : il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire ; et comme cette jalousie paroissoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, personne n'applaudit à ce ressentiment ridicule. Il fallut faire un autre personnage pour inquiéter le roi : c'est pourquoi, cessant de s'opposer à la tendresse extrême qui l'aveugloit pour ce fils, elle se mit à l'adopter dans la sienne par mille louanges, par mille sortes d'admiration, et par des caresses qui ne faisoient que croître et embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles dussent être sans conséquence ; mais on la connoissoit trop pour s'y méprendre. Le roi n'étoit plus jaloux d'elle ; mais comme le duc n'étoit pas dans un âge à être insensible aux vivacités d'une femme faite comme elle, sa majesté crut qu'il falloit le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mere pour sauver son innocence du crime, ou du moins du scandale : Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de si bonne heure.

Une héritière de cent mille livres de rente en Ecosse s'offrit toute à propos : Elle étoit pleine d'agremens, et son esprit avoit tous ceux qui manquoient au beau Monmouth.

De nouvelles fêtes célébrerent ce mariage : On ne pouvoit mieux faire sa cour qu'en s'y distinguant ; et tandis que ces réjouissances mettoient en mouvement la magnificence et la





S Harding del.

H. Van den Bergh sculp.

Pub^d Oct. 1. 1793. by E & S Harding Pall Mall.

MISS LUCY WATERS.

galanterie, les anciens engagemens en étoient par-tout réveillés, et de nouveaux s'établissoient.

La belle Stewart, alors au suprême degré de son éclat, attiroit tous les yeux ou tous les respects. La duchesse de Cléveland voulut du moins l'effacer par le secours des pierres dont elle s'étoit couverte à cette fête ; mais ce fut inutilement : Son visage étoit un peu défait par le commencement d'une troisième ou quatrième grossesse, que le roi voulut bien prendre encore sur son compte : Pour le reste de sa figure, il n'y avoit pas de quoi soutenir l'air et la grace de mademoiselle Stewart.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de sa beauté qu'elle eût été reine d'Angleterre, si le roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main qu'il ne l'étoit pour donner son cœur ; mais ce fut alors que le duc de Richmond fit vœu de l'épouser, ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces noces, Killegrew, n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de madame de Shrewsbury ; et comme madame de Shrewsbury n'étoit point engagée, par un grand hasard, cette affaire fut bientôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressoit personne ; mais Killegrew s'avisa de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'étoit imaginé : l'habitude ne le dégoûtoit point d'une possession digne d'envie ; mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point, et trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avoit beaucoup d'esprit, et beaucoup plus d'éloquence : c'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive ; et c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les secrettes beautés et les charmes les moins visibles de la Shrewsbury, que cette éloquence se donnoit carrière : plus de la moitié de la cour en savoit bien autant que lui sur ce sujet.

Le duc de Buckingham étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences ; et, selon lui, les apparences ne promettoient pas tout ce que les exagérations de Killegrew vouloient persuader. Comme cet amant indiscret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le duc de Buckingham, il avoit tout le tems d'étaler sa rhétorique sur ce beau sujet ; car on se mettoit à table sur les quatre heures, pour n'en sortir que vers l'heure de la comédie.

Le duc de Buckingham, éternellement rebattu des descriptions du mérite de madame de Shrewsbury, voulut s'éclaircir des faits par lui-même : Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net ; et s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une manière à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vu la légèreté de l'un et de l'autre, et la vivacité dont ils avoient commencé : cependant nul engagement n'a duré si long tems en Angleterre.

L'imprudent Killegrew, qui n'avoit pu se passer de rivaux, fut obligé de se passer de maîtresse : Il le porta fort impatiemment ; mais loin d'écouter ses premières plaintes, la Shrewsbury fit semblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement ; et sans songer qu'il s'étoit attiré sa disgrâce, toute son éloquence se déchaîna contre

madame de Shrewsbury : ses invectives l'attaquerent depuis la tête jusqu'aux pieds : il fit une peinture affreuse de sa conduite, et travestit en défauts les charmes qu'il venoit de célébrer en sa personne. On l'avertit sous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ses déclamations : il se moqua de l'avis, poufça sa pointe, et ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortoit de Saint-James, après le coucher du duc, on poufça trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où son intemperance de langue le jettoit après lui avoir ôté la Shrewsbury. Ses assassins s'étoient sauvés à travers le parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il seroit inutile de se plaindre : Quelle justice espérer d'un attentat dont il n'avoit aucune preuve que ses blefsures ! Que s'il faisoit quelques poursuites, fondées sur les apparences et les conjectures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, et qu'on ne le manqueroit pas une seconde fois. Ainsi, voulant mériter sa grace de ceux qui l'avoient fait assassiner, il mit fin à ses satyres, et ne souffla pas le mot de son aventure. Le duc de Buckingham et la Shrewsbury furent long-tems heureux et tranquilles : jamais elle n'avoit été si long-tems constante, et jamais il n'avoit eu tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que mylord Shrewsbury, qui ne s'étoit jamais ému des déréglemens de madame sa femme, se mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il étoit public, à la vérité ; mais il paroissoit moins déshono-

rant pour elle que tous les autres. Le pauvre Shrewsbury, trop honnête homme pour s'en plaindre à madame, voulut pourtant satisfaire son honneur : Il fit appeller le duc de Buckingham ; et, le duc de Buckingham, pour réparation d'honneur l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse Hélène. Cela choqua d'abord le public ; mais le public s'accoutume à tout, et le tems fait apprivoiser la bienséance et même la morale. La reine étoit à la tête de ceux qui se récrioient contre un scandale si public, et un si horrible désordre, et qui se révoltoit contre l'impunité d'une action si criante. Comme la duchesse de Buckingham étoit une petite ragote à-peu-près de sa figure, qui n'avoit jamais eu d'enfants, et que son époux abandonnoit pour une autre, cette espece de parallele entre leurs fortunes intéressoit la reine pour elle ; mais ce fut inutilement : personne n'y fit attention ; et les mœurs du siecle allerent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse des politiques et des dévots.

Le sort de cette princesse avoit d'assez tristes vues par de certains côtés : les égards du roi pour elle avoient de belles apparences ; mais c'étoit tout : elle sentoit bien que la considération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à mesure que le crédit de ses rivales augmentoit : elle voyoit que le roi son époux ne se mettoit guere en peine d'enfants légitimes, tant que ses maîtresses toutes charmantes lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, et qu'elle se flattoit que le roi la regarderoit de meilleur œil si le ciel daignoit la regarder en pitié sur

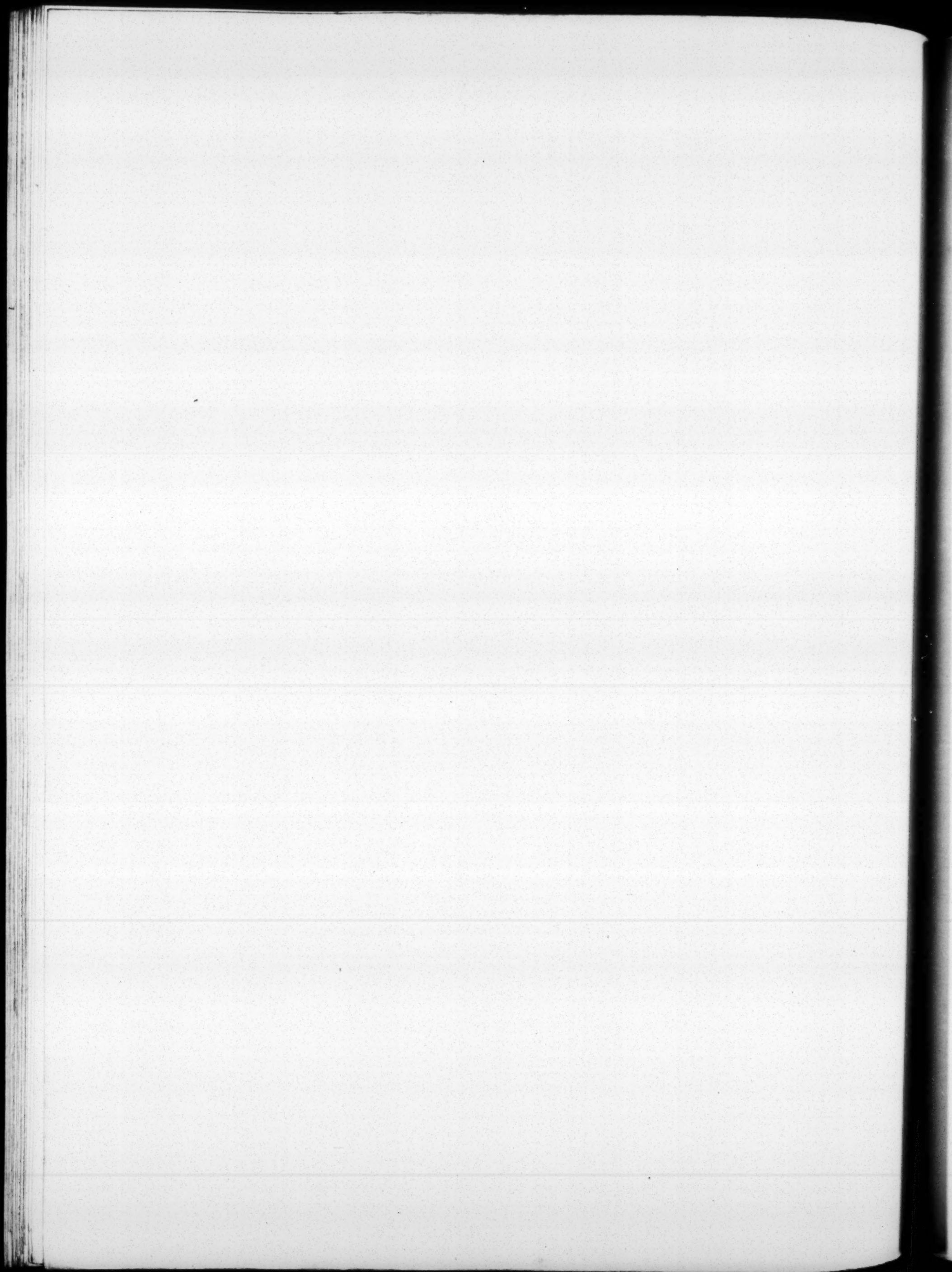


S. Harding Del.

Pub. Jan 7. 1793. by R. K. S. Harding at No. 108 Pall Mall.

J. K. Clark fecit Sculp.

DUTCHESS OF BUCKINGHAM.



cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité : Les vœux, les neuvaines et les offrandes ayant été tournées de toutes les manières, et n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

Que n'auroit-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'archevêque Turpin mit à son doigt, et qui fit courir Charlemagne après lui, comme il avoit fait après une de ses concubines, à qui Turpin l'avoit ôté après sa mort ! mais il y a long-tems que les seuls talismans, qui font aimer, sont les charmes de la personne aimée, et que les enchantemens étrangers ne font rien. Les médecins de la reine, prudents et avisés, comme ils le sont par-tout, ayant considéré que les eaux froides de Tunbridge n'avoient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes ; c'est-à-dire, aux bains qui sont auprès de Bristol : Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine ; et dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle, si la plus dangereuse de ses rivales n'eût été nommée des premières pour en être. La Cléveland, étant alors pres d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas : une bienséance inutile l'obligeoit à quelques égards : le public, à la vérité, n'en croyoit ni plus ni moins, pour le soin qu'elle avoit de s'en cacher ; mais sa présence dans cet état étoit un objet trop insultant pour la reine. Mademoiselle Stewart, plus belle que jamais, nommée pour ce voyage, s'y préparoit hautement : la pauvre reine n'osoit s'y opposer ; mais elle n'en espéra plus rien : que pouvoient les bains, ou la foible vertu des eaux, contre des charmes qui la détruisoient

ou par ses chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles !

Le chevalier de Grammont, à qui tous les plaisirs de la vie n'étoient rien sans la présence de mademoiselle d'Hamilton, ne put se dispenser de suivre la cour : Il étoit trop nécessaire et trop agréable au roi dans un voyage comme celui-là pour n'en pas être ; et, de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que cause l'absence d'une cour, mademoiselle Hamilton n'avoit pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres, parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permission de lui écrire, pour lui mander des nouvelles de la cour : il s'en servit de la manière qu'on peut croire ; et ce qu'il disoit de ses propres affaires, ne laissoit guere de place dans ses lettres pour des narrations étrangères, durant le séjour qu'on fit aux bains. Comme l'absence rendoit ce séjour ennuyeux à son égard, il se prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir son impatience, en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avoit beaucoup d'estime pour l'ainé des Hamiltons ; autant d'estime et beaucoup plus d'amitié pour l'autre : c'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de sa passion et de ses sentimens pour sa sœur : il savoit aussi ses premiers engagements avec sa cousine Wetenhall ; mais il ignoroit le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencemens avoient été si vifs : il fut surpris de voir les empressements qu'il marquoit dans toutes les occasions pour mademoiselle Stewart : Ils lui parurent au-delà de ces devoirs et de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la maîtresse du prince.

Il y fit attention, et ne fut pas long-tems à découvrir qu'il étoit déjà plus épris qu'il ne convenoit à sa fortune ou à son repos : Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manieres; mais il voulut que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant tout ce qui pouvoit s'appeller divertissement amusoit la cour dans des lieux où l'on se saisit de tout pour se désennuyer. Le jeu de boule, qui n'est en France que l'occupation des artisans et des valets, est toute autre chose en Angleterre : c'est l'exercice des honnêtes gens : Il y faut de l'art et de l'adresse : il n'est d'usage que dans les belles saisons; et les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses : on les appelle boulingrins. Ce sont de petits près en quarré, dont le gazon n'est guere moins uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour est passée, tout s'y rassemble : L'on y joue gros jeu, et les spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le chevalier de Grammont, dès long-tems initié dans les spectacles et les divertissemens anglois, avoit fait une course de chevaux, qui n'avoit pas à la vérité réussi; mais il avoit au moins le plaisir d'être convaincu par expérience, qu'un bidet fait vingt milles sur le grand chemin en moins d'une heure : Les combats de coqs lui avoient été plus favorables; et dans tous les paris qu'il avoit faits aux boulingrins, le parti qu'il avoit soutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'assemblées se trouve d'ordinaire une es-
pece de cabaret, portant le nom de *pavillon de verdure*, de

salle à festin, ou de cabinet de rafraîchissemens : Là se vendent toutes sortes de liqueurs à l'Angloise, comme vous diriez du cidre, de l'hydromel, de la bière moussante et du vin d'Espagne : là les rooks se rassemblent les soirs pour fumer, pour boire, et pour s'éprouver les uns contre les autres ; c'est-à-dire, pour tâcher de s'entr'enlever les profits de la journée. Or ces rooks sont proprement ce qu'on appelle capons ou piqueurs en France, gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'est rien pour les joueurs, et qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces messieurs sont d'une supputation si juste, et d'une prudence si consommée dans toutes sortes de jeux, que personne n'oseroit se mesurer avec eux, quand même ils joueroient fidèlement : Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, et de s'en contenter ; vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces rooks qu'Hamilton trouva le chevalier de Grammont, comme il venoit y boire un verre de cidre : Ils jouoient à la chance à deux dés ; et comme celui qui tient le dé à ce jeu en a tout l'avantage, les rooks avoient fait cet honneur au chevalier de Grammont par déférence : il le tenoit encore quand Hamilton arriva. Les rooks, appuyés de leur avantage, pousoient contre lui comme des furies : il topoit par-tout : Hamilton pensa tomber de son haut, de voir un homme de son expérience et de ses lumières embarqué dans un combat si peu égal ; mais il eut beau l'avertir du péril, tout haut et tout bas, par signes

et en françois: il méprisa ses avertissemens; et les dés, qui portoient César et sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les rooks furent vaincus pour la première fois; mais ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges et toutes les louanges de beau joueur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois; mais leurs louanges furent perdues, et leurs espérances trompées: cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant au souper du roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les rooks, et la manière dont la providence l'en avoit sauvé: "Ma foi, Sire, dit le chevalier de Grammont, messieurs les rooks sont décon-
"fits pour le coup;" et là-dessus il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire; c'est-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle dont il faisoit quelque chose.

Après le souper, mademoiselle Stewart, chez qui l'on jouoit, fit venir Hamilton auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le chevalier de Grammont crut s'appercevoir qu'on l'écoutoit d'une manière assez gracieuse: cela ne fit que le confirmer dans ses premières conjectures; et l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisoit presque toujours: "Georges, lui dit-il, n'auriez-vous point be-
"soin d'argent? Je sais que vous aimez le jeu: peut-être
"ne vous est-il pas aussi favorable qu'à moi: nous sommes
"loin de Londres: voilà deux cents guinées, prenez-les; ce
"sera pour jouer chez mademoiselle Stewart." Hamilton, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu déconcerté: "Comment! avec mademoiselle Stewart!

“ Oui, chez elle: Georges, mon ami, poursuivit le chevalier
 “ de Grammont, nous sommes un peu clairvoyants: vous en
 “ êtes amoureux, et si je ne me trompe, elle ne s’en offense
 “ pas; mais, dites-moi comment vous avez pu vous résoudre
 “ à vous ôter la pauvre Péckham de l’esprit, pour vous coëf-
 “ fer d’une princesse qui ne la vaut peut-être pas, à tout pren-
 “ dre, et qui ne pourroit être qu’un traîne-potence pour vous,
 “ quelque bien qu’elle vous voulût. Par ma foi, vous et
 “ votre frere etes deux jolis garçons dans vos choix. Quoi!
 “ dans toute la cour vous ne trouvez que les deux maîtresses
 “ du roi pour en faire les vôtres! Pour le frere aîné, encore
 “ passe: il n’avoit pris la Castelmaine que quand son maître
 “ n’en vouloit plus, et que la Chesterfield ne vouloit plus de
 “ lui; mais pour vous, que diable croyez-vous faire d’une
 “ créature dont le roi dans ce moment est plus fou que ja-
 “ mais? Est-ce parce que cet ivrogne de Richmond s’est
 “ nouvellement remis sur les rangs, et qu’il se porte pour
 “ amant déclaré? Vous verrez comme il en sera bon mar-
 “ chand: je sais bien ce que le roi m’en a dit.

“ Croyez-moi, mon petit ami, point de raillerie avec le
 “ maître; c’est-à-dire, point de lorgnerie avec la maîtresse.
 “ J’ai voulu faire l’agréable en France auprès d’une petite co-
 “ quette dont le roi ne se soucioit pas; et vous savez comme il
 “ m’en a pris: je conviens qu’on donne beau jeu; mais ne
 “ vous y fiez pas: elles sont toutes ravies qu’un homme, dont
 “ elles ne veulent rien faire, devienne leur esclave de parade,
 “ seulement pour grossir l’équipage. Ne vaut-il pas mieux
 “ passer huit jours incognito dans le château de Péckham

“ avec la femme du philosophe Wetenhall, que de faire dire
 “ à la gazette de Hollande: On nous mande de Bristol, qu’un
 “ tel est chassé de la cour pour mademoiselle Stewart; qu’il
 “ va faire une campagne en Guinée sur la flotte que l’on pré-
 “ pare pour cette expédition, sous les ordres du prince
 “ Robert.”

Hamilton, que toutes les vérités de cette harangue frap-
 poient, à mesure qu’il y faisoit attention, parut comme revenu
 de quelque songe, après y avoir rêvé quelques momens; et
 s’adressant à lui d’un air reconnoissant: “ Vous êtes, lui dit-
 “ il, l’homme du monde qui avez l’esprit le plus agréable,
 “ avec la raison la plus droite pour le bien de vos amis;
 “ vous venez de m’ouvrir les yeux: je commençois à me lais-
 “ ser séduire le plus ridiculement du monde, entraîné plutôt
 “ par de frivoles apparences que par un véritable penchant:
 “ je vous ai obligation de m’avoir arrêté sur le bord du pré-
 “ cipice: je vous en ai bien d’autres; mais pour vous té-
 “ moigner ma reconnoissance de celle-ci, je veux suivre vos
 “ conseils, et me mettre en retraite chez la cousine Weten-
 “ hall, pour m’ôter de la tête le reste de ces visions; mais,
 “ bien-loin d’y aller incognito, je veux vous y mener au re-
 “ tour du voyage. Mademoiselle d’Hamilton sera de la par-
 “ tie; car il est bon de prendre ses précautions avec un hom-
 “ me qui a beaucoup de mérite, et qui dans ces rencontres
 “ n’a pas trop de bonne-foi, du moins s’il en faut croire votre
 “ philosophe.... Ne vous avisez pas d’en croire ce faquin-
 “ là, dit le chevalier de Grammont; mais dites-moi comment
 “ vous vous êtes fourré dans la tête d’en vouloir à cette

“ grande idole de Stewart? Que diable sais-je! dit Hamil-
 “ ton. Vous connoissez toutes les enfances dont elle s’occupe:
 “ le vieux Carlingford étoit un soir chez elle, qui lui mon-
 “ troit à se mettre une bougie toute allumée dans la bouche,
 “ et le grand secret étoit de l’y tenir long-tems par le bout al-
 “ lumé sans qu’elle s’éteignît. J’ai, Dieu merci, la bouche
 “ raisonnablement grande; et pour renchérir par-dessus son
 “ maître, j’y en tins deux tout à la fois, et fis trois tours de
 “ chambre sans qu’elles s’éteignissent. Tout le monde m’ad-
 “ jugea le prix de cette illustre épreuve, et Killegrew soutint
 “ qu’il n’y avoit qu’une lanterne qui pût me le disputer. Elle
 “ en pensa mourir de rire: me voilà donc dans la familiarité
 “ de ses amusemens. On ne peut disconvenir que ce ne soit
 “ une figure toute charmante que cette créature-là: depuis
 “ que la cour est en campagne, j’ai eu cent occasions de la
 “ voir, que je n’avois point eues devant: vous savez que le
 “ déshabillé du bain est d’une grande commodité pour celles,
 “ qui, sans offenser les bienséances, ne sont pas fâchées d’é-
 “ tablir leurs attraits: Mademoiselle Stewart est tellement
 “ persuadée des avantages qu’elle a par-dessus toutes les au-
 “ tres, qu’on ne peut si peu louer quelque femme de la cour
 “ pour de beaux bras et une belle jambe, qu’elle ne soit toute
 “ prête à le disputer par la démonstration; et je crois qu’il
 “ ne seroit pas difficile, avec un peu d’adresse, de la mettre
 “ nue, sans qu’elle y fît réflexion. Il faudroit, après tout, être
 “ bien insensible, pour que ces bienheureuses occasions ne
 “ fussent d’aucune conséquence, et ne fissent aucune impres-
 “ sion; outre que la bonne opinion qu’on a toujours de soi-

“ même fait qu’on s’imagine qu’une femme est prise dès qu’elle
 “ vous distingue par une habitude de familiarité, qui bien
 “ souvent ne veut rien dire. Voilà le fait à mon égard : ma
 “ présomption, sa beauté, le poste éclatant qui la relève, et
 “ mille gracieusetés m’avoient empêché de faire des ré-
 “ flexions ; mais il faut vous dire aussi, pour excuser mon im-
 “ pertinence, que la facilité de lui faire les plus tendres dé-
 “ clarations, en la louant, et les confidences qu’elle me faisoit,
 “ sur certaines choses qu’elle n’auroit pas trop dû me confier,
 “ auroient été capables d’en éblouir un autre.

“ Je lui ai donné le plus joli cheval d’Angleterre : vous sa-
 “ vez la grace infinie dont elle est à cheval. Le roi, qui
 “ n’aime guere les chasses que celle de l’oiseau, parce qu’elle
 “ est commode pour les dames, y étoit ces jours passés, en-
 “ touré de toutes les beautés de sa cour. Il partit après un
 “ faucon, et toute la brillante escadre après lui : Les jupes
 “ de mademoiselle Stewart, qui couroit à toute bride, effray-
 “ erent son cheval, qui voulut bien attendre celui que je mon-
 “ tois, parcequ’il étoit son compagnon : Je fus donc le seul
 “ témoin d’un dérangement dans ses habits, qui présenta
 “ mille beautés nouvelles à mes regards : J’eus le bonheur de
 “ faire des exclamations assez galantes et assez exagérées sur
 “ ce charmant désordre, pour empêcher qu’elle n’en fût inter-
 “ dite : au contraire, ce sujet d’admiration a souvent été de-
 “ puis un sujet de conversation qui ne paroïsoit pas lui dé-
 “ plaire.

“ Le vieux Carlingford, et ce fou de Crofts, car il faut bien
 “ vous faire ma confession générale, ces méchants plaisants

“ donc lui faisoient à tout bout de champ des contes assez
 “ éveillés, qui ne laissoient pas de passer à la faveur de quel-
 “ ques vieilles turlupinades, ou de quelques singeries dans le
 “ récit, qui la faisoient rire de tout son cœur. Pour moi,
 “ qui ne sais point de contes, et qui n’ai pas le talent de les
 “ faire valoir, quand j’en saurois, j’étois fort embarrassé
 “ lorsqu’elle s’avisait de m’en demander. Je n’en sais
 “ point, mademoiselle, lui dis-je un jour qu’elle me tourmen-
 “ toit. Inventez-en un, me dit-elle. C’est ce que je sais en-
 “ core moins, lui dis-je ; mais je vous conterai, si vous vou-
 “ lez, un songe fort extraordinaire, parce qu’il est encore
 “ moins vraisemblable que tous les autres songes n’ont cou-
 “ tume d’être. Cela lui donna une curiosité qu’il fallut sa-
 “ tisfaire dans le moment : Je me mis donc à lui conter, que
 “ la plus belle créature du monde, que j’aimois passionné-
 “ ment, m’étoit venue voir la nuit : Je fis alors son portrait
 “ à elle-même, en peignant cette beauté merveilleuse ; mais
 “ je lui dis, que cette divinité, m’étant venue trouver avec les
 “ plus favorables intentions du monde, ne s’étoit point dé-
 “ mentie par des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas assez pour
 “ la curiosité de mademoiselle Stewart : il fallut presque lui
 “ faire le détail des bontés que ce tendre fantôme avoit eues
 “ pour moi, sans qu’elle en parût surprise ou déconcertée,
 “ tant elle étoit attentive à cette fiction, tant elle me fit re-
 “ commencer de fois la description d’une beauté que je peig-
 “ nois, autant qu’il m’étoit possible, d’après sa figure, et d’après
 “ ce que je m’imaginois des beautés qui ne m’étoient pas con-
 “ nues.

“ Voilà ce qui véritablement m’a pensé tourner la tête :
 “ Elle voyoit bien que c’étoit d’elle que je parlois : Nous
 “ étions seuls, comme vous pouvez croire, en lui faisant un
 “ tel récit, et mes yeux faisoient tout de leur mieux pour lui
 “ persuader que c’étoit elle que je peignois. Je ne la vis
 “ point offensée de cette connoissance, ni sa pudeur alarmée
 “ de la fin d’une aventure faite à plaisir, et qu’il n’eût tenu
 “ qu’à moi de finir d’une manière encore moins discrète.
 “ Cette audience tranquille me fit donner tête baissée dans
 “ tout ce que les conjectures avoient de flatteur pour moi :
 “ Je ne songeai ni au roi, ni à sa passion pour elle, ni aux pé-
 “ rils d’un tel engagement : enfin, je ne sais à quoi diable je
 “ songeais ; mais je vois bien que si vous n’y aviez songé pour
 “ moi, j’étois capable de me perdre au milieu de ces folles
 “ visions.”

Quelque tems après, la cour revint à Londres ; et ce fut depuis ce retour qu’une maligne influence s’étant répandue sur ce qui regardoit la tendresse, tout alla de travers dans l’empire amoureux : Le dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs : Les faux rapports, ensuite la médisance et les tracasseries, acheverent de tout bouleverser.

La duchesse de Cléveland étoit accouchée pendant le voyage des bains : jamais elle n’étoit relevée si belle : cela lui fit croire qu’elle étoit en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du roi, si elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étoient du même avis : On prépara son équipage pour cette expédition ; mais la

“ donc lui faisoient à tout bout de champ des contes assez
 “ éveillés, qui ne laissoient pas de passer à la faveur de quel-
 “ ques vieilles turlupinades, ou de quelques singeries dans le
 “ récit, qui la faisoient rire de tout son cœur. Pour moi,
 “ qui ne sais point de contes, et qui n’ai pas le talent de les
 “ faire valoir, quand j’en saurois, j’étois fort embarrassé
 “ lorsqu’elle s’avisait de m’en demander. Je n’en sais
 “ point, mademoiselle, lui dis-je un jour qu’elle me tourmen-
 “ toit. Inventez-en un, me dit-elle. C’est ce que je sais en-
 “ core moins, lui dis-je ; mais je vous conterai, si vous vou-
 “ lez, un songe fort extraordinaire, parce qu’il est encore
 “ moins vraisemblable que tous les autres songes n’ont cou-
 “ tume d’être. Cela lui donna une curiosité qu’il fallut sa-
 “ tisfaire dans le moment : Je me mis donc à lui conter, que
 “ la plus belle créature du monde, que j’aimois passionné-
 “ ment, m’étoit venue voir la nuit : Je fis alors son portrait
 “ à elle-même, en peignant cette beauté merveilleuse ; mais
 “ je lui dis, que cette divinité, m’étant venue trouver avec les
 “ plus favorables intentions du monde, ne s’étoit point dé-
 “ mentie par des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas assez pour
 “ la curiosité de mademoiselle Stewart : il fallut presque lui
 “ faire le détail des bontés que ce tendre fantôme avoit eues
 “ pour moi, sans qu’elle en parût surprise ou déconcertée,
 “ tant elle étoit attentive à cette fiction, tant elle me fit re-
 “ commencer de fois la description d’une beauté que je peig-
 “ nois, autant qu’il m’étoit possible, d’après sa figure, et d’après
 “ ce que je m’imaginois des beautés qui ne m’étoient pas con-
 “ nues.

“ Voilà ce qui véritablement m’a pensé tourner la tête :
 “ Elle voyoit bien que c’étoit d’elle que je parlois : Nous
 “ étions seuls, comme vous pouvez croire, en lui faisant un
 “ tel récit, et mes yeux faisoient tout de leur mieux pour lui
 “ persuader que c’étoit elle que je peignois. Je ne la vis
 “ point offensée de cette connoissance, ni sa pudeur alarmée
 “ de la fin d’une aventure faite à plaisir, et qu’il n’eût tenu
 “ qu’à moi de finir d’une manière encore moins discrète.
 “ Cette audience tranquille me fit donner tête baissée dans
 “ tout ce que les conjectures avoient de flatteur pour moi :
 “ Je ne songeai ni au roi, ni à sa passion pour elle, ni aux pé-
 “ rils d’un tel engagement : enfin, je ne sais à quoi diable je
 “ songeais ; mais je vois bien que si vous n’y aviez songé pour
 “ moi, j’étois capable de me perdre au milieu de ces folles
 “ visions.”

Quelque tems après, la cour revint à Londres ; et ce fut depuis ce retour qu’une maligne influence s’étant répandue sur ce qui regardoit la tendresse, tout alla de travers dans l’empire amoureux : Le dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs : Les faux rapports, ensuite la médisance et les tracasseries, acheverent de tout bouleverser.

La duchesse de Cléveland étoit accouchée pendant le voyage des bains : jamais elle n’étoit relevée si belle : cela lui fit croire qu’elle étoit en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du roi, si elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étoient du même avis : On prépara son équipage pour cette expédition ; mais la

veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune Churchill, et fut atteinte d'un mal qui s'étoit déjà plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avoit formés, et dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme, qui d'enseigne aux gardes se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand fonds de prudence quand il se possède assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. Churchill se para donc par-tout de sa nouvelle faveur : la Cléveland, qui ne lui recommandoit ni la modération ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi ce nouveau commerce faisoit tout l'entretien de la ville à l'arrivée de la cour : chacun en raisonnoit à sa fantaisie : les uns disoient qu'elle lui avoit déjà donné la pension de Jermyn, avec les appointemens de Jacob Hall ; d'autant que les différens mérites se trouvoient réunis dans le sien : d'autres soutenoient qu'il avoit l'air trop indolent et la taille trop effilée, pour soutenir long-tems sa faveur ; mais tous convenoient qu'un homme, qui étoit favori de la maîtresse du roi, et frere de celle du duc, se produisoit par de beaux endroits, et ne pouvoit manquer de faire fortune. En effet, le duc de York lui donna bientôt après une charge dans sa maison : cela étoit dans l'ordre ; mais le roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien, parce que madame de Cléveland lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la cour.

Le bon prince commençoit à être de mauvaise humeur : ce n'étoit pas sans raison : il laissoit tout le monde en repos dans leur commerce, et cependant on avoit souvent l'insolence de troubler le sien. Mylord Dorset, premier gentilhomme de sa



S Harding del.

R Clamp sculp.

JOHN CHURCHILL,
DUKE OF MARLBOROUGH.

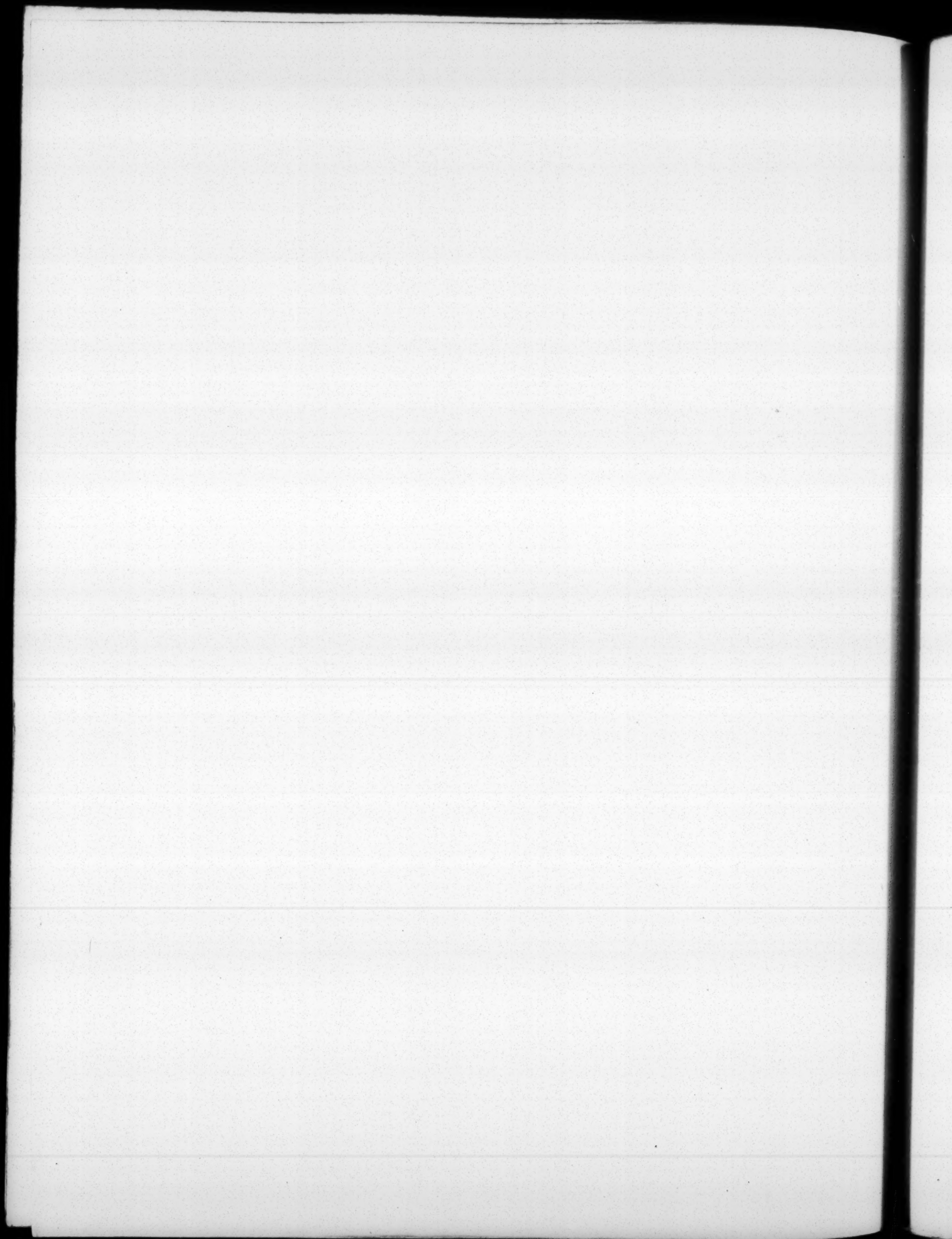


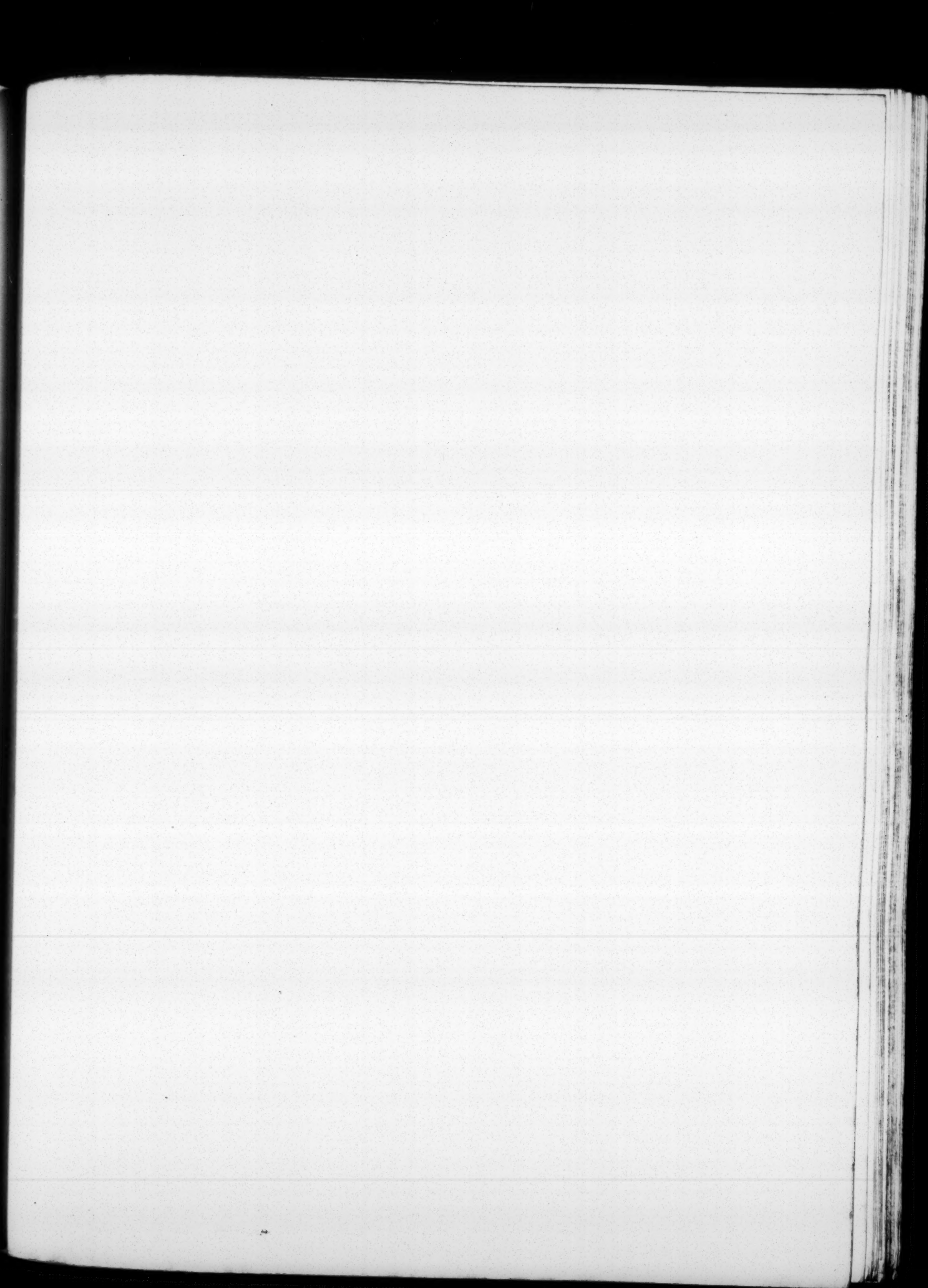
S. Harding Del.

Clamp Sculp.

CHARLES SACKVILLE EARL OF DORSET &c.

from a Bust by Kneller.







Hording del. *Pub. July 10. 1790. by N. S. Hording 102 Pall Mall. Schiavonelli Sculp.*

M^{RS} DAVIS.





S Harding del^t

W N Gardiner sculp^t

Pub^d Dec^r 2. 1793. by E & S Harding. Pall Mall.

MISS DAVIS.

chambre, venoit de lui débaucher la comédienne Nell Gwyn : La Cléveland, dont il ne se soucioit plus, ne laissoit pas de le déshonorer par des inconstances réitérées, par des choix indignes, et le ruinoit par des amants à gage ; mais le chagrin le plus sensible de tous étoit le nouveau refroidissement, et les menaces de mademoiselle Stewart. Il y avoit long-tems qu'il lui proposoit tous les établissemens et tous les titres qu'elle auroit agréables, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le public ; mais depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs : tantôt elle vouloit se retirer de la cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la reine : tantôt c'étoit pour fuir des tentations, par où elle vouloit faire entendre que son innocence n'avoit pas encore succombé : enfin, c'étoit continuellement ou des alarmes, ou quelque humeur chagrine qui désoloient la tendresse du roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'étoit point la jalousie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela qu'après avoir solennellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec madame de Cléveland depuis l'affaire de Churchill, il se mit à faire une saint Barthélemi de tous les autres menus amusemens qu'il avoit par-ci par-là dans la ville. Les Nell Gwyn, les miss Davis, et la troupe joyeuse des chanteuses et des danseuses des menus plaisirs de sa majesté furent congédiées. Tous ces sacrifices

furent inutiles : la Stewart continuoit à désespérer le roi ; mais il eut bientôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse Cléveland prit ce soin : elle s'étoit déchaînée sans réserve depuis sa disgrâce contre mademoiselle Stewart, qu'elle en accusoit par son impertinence ; et contre l'imbécillité du roi, qui, pour une idiote revêtue, la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confiance du roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de mademoiselle Stewart l'avoient réduit ; et dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle se rendit dans le cabinet du roi par l'appartement d'un de ses valets-de-chambre nommé Chiffinch : Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le roi revenoit de chez la Stewart de fort mauvaise humeur : la présence de madame de Cléveland le surprit, et ne la diminua pas. Elle s'en apperçut, et l'abordant d'un ton ironique, et d'un sourire d'indignation : “ J'espere, dit-elle, “ qu'il m'est permis de venir vous rendre mes hommages, quoi- “ que la divine Stewart vous ait défendu de me voir chez “ moi : Je ne veux point vous en faire des reproches, qui “ seroient trop indignes de moi : je viens encore moins ex- “ cuser des foibleesses, que rien ne peut justifier, puisque votre “ constance pour moi ne me laisse rien à dire, et que je suis “ la seule que vous ayez honorée de votre tendresse qui “ s'en soit rendue indigne par sa conduite : Je viens donc ici “ vous consoler dans l'abattement où vous ont mis les froi- “ deurs ou la nouvelle chafeté de l'inhumaine Stewart.”

A ces mots, un éclat de rire, aussi peu naturel qu'il étoit insultant et démesuré, mit le comble à son impatience : Il s'étoit bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivroit ce préambule ; mais il ne crut pas qu'elle dût prendre les airs bruyans, vu les termes où ils en étoient ; et comme il se préparoit à lui répondre : " Non, dit-elle, ne me sachez point mauvais gré de
 " la liberté que je prends de me moquer un peu de la grossiè-
 " reté dont on vous en impose : je ne puis souffrir qu'une af-
 " fectation si marquée vous rende la fable de votre cour, tandis
 " qu'on se moque impunément de vous : Je sais que la pré-
 " cieuse Stewart vous renvoye, sous prétexte de quelqu'in-
 " commodité, peut-être de quelque scrupule de conscience ;
 " et je viens vous avertir que le duc de Richmond sera bien-
 " tôt avec elle, s'il n'y est déjà. Ne m'en croyez pas, puisque
 " ce pourroit être le ressentiment ou l'envie qui me le feroit
 " dire : Suivez-moi jusqu'à son appartement, afin que vous
 " n'ajoutiez plus de confiance à la calomnie, et que vous l'ho-
 " noriez d'une préférence éternelle, si je l'accuse à faux ; ou
 " que vous ne soyez plus la dupe d'une fausse prude, qui
 " vous fait faire un personnage si ridicule."

En achevant ce discours, elle le prit par la main, comme il étoit encore tout irrésolu, et l'entraîna vers le logement de sa rivale. Chiffinch étoit dans ses intérêts ; ainsi la Stewart n'avoit garde d'être avertie de la visite ; et Babiani, dont madame de Cléveland avoit fait la fortune, et qui la servoit à merveille dans cette occasion, lui vint dire que le duc de Richmond venoit d'entrer chez la Stewart. C'étoit au milieu d'une petite galerie, qui conduisoit par un dégagement du ca-

binet du roi à ceux de ses maîtresses. La Cléveland lui donna le bon soir, comme il entroit chez sa rivale, et se retira pour attendre l'issue de cette aventure : Babiani, qui suivoit le roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit : le roi trouva les femmes-de-chambre de sa maîtresse, qui se présentèrent respectueusement à son passage, et lui dirent tout bas, que mademoiselle Stewart avoit été fort mal depuis qu'il l'avoit quittée ; mais que s'étant mise au lit, elle reposoit, Dieu merci. C'est ce qu'il faut voir, dit-il, en repoussant celle qui s'étoit plantée sur son passage. Il trouva véritablement la Stewart couchée ; mais elle ne dormoit pas : Le duc de Richmond étoit assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormoit encore moins. L'embaras des uns, et la colere de l'autre furent tels, qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au duc de Richmond dans des termes dont il ne s'étoit jamais servi : Il en fut interdit, et quelque chose de plus : il voyoit son maître et son roi justement irrité. Les premiers transports que la colere inspire dans ces occasions sont dangereux : la fenêtre de mademoiselle Stewart étoit commode pour une vengeance subite : la Tamise couloit au-dessous : il y jeta les yeux, et voyant ceux du roi plus animés de courroux qu'il ne les en avoit crus capables, il fit une profonde révérence, et se retira sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédoient.

La Stewart, un peu revenue de sa première surprise, monta sur ses grands chevaux, au lieu de se justifier, et dit les choses

du monde les plus capables d'aigrir les ressentimens du roi ; que s'il n'étoit pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du duc de Richmond, avec des intentions qui lui faisoient honneur, c'étoit être esclave dans un pays libre ; qu'elle ne savoit aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main ; mais que si cela n'étoit pas permis dans son royaume, elle ne croyoit pas qu'il y eût de puissance capable de l'empêcher de passer en France, et de se jeter dans un couvent, pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvoit jouir dans sa cour. Le roi, tantôt irrité de colere, tantôt attendri par quelques larmes, et tantôt effrayé de ses menaces, étoit tellement agité, qu'il ne savoit que répondre ni aux délicatesses d'une créature qui vouloit faire la Lucrece à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour, près de triompher de tous ses ressentimens, l'alloit mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'il lui faisoit, lorsqu'elle le pria de se retirer et de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser, par une longue visite, ceux qui l'avoient accompagné ou conduit chez elle. Cette impertinente priere acheva de l'outrager : Il sortit en la menaçant de ne la plus voir, et fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eût passée depuis son rétablissement.

Le lendemain, le duc de Richmond eut ordre de sortir de la cour, et de ne se plus présenter devant le roi ; mais il n'avoit pas attendu cet ordre ; et l'on sut qu'il étoit parti dès le matin pour sa maison de campagne.

Mademoiselle Stewart, voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'aventure de la nuit précédente, fut se jeter aux pieds de la reine. Ce fut là que, faisant le personnage nouveau d'une Magdelaine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avoit pu lui causer ; lui dit, qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la cour ; que cela l'avoit engagée d'écouter le duc de Richmond, qui la recherchoit depuis longtemps ; mais, que puisque cette recherche étoit cause de sa disgrâce, et d'un éclat qui peut-être tourneroit au désavantage de sa réputation, elle conjuroit sa majesté de la prendre sous sa protection, et d'obtenir du roi qu'elle se mît dans un couvent, pour finir tous les troubles que sa présence causoit innocemment à la cour : tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est un spectacle bien agréable qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon et se justifie en même tems. Le cœur de la reine se tourna tout-d'un-coup : ses pleurs accompagnèrent les siens : Elle l'embrassa tendrement, après l'avoir relevée, lui promit toute sorte de faveur et de protection, ou pour son mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre, et la renvoya, résolue d'abord d'y travailler tout de son mieux ; mais comme elle avoit beaucoup d'esprit, les réflexions qu'elle fit, après ce premier mouvement, lui firent changer d'avis.

Elle savoit que les penchans du roi n'étoient pas capables d'une confiance opiniâtre : Elle jugea que l'absence le consoleroit, ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le sou-

venir de mademoiselle Stewart; et que, puisqu'elle ne pouvoit éviter de se voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fût elle, dont la sagesse et la vertu venoient d'éclater par des preuves si manifestes: d'ailleurs, elle se flattoit que le roi lui sauroit éternellement gré de s'être opposée à la retraite et au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raisonnement la détermina: toute son industrie fut employée à persuader mademoiselle Stewart; et, ce qu'il y a de rare dans cette aventure, après avoir obtenu qu'elle ne songeroit plus au duc de Richmond ni au couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommoder ces deux amants.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation: aussi n'en fut-elle pas à la peine; car jamais les empressemens du roi ne furent si vifs que depuis cette paix, et jamais ils ne furent mieux reçus de la belle Stewart.

Mais ce prince ne goûta pas long-tems la douceur d'un raccommodement qui le rendoit de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entière jouissoit d'une paix profonde depuis le traité des Pyrénées: L'Espagne se flattoit de respirer, par la nouvelle alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ses voisins; mais elle n'espéroit pas pouvoir soutenir le débris d'une monarchie sur sa décadence, quand elle considéroit l'âge ou les infirmités du prince, ou la foiblesse de son successeur: La France, au contraire, gouvernée par un roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir pour s'agrandir.

Ce fut en ce tems-là que ce prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'alarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réusé ; mais la fortune du roi, toujours fidelle à sa gloire, voulut depuis faire voir, par le peu de succès de l'entreprise de Gigeri, qu'il n'y avoit que les projets formés par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de tems après, le roi d'Angleterre, voulant aussi visiter les bords Africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée, dont le prince Robert devoit avoir le commandement : ceux qui en savoient quelque chose par leur expérience contoient des merveilles des périls de cette expédition ; qu'il faudroit combattre, non-seulement les habitans de la Guinée, peuple endiablé, dont les fleches étoient empoisonnées, qui ne faisoient jamais de quartier que pour manger leurs prisonniers ; mais qu'il faudroit esuyer des chaleurs insupportables, ou des pluies, dont chaque goutte se changeoit en serpent ; que si l'on pénétrait plus avant dans les pays, on étoit assailli par des monstres mille fois plus inconcevables et plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut en vain que ces bruits se répandirent : loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devoient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient que faire. Jermyn se présenta tout des premiers ; et sans songer que le prétexte de sa convalescence avoit différé la conclusion de son mariage avec mademoiselle Jennings, il demanda la

permission du duc et l'agrément du roi pour y servir de volontaire.

Il y avoit quelque tems que la belle Jennings commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit séduite en sa faveur. Ce n'étoit plus guere que les avantages de l'établissement qui lui donnoient du goût pour ce mariage. La mollesse des empressemens d'un amant, qui sembloit ne rendre des soins que par habitude, la rebutoit, et le parti qu'il venoit de prendre, sans son aveu, lui parut si ridicule pour lui, et si choquant pour elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux brillant qui l'avoit éblouie, et le fameux Jermyn fut reçu comme il le méritoit, lorsqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence et tant de liberté d'esprit dans les railleries dont elle lui fit compliment sur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté, d'autant qu'il avoit préparé toutes les consolations qu'il avoit cru capables de la soutenir en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit, " qu'il n'y avoit rien de plus glorieux à
" lui, dont le mérite avoit triomphé de tant de libertés en Eu-
" rope, que d'aller étendre ses conquêtes dans une autre partie
" du monde; qu'elle lui conseilloit de ramener toutes les cap-
" tives qu'il feroit en Afrique, pour remplacer les beautés
" que son absence alloit mettre au tombeau."

Jermyn trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état où il la croyoit réduite; mais il s'aperçut que c'étoit tout de bon: Elle lui dit, qu'elle prenoit cet adieu

pour le dernier, et le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusques-là tout alloit bien pour elle : Jermyn, non seulement étoit confondu d'avoir eu son congé si cavalièrement ; mais il sentit redoubler tout le goût qu'il avoit eu pour elle, par ces marques de son indifférence : Elle avoit donc le plaisir de le mépriser, et de le voir plus sensible que jamais : Ce ne fut pas assez : Elle voulut mal-à-propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les épîtres d'Ovide, traduites par les beaux esprits de la cour : Elle se mit à faire une lettre d'une bergere au désespoir, qui s'adressoit au perfide Jermyn : Elle prit pour modele l'épître d'Ariane à Thésée. Le commencement de cette lettre étoit mot pour mot les plaintes et les reproches de cette amante outragée au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux tems et aux conjonctures présentes. Elle avoit eu dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls, et des monstres, qui l'attendoient en Guinée, pour lesquels il quittoit une tendre amante abîmée dans la douleur ; mais, n'en ayant pas eu le tems, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'un autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, et plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la cour. Ceux qui le ramassèrent connurent son écriture, et en tirèrent plusieurs copies, qui eurent cours par la ville : Cependant sa conduite avoit si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose



S Harding del^t

W N Gardiner sculp^t

Pub^d Dec^r 1793. by E & S Harding. Pall Mall.

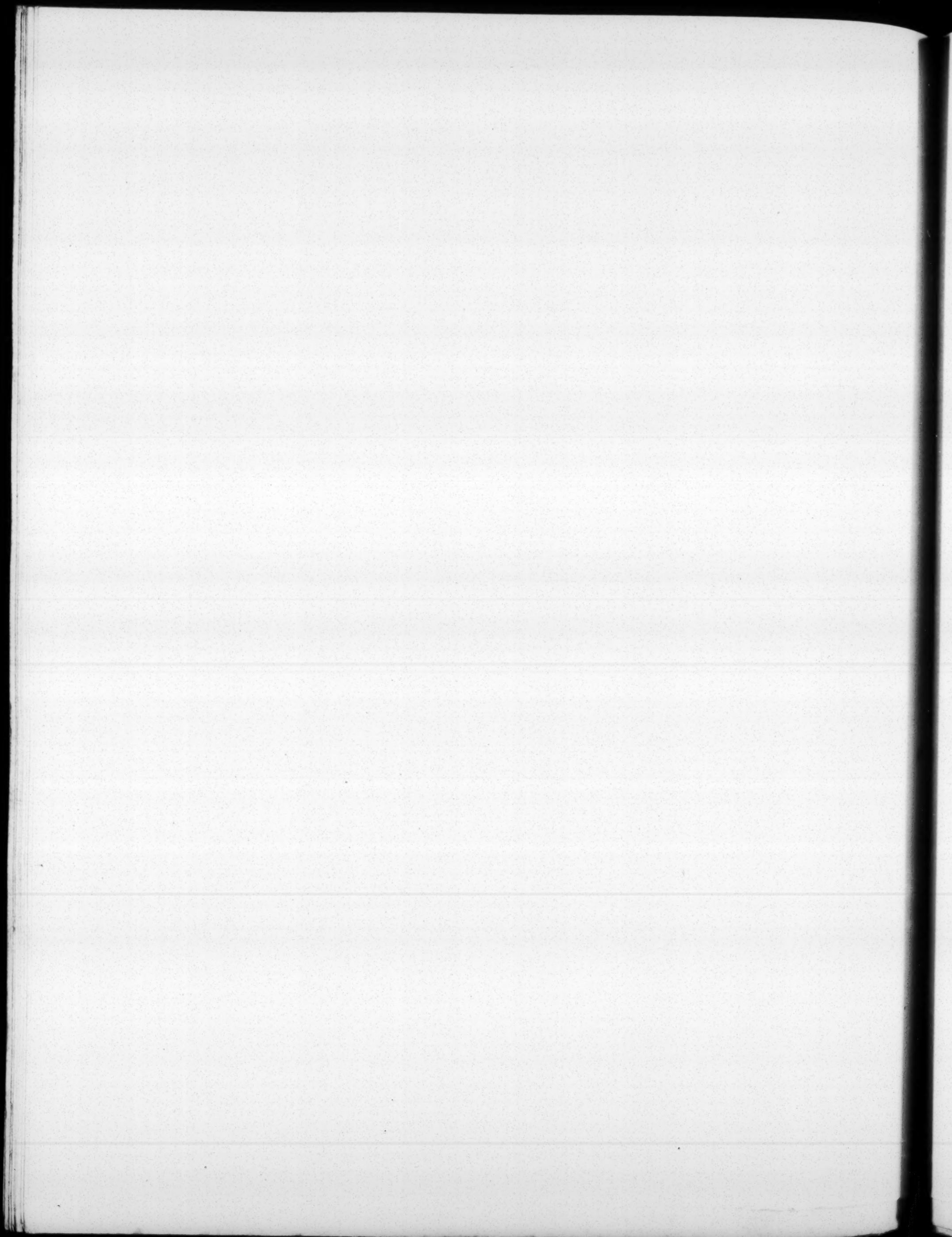
LA TRISTE HÉRITIÈRE.

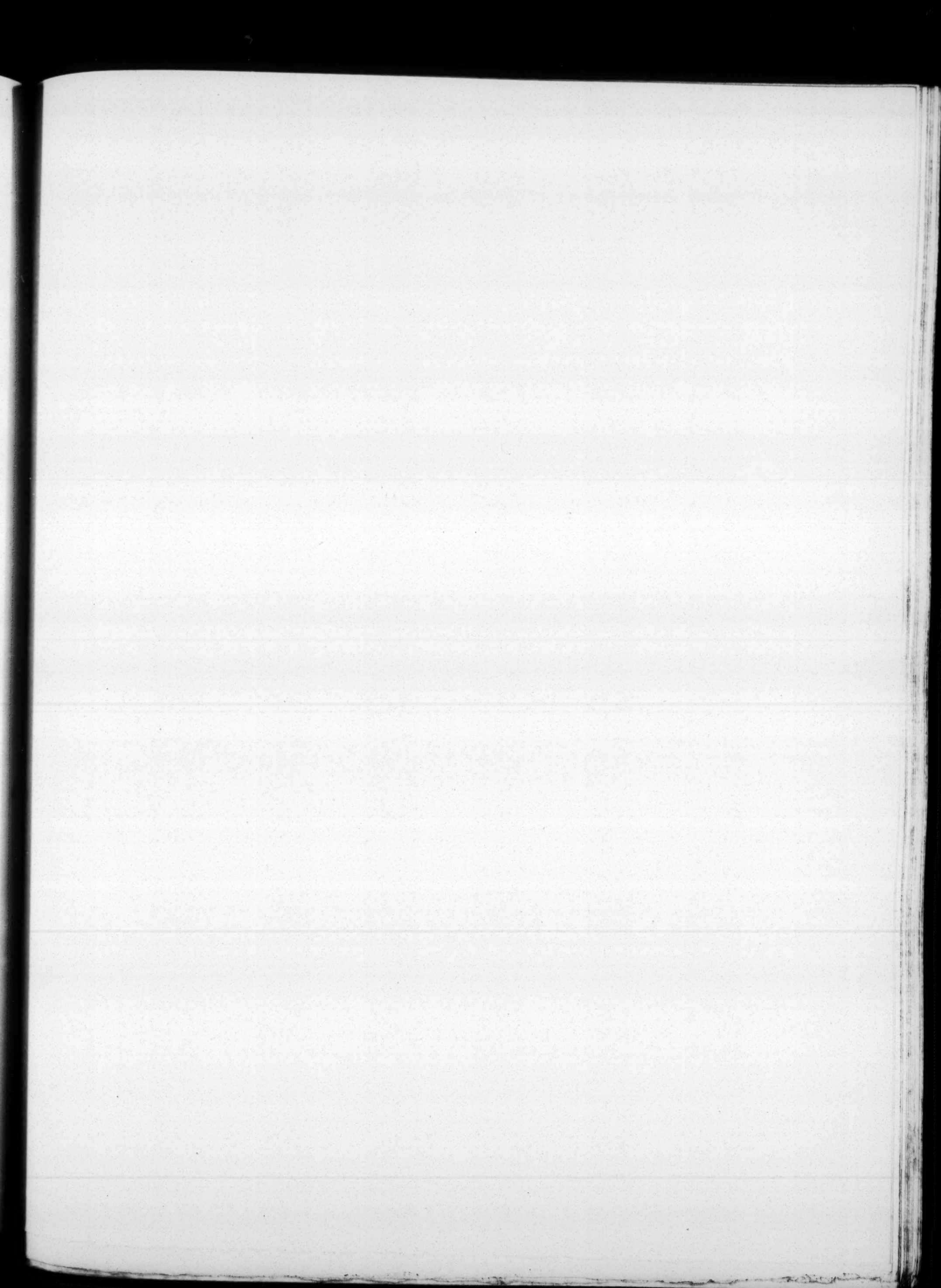
s'étoit pafsée comme on vient de dire. Quelque tems après, l'expédition de Guinée fut remise, pour les raisons que tout le monde sait, et le procédé de mademoiselle Jennings la justifia sur cette lettre ; car, quelques efforts que fissent le mérite et les nouveaux soins de Jermyn pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le seul qui se ressentit de cette bizarrerie, qui prenoit plaisir à désunir les cœurs pour les engager bientôt après à des objets tout différens. On eût dit que le dieu d'amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoissoit son empire aux loix de l'hymen, avoit en même tems mis son bandeau sur les yeux de ce dieu, pour marier tout de travers la plupart des amants dont on fait mention.

La belle Stewart épousa le duc de Richmond ; l'invincible Jermyn, une Peque provinciale ; mylord Rochester, une triste héritière ; la jeune Temple, le sérieux Littleton ; Talbot, sans savoir pourquoi, prit pour femme la languissante Boynton ; Georges Hamilton, sous de meilleurs auspices, épousa la belle Jennings ; et le chevalier de Grammont, pour le prix d'une constance qu'il n'avoit jamais connue devant, et qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'hymen et l'amour d'accord en sa faveur, et se vit enfin possesseur de mademoiselle d'Hamilton.

F I N.







AVERTISSEMENT

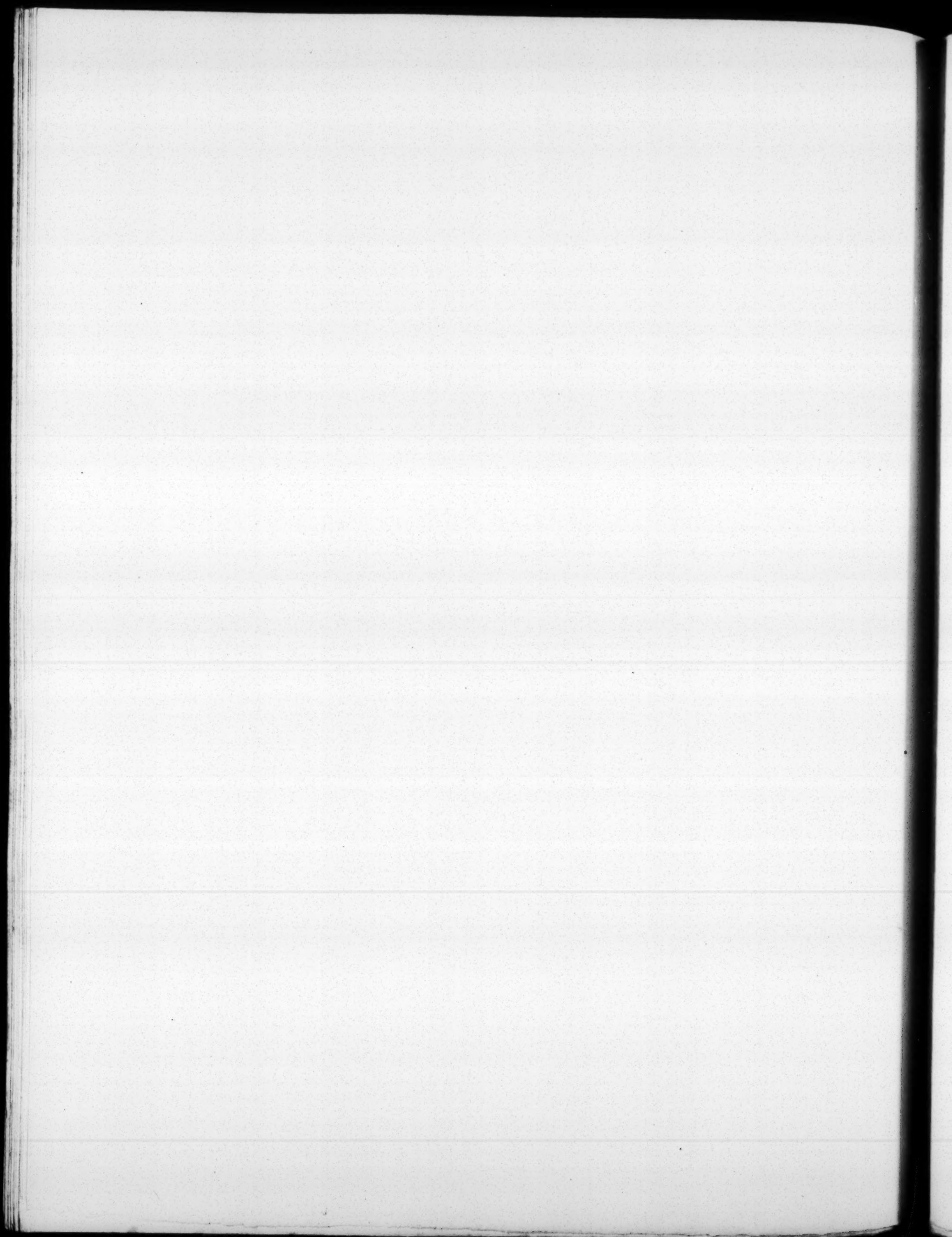
SUR CETTE

NOUVELLE ÉDITION.

LE Public a si favorablement accueilli ces mémoires que nous avons cru devoir en donner une nouvelle édition, avec tous les agrémens dont l'ouvrage fût susceptible. Ce livre unique n'a pas besoin d'éloges ; il est, pour ainsi dire, devenu classique dans tous les pays de l'Europe.

Outre les aventures du Comte de Grammont, très piquantes par elles mêmes, ces mémoires contiennent l'Histoire Amoureuse de la Cour d'Angleterre, sous le regne de Charles II. Ils sont d'ailleurs écrits d'une manière si vive et si ingénieuse, qu'ils ne laisseroient pas de plaire infiniment, quand même la matière en feroit moins intéressante.

Les portraits dont on a enrichi cette édition ont été gravés d'après les originaux conservés dans les familles de leurs descendans qui les ont communiqué avec beaucoup d'anecdotes particulières. De plus, on a puisé dans tous les ouvrages historiques contemporains pour donner des notes aussi essentielles à l'histoire du temps, que nécessaires pour jouir pleinement de l'esprit de l'auteur.



NOTES ET ECLAIRCISSEMENTS.

P. 3. *Buffy & Saint Evremond.*] Voltaire, dans le siècle de Louis XIV, dit, en parlant de ce Monarque : “ dans le tems même qu’il commençait à encourager les talens par tant de bienfaits, l’usage que le Comte de Buffy fit des siens fut rigoureusement puni. On le mit à la Bastille en 1665 : *les amours des Gaules* furent le prétexte de sa prison. La véritable cause était cette chanson, où le Roi était trop compromis, & dont alors on renouvela le souvenir pour perdre Buffy, à qui on l’imputait :

Que Deodatus est heureux
De baiser ce bec amoureux,
Qui d’une oreille à l’autre va !
Alleluia.

Ses ouvrages n’étaient pas assez bons pour compenser le mal qu’ils lui firent. Il parlait purement sa langue ; il avait du mérite, mais plus d’amour-propre encore, & il ne se servit guère de ce mérite que pour se faire des ennemis. “ Buffy,” ajoute Voltaire, “ fut relâché au bout de dix-huit mois ; mais il fut privé de ses charges, & resta dans la disgrâce tout le reste de sa vie, protestant en vain à Louis XIV une tendresse que ni le Roi ni personne ne croyait sincère.” Buffy mourut en 1693. Quant à St. Evremond, voyez la note sur la page 87.

P. 4. *Louis XIII.*] Fils & successeur d’Henri IV, monta sur le trône le 14 Mai 1610, & mourut le 14 Mai 1643.

Ibid. *Cardinal de Richelieu.*] M. Hume nous peint ce grand Ministre de la manière suivante : “ cet homme ne se vit pas plutôt

en possession des rênes du gouvernement, qu'il s'était procuré par sa souplesse & par ses intrigues, qu'il forma, tout à la fois, trois projets de la plus grande importance; d'abattre l'esprit turbulent des Grands du Royaume, de subjuguier les Huguenots rebelles, & d'abaisser la puissance de la Maison d'Autriche. Tout à la fois intrépide & implacable, prudent & actif, il bravait tous les obstacles que les Princes & les Nobles cherchaient à opposer à ses vengeances; il découvrait leurs cabales les plus secrètes, & dissipait leurs complots. D'une main il élevait le Trône, de l'autre il retenait son Souverain dans la plus entière subjection. En enlevant au peuple Français sa liberté, il faisait fleurir au dedans, par sa bonne administration, les sciences, l'ordre, la discipline & augmentait au dehors son crédit & sa renommée. Tandis que l'incapacité de Buckingham donnait aux Communes la hardiesse d'établir en Angleterre un système régulier de liberté, Richelieu réduisit, en Monarchie simple, le gouvernement de la France aussi embrouillé que celui des autres Royaumes de l'Europe." *History of England*, vol. 6, pag. 232. Le Cardinal de Richelieu mourut en 1642.

P. 4. *Siege de Trin.*] Trin fut pris le 4 Mai 1639.

P. 5. *Prince Thomas.*] Le Prince Thomas de Savoye, oncle du Duc regnant, mourut en 1656.

Ibid. *Dupleffis Praslin.*] Créé, dans la suite, Maréchal & Duc de Choiseul; ayant cessé de servir en 1672, M. Hénault, dans son Histoire de France sur cette année, dit: "Le Maréchal du Plessis ne fit pas cette campagne à cause de son grand âge; il dit au Roi qu'il portait envie à ses enfans qui avaient l'honneur de servir sa Majesté, que pour lui il souhaitait la mort, puisqu'il n'était plus bon à rien. Le Roi l'embrassa, & lui dit: *M. le Maréchal, on ne travaille que pour approcher de la réputation que vous avez acquise: il est agréable de se reposer après tant de victoires.*"

P. 5. *Vicomte de Turenne.*] Ce grand Général fut tué, d'un

coup de canon, le 27 Juillet 1675, près du village de Saltzback, en allant choisir une place pour dresser une batterie. " Il n'y a personne," dit Voltaire, " qui ne sache les circonstances de cette mort ; mais on ne peut se défendre d'en retrancher les principales, par le même esprit qui fait qu'on en parle tous les jours.

Il semble qu'on ne puisse trop redire que le même boulet qui le tua, ayant emporté le bras de St. Hilaire, lieutenant général d'artillerie, son fils se jettant en larmes auprès de lui, *ce n'est pas moi*, dit St. Hilaire, *c'est ce grand homme qu'il faut pleurer* : paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroïque & le plus digne éloge de Turenne. Il est très rare que sous un gouvernement monarchique, où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont servi la patrie, meurent regrettés du public. Cependant, Turenne fut pleuré des soldats & des peuples : Louvois fut le seul qui ne le regretta pas On fait les honneurs que le Roi fit rendre à sa mémoire, & qu'il fut enterré à St. Denis comme le connétable du Guesclin, au dessus duquel l'opinion publique l'élève autant que le siècle de Turenne est supérieur à celui du connétable.

Turenne n'avait pas eu toujours des succès heureux à la guerre ; il avait été battu à Mariendal, à Rétel, à Cambrai ; aussi, disait-il qu'il avait fait des fautes, & il était assez grand pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, & ne donna jamais de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend quelquefois une nation maîtresse de l'autre ; mais ayant toujours réparé ses défaites, & fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe, dans un tems où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eut reproché sa défection dans les guerres de la Fronde ; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans l'amour lui eut fait révéler le secret de l'Etat ; quoiqu'il eut exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires ; il conserva la réputation d'un homme de bien, sage &

modéré, parce que ses vertus & ses grands talens qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oserait dire que de tous les généraux des siècles passés, Gonsalve de Cordoue, surnommé le Grand Capitaine, est celui auquel il ressemblait davantage. *Siecle de Louis XIV.* ch. XII.

P. 7. *Matta fut de ce nombre.*] Il mourut en 1674. "Matta est mort sans confession," dit Madame de Maintenon dans une lettre à son frere. Tom. 1. p. 7.

P. 9. *Césars de Vendôme.*] César, Duc de Vendôme, était l'aîné des fils qu'Henri IV eut de la célèbre Gabrielle d'Estrées.

P. 9. *College de Pau.*] Henri IV était né à Pau, capitale de la principauté du Béarn. Cette ville est située sur une éminence dans le gave Béarnois : elle est petite, mais bien bâtie. Elle avait jadis un parlement, une sénéchaussée, & une chambre des comptes. Outre une académie des sciences & arts, il y avait un college de Jésuites, cinq couvens, & deux hopitaux.

P. 12. *Bidache.*] Chef-lieu d'une possession située en Gascogne, appartenante à la famille des Grammont.

P. 26. *Le Baron de Batteville.*] Cet Officier paraît être le même qui, devenu Ambassadeur d'Espagne en Angleterre, pendant l'été de 1660, blessa la Cour de France en prétendant avoir la préférence sur le Comte d'Estrades à l'entrée publique que fit à Londres l'Ambassadeur de Suede. Dans cette occasion, la Cour de France força l'Espagne à la mortification de reconnaître authentiquement la supériorité de sa rivale. Pour conserver la mémoire de cet important avantage, Louis XIV fit frapper une médaille représentant le Marquis de Fuentes, Ambassadeur d'Espagne, faisant au Roi la déclaration suivante : "no concurrer con los Ambassadors de Francia," avec cette inscription : "jus praecedendi assertum," & au dessous : "Hispanorum excusatio coram XXX legatis Principum, 1662." On peut voir dans la Bibliotheca Britanni-

qua un récit curieux par M. Evelyn, de toutes les démarches que produisit cette querelle. Lord Clarendon, parlant du Baron de Batteville, dit "qu'il était né en Franche-comté, appartenant alors à l'Espagne; qu'il commença par être simple soldat, qu'il acquit la réputation d'un officier distingué, & que de son tems il était gouverneur de St. Sébastien & de cette province. Il avait l'air commun, mais, dans le fait, il connaissait mieux les intrigues de la Cour que beaucoup d'Espagnols, & lorsqu'il pouvait maîtriser sa violence naturelle, il conduisait ses négociations avec prudence & dextérité. Il vivait avec moins de réserve & plus de pompe que les Ministres de cette Cour n'ont coutume de faire; il régnait à sa table une honnête liberté, & y invitait ceux de la Cour qui parlaient librement & ne se contraignaient pas en présence du Roi." *Cont. of Clarendon*, p. 84.

P. 28. *Madame Royale.*] Christine, seconde fille d'Henri IV, mariée à Victor Amédée, Prince de Piémont & ensuite Duc de Savoye, paraît peinte ici au naturel. Keyfler, dans ses voyages, vol. I. page 239, parlant d'une petite maison de campagne près de Turin, appelée la Vigne de Madame Royale, dit "que durant la minorité sous la régence de Christine, la maison & le jardin servirent souvent à des scènes de débauche. Ce fut aussi pour cette raison que le Roi, dans un âge plus avancé & devenu dévot, peut-être aussi par l'avis de son confesseur, prit cette maison en une telle aversion, qu'après la mort de Madame Royale, arrivée en 1663, il la donna à l'hôpital."

P. 23. *Madame de Sénantes.*] Lord Orford dit que la famille de Sénantes existe encore en Piémont, & porte le titre de Marquis de Carailles.

P. 31. *La Vénérie.*] Cet endroit est ainsi décrit par Keyfler, vol. I. p. 235. "Le palais le plus habité par la Famille Royale est la Vénérie, la Cour s'y tenant ordinairement depuis le printemps jusqu'en Décembre. Il est situé à environ une lieue de Turin; le

chemin qui y mene est bien pavé, & presqu'entièrement planté d'arbres des deux côtés ; il n'est pas toujours droit, mais il circule un peu à travers de belles prairies, des champs cultivés, & des vignes." Ensuite, parlant de ce lieu tel qu'il était alors, " les jardins consistent à présent en haies & en espaliers. Il y avait de magnifiques cascades & des grottes ornées, outre la fontaine d'Hercule & le temple de Diane, dont on peut voir la description dans le nouveau théâtre de Piémont ; tout cela est détruit, partie par l'invasion des Français, partie par ordre du Roi, pour faire place à un autre projet qui n'est pas encore exécuté, & ne le sera pas probablement de sitôt.

P. 58. *Monsieur le Prince.*] Louis de Bourbon, Duc d'Enghien, qui fut ensuite Prince de Condé par la mort de son pere, arrivée en 1646. Le Cardinal de Retz fait le portrait suivant de ce grand homme : " M. le Prince est né Capitaine, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui, à César, & à Spinola. Il a égalé le premier, il a passé le second. L'intrépidité est l'un des moindres traits de son caractère. La nature lui avait fait l'esprit aussi grand que le cœur ; la fortune, en le donnant à un siècle de guerre, a laissé au second toute son étendue ; la naissance, ou plutôt l'éducation dans une maison attachée & soumise au cabinet, a donné des bornes trop étroites au premier. On ne lui a pas inspiré de bonne heure les grandes & générales maximes, qui sont celles qui font & qui forment ce qu'on appelle l'esprit de suite. Il n'a pas eu le tems de les prendre par lui-même, parce qu'il a été prévenu, dès sa jeunesse, par la chute imprévue des grandes affaires & par l'habitude au bonheur. Ce défaut a fait, qu'avec l'ame du monde la moins méchante, il a fait des injustices ; qu'avec le cœur d'Alexandre il n'a pas été exempt, non plus que lui, de faiblesses ; qu'avec un esprit merveilleux, il est tombé dans des imprudences ; qu'ayant toutes les qualités de François de Guise, il n'a pas servi l'Etat en de certaines occasions aussi bien qu'il le devait ; & qu'ayant toutes

celles d'Henri du même nom, il n'a pas poussé la faction où il pouvait. Il n'a pu remplir son mérite, c'est un défaut ; mais il est rare, mais il est beau." *Mémoires*, vol. I. pag. 293, édition de 1777. " Peu de tems après la mort de Turenne, il se retira à Chantilly, d'où," dit Voltaire, " il vint très rarement à Versailles voir sa gloire éclipsée, dans un lieu où le courtisan ne considère que la faveur. Il passa le reste de sa vie tourmenté de la goutte, se consolant de ses douleurs & de sa retraite, dans la conversation des gens de génie en tout genre, dont la France était alors remplie. Il était digne de les entendre, & n'était étranger dans aucune des sciences & des arts où ils brillaient. Il fut admiré encore dans sa retraite : mais enfin, ce feu dévorant qui en avait fait, dans sa jeunesse, un héros impétueux & plein de passions, ayant consumé les forces de son corps, né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le tems & son esprit s'affaiblissant avec son corps, il ne resta rien du grand Condé les deux dernières années de sa vie : il mourut en 1686." *Siecle de Louis XIV.* ch. XII. Il était âgé de 66 ans.

P. 54. *Journées de Lens, Norlingue, & Fribourg.*] Elles furent données dans les années 1648, 1645, 1644.

P. 55. *La Reine.*] Anne d'Autriche, fille de Philippe III, Roi d'Espagne, femme de Louis XIII en 1611, & mere de Louis XIV ; elle mourut en 1666. Le Cardinal de Retz en parle de la maniere suivante : " la Reine avait, plus que personne que j'aie jamais vu, de cette forte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte à ceux qui ne la connaissaient pas. Elle avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de maniere que de fond, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de

chemin qui y mene est bien pavé, & presqu'entièrement planté d'arbres des deux côtés ; il n'est pas toujours droit, mais il circule un peu à travers de belles prairies, des champs cultivés, & des vignes." Ensuite, parlant de ce lieu tel qu'il était alors, " les jardins consistent à présent en haies & en espaliers. Il y avait de magnifiques cascades & des grottes ornées, outre la fontaine d'Hercule & le temple de Diane, dont on peut voir la description dans le nouveau théâtre de Piémont ; tout cela est détruit, partie par l'invasion des Français, partie par ordre du Roi, pour faire place à un autre projet qui n'est pas encore exécuté, & ne le sera pas probablement de sitôt.

P. 58. *Monsieur le Prince.*] Louis de Bourbon, Duc d'Enghien, qui fut ensuite Prince de Condé par la mort de son pere, arrivée en 1646. Le Cardinal de Retz fait le portrait suivant de ce grand homme : " M. le Prince est né Capitaine, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui, à César, & à Spinola. Il a égalé le premier, il a passé le second. L'intrépidité est l'un des moindres traits de son caractère. La nature lui avait fait l'esprit aussi grand que le cœur ; la fortune, en le donnant à un siècle de guerre, a laissé au second toute son étendue ; la naissance, ou plutôt l'éducation dans une maison attachée & soumise au cabinet, a donné des bornes trop étroites au premier. On ne lui a pas inspiré de bonne heure les grandes & générales maximes, qui sont celles qui font & qui forment ce qu'on appelle l'esprit de suite. Il n'a pas eu le tems de les prendre par lui-même, parce qu'il a été prévenu, dès sa jeunesse, par la chute imprévue des grandes affaires & par l'habitude au bonheur. Ce défaut a fait, qu'avec l'ame du monde la moins méchante, il a fait des injustices ; qu'avec le cœur d'Alexandre il n'a pas été exempt, non plus que lui, de faiblesses ; qu'avec un esprit merveilleux, il est tombé dans des imprudences ; qu'ayant toutes les qualités de François de Guise, il n'a pas servi l'Etat en de certaines occasions aussi bien qu'il le devait ; & qu'ayant toutes

celles d'Henri du même nom, il n'a pas poussé la faction où il pouvait. Il n'a pu remplir son mérite, c'est un défaut ; mais il est rare, mais il est beau." *Mémoires*, vol. I. pag. 293, édition de 1777. " Peu de tems après la mort de Turenne, il se retira à Chantilly, d'où," dit Voltaire, " il vint très rarement à Versailles voir sa gloire éclipfée, dans un lieu où le courtisan ne considère que la faveur. Il passa le reste de sa vie tourmenté de la goutte, se consolant de ses douleurs & de sa retraite, dans la conversation des gens de génie en tout genre, dont la France était alors remplie. Il était digne de les entendre, & n'était étranger dans aucune des sciences & des arts où ils brillaient. Il fut admiré encore dans sa retraite : mais enfin, ce feu dévorant qui en avait fait, dans sa jeunesse, un héros impétueux & plein de passions, ayant consumé les forces de son corps, né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le tems & son esprit s'affaiblissant avec son corps, il ne resta rien du grand Condé les deux dernières années de sa vie : il mourut en 1686." *Siecle de Louis XIV.* ch. XII. Il était âgé de 66 ans.

P. 54. *Journées de Lens, Norlingue, & Fribourg.*] Elles furent données dans les années 1648, 1645, 1644.

P. 55. *La Reine.*] Anne d'Autriche, fille de Philippe III, Roi d'Espagne, femme de Louis XIII en 1611, & mere de Louis XIV ; elle mourut en 1666. Le Cardinal de Retz en parle de la maniere suivante : " la Reine avait, plus que personne que j'aie jamais vu, de cette forte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître fotte à ceux qui ne la connaissaient pas. Elle avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de maniere que de fond, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniatreté que de

fermeté, & plus d'incapacité que de tout ce que j'ai dit ci-dessus. *Mémoires*, pag. 291.

P. 57. *La politique du Ministre.*] Le Cardinal Mazarin qui, durant les dernières années de sa vie, gouverna la France, mourut à Vincennes le 9 Mars 1661, âgé de 59 ans, laissant pour héritier de ses noms & de ses biens le Marquis de la Meilleraie auquel il donna une de ses nièces en mariage, en lui faisant prendre le nom de Duc de Mazarin. A sa mort, Louis XIV & sa Cour prirent le deuil, un honneur peu ordinaire qu'Henri IV avait rendu à la mémoire de Gabrielle d'Estrées. Voltaire, qui ne paraît pas avoir grande opinion de l'habileté du Cardinal, prend occasion de sa mort pour faire l'observation suivante: " le vulgaire suppose quelquefois une étendue d'esprit prodigieuse & un génie presque divin, dans ceux qui ont gouverné des Empires avec quelque succès. Ce n'est pas une pénétration particulière qui fait les hommes d'Etat, c'est leur caractère. Les hommes, pour peu qu'ils aient de bon sens, voient tous à peu près leurs intérêts. Un bourgeois d'Amsterdam ou de Berne en fait, sur ce point, autant que Séjan, Ximènes, Buckingham, Richelieu ou Mazarin: mais notre conduite & nos entreprises dépendent uniquement de la trempe de notre âme, & nos succès dépendent de la fortune. *Siecle de Louis XIV*, chap. VI.

P. 58. *L'Archiduc.*] Léopold, frère de l'Empereur Ferdinand III.

P. 58. *Péronne.*] Petite ville fortifiée, située en Picardie, sur la rivière de Somme.

P. 58. *Bataille de Rocroi.*] Cette fameuse bataille fut livrée & gagnée le 19 Mai 1643, cinq jours après la mort de Louis XIII.

P. 59. *Prise d'Arras.*] Voltaire remarque que le fort de Turenne & de Condé fut d'être toujours vainqueurs quand ils combattirent ensemble à la tête des Français, & d'être battus quand ils commandèrent les Espagnols. Le Prince de Condé eut le même

fort devant Arras. L'Archiduc & lui assiégeaient cette ville : Turenne les assiégea dans leur camp & força leurs lignes ; les troupes de l'Archiduc furent mises en fuite. Condé, avec deux régimens de Français & de Lorrains, soutint seul les efforts de l'armée de Turenne ; & tandis que l'Archiduc fuyait, il battit le Maréchal d'Hocquincourt, repoussa le Maréchal de la Ferté, & se retira victorieux, en couvrant la retraite des Espagnols vaincus. Aussi le Roi d'Espagne lui écrivit ces propres paroles : *J'ai su que tout était perdu, & que vous avez tout conservé. Siecle de Louis XIV, chap. VI.*

P. 60. *Duc de York.*] Priorato, dans les Mémoires du Cardinal Mazarin, nomme plusieurs Anglais, comme Lord Gerrard, Barclay, Jermyn, & autres. *Mémoires* 120 1673, tom. I, pt. 3, p. 365.

P. 60. *Marquis d'Humieres.*] Louis de Crevan, Maréchal de France : il mourut en 1694. Voltaire dit qu'il " fut le premier Général qui, au siege d'Arras en 1658, fut servi, à la tranchée, en vaisselle d'argent, & fit mettre sur la table des ragouts & des entremets."

P. 65. *Montmorency.*] Henri, Duc de Montmorency, qui fut fait prisonnier au combat de Castelnaudary le 1 Septembre 1632, & eut la tête tranchée à Toulouse dans le mois de Novembre suivant.

P. 67. *Bapaume.*] Ville fortifiée de l'Artois, située dans un pays sec, où il n'y a ni rivières ni fontaines : outre un vieux palais qui fut l'origine de cette ville, avec un gouverneur particulier, il y a une cour des eaux & forêts. Elle fut prise sur les Espagnols, par les Français, en 1641.

P. 71. *Il le fit heureusement pour le Chevalier de Grammont, qui n'aurait pas manqué de lui faire quelque réponse emportée.*] On a soupçonné cette fierté de s'être démentie à l'occasion de l'entrée du Roi en 1660. " Le Chevalier de Grammont, Rouville, Belle-

fond, & quelques autres courtisans, *suivaient la maison de M. le Cardinal* ; ce qui surprit tout le monde : on dit que c'était par flatterie, & je m'en informerai ; le Chevalier était tout couvert de feu, & fort brillant." *Lettres de Maintenon*, tom. I, p. 32.

P. 72. *Pierre Mazarin.*] Pierre Mazarin était pere du Cardinal ; il était né à Palerme en Sicile, qu'il quitta pour se fixer à Rome, où il mourut dans l'année 1654.

P. 74. *La paix des Pyrénées.*] Ce traité fut conclu le 7 Novembre 1659.

P. 74. *Le mariage du Roi.*] Louis XIV avec Marie Thérèse d'Autriche. Elle était née le 20 Septembre 1638, fut mariée le 1 Juin 1660, & fit son entrée à Paris le 26 Août suivant. Elle mourut à Versailles le 30 Juillet 1683.

P. 74. *Le retour du Prince de Condé.*] Le 11 Avril. *Voyez Mémoires du Cardinal de Retz.*

P. 76. *La Motte Houdancour-Meneville.*] Ces deux Dames semblent avoir fait, à cette époque, une figure distinguée dans les annales de la galanterie. " Sur ce fait je peux, peut-être, donner un récit plus exact que beaucoup de gens : par exemple, ils ont répandu que la liaison de Mademoiselle de la Motte Houdancour l'avait fait renvoyer par la Reine mere, tandis que je fais, de bon lieu, qu'elle ne le fut que pour avoir parlé au Marquis de Richelieu, contre le commandement exprès de sa Majesté. J'ai connu particulièrement cette Dame, l'une des filles d'honneur de la Reine, & d'autant plus que l'on prétendait que j'en étais épris. Je n'étais pas fâché qu'on le crut ainsi, car elle était une des plus charmantes femmes de la Cour, à l'exception de Mademoiselle de Meneville, qui pouvoit seule lui disputer le prix de la beauté." *Mémoires du Comte de Rockefort*, 1696, p. 210. *Voyez aussi Anquetil, Louis XIV, sa Cour, & le Régent, vol. I. p. 55.*

P. 78. *S'épuisaient en fêtes & en réjouissances* : l'Evêque Burnet confirme ce récit. " A la restauration du Roi," dit-il, " une

forte de joie extravagante s'empara de la nation, qui détruisit tout usage de vertu & de pitié. Tout se finissait par des farces & des débauches, adoptées également dans les trois Royaumes, & poussées au point de corrompre tout principe de morale. Sous prétexte de boire la santé du Roi, les excès & les émeutes se multipliaient à l'infini. La classe des hypocrites & celle des enthousiastes tout aussi dangereux, quoique plus honnêtes gens, par leur manière d'interpréter la religion, fournissaient aux profanes les moyens de tourner en dérision la véritable pitié." *History of his own times*, p. 127, octavo édit. Voltaire dit que " le Roi Charles fut reçu dans les plaines de Douvres par vingt mille citoyens qui se jetterent à genoux devant lui. Des vieillards qui étaient de ce nombre, m'ont dit que presque tout le monde fondait en larmes." *Siecle de Louis XIV*, ch. 6.

P. 80. *A son couronnement.*] Cependant, le couronnement n'eut lieu qu'après la mort du Duc de Gloucester & de la Princesse d'Orange. Il fut célébré les 22 & 23 d'Avril, avec une magnificence extraordinaire. Lord Clarendon observe que cette cérémonie fut la plus somptueuse & la mieux ordonnée qu'on eut vu en Angleterre. La procession commença à la tour, & lorsque le Roi en sortit, ceux qui marchaient les premiers étaient déjà dans Fleet Street: la cérémonie dura deux jours entiers. *Voyez Clarendon's Life*, p. 29; *Kennet's Register*, 411.

P. 80. *La mort du Duc de Gloucester.*] Il mourut de la petite vérole le 3 Septembre 1660. " Bien que les hommes, (comme l'observe M. Macpherson) soient disposés à exagérer les vertus des Princes qui meurent dans leur première jeunesse, il semble qu'ils ne firent que rendre justice au caractère du Duc de Gloucester. Il réunissait en lui les meilleures qualités des deux frères; le jugement & le bon naturel de Charles à l'habileté & à l'application de Jacques. La bonté de l'un était en lui une judicieuse modération, & l'opiniâtreté du second était dans Gloucester une fermeté male.

Attaché à la religion & à la constitution de son pays, il fut d'autant plus regretté, que sa famille paraissait moins tenir à ces objets importants. Le vulgaire, qui accumule les vertus éminentes & les actions éclatantes sur les années que le destin refuse à ses favoris, jugea que cette mort annonçait de grands malheurs ; même les plus instruits supposèrent que les mesures de Charles devraient leur solidité à l'excellent jugement de ce Prince. Le Roi fut profondément touché de sa mort ; le Duc de York regretta vivement la mort d'un frère dont il admirait le mérite. Jacques dit qu'il donnait les plus grandes espérances, qu'il avait des qualités admirables, un courage inébranlable uni au jugement le plus sain. Il avait particulièrement le don des langues ; possédant à la fois le Latin, le Français, l'Espagnol, l'Italien, & le Hollandais ; en un mot, il était doué de toutes les qualités naturelles & acquises qui font un grand Prince." *Macpherson's History of Great Britain*, ch. 1. Le caractère que l'Evêque Burnet donne de ce jeune Prince, lui est également favorable. *Voyez History of his own Times*, vol. I, pag. 238.

P. 80. *Et de la Princesse Royale.*] Marie, fille aînée de Charles I, née le 4 Novembre 1631, épousa, le 2 Mai 1641, le Prince d'Orange, qui mourut le 14 Mars 1646-7. Elle arriva en Angleterre le 23 Septembre, & fut emportée par la petite vérole, le 24 Décembre 1660. " Elle avait passé quelques années de son veuvage, dit Burnet, en grande réputation ; modérée dans ses dépenses, elle tenait une cour décente, & supportait ses frères avec libéralité. Mais sa mère, qui avait l'art de se faire accroire tout ce qu'elle souhaitait, s'imagina, d'après une conversation qu'elle eut avec la Reine mère, que le Roi de France avait du penchant à l'épouser. En conséquence, elle lui écrivit de venir à Paris, & pour cela elle se fit faire un équipage fort au-dessus de ce que sa fortune lui permettait ; elle s'endetta, vendit ses bijoux & quelque bien-fonds qui lui appartenaient comme tutrice de son fils. Non seulement

elle fut trompée dans son attente, mais il lui arriva quelques accidents qui ternirent la réputation qu'elle s'était acquise auparavant. *History of his own Times*, vol. I, p. 238. Elle était mère de Guillaume III.

P. 80. *Réception de l'Infante de Portugal.*] “ L'Infante de Portugal débarqua à Portsmouth au mois de Mai (1662): le Roi s'y rendit de son côté, & ils furent mariés en particulier, selon le rit Romain, dans la chambre de la Reine, par M. Aubigny, prêtre séculier, aumonier de la Reine. Il n'y eut de présent à cette cérémonie que l'Ambassadeur de Portugal, trois grands Seigneurs, & deux ou trois Dames du même pays. Ce qui l'avait rendu nécessaire, c'est qu'avant son départ de Lisbonne, elle n'avait pas été épousée par procuration, selon la coutume, par le Comte de Sandwich: la Reine ne voulut pas aller se coucher avant que Sheldon, Evêque de Londres, n'eut prononcé qu'ils étaient mari & femme.” Extrait du Journal du Roi Jacques II, *Macpherson's state papers*, vol. I. Dans la même collection est une lettre curieuse du Roi au Lord Clarendon, où il lui donne son opinion de la Reine après l'avoir vu.

P. 80. *Le Roi ne cédait à personne.*] Charles II était né le 29 Mai 1630, & mourut le 6 Février 1684—5: son caractère est amplement détaillé & peint avec soin par George Saville, Marquis d'Halifax, dans un vol. 8vo publié en 1750, par sa petite fille la Comtesse de Burlington. Voyez aussi Burnet, Clarendon, & Sheffield, Duc de Buckingham.

P. 80. *Le Duc de York.*] Jacques Duc de York, ensuite le Roi Jacques II, né le 15 Octobre 1633, succéda à son frère le 6 Février 1684-5, abdiqua la Couronne en 1688, & mourut le 6 Septembre 1701. Le caractère que lui donne l'Evêque Burnet ne paraît pas s'écarter de la vérité. “ Il était,” dit cet écrivain, “ très brave dans sa jeunesse, & Monsieur de Turenne l'exalta de telle sorte que, jusqu'au moment où son mariage diminua cet éclat,

il éclipfait réellement le Roi, & passait pour un génie supérieur. Il fut franc, sincère, & ami solide, jusqu'à ce que les affaires & son attachement à sa religion lui firent changer ses premiers principes & ses inclinations naturelles. Il avait un grand désir d'entendre les affaires, & en conséquence il tenait un journal de tous les événements de son tems : il m'en montra même une grande partie. Le Duc de Buckingham me fit un jour la peinture abrégée, mais bien rigoureuse, des deux frères : les couleurs en étaient d'autant plus dures qu'elles étaient vraies. Le Roi, dit-il, pourrait entendre les affaires s'il le voulait, & le Duc les entendrait s'il le pouvait. Il avait le jugement faux, recevait promptement l'impression de ceux en qui il avait confiance, & rejetait alors tout autre avis. Il avait été élevé avec la plus grande idée de l'autorité royale, & avait pour maxime que tout ce qui était opposé à la cour était rébelle dans le cœur. Il avait toujours quelque amourette, sans être bien délicat sur le choix, au point que le Roi dit une fois qu'il croyait que les prêtres qui environnaient son frère lui donnaient ses maîtresses par pénitence. Il était naturellement emporté & porté à la vengeance, & ne conseillait pas de détacher de leur parti ceux qui, en s'opposant aux mesures de la Cour, augmentaient par là leur crédit dans la chambre des communes. Il aimait les moyens violens : il dissimula longtems sa véritable religion, & paraissait zélé pour la foi Anglicane ; mais c'était principalement dans le dessein d'écarter toute proposition tendante à nous réunir. Il était sobre, sa cour était réglée quoique magnifique ; il y dépensait 100,000 livres sterlings qui lui avaient été accordées par an. Il avait la place de grand amiral, & était parvenu à entendre très particulièrement tout ce qui concerne le service de mer."

P. 81. *Mademoiselle Hyde.*] Miss Anne Hyde, l'aînée des filles du Lord Chancelier Clarendon : le Roi Jacques parle de ce mariage en ces termes : " le Roi refusa d'abord au Duc de York la

permission d'épouser Miss Hyde ; plusieurs des amis & des serviteurs du Duc s'opposaient à cette union. Le Roi enfin y donna son consentement, le Duc se maria sans cérémonie, & bientôt après déclara son mariage. La bassesse de sa naissance était compensée par ses belles qualités, & sa contenance quadrait à merveilles avec sa nouvelle dignité." Dans un autre endroit, " quand sa sœur la Princesse Royale vint à Paris pour voir la Reine mere, le Duc de York devint amoureux de Mademoiselle Anne Hyde, une de ses filles d'honneur ; elle réunissait aux charmes de sa personne, toutes les qualités propres à captiver un cœur moins aisé à enflammer que celui du Duc : elle sut exciter sa passion avec tant d'art, que dans l'intervalle qui s'écoula entre le premier moment qu'il la vit & l'hiver qui précéda la restauration du Roi, il lui fit une promesse de mariage. Il demanda en conséquence le consentement du Roi, qui d'abord le refusa, mais finit par le lui accorder, vaincu par ses sollicitations. Le mariage fut célébré en secret, & déclaré quelques tems après. Il conserva, depuis cette époque, une amitié constante pour le Chancelier. *Macpherson's state papers*, vol. I.

P. 81. *Son pere, dès lors Ministre.*] Edward Hyde, Comte de Clarendon, que " la connaissance profonde qu'il avait des hommes fit surnommer le chancelier de la nature humaine : son caractère, à cette distance des tems, peut & doit être considéré impartialement. Ses contemporains mal intentionnés accumulèrent sur lui les outrages les plus injustes. Dans le siècle suivant, où les partisans de la prérogative royale, quoique les moins nombreux, criaient le plus fort, ils s'engouèrent d'un ouvrage qui défiait leur martyr, & furent sans bornes dans leurs louanges. *Catalogue of noble Authors*, vol. II, p. 18. Lord Orford qui se pique d'être impartial, sépare ses vertus, comme homme, de ses défauts, comme historien, & avoue qu'il possédait presque toutes les qualités propres à faire respecter le caractère d'un Ministre. Il mourut en exil en 1674.

P. 81. *Le Duc d'Ormond.*] Jacques Butler, Duc d'Ormond, né le 19 Octobre 1610, mourut le 21 Juillet 1688. Lord Clarendon, dans la continuation de sa vie, observe qu'il "dévoua généreusement sa vie & sa fortune au service du Roi, dès le commencement des troubles : après le meurtre du Roi, lorsqu'il fut abandonné par les Irlandais au mépris du traité de paix conclu avec lui, lorsqu'il vit que tout moyen de défense lui était enlevé, il rejeta les offres brillantes de Cromwell, qui lui laissait son immense revenu aux conditions de vivre dans ses terres, & de ne plus se mêler de la querelle. Il s'embarqua, sans passe-port, dans un petit bâtiment, & aborda en France, où il joignit le Roi qu'il ne quitta plus jusqu'à son retour en Angleterre ; & s'acquitta ainsi, par ses services & par sa fidélité, l'estime de son maître, qui conserva pour lui l'amitié la plus sincère." *Life of Lord Clarendon*, p. 4, fol. édition. L'Evêque Burnet dit de lui, "c'était un homme propre, sous tous les rapports, pour la cour. Il avait l'air gracieux, l'esprit vif, & le caractère gai. Il était libéral, & porta la décence jusque dans ses vices ; car il conserva toujours le masque de la religion. Il avait été employé en Irlande, où il avait montré plus de fidélité que de talents. Il avait conclu, avec les Irlandais, un traité qu'ils rompirent ; quelques uns s'attachèrent à lui. Cependant les Irlandais prétendaient, quoiqu'ils eussent les premiers enfreint le traité, qu'il était tenu d'en exécuter tous les articles. Son peu de succès au siège de Dublin avait extrêmement affaibli l'idée qu'on avait de ses talents militaires. Malgré cela, son assiduité constante auprès de son souverain, & le souvenir de tout ce qu'il avait souffert pour lui, le portèrent aux places de grand maître de sa maison, & de Vice-Roi d'Irlande. Il était si fermement attaché à la religion protestante & aux loix, qu'il donnait toujours de bons conseils ; & lorsqu'on en suivait de mauvais, il ne s'en plaignait pas très hautement." *History of his own Times*, vol. I, p. 230.

P. 81. *Dissipait sans éclat les biens immenses où il était rentré.*] “ Le Duc de Buckingham doit encore cent quarante mille livres sterlings, & ce délai donne à ses créanciers le tems de morceler toutes ses terres.” *Andrew Marvell's Works*, vol. I, p. 406, 4to édit.

P. 81. *Le Comte de St. Albans.*] Henri Jermyn, Comte de St. Albans & Baron de St. Edmund's Bury; il était écuyer de la Reine Henriette, & membre du conseil privé de Charles II. Au mois de Juillet 1670, il fut envoyé en qualité d'Ambassadeur à la cour de France, & en 1671 fut fait grand Chambellan de la maison du Roi. Il mourut le 2 Janvier 1683. Le Chevalier Jean Reresby avance que Lord St. Albans avait épousé la Reine Henriette, il cite le témoignage de l'abbesse d'un couvent Anglais à Paris, où la Reine se retirait. Elle lui dit “ s'être apperçue que la Reine craignait extrêmement Lord Jermyn, depuis St. Albans, & qu'il existait entre eux une très grande liaison; mais qu'il l'ait épousé, & qu'il en ait eu des enfans, c'est ce que je ne crois pas, quoique plusieurs personnes l'aient prétendu.” *Sir John Reresby's Memoirs*, p. 4.

P. 81. *Le Chevalier de Berkeley.*] Ce Chevalier Berkeley était Charles Berkeley, second fils du Chevalier — Berkeley de Bruton dans la province de Gloucester, & fut le principal favori & le compagnon du Duc de York dans toutes ses campagnes. Il fut créé Baron Berkeley de Rathdown, & Vicomte Fitzharding en Irlande, & Baron Bottetort, & Comte de Falmouth en Angleterre, le 17 Mars 1664. Il eut l'adresse de se mettre également bien dans l'esprit des deux freres. Lord Clarendon qui semble avoir conçu, & avec raison, de la prévention contre lui, l'appelle un grand scélérat, & dit “ qu'il était un de ces hommes en qui peu de gens, excepté le Roi, eussent observé quelques vertus ou qualités qu'ils eussent souhaité ne pas rencontrer dans leurs meilleurs amis. Il était jeune, d'une ambition insatiable, & un peu plus d'expérience lui aurait fait connaître ce que pouvait ses mauvaises qualités.” *Clarendon's Life*, p. 34—267. Le témoignage de l'Evêque Burnet

lui est plus favorable: " Berkeley était généreux, & s'il eut survécu à la dépravation de son siècle & embrassé un genre de vie plus calme, aurait suggéré au Roi de nobles & vastes projets." *History*, vol. I, p. 137. Il perdit la vie à l'affaire de Southwold Bay, le 2 Juin 1665, d'un coup de canon qui tua, en même tems, Lord Muskerry & M. Boyle: le Duc d'York, qui était auprès d'eux sur le pont, fut couvert de leur sang. " Lord Falmouth," comme l'observe le Roi Jacques, " mourut sans fortune, quoique peu dépensier." *Macpherson's state papers*, vol. I. " Il fut extrêmement regretté du Roi, au grand étonnement de ceux qui l'avaient vu insensible à d'autres coups du fort." *Clarendon's Life*, p. 269.

P. 81. *Le Comte d'Arran.*] Richard Butler, Comte d'Arran, cinquième fils de Jacques Butler, premier Duc d'Ormond. Il naquit le 16 Juin 1639, & fut élevé avec grand soin. Il reçut une éducation conforme à sa naissance & à l'affection que ses parens avaient pour lui. A mesure qu'il avançait en âge, il se distinguait par d'heureuses dispositions, qui le déterminèrent au métier des armes. Lorsque le Duc son père fut nommé Vice-Roi d'Irlande, après la restauration, le Roi le créa, par lettres patentes datées du 13 Avril 1662, Lord Richard, Baron Butler de Clogh-grenan, Vicomte Tullogh dans la province de Catherlough, le tout réversible à son frère. Au mois de Septembre 1664, il épousa Lady Marie Stuart, fille unique de Jacques Duc de Richmond & Lennox, par Marie, seule fille du grand Duc de Buckingham; elle mourut au mois de Juillet 1667, à l'âge de 18 ans, & fut enterrée à Kilkenny. Il se distingua en réduisant les révoltés à Carrickfergus, & se conduisit avec courage dans le fameux combat naval contre les Hollandais, en 1673. Au mois d'Août de la même année, il fut créé Baron Butler de Weston dans la province de Huntingdon. Il avait épousé, au mois de Juin précédent, Dorothée, fille de Jean Ferras de Tamworth Castle, dans la province de Warwick, Esq.: il fut nommé Lord député d'Irlande au départ de son

pere pour l'Angleterre, & exerça cet emploi jusqu'au mois d'Août 1684, que le Duc revint. Il mourut à Londres en 1686, & fut enterré à l'abbaye de Westminster, laissant une fille unique, Charlotte, qui épousa Lord Cornwallis.

P. 82. *Le Comte d'Offory.*] Thomas, Comte d'Offory, fils aîné du premier, & pere du dernier Duc d'Ormond, naquit à Kilkenny, le 8 Juillet 1634. A l'âge de 21 ans il s'était tellement distingué, que le Chevalier Robert Southwell traça de lui le portrait suivant : " Ce jeune homme a de beaux cheveux, une belle figure, un caractère doux et affable, il fait monter à cheval, jouer à la paume, danser, & tirer des armes ; est bon musicien, pince de la guitarre & du luth ; il parle très bien Français & Italien ; il connaît l'histoire, & surtout les romans si parfaitement, que si on lui montrait une galerie de tableaux & de dessins, il pourrait expliquer les différens sujets qui y seraient représentés. Il ferme sa porte à huit heures du soir, & étudie jusqu'à minuit ; il est poli, honnête, & irréprochable dans sa conduite." Il mourut d'une fièvre, le 30 Juillet 1680, au grand regret de sa famille & du public.

P. 82. *L'Ainé des Hamiltons.*] Lord Orford, dans une note sur ce passage, fait mention de George & d'Antoine Hamilton, l'auteur de ces mémoires, comme des personnes qu'on vouloit désigner : il a essayé de débrouiller la confusion repandue dans son ouvrage faute d'avoir su distinguer clairement auquel de ces personnages appartiennent les diverses aventures où se trouvent leurs noms. Cependant, l'aîné Hamilton, dont il est ici question, n'était ni George ni Antoine, mais bien Jacques Hamilton leur frere, fils aîné du Chevalier George Hamilton, quatrième fils du Comte d'Abercorn, par Marie Butler, troisième sœur de Jacques premier Duc d'Ormond. Ce Seigneur était un des favoris de Charles II, qui le fit gentilhomme de sa chambre & Colonel d'un régiment. Dans une affaire contre les Hollandais, il eut une jambe emportée d'un coup de canon. Il mourut de cette blessure le 6

Juin 1673. Quelques tems après sa mort, son corps fut transporté en Angleterre & enterré à l'Abbaye de Westminster. George Hamilton fut ensuite créé Chevalier en Angleterre, Comte en France, & Maréchal de Camp au même service. Il épousa Mademoiselle Jennings, dont il fera question ci-après; & mourut en 1667, laissant trois filles.

P. 83. *Le beau Sydney.*] Robert Sydney, troisième fils du Comte de Leicester, & frère du fameux Algernon Sydney qui fut décapité. C'est ce que prétend Lord Orford; quoique, sur une moindre autorité, je serois porté à croire qu'Henri Sydney son jeune frère, qui fut ensuite créé Comte de Rumney, & mourut le 8 Avril 1704, est la personne dont il s'agit ici. Il y a plusieurs circonstances qui semblent le désigner particulièrement. "C'était," dit Burnet, "un homme rempli de grâces & il vécut longtemps à la Cour, où il eut quelques aventures qui devinrent très publiques. Il était affable, doux, bon, mais trop adonné aux plaisirs. En 1679, il fut envoyé en Hollande, où il gagna tellement les bonnes grâces du Prince, qu'il les posséda exclusivement à tout autre Anglais." *History of his own Times*, vol. II, p. 494.

Dans "l'Essai on Satire par Dryden & Howard," on en parle en termes peu honorables.

"And little Syd. for simile renown'd,
Pleasure has always fought, but never found:
Though all his thoughts on wine and women fall,
His are so bad, sure he ne'er thinks at all.
The flesh he lives upon is rank and strong:
His meat and mistresses are kept too long.
But sure we all mistake this pious man,
Who mortifies his person all he can:
What we uncharitably take for sin,
Are only rules of this odd capuchin;

For never hermit, under grave pretence,
Has liv'd more contrary to common sense."

Robert Sydney mourut à Penhurst en 1674.

P. 83.—*Et que la Reine mere, sa maitresse, ne faisoit pas grand' chere en France.*] On peut voir, par l'extrait suivant tiré des mémoires du Cardinal de Retz, à quel misérable état elle étoit réduite. " Cinq ou six jours avant que le Roi sortit de Paris, j'allai chez la Reine d'Angleterre que je trouvai dans la chambre de Mademoiselle sa fille, qui a été depuis Madame d'Orleans, elle me dit d'abord: " vous voyez, je viens tenir compagnie à Henriette. La pauvre enfant n'a pu se lever aujourd'hui, faute de feu." Le vrai étoit qu'il y avoit six mois que le Cardinal n'avoit fait payer la reine de sa pension; que les marchands ne lui vouloient plus rien fournir, et qu'il n'y avoit pas un morceau de bois dans la maison. Vous me faites bien la justice d'être persuadée que Madame d'Angleterre ne demeura pas le lendemain au lit faute d'un fagot, mais vous croyez bien que ce n'étoit pas ce que Madame la Princesse de Condé vouloit dire dans son billet. Je m'en ressouvins au bout de quelque jours, j'exagérai la honte de cet abandonnement; et le parlement envoya 40,000 livres à la Reine d'Angleterre. La postérité aura peine à croire qu'une Reine d'Angleterre, petite fille de Henri le grand, ait manqué d'un fagot pour se lever au mois de Janvier, dans le louvre, et sous les yeux d'une cour de France. Nous avons horreur, en lisant les histoires, de lachetés moins monstrueuses que celle-là, et le peu de sentiments que je trouvai dans la plupart des esprits sur ce fait, m'a obligé de faire, je crois, plus de mille fois cette réflexion, que *les exemples du passé touchent sans comparaison plus les hommes que ceux de leur siècle.* Nous nous accoutumons à tout ce que nous voyons, et je vous ai dit quelquesfois que je ne fais si le consulat du cheval de Caligula nous auroit autant surpris que nous l'imaginons." *Mémoires du Card. de Retz.* Vol. 1. p. 308: edit. de Geneve. 1777. 12.

P. 83. *Jermyn.*] Henry Jermyn le plus jeune des fils de Thomas frere aîné du Comte de St. Albans. Il fut créé Baron Dover en 1685, et mourut sans enfant à Cheverly, au mois d'avril 1708. Son corps fut transporté à Bruges en Flandres, et enterré dans le couvent des carmelites. St. Evremond qui visita Mr. Jermyn à Cheverly dit, " nous y allâmes, et fûmes très bien reçus par un homme qui, renonçant à la cour, en avoit porté le bon goût et la civilité à la campagne. *Oeuvres de St. Evremond*, vol. 14. p. 223. edit. de 1753. 12mo.

P. 84. *La Princesse Royale y fut prise toute la premiere.*] On soupçonnoit cette princesse d'avoir eu avec le duc de Buckingham un engagement semblable à celui de la reine avec Jermyn, et c'est ce qui fut cause qu'elle ne voulut point voir le duc, lors de son second voyage en Hollande en 1652.

P. 84. *La Comtesse de Castelmaine.*] Cette dame qui tient un rang si distingué dans les annales de l'infamie, se nommoit Barbe et étoit fille et héritière de Guillaume Villiers, Lord Vicomte Grandison en Irlande, qui mourut, en 1642, des suites des blessures qu'il reçut à la bataille d'Edge-hill. Elle épousa quelque temps avant la restauration Roger Palmer, Esq. alors étudiant au temple, & héritier d'une fortune considérable. La treizieme année du regne de Charles II, il fut créé Comte de Castelmaine en Irlande. Elle en eut une fille qui naquit au mois de février 1661; mais peu de temps après, elle devint la maitresse publique du roi, qui continua ses liaisons avec elle jusqu'en 1672, qu'elle accoucha d'une fille qu'on supposa être de Mr. Churchill, depuis duc de Marlborough, & que le roi défavoua. Ses galanteries ne se bornaient pas à une ou deux, et elles n'étoient pas ignorées du roi. En 1670, elle fut créée Baronne de Nonfuch dans la province de Surry, Comtesse de Southampton, & Duchesse de Cleveland pendant sa vie, avec reversion après sa mort à Charles ou à George Fitzroy, son premier et troisieme fils, & à leurs héritiers mâles. Au mois de

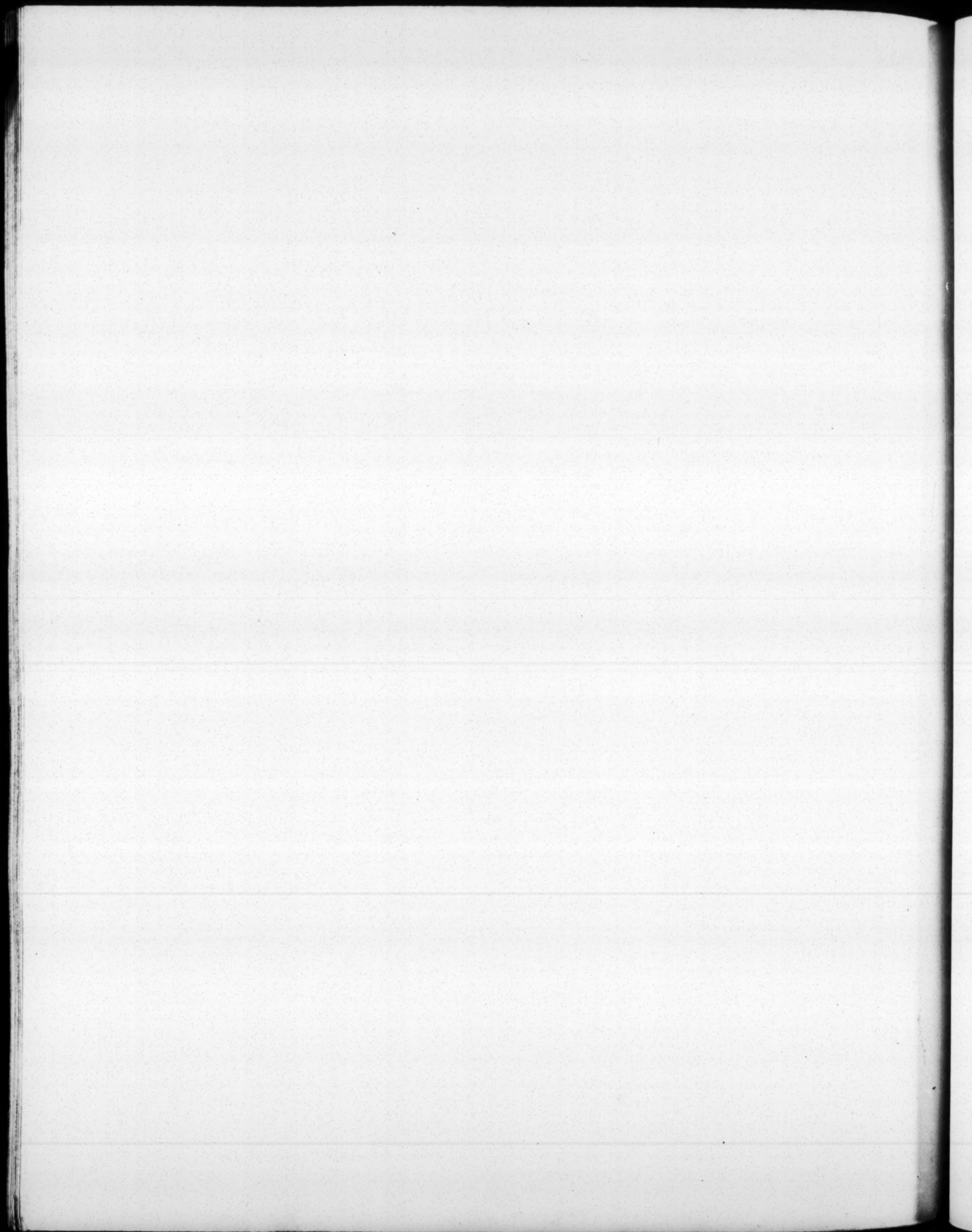


Harding Del.

Eng: by J. J. Van den Berghe.

ROGER PALMER. EARL OF CASTLEMAINE.

Pub. by K. & S. Harding August 1. 1795.



Juillet 1705, son mari mourut, et peu de temps après elle épousa un homme perdu de dettes, connu sous le nom de beau Fielding; mais ses procédés infames envers elle l'obligèrent d'avoir recours aux loix pour s'y soustraire. Heureusement on découvrit que Fielding avoit déjà une femme vivante; en conséquence son mariage fut déclaré nul. Elle vécut encore deux ans & mourut d'une hydropisie le 9 Octobre, 1709, âgée de 69 ans. "C'étoit," dit l'évêque Burnet, "une femme de grande beauté, mais sans esprit extrêmement corrompue & avide d'argent; impérieuse, tourmentant à l'excès le roi, dont elle feignoit d'être jalouse, quoiqu'elle fut toujours occupée d'intrigues avec d'autres hommes. La passion du monarque pour elle, et l'étrange conduite de cette femme à son égard le mettoient dans un tel désordre, que souvent il n'étoit pas maître de lui même, ni en état de penser aux affaires, qui, dans un temps aussi critique, demandoient une grande application." *History of his own times*, vol. 1, p. 129.

P. 84. *Madame de Shrewsbury.*] Anne Marie, Comtesse de Shrewsbury, fille aînée de Robert Brudenel, Comte de Cardigan, et femme de François, Comte de Shrewsbury, qui fut tué en duel par George, duc de Buckingham, le 16 Mars 1667. Elle épousa en secondes noces ——— Bridges, Esq. second fils du Chevalier Thomas Bridges, de Keynsham, dans la province de Somerset, et mourut le 20 Avril, 1702. On a dit qu'elle coucha avec le Duc de Buckingham, le soir même que celui ci venoit de tuer son Mari en duel, et que travestie en page, elle avoit tenu la bride du cheval de son amant pendant le combat.

P. 84. *Mesdemoiselles Brook.*] Une de ces demoiselles, dont il est parlé dans la suite, épousa le chevalier Jean Denham.

P. 84. *La nouvelle reine n'y ajouta guère d'éclat.*] Lord Clarendon confirme en quelque sorte ce rapport: "on envoya de Portugal un grand nombre d'hommes & de femmes, dont le choix étoit le moins propre à former la reine aux usages

nécessaires à son état & à son bonheur futurs ; les femmes, pour la plupart, vieilles, laides, & orgueilleuses étoient incapables de s'entretenir avec des personnes de qualité & d'une éducation soignée. Elles firent tous leurs efforts & formerent même une espèce de conspiration pour s'emparer de l'esprit de la reine, pour l'empêcher d'apprendre la langue, ou d'adopter les manières angloises, & pour lui faire conserver les modes de sa patrie. Cette résolution, disoient elles, tenoit aux égards dus à la nation Portugaise & détermineroit promptement les dames Angloises à suivre l'exemple de sa Majesté. Cette idée avoit fait une telle impression sur son esprit que le tailleur, envoyé en Portugal pour faire ses habits, ne put jamais parvenir jusqu'à elle, ni en recevoir aucun ordre. De même, lorsqu'à son arrivée à Portsmouth, elle y trouva plusieurs dames d'honneur & du premier rang qui venoient remplir auprès d'elle les places auxquelles le Roi les avoit nommées, elle ne voulut en recevoir aucune jusqu'à ce qu'il fut arrivé lui même, et elle ne mit dans cette occasion ni la grâce ni l'honnêteté qu'elle devoit à leurs charges & à leur qualité. On ne put lui persuader de se parer avec les habits que le roi lui avoit envoyés ; elle continua de porter les siens jusqu'à ce qu'elle s'aperçut que le Roi en étoit mécontent & vouloit être obéi. Alors elle se conforma à sa volonté, contre l'avis de ses femmes qui persistèrent dans leur opiniâtreté, sans changer aucune partie de leur costume ; ce qui les rendit très odieuses." *Clarendon's life*, p. 168. Peu de temps après leur arrivée en Angleterre, elles reçurent ordre de retourner en Portugal.

P. 85. *Catherine de Bragançe n'avoit garde de briller dans la nouvelle cour où elle venoit regner ; elle ne laissa pas d'y réussir dans la suite.*] " La Reine, " dit Lord Clarendon, " avoit tout l'esprit et toute la beauté nécessaire pour être aimée du Roi ; et il est très, certain qu'à leur première rencontre et même longtemps après elle lui plut beaucoup. Elle avoit tout l'esprit qu'on pouvoit désirer, un caractère agréable et enjoué, mais peu d'expé-

rience pour son age, parceque conformément à l'usage de son pays, elle avoit été élevée dans un couvent, où elle n'avoit vu que les Dames qui lui étoient attachées, et n'avoit fréquenté que les religieuses, dont elle auroit sans doute consenti volontiers à augmenter le nombre. C'est de cet état de gêne et de contrainte qu'elle fut appelée sur le trône, et destinée à vivre au milieu de la licence d'une cour qui, à cet egard, avoit besoin d'une réforme, et qu'on vouloit faire renoncer à des mœurs libres et dissolues pour y substituer l'ordre et la décence des anciens temps; bien que les hommes et les femmes n'eussent pas plus d'inclination à se soumettre à ce changement que le Roi lui même n'en avoit à l'exiger." *Lord Clarendon's life*, p. 167. Elle se sentit d'abord de la répugnance pour la conduite déréglée du Roi, mais à la fin, elle s'y accoutuma et vécut fort bien avec lui, jusqu'à sa mort. Le 30 Mars, 1692, elle quitta Somers-House, sa résidence ordinaire, et retourna à Lisbonne où elle mourut, le 31 Décembre, 1705. N. S.

P. 85. *Cette Princesse.*] "La Duchesse de York," dit l'Evêque Burnet, "étoit une femme très extraordinaire; elle avoit beaucoup de connoissances et de pénétration, elle sentit bientôt tout ce qui étoit du à son rang, et peut être même se comportait-elle avec trop de faste et de hauteur; elle écrivoit bien, elle avoit même commencé la vie du Duc dont elle me fit voir un volume; c'étoit un extrait du journal de ce Prince qui se proposoit de m'engager à continuer. Elle avoit été élevée dans des principes de religion très sévères et alloit secrètement à confesse.—Morley me dit qu'il étoit son confesseur. Elle s'étoit mise sous sa direction dès l'âge de 12 ans, et avoit continué jusqu'à ce qu'il fut renvoyé de la cour, lors de la disgrâce de son pere. Elle étoit genereuse et obligeante, mais ennemi implacable." *History of his own Times*, Vol. I. p. 237. Elle fut fiancée au Duc à Breda, le 24 Novembre, 1659, et mariée à Worcester House, le 3 Septembre, 1660, entre onze et deux heures de la nuit, par le Dr. Joseph Crowther, chapelain du Duc,

sur la présentation de Lord Offory. *Kennet's Register*, p. 246. Elle mourut le 31 Mars, 1671, ayant auparavant déclaré qu'elle étoit Catholique Romaine.—Voyez aussi son panegirique par l'Evêque Morley, *Kennet's Register*, p. 385, 390.

P. 86. *La Reine mere étoit de retour après le mariage de la Princesse Royale.*] La Reine Henriette Marie arriva à Whitehall, le 2 Novembre, 1660, après une absence de dix neuf ans. Elle fut reçue avec de grandes acclamations et l'on fit même à cette occasion des feux de joie à Londres et à Westminster. Elle retourna en France, le 2 Janvier, 1660-1, avec sa fille la Princesse Henriette. Elle arriva à Greenwich, le 28 Juillet, 1662; et continua à tenir sa cour en Angleterre jusqu'au mois de Juillet, 1665, qu'elle s'embarqua pour la France, "et prit tant de choses avec elle," dit Lord Clarendon, "que beaucoup de personnes présumèrent qu'elle avoit intention de ne jamais revenir. Quelque fut alors son dessein, elle ne revit plus l'Angleterre, quoiqu'elle vécut plusieurs années après son départ." *Continuation of Clarendon's Life*, p. 263. Elle mourut à Colombe, près Paris, dans le mois d'Aoust, 1669; et son fils le Duc de York fait son éloge en ces termes: "Elle avoit toutes les qualités qui constituent une bonne épouse, une bonne mere et une bonne Chrétienne." *Macpherson's State Papers*, Vol. I.

P. 87. *St. Evremond.*] Charles de St. Denis, Seigneur de St. Evremond, naquit à St. Denis le Guast, en basse Normandie, le 1 Avril, 1613. Il fut élevé à Paris, comme s'il eut été destiné au barreau, mais il abandonna bientôt ce projet, pour aller à l'armée où il se distingua en plusieurs occasions. Lors du traité des Pyrénées, il écrivit une lettre dans laquelle il critiquoit la conduite du Ministre; ce qui le fit bannir de France. Il se refugia d'abord en Hollande; mais en 1662 il vint en Angleterre où, à un petit intervalle près, il finit le reste de ses jours. En 1675, la Duchesse de Mazarin ayant choisi le même azile, St. Evremond passoit la plus grande partie de son

temps avec elle ; il conserva sa santé et sa gayeté jusqu'à un âge très avancé, et mourut le 9 Septembre, 1703, âgé de 90 ans. Mr. Desmaizeaux qui a écrit sa vie en fait le portrait suivant : " Monsieur de St. Evremond avoit les yeux bleus, vifs et pleins de feu, le front large, les sourcils épais, la bouche bien faite et le sourire malin, la physionomie agréable et spirituelle. Vingt ans avant sa mort, il lui vint entre les deux yeux une loupe qui grossit beaucoup. Il avoit eu dessein de la faire couper ; mais comme elle ne l'incommodoit point, et que cette espèce de difformité ne lui faisoit aucune peine, Mr. Le Fevre lui conseilla de la laisser, de peur que cette opération n'eût des suites facheuses dans une personne de son âge. Il se railloit souvent sur sa loupe, aussi bien que sur sa grande calotte et sur ses cheveux blancs qu'il avoit mieux aimé garder que de prendre péruque." St. Evremond étoit, en quelque sorte, un philosophe Epicurien, et dans une lettre adressée au Comte de Grammont, fit son portrait suivant : " C'est un philosophe également éloigné du superstitieux et de l'impie ; un voluptueux qui n'a pas moins d'aversion pour la débauche, que d'inclination pour les plaisirs ; un homme qui n'a jamais senti la nécessité, qui n'a jamais connu l'abondance. Il vit dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font consister leur bonheur dans leur raison. Jeune, il a haï la dissipation, persuadé qu'il falloit du bien pour les commodités d'une longue vie ; vieux, il a de la peine à souffrir l'économie, croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a peu de temps à être misérable, il se loue de la nature, et ne se plaint pas de la fortune. Il hait le crime, il souffre les fautes, il plaint le malheur, il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier ; il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouir ; il se fait un plaisir secret de le connoître ; il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, si la discrétion ne l'en empêchoit. La vie est trop courte, à son avis, pour lire toute

forte de livres et charger sa mémoire d'une infinité de choses au dépens de son jugement ; il ne s'attache point aux écrits les plus savans pour acquérir la science ; mais aux plus sensés pour fortifier sa raison : tantot il cherche les plus délicats, pour donner de la délicatesse à son gout ; tantot les plus agréables, pour donner de l'agrément à son génie. Il me reste à vous le dépeindre tel qu'il est dans la religion et dans l'amitié. En l'amitié, plus constant qu'un philosophe, plus sincère qu'un jeune homme de bon naturel sans expérience. A l'égard de la religion :

De justice, de charité
 Beaucoup plus que de pénitence,
 Il compose sa piété :
 Mettant en Dieu sa confiance,
 Espérant tout de sa bonté,
 Dans le sein de la providence,
 Il trouve son repos et sa félicité !"

Il fut enterré dans l'Abbaye de Westminster.

P. 90. *D'Olonne.*] Mademoiselle de la Loupe, dont il est fait mention dans les Mémoires du Cardinal de Retz, Vol. III. p. 177. Elle épousa le Comte d'Olonne et se rendit fameuse par ses aventures galantes dont le Comte de Buffly parle beaucoup dans son histoire amoureuse des Gaules. Elle s'appelloit Catherine Henriette d'Angennes, étoit fille de Charles d'Angennes, Seigneur de la Loupe, Baron d'Amberville, et de Marie du Raynier. St. Evremond l'a peinte fort au long dans ses ouvrages, Vol. II. p. 36. Le même écrivain, parlant de la douleur que plusieurs dames témoignèrent à la mort du Duc de Candale, dit, " Mais sa véritable maîtresse, (la Comtesse d'Olonne) se rendoit illustre par son affliction ; heureuse si elle ne se fut jamais consolée ! une seule passion fait honneur aux dames ; et je ne fais si ce n'est pas une chose plus avantageuse à leur réputation, que de n'avoir rien aimé." *St. Evremond*, Vol. III. p. 180.

P. 90. *La Comtesse de Fiesque.*] Cette dame paroît avoir été l'épouse du Comte de Fiesque, dont parle St. Evremond, comme d'un homme " fertile en visions militaires," qui, " outre la charge de Lieutenant général qu'il avoit eûe dès Paris, obtint une commission particuliere pour les enlevemens de quartier, et autres exploits brusques et soudains, dont la résolution se peut prendre en chantant un air de la Barre, et en dansant un pas de Balet." *St. Evremond*, Vol. II. p. 9.

P. 92, *est le Comte de Ranelagh d'aujourd'hui, et s'appelloit Jones en ce temps là.*] Richard, premier Comte de Ranelagh, étoit membre de la chambre des communes du Parlement d'Angleterre, et vice trésorier d'Irlande, en 1674. Il eut plusieurs charges sous le Roi Guillaume et la Reine Anne. Il mourut le 5 Janvier, 1711. " Lord Ranelagh," dit l'Eveque Burnet, " étoit un jeune homme, qui réunissoit de grandes qualités à de grands défauts ; il avoit un certain agrément dans la conversation qui plut infiniment au Roi, et c'étoit un très habile homme." *History of his own Times*, Vol. I. p. 373.

P. 91. *La Middleton.*] Madame Jeanne Middleton, selon Mr. Granger, étoit une femme peu riche, mais très belle.—Son portrait est dans la galerie de Windsor.

P. 92. *Il y avoit une fille d'honneur de la Reine qui s'appelloit Warmestré.*] Lord Orford observe qu'il y eût une famille du nom de Warminster établie à Worcester, dont cinq sont enterrés dans la Cathédrale de cette ville. Un d'eux en fut doyen, et son épitaphe fait mention de son attachement à la famille Royale. Mademoiselle Warmestré, cependant, n'est qu'un nom supposé. Le dernier Comte d'Arran, qui vécut peu après le temps où l'on croit que ces faits ont dû arriver, assura que la fille d'honneur, dont il est ici question, étoit Mademoiselle Marie Kirk, sœur de la Comtesse d'Oxford, qui, trois ans après qu'elle fut chassée de la cour, épousa le Chevalier Thomas Vernon, sous le faux nom de veuve ; c'étoit apparemment sous celui de Warminster. Voici la liste

des dames d'honneur en 1669. 1. Mde. Simon Carew. 2. Mde. Catherine Bainton. 3. Mde. Henriette Marie Price. 4. Mde. Wynifred Wells. Celle qui avoit la charge de gouvernante des dames étoit Lady Saunderfon. Voyez *Chamberlaynes Angliæ Notitia*, 1669, p. 301.

P. 93. *Mademoiselle Stewart.*] Françoise, Duchesse de Richmond, fille de Walter Stewart, fils de Walter, Baron de Blantyre et épouse de Charles Stewart, Duc de Richmond et de Lenox. Elle étoit d'une rare beauté, si toutesfois elle ressembloit à une esquisse de Roettiere, graveur de la monnoie, qui avoit été faite dans la vue d'en frapper une médaille, représentant la plus belle figure qu'on eût peut-être jamais vue. Le Roi passoit pour être éperduement amoureux d'elle, et l'on disoit ouvertement qu'il avoit intention de se divorcer avec la Reine pour l'épouser. On crut que Lord Clarendon avoit proposé son mariage avec le Duc de Richmond, pour faire échouer l'autre dessein qui, selon lui, auroit été une tache à la réputation du Roi, auroit dérangé ses affaires pour le moment et plongé la nation dans les maux d'une succession contestée. Qu'il favorisa effectivement le mariage du Duc de Richmond, c'est ce qui n'a pas été prouvé; mais il est certain qu'il croyoit si fermement que l'intention du Roi étoit de se divorcer avec la Reine, que même, après sa disgrâce, il étoit persuadé que le Duc de Buckingham avoit entrepris de faire sanctionner ce divorce par le Parlement. Il est aussi certain que le Roi regarda Lord Clarendon comme l'auteur de ce mariage, et qu'il en fut vivement affecté. La cérémonie se fit clandestinement, et le mariage ne fut déclaré public qu'au mois d'Avril, 1667. D'après une lettre du Chevalier Robert Southwell, datée de Lisbonne, le 2^e Decembre, 1667, il paroît que le bruit du divorce de la Reine n'étoit pas alors tombé, *History of the Revolutions of Portugal*, 1740, p. 352. La Duchesse devint veuve en 1672, et mourut le 15 Octobre, 1702. Voyez *Burnet's History*, *Ludlow's History*, and

Carte's Life of the Duke of Ormond. On peut encore voir dans l'Abbaye de Westminster la figure en cire de cette Duchesse.

P. 94. *Madame Hyde.*] Théodosie, fille d'Arthur, Lord Capel, première femme de Henry Hyde, second Comte de Clarendon.

P. 95. *Jacob Hall, fameux danseur de corde.*] " Jacob Hall avoit la taille si élégante et si bien proportionnée, tant de vigueur et d'agilité, qu'il s'attiroit l'attention de toutes les dames qui le regardoient comme un composé de la force d'Hercule et des graces d'Adonis. On dit que le cœur facile de la Duchesse de Cleveland lui permettoit d'entretenir en même temps une liaison intime avec ce danseur et le Comédien Goodman. Le premier étoit aux gages de la Duchesse." *Granger*, Vol. II. part II. p. 461. Relativement à la liaison de la Duchesse et du danseur de corde, Mr. Pope introduit le passage suivant dans son " *Sober Advice from Horace.*"

" What push'd poor E——s on the imperial whore?

'Twas but to be where Charles had been before.

The fatal steel unjustly was apply'd,

When not his lust offended, but his pride:

Too hard a penance for defeated sin—

Himself shut out, and Jacob Hall let in!"

P. 96. *Thomas Howard, frère du Comte de Carlisle.*] Thomas Howard, quatrième fils du Chevalier Guillaume Howard. Il épousa Marie, Duchesse de Richmond et fille de George Villiers, Duc de Buckingham; il mourut en 1678. Voyez *Mad. Dunnois' Memoirs of the English Court*, 8vo, 1708.

P. 96. *Spring Garden.*] Cette place, d'après la description de sa situation dans l'extrait suivant, semble avoir été auprès de Charing Cross, peut-être ou l'on a bâti les maisons qui en portent encore le nom. Un écrivain contemporain décrit ainsi les amusements qu'on y trouvoit. " C'est la coutume, lorsque l'on revient

(de Hyde Park) de descendre à Spring Garden, ainsi appelé par rapport au parc, comme les Thuileries le sont par rapport au cours. Ce jardin est d'ailleurs agréable par le sombre majestueux des Bosquets, le ramage des oiseaux, et parcequ'il *communique avec les Vastes promenades de St. James*. Mais le monde y marche si vite que l'on croiroit que toutes les dames sont autant d'Atalantes qui disputent le prix à leurs amants; et je vous avoue, my Lord, qu'il n'y avoit pas d'apparence que je devinsse leur Hippomene, car j'avois beaucoup de peine à les suivre. On y trouve encore des jeunes gens à minuit. Les bosquets de ces jardins ne semblent inventés que pour favoriser la galanterie; ils prennent ordinairement une collation, à une taverne au milieu de ce Paradis dont les fruits défendus sont des tartes légères, des langues de veau, des mets exquis et du mauvais vin du Rhin. Les amants payent les frais comme cela se pratique par toute l'Angleterre; et quoiqu'ils soient exorbitamment rançonnés, ils regardent comme une économie au dessous d'eux de marchander. *Character of England*, 12mo, 1659, p. 56, écrit, dit on, par J. Evelyn, Esq. le Spring Garden est le lieu de l'intrigue de plusieurs de nos Comédies du jour.

P. 98. *C'étoit Montagu.*] Ralph Montagu, second fils d'Edouard, Lord Montagu. Il étoit écuyer de la Reine et fut envoyé ambassadeur extraordinaire en France en 1669. A son retour en 1672, il fut admis au conseil privé. Ensuite il devint maître de la grande Garde-robe et fut envoyé une seconde fois en France. Il prit un parti très décidé dans la poursuite du complot des Papistes en 1678; mais après le sacrifice de son ami Lord Russell, il se retira à Montpellier, où il resta jusqu'à la fin du regne du Roi Charles. Il joua un rôle dans la révolution, et fut créé bientôt après Vicomte de Monthermer et Comte de Montagu. En 1705, il fut élevé au rang de Marquis de Monthermer et de Duke de Montagu. Il mourut le 7 Mars, 1709, âgé de 73 ans, laissant après lui la réputation de père tendre, de bon maître, d'ami sincère,

de noble protecteur des personnes de mérite, et de vrai défenseur de la liberté Anglaise.

P. 99. *Mademoiselle d'Hamilton.*] Elizabeth, sœur de l'Auteur de ces mémoires et fille du Chevalier George Hamilton quatrième fils de Jacques, premier Comte d'Abercorn, par Marie troisième fille de Thomas, Vicomte Thurles, fils aîné de Walter, onzième Comte d'Ormond et sœur de Jacques premier Duc d'Ormond. Elle épousa Philibert, Comte de Grammont, le Héros de ces mémoires dont elle eut deux filles, Claude Charlotte qui fut mariée, le 3 Avril, 1694, au Comte de Stafford, et une autre qui devint supérieure ou Abbessé de Chanoinesses en Lorraine.

P. 102. *Madame de Muskerry.*] Marguerite, fille unique d'Ulick, cinquième Comte de Clanricarde, par Anne Compton, fille du Comte de Northampton. Elle fut mariée trois fois; 1. à Charles, Vicomte de Muskerry, qui fut tué dans le grand combat naval contre les Hollandois le 3 Juin, 1665. 2. en 1676, à Robert Villiers, appelé Vicomte de Purbeck, qui mourut en 1685. 3. à Robert Fielding, Esq. Elle mourut au mois d'Août, 1698. Lord Orford l'appelle, par méprise, Elizabeth, fille du Comte de Kildare. (Voyez la note sur la page 257.)

P. 102. *Mademoiselle Blague.*] Il paroît par *Chamberlayne's Angliæ Notitia*, 1669, que cette dame où plutôt sa sœur étoit à cette époque une des filles d'honneur de la Duchesse. En voici la liste telle qu'elle étoit alors. 1. Mlle. Arabella Churchill. 2. Mlle. Dorothée Howard. 3. Mlle. Anne Ogle. 4. Mlle. Marie Blague. La gouvernante des filles d'honneur étoit Mde. Lucie Wyse. Mademoiselle Blague joua, à la cour en 1675, le rôle de Diane, dans la Calisto de Crown et étoit alors appelée ancienne fille d'honneur de la Reine. Lord Orford l'appelle Henriette Marie, fille du Col. Blague. Il paroît qu'elle épousa le Chevalier Thomas Yarborough, de Snaith, dans la province de York. Elle étoit aussi, dit il, sœur de la femme de Sydney, Lord Godolphin. Ce seigneur

épousa, selon Collins, dans son *Peerage*, Marguerite, alors fille d'honneur de Catherine Reine d'Angleterre, quatrième fille et co-héritière de Thomas Blague, Esq. valet de chambre des Rois Charles I. et Charles II., Colonel d'un régiment d'infanterie, gouverneur de Wallingford pendant les guerres civiles, d'Yarmouth et du fort Landguard après la restauration.

P. 106. *Le Prince Robert.*] Petit fils de Jacques I. dont on connoit les actions pendant la guerre civile. Il naquit le 19 Dec. 1619, et mourut en sa maison, Spring Garden, le 22 Nov. 1682. Lord Clarendon en parle ainsi : " Il étoit dur, passionné, ennemi de toute discussion ; il n'approuvoit les propositions qui étoient faites qu'autant qu'il aimoit ceux qui les faisoit ; il avoit tant d'aversion pour Digby et Colepepper, les seules personnes présentes au conseil de guerre avec les officiers, qu'il traversoit tous leurs projets." *History of the Rebellion*, Vol. II. p. 554. On croit qu'il inventa l'art de graver à la manière noire. (Voyez la note sur la page 258.)

P. 106. *Lord Thanet.*] C'étoit, si je ne me trompe, Jean Tufton, second Comte de Thanet, qui mourut le 6 Mai, 1664. Lord Orford croit cependant que c'étoit Nicholas Tufton, troisième Comte de Thanet, son fils aîné qui mourut le 24 Nov. 1679. Ils furent tous deux victimes de leur attachement au Roi.

P. 107. *Yeux Marcaffins.*] Marcaffin est le nom d'un jeune Sanglier. Les yeux de cet animal étant très petits et perçants, cela a donné lieu aux François de dire, " des yeux Marcaffins," pour signifier des yeux petits quoique malins, comme nous disons *Pig's eyes*.

P. 109. *Mademoiselle Price, fille d'honneur de Madame la Duchesse.*] Ici la mémoire manque à notre auteur. Mademoiselle Price étoit dame d'honneur de la Reine. Mr. Granger dit : " il y avoit une demoiselle Price, belle femme, fille du Chevalier Thomas Warcup. On peut consulter Wood's *Fasti Oxon.* Vol. II. p. 184.

Son pere avoit la vanité de croire que Charles II. l'épouserait, quoiqu'il fût alors marié. Il rapporte dans plusieurs de ses lettres que sa fille avoit passé telle nuit et telle autre avec le Roi, et qu'elle en avoit été très gracieusement accueillie." *History of England*, Vol. IV. p. 338.

P. 109. *Dongan.*] Lord Orford dit que les anciens Comtes de Limerick étoient de cette maison. (Voyez la note sur la p. 204.)

P. 128. *Duchesse de Newcastle.*] Cette visionnaire, comme l'appelle avec raison Lord Orford, étoit la plus jeune des filles du Chevalier Charles Lucas. Elle fut une des dames d'honneur de la Reine de Charles premier, qu'elle servoit lorsqu'elle fut obligée de quitter l'Angleterre. Elle épousa à Paris le Duc de Newcastle et y demeura en exil jusqu'à la restauration. Après son retour en Angleterre elle se livra toute entière à l'étude des belles lettres, et publia plusieurs volumes de comédies, de poésies et de lettres. Elle mourut en 1673 et fut enterrée à Westminster Abbey. Lord Orford dit qu'on voit à Welbeck son portrait peint en grand, et en habits de théâtre qu'elle portoit, dit on, communément.

P. 116. *L'Oncle.*] Jean Russell troisième fils de François, Comte de Bedford, et Colonel du premier régiment d'infanterie. Il mourut célibataire dans le mois de Nov. 1681.

P. 117. *Son neveu.*] Guillaume, fils aîné d'Edouard Russell frère cadet de Jean Russell dont nous venons de parler. Il étoit porte enseigne de Charles II. et mourut sans être marié en 1674. Il étoit frère aîné de Russell, Comte d'Orford.

P. 119. *Henry Howard.*] C'étoit Henry Howard, frère de Thomas, Comte d'Arundel, qui, par un acte spécial du Parlement, recouvra les honneurs de sa famille dont son ayeul avoit été dépouillé pour crime de lèse Majesté sous le règne de la Reine Elizabeth. A la mort de son frère, en 1677, il devint Duc de Norfolk, et mourut le 11 Janvier, 1683-4, âgé de 55 ans.

P. 120. *Toulangeon crevera, sans que je l'aide.*] Le Comte de

Toulangeon frere ainé du Comte de Grammont, qui, par sa mort en 1679, devint, selon St. Evremond, un des plus riches seigneurs de la cour.

P. 120. *Semeat.*] Maison de campagne appartenante à la famille des Grammonts.

P. 121. *Il étoit extrêmement bienfait.*] George Villiers, second Duc de Buckingham, naquit le 30 Janvier, 1627. Lord Orford fait les remarques suivantes, " Lorsqu'on voit cet homme extraordinaire, avec la beauté et le génie d'Alcibiade, charmer et le presbitérien Fairfax et le dissolu Charles, ridiculiser ce Roi spirituel et son grave Chancelier, tramer la ruine de sa patrie avec une cabale de Ministres pervers, défendre sa cause à la tête de mauvais patriotes, l'on regrette que de telles qualités ayent été dénuées de toute vertu : mais quand je vois Alcibiade devenir chymiste, et avare visionnaire, quand je vois que son ambition n'est que caprice et que ses plus exécrables desseins n'ont qu'un but frivole ; alors le mépris interdit toute réflexion sur son compte. Le portrait de ce Duc a été fait par quatre habiles maitres : Burnet l'a gravé avec son lourd burin ; le Comte Hamilton l'a touché avec cette légère délicatesse qui finit et perfectionne, lors même qu'elle ne semble qu'ébaucher ; Dryden l'a représenté au naturel et Pope a complété son portrait historique." *Royal Authors*, Vol. II. p. 78.

De ces quatre portraits, le second se trouve dans ces mémoires, les trois autres complètent le portrait de cet homme extraordinaire. " C'étoit," dit l'Evêque Burnet, " un homme d'un port majestueux, vif, doué de beaucoup d'esprit et d'une facilité étonnante pour tourner tout en ridicule par des figures hardies et des descriptions naturelles. Il n'avoit aucune connoissance de la littérature ; il ne se livra qu'à la chimie, et crut, pendant plusieurs années, avoir trouvé la pierre philosophale. Il n'avoit ni religion ni vertu ni amitié. Il ne cherchoit que le plaisir et des amusements fantasques et extravagants. Il n'étoit fidele en rien, car il ne l'étoit pas à lui

même. Il n'avoit ni régularité ni conduite; il ne favoit garder aucun secret ni exécuter aucun dessein fans le gater. Il ne pouvoit fixer ses idées, ni gouverner son revenu le plus considérable alors de toute l'Angleterre. Il fut élevé auprès du Roi et eut pendant plusieurs années beaucoup d'ascendant sur lui, mais le mépris avec lequel il en parloit le deshonoré à jamais. Enfin il se ruina le corps et l'esprit, et perdit, tout à la fois, sa fortune et sa réputation. Il fut un exemple frappant de la folie du vice, puis qu'à la fin il devint pauvre, méprisable, valétudinaire et ruiné sous tous les rapports; de manière qu'on fuyoit sa conversation avec autant de soin qu'on la recherchoit auparavant." *History of his own Times*, Vol. I. p. 137. Voici son caractère fait par Dryden :

" In the first rank of these did Zimri stand :
 A man so various, that he seem'd to be
 Not one, but all mankind's epitome :
 Stiff in opinions, always in the wrong ;
 Was every thing by starts, and nothing long ;
 But, in the course of one revolving moon,
 Was chymist, fidler, statesman, and buffoon :
 Then all for women, painting, rhyming, drinking,
 Besides ten thousand freaks that dy'd in thinking.
 Blest madman, who could every hour employ,
 With something new to wish, or to enjoy !
 Railing and praising were his usual themes,
 And both, to shew his judgement, in extremes :
 So over violent, or over civil,
 That every man with him was god or devil.
 In squandering wealth was his peculiar art ;
 Nothing went unrewarded but desert.
 Beggar'd by fools, whom still he found too late ;
 He had his jest, and they had his estate.

He laugh'd himself from court ; then fought relief
 By forming parties, but could ne'er be chief :
 For, spite of him, the weight of business fell
 On Absalom, and wife Achitophel ;
 Thus wicked but in will, of means bereft,
 He left not faction, but of that was left."

Absalom and Achitophel.

Pope décrit ainsi la dernière partie de la vie de ce seigneur ;

" In the worst inn's worst room, with mat half hung,
 The floors of plaster, and the walls of dung,
 On once a flock-bed, but repair'd with straw,
 With tape-ty'd curtains, never meant to draw,
 The George and Garter dangling from that bed,
 Where tawdry yellow strove with dirty red,
 Great Villiers lies: alas! how chang'd from him,
 That life of pleasure, and that soul of whim!
 Gallant and gay, in Cliveden's proud alcove,
 The bow'r of wanton Shresbury and love;
 Or just as gay, at council in a ring
 Of mimick'd statesmen, and their merry King.
 No wit to flatter, left of all his store!
 No fool to laugh at which he valued more.
 There, victor of his health, of fortune, friends,
 And fame, this lord of useless thousands ends."

Moral Essays, Epist. III. l. 299.

Il mourut le 16 Avril, 1688, à la maison d'un fermier à Kirby Moor Side près de Hemslly dans la province de York, âgé de 61 ans et fut enterré dans l'Abbaye de Westminster.

Quoique cette note soit déjà longue, le lecteur me saura peut-être gré d'y ajouter un autre portrait de cet homme extraordinaire, écrit par le célèbre auteur de Hudibras. " *Le Duc de Bucks* est un être qui a étudié toute la masse du vice. Ses parties ne sont pas

proportionnées au tout ; semblable à un monstre il a des unes plus qu'il ne devoit avoir et trop peu des autres. Il a détruit tout ce que la nature avoit fait en lui, et s'est formé d'après un modèle de sa façon. Il a condamné toutes les lumières que la nature créa dans les plus belles vues du monde, et les remplaça par de petites fenêtres obscures, mettant le jour à la place de la nuit, et la nuit à la place du jour. Son appétit pour les plaisirs devient et foible et languissant, comme l'envie d'une femme qui veut se nourrir de ce qui n'a jamais été fait pour être mangé, ou comme une fille qui, dans une maladie critique, mange de la chaux et du mortier. Des excès continuels de plaisir ont rempli son esprit d'humeurs vicieuses et corrompues, (aussi bien que son corps d'une source de maux) qui lui font prendre des moyens nouveaux et extravagants, parcequ'il est fatigué et ennuyé des premiers ; le vin, les femmes, la musique mettent un prix faux à tout ce qui devient habituel, et détruisent son entendement au point qu'il ne conserve plus aucun sens ni aucune connoissance juste des choses. Comme la même dose de la même médecine fait peu d'effet sur ceux qui en font un grand usage, de même les plaisirs demandent plus d'excès et de variété pour lui paroître sensibles. Il se lève, mange et se couche par le calendrier de Jules César, longtems après ceux qui suivent le nouveau style, et veille les mêmes heures que les hiboux et les antipodes.

Il est strict observateur des coutumes Tartares, et ne fait aucun repas jusqu'à ce que le grand Cham, après avoir diné, proclame que tout le monde peut aller dîner. Il ne réside pas dans sa maison, mais la fréquente, comme ces mauvais esprits qui font leur apparition pendant la nuit pour troubler les hommes. Il est continuellement surpris de la nuit, change le cours de sa vie, et perd son temps, comme l'on perd son chemin dans l'obscurité ; il se laisse gouverner par ses domestiques ou ceux qui savent favoriser ses plaisirs, comme les aveugles sont guidés par leurs chiens.

Il est aussi inconstant que la lune sous laquelle il vit ; et quoique pendant le jour il ne fasse que prendre conseil de la nuit, il est aussi étranger à lui même, qu'au reste du monde. Il s'amuse volontiers de toutes les idées qui lui viennent, mais comme des hôtes et des étrangers, elles sont froidement reçues, si leur séjour est long ; ce qui le rend la dupe de tous les charlatans et imposteurs qui flattent ses caprices aussi longtemps qu'ils durent et disparaissent ensuite. Ainsi, comme dit St. Paul, quoique dans un sens différent, il meurt tous les jours et ne vit que la nuit. Semblable aux Indiens qui mettent des anneaux à leurs lèvres et à leurs nés, il enlaidit la nature en cherchant à l'embellir. Ses oreilles sont continuellement écorchées par son violon, et il a moins de patience pour supporter le plaisir, que d'autres n'en ont pour supporter leurs malheurs." *Butler's Posthumous Works*, Vol. II. p. 72.

P. 122. *Milord Arlington.*] Henry Bennet, Comte d'Arlington, premier secrétaire d'état et grand chambellan du Roi Charles II. La conduite de ce Seigneur a laissé sa mémoire exposée à plus d'un reproche. Mr. Macpherson dit qu'il " suppléoit au manque de grands talents par un emploi adroit de ceux qu'il possédoit. Accomodant dans ses principes, et d'un abord agréable, il plaisoit lors même qu'on favoit qu'il trompoit, et ses manières lui acquirent une espèce d'influence où il ne pouvoit commander le respect. Sa timidité naturelle le rendoit peu propre pour des mesures violentes : ce défaut lui donna une réputation de modération qui fut prise pour vertu. On oublioit sa facilité à adopter de nouvelles mesures par sa promptitude à reconnoître les erreurs de celles qu'on avoit prises. La décence de sa malhonneté faisoit pardonner son manque d'intégrité. Trop foible pour ne point être superstitieux, mais ayant trop de bon sens pour avouer son adhérence à l'église de Rome, il vécut Protestant quant à l'extérieur, et mourut Catholique. La timidité étoit la base de son caractère ; il se laissoit même gouverner par des lâches. Il étoit l'homme de son parti qui avoit

le moins de génie, mais il avoit le plus d'expérience dans cette politique lente et constante qui convient peut-être d'avantage aux affaires d'état, que les entreprises de grands ministres." *Original Papers*, Vol. I. Lord Arlington mourut le 28 Juillet, 1685. Voyez son Caractère dans les Oeuvres de Sheffield, Duc de Buckingham.

P. 124. *Il envoya chercher une femme en Hollande.*] C'étoit Isabelle, fille de Louis de Nassau, Seigneur de Beverwaert, fils de Maurice, Prince d'Orange et Comte de Nassau. Lord Arlington en eut une seule fille nommée Isabelle qui épousa le 1 Aout, 1672, Henry, Comte d'Euston, fils de Charles II. et de Barbe, Duchesse de Cleveland, créé dans la suite Duc de Grafton. Après sa mort elle épousa en secondes noces le Chevalier Thomas Hanmer. Elle assista au couronnement du Roi George I. comme Comtesse d'Arlington et mourut le 7 Fevrier, 1722—3.

P. 124. *Elle étoit fille du Duc d'Ormond,*] et seconde femme du Comte de Chesterfield. Elle survécut peu de temps aux aventures dont il s'agit ici, et mourut dans le mois de Juillet, 1666, âgée de 25 ans.

P. 125. *La Reine fut abandonnée des Médecins.*] Cela arriva dans le mois d'Octobre, 1663. Lord Arlington dans une lettre au Duc d'Ormond datée du 17 Dec. s'exprime ainsi: " L'état de la Reine est pire, les médecins n'espèrent guères de pouvoir la guérir; par ma prochaine vous apprendrez qu'elle est ou beaucoup mieux ou morte; demain est le jour critique; que la volonté de Dieu se fasse! Le Roi est venu la voir ce matin. Elle lui dit qu'elle ne regrettoit que sa séparation d'avec lui, ce qui affecta beaucoup le Roi ainsi que toute la cour." *Brown's Miscellanea Aulica*, 1702, p. 306.

P. 126. *La Tamise lave les bords du vaste et peu magnifique palais des Rois de la Grande Bretagne.*] C'étoit Whitehall qui fut brûlé

le 4 Janvier, 1698, à l'exception de la partie appelée Banqueting house. Voyez *Harleian Miscellany*, Vol. VI. p. 367.

P. 128. *Mr. de Comminge.*] Etoit ambassadeur de la cour de France à Londres pendant les années 1663, 1664, 1665. Lord Clarendon dit " qu'il étoit difficile de négocier avec lui, parce qu'il étoit naturellement capricieux, jamais libre aux heures qu'il avoit lui même données, hypocondriaque et dormant rarement sans opium." *Clarendon's Life*, p. 263.

P. 128. *Hyde Park, comme l'on fait, est le cours de Londres.*] L'Auteur que nous avons déjà cité fait la description suivante de cette promenade telle qu'elle existoit alors. " Pendant le printemps, j'allai souvent me promener avec Mylord N—— dans un champ auprès de la ville, appelé Hyde Park. Cet endroit est assez agréable et ressemble à notre cours, mais l'on n'y voit point autant d'ordre, d'équipages et de magnificence. C'est un tel assemblage de méchantes haridelles et de fiacres que cela ne ressemble qu'à un régiment de charetiers. Il paroît que le feu Roi et la noblesse s'y promenoient pour y prendre l'air et jouir de la belle vue. Maintenant, quoique ces promenades soient libres toute autre part qu'en Angleterre, les voitures et les chevaux sont obligés de payer (outre tous les autres droits) à la personne qui l'a affermé, pour avoir la permission d'y entrer; ce qui fait que l'entrée en est gardée par des portiers et des barrières." *A Character of England, lately presented to a Nobleman of France*, 12mo, 1659, p. 59.

P. 128. *Caroffes à Glace.*] Les Caroffes furent introduits en Angleterre dans l'année 1564. Taylor le Water poet. (*Works*, 1630, p. 240) dit " qu'un Hollandois appelé Guillaume Boonen fut le premier qui mit les Caroffes en usage, et que le dit Boonen étoit cocher de la Reine Elizabeth; alors une voiture étoit une chose très extraordinaire qui frappoit d'étonnement l'homme et le cheval." Dr. Percy observe qu'ils furent tirés d'abord par

deux chevaux. Ce fut le favori Buckingham qui le premier vers l'année 1619, eut le sien tiré par six chevaux. Il introduisit vers le même temps l'usage de la chaise à Porteur. *The ultimum Vale de John Carleton*, 4to, 1663, p. 23, déterminera en grande partie le temps où les Carosses à glasse furent mis en usage. " Je souhaiterois, dit il, que le magnifique Carosse à glace, suivant la nouvelle mode, de Marie Carleton, qu'elle dit que Mylord Taff avoit acheté pour elle, et qu'il lui avoit envoyé en Angleterre, ainsi que ses pages et ses laquais qui étoient en livrée de la même couleur, fussent venus me chercher," &c.

P. 139. *Mr. le Prince assiégeoit Lerida.*] Ce fut en 1647. " On l'accuse (Condé) dans quelques livres, de fanfaronades, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ne savoit pas que c'étoit l'usage en Espagne." *Voltaire, Siècle de Louis XIV*, ch. III.

P. 131. *Le Maréchal de Grammont.*] Anthoine, Maréchal de France. Il paroît s'être retiré du service en 1672. " Le Duc de la Feuillade est Colonel du régiment des gardes, sur la démission volontaire du Maréchal de Grammont." *Hénault, Histoire de France*. Il mourut en 1678.

P. 139. *Voici ce que c'étoit que ce Mylord Chesterfield.*] Philippe, second Comte de Chesterfield. Il fut créé en 1662 grand Chambellan de la Reine, et Colonel d'un régiment d'infanterie, le 13 Juin, 1667. Le 29 Novembre, 1679, il fut nommé gouverneur et chef Justice des forêts royales sur ce côté du Trent, et choisi un des membres du conseil privé le 26 Janvier, 1680. Le 26 Novembre, 1682, il fut fait Colonel du troisième régiment d'infanterie, dont il se démit ainsi que de ses autres charges, lorsque le Roi Jacques II. monta sur le trône. Il mourut le 28 Janvier, 1713, âgé de plus de 80 ans.

P. 142. *Le mariage du Duc de York.*] Les principaux faits mentionnés dans ces mémoires sont confirmés par Lord Clarendon.

Clarendon's Life, p. 33. On ne fauroit trop blamer la conduite des personnes impliquées dans ces procédés infâmes, quoique par une singulière corruption de langage, on les appelle *tous gens d'honneur*.

P. 148. *Madame de Carnegy.*] Anne, fille de Guillaume Duc d'Hamilton, et épouse de Richard Carnegy, Comte de Southesk.

P. 150. *Le traître Southesk se mit à préparer une vengeance.*] L'Evêque Burnet dit, en repassant en revue toutes les intrigues amoureuses du Duc de York : " Le Comte de Southesk qui épousa une des filles du Duc d'Hamilton, soupçonnant quelque familiarité entre sa femme et le Duc, prit de fures mesures pour avoir un mal qu'il communiqua à son épouse et qui parvint par ce moyen jusqu'à la Duchesse. Tel fut le bruit qui se répandit partout et qui fut généralement cru.—Lord Southesk fut pendant plusieurs années, assez content de voir qu'on y ajouta foi. C'étoit une espèce de vengeance singulière dont il paroïssoit être très satisfait. Mais je fais qu'il a très fermement assuré le contraire à plusieurs de ses amis." *History of his own Times*, Vol. I. p. 319.

P. 151. *Madame Robarts.*] Lord Orford dit que cette dame étoit Sara fille de Jean Bodville, du chateau de Bodville, dans la province de Caernarvon, épouse de Robert Robarts, qui mourut pendant la vie de son pere, et fils aîné de Jean, Comte de Radnor. L'on peut cependant revoquer ceci en doute. Il n'y eût point de Comte de Radnor jusqu'à l'année 1679; ce qui étoit longtemps après la date de toutes les anecdotes mentionnées dans cet ouvrage. Donc, il ne pouvoit exister d'autre personne appelée Lord Robarts, que Jean, second Lord de ce nom, créé Comte de Radnor, dont l'âge, l'humeur capricieuse et les autres défauts qu'on lui donne dans ces mémoires, s'accordent parfaitement avec son caractère. Supposant que cela soit ainsi, cette dame fera Isabelle, fille du Chevalier Jean Smith, seconde épouse de Jean, Lord Robarts, dont nous venons de parler et dont Lord Clarendon fait le

portrait suivant : “ Quoique doué de beaucoup de bon sens, il étoit d’un caractère si revêché, qu’il étoit difficile de traiter d’aucune affaire avec lui. Sa pedanterie ne faisoit que corrompre davantage son jugement ; il étoit naturellement fier et orgueilleux, et l’éducation peu soignée qu’il avoit reçue augmentoit encore ces mauvaises qualités. Lorsqu’il étoit Viceroi d’Irlande, il recevoit avec tant d’indifférence les renseignements que lui donnoient les principaux personnages, et leurs répondoit avec tant de hauteur qu’ils supplient sa majesté de vouloir bien les dispenser de rester auprès de lui. C’étoit un homme qu’il eût été dangereux de disgracier, car, quoiqu’il eût peu d’amis, il avoit beaucoup de partisans. Ceux qui le connoissoient particulièrement, scavoient qu’il étoit d’un caractère insupportable, ceux qui le connoissoient peu, le régardoient comme un homme très éclairé et prenoient son humeur bourrue pour de la gravité.” *Clarendon’s Life*, p. 102.

P. 152. *Le Comte de Bristol.*] George Digby. Lord Clarendon confirme le récit de toutes les menées de ce Seigneur. Il observe que “ Lord Digby employa toutes sortes de moyens pour se mettre en crédit auprès du Roi. Dans tous ses discours, dans toutes ses actions, il ne se proposoit d’autre but que de lui plaire, et il donnoit les fêtes et les repas qu’il savoit lui être agréables.” *Clarendon’s Life*, p. 208. Lord Orford dit que “ sa vie fut une contradiction perpétuelle ; il écrivit contre le Papisme, et il embrassa la religion Catholique. Il s’opposa fortement à la cour dont il fut la victime, s’arreta avec raison au milieu de ses persécutions contre Lord Strafford, et persécuta sans raison Lord Clarendon. Avec de grands talens, il se fit beaucoup de tort tant à lui même qu’à ses amis ; avec un courage romanesque, il fut toujours un général malheureux. Quoique Catholique, il seconda le *Test act*, et se livra à l’astrologie lors de la naissance de la vraie philosophie.” *Catalogue of Royal and Noble Authors*. Vol. II. p. 25. Les histoires d’Angleterre sont remplies des aventures de cet

homme inconséquent qui mourut en 1676, sans emporter les regrets d'aucun parti.

P. 153. *Le Chevalier Denham.*] Tous les historiens s'accordent à dire que " le Chevalier Denham avoit passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs que sans scrupule on se permet à cet âge." Mais si l'on peut s'en rapporter à notre auteur, Wood doit se tromper, lorsqu'il dit qu'il étoit né en 1615. Il n'étoit pas très avancé en âge quand il mourut, si cette date est exacte, et bien loin d'avoir soixante et dix neuf ans lors de son mariage avec Mademoiselle Brook, il n'en avoit pas même 53 lorsqu'il mourut. Je crois que Wood est dans l'erreur, car il oublie de parler d'une fille que le Chevalier Denham eût de sa première épouse. En 1667 il paroît avoir été lunatique soit qu'il le feignit ou qu'il le fut réellement. Voici ce que Lord Lisle écrivit à ce sujet au Chevalier Guillaume Temple. Sa lettre est datée du 26 Septembre. " Le pauvre Denham fréquente aussi la compagnie des Dames. Il se trouve à beaucoup de diners, parle plus que jamais, et il est très content de ceux qui paroissent disposés à l'écouter. Aussi loue-t-il beaucoup la Duchesse de Monmouth et Madame Cavendish qui veulent bien avoir cette complaisance. Si on ne lui donnoit pas le nom de fou, je suis persuadé que dans beaucoup de compagnies on lui croiroit plus d'esprit que jamais. Son extravagance ne consiste qu'à raconter les aventures de sa vie; ce qu'il est toujours prêt à faire. Plusieurs de ses connoissances disent que la vanité est la cause et l'effet de sa folie." *Temple's Works*, Vol. I. p. 484. Dans *Butler's Posthumous Works*, Vol. II. p. 155, il y a une critique du Chevalier Denham intitulée Panegyrique sur sa guérison de la folie. Le Chevalier Denham mourut le 19 Mars, 1668, et fut enterré dans l'Abbaye de Westminster.

P. 171. *Rocheſter.*] Jean Wilmot, Comte de Rocheſter, " que les muses," comme l'observe Lord Orford, " aimoient à inspirer et qu'elles rougiſſoient d'avouer," *Noble Authors*, Vol. II. p. 43,

naquit, selon Wood et Burnet, dans le mois d'Avril, 1648; mais Gadbury dans son almanack pour l'année 1695, fixe l'époque de sa naissance au 1 Avril, 1647, d'après les renseignements que lui donna Lord Rochester. Son père étoit Henry, Comte de Rochester, plus connu sous le nom de Lord Wilmot. Il fut élevé au College de Wadham à Oxford, et en 1665 s'embarqua avec Lord Sandwich. Il montra alors un courage qu'on ne lui vit jamais dans la fuite. L'Evêque Burnet dit qu'il " étoit naturellement modeste, mais que la cour le corrompit. Son esprit avoit un certain brillant que l'on ne put jamais égaler. Il s'abandonna à toutes sortes d'excès, et se livra à tous les caprices qu'un esprit libertin pouvoit imaginer. Il parcouroit les rues comme un mendiant et faisoit l'amour en crocheteur. Il s'établit même en qualité de médecin Italien. On le vit toujours ivre pendant plusieurs années, et il ne cessoit de faire du mal. Le Roi aimoit sa compagnie plus pour l'amusement qu'elle lui procuroit que pour Rochester lui même. Il n'en fut pas la dupe, et se vengea dans plusieurs libelles. Rochester trouva un lacquais qui connoissoit toute la cour, lui donna un habit rouge et un mousquet comme à une sentinelle, et pendant tout l'hyver le mit à la porte des Dames qu'il croyoit avoir des intrigues. A la cour on fait peu d'attention à une sentinelle que l'on croit posée par le capitaine des gardes pour empêcher les duels. Cet homme vit ceux qui se promenoient et faisoient des visites à des heures indues. Par ce moyen Lord Rochester fit beaucoup de découvertes; quand il avoit une quantité suffisante de matériaux, il se retiroit un mois ou deux à la campagne pour écrire des pamphlets. Un jour qu'il étoit ivre, voulant présenter au Roi un libelle qu'il avoit écrit contre plusieurs dames de la cour, il se trompa et lui en donna un qu'il avoit composé contre le Roi lui même. Il tomba dangereusement malade, et dans les violents accès de sa maladie, il eût de grands remords, car il s'étoit rendu coupable de beaucoup d'impiété et de désordre.

Mais à mesure que sa santé se rétablissoit, ses remords se dissipèrent, et il reprit bientôt le même genre de vie. Pendant la dernière année de sa vie je passai beaucoup de temps avec lui, et j'ai publié un livre de ce qui se passa entre lui et moi. Je crois fermement qu'il étoit alors si changé qu'il auroit exécuté toutes ses résolutions." *History of his own Times*, Vol. I. p. 372. Dr. Johnson fait l'éloge de cet ouvrage en ces termes; " Le critique doit le lire pour l'élégance, le philosophe pour les arguments, et l'homme religieux pour les sentiments de pitié." *Life of Rochester*. Rochester mourut le 26 Juillet, 1680.

P. 171. *Middlesex*.] Lionel, qui mourut en 1674, étoit alors Comte de Middlesex. La personne que l'auteur de ces mémoires a en vue, étoit Charles, alors Lord Buckhurst, qui fut depuis Comte de Middlesex et Duc de Dorset. Il naquit le 24 Janvier, 1637. " Il étoit," dit l'Evêque Burnet, généreux, doux et si phlegmatique qu'il parloit rarement avant d'être échauffé par le vin; alors il étoit très enjoué. Jamais écrivain n'eût une plume aussi mordante, et autant de bonté d'ame, car il ne vouloit pas même qu'on punit les criminels; il étoit bienfaisant au point de se réduire lui même à l'étroit pour obliger, et si charitable que c'étoit chez lui un défaut. Il donnoit quelque fois tout ce qu'il avoit, quand il rencontroit quelque objet qui excitoit sa compassion; mais il étoit si indifférent que, quoique le Roi parut désirer de l'avoir pour favori, il ne voulut pas s'affujettir à la gêne qu'exige cette place. Haïssant la cour, et méprisant le Roi, quand il vit qu'il n'étoit ni généreux ni sensible." *History of his own Times*, Vol. I. p. 370. Lord Orford dit " qu'il étoit le plus bel homme de la cour voluptueuse de Charles II. et de celle du Roi Guillaume. Avec autant d'esprit que son premier maître, ou que ses contemporains Rochester et Buckingham, il n'avoit ni l'insensibilité du Roi, ni le défaut de principes du Duc, ni l'étourderie du Comte. Rochester s'étonnoit que Lord Dorset put tout

faire sans qu'on y trouva à redire. Sans être exempt des faiblesses de l'humanité, il en avoit toute la sensibilité ; et cette sensibilité faisoit excuser celui que l'on aimoit. Il paroît même que la bonté de son ame fit oublier la méchanceté de ses vers." *Noble Authors*, Vol. II. p. 96. Lord Dorset mourut le 19 Janvier, 1705—6.

P. 171. *Sydley*.] Le Chevalier Charles Sydley nâquit vers l'année 1639, et fut élevé au College de Wadham, à Oxford. Il se livra à tous les excès du siècle dans lequel il vivoit. "Sydley," dit l'Evêque Burnet, "avoit beaucoup de cette imagination fertile et prompte qui fournit continuellement à la conversation. Mais il n'étoit pas aussi correct que Lord Dorset, ni aussi brillant que Lord Rochester." *History of his own Times*, Vol. I. p. 372. Il joua dans la suite un rôle plus sérieux ; il s'opposa à la famille régnante lors de la révolution. Sa fille deshonorée et créée par le Roi Jacques II. Comtesse de Dorchester fut probablement la cause de sa conduite. Les vers de Lord Rochester sur ses moyens de séduction sont généralement connus. Il mourut le 20 Août, 1701.

P. 171. *Etheridge*.] Le Chevalier George Etheridge, auteur de trois comédies, nâquit vers l'année 1636. Il fut sous le regne de Jacques II. employé dans les pays étrangers, premièrement comme envoyé à Hambourg, et ensuite comme Ministre à Ratibonne, où il mourut vers le temps de la révolution.

P. 173. *Lely*.] Le Chevalier Pierre Lely nâquit à Soest en Westphalie en 1617, et vint s'établir en Angleterre en 1641. Lord Orford observe que "si les portraits de Vandyck sont souvent froids et inanimés, ils sont du moins naturels, les draperies en sont jettées avec art et tous les plis sont judicieusement placés. Lely suppléa au défaut de goût par du clinquant ; ses nymphes couvertes d'étoffes d'or et de broderies, se promenant à travers des prairies et des ruisseaux coulant avec un doux murmure. Vandick habilloit ses portraits à la mode du tems ; les habits de Lely sont une espèce d'habits fantasques, attachés avec une seule épingle.

Lely étoit le vrai peintre des dames ; et foit qu'il y eût alors un plus grand nombre de beautés, ou qu'elles ayant été flattées d'avantage, les femmes de Lely sont beaucoup plus agréables que celles de Vandyck. Elles plaisent d'autant plus qu'elles cherchoient évidemment à plaire ; Lely faisoit la mode regnante, et

— On the animated canvas stole

The sleepy eye that spoke the melting soul.

Je ne fais même s'il n'a pas surpassé son prédécesseur dans la fraîcheur de la carnation. Les beautés qui sont à Windsor forment la cour de Paphos et devroient être gravées pour orner son élégant Historien, le Comte de Hamilton. *Anecdotes of Painting*, Vol. III. p. 27. Le Chevalier Pierre Lely mourut en 1680, et fut enterré à St. Paul, Covent Garden.

P. 175. *La mort impitoyable l'enleva au milieu de ses plus beaux jours.*] Les satyres du jour, dont on trouve quelques unes dans les œuvres d'André Marvel, font plus qu'insinuer qu'elle fut empoisonnée dans une tasse de chocolat. La calomnie attribua même sa mort à la jalousie de la Duchesse de York.

P. 182. *Il fut bien surpris de voir une très belle maison située sur le bord d'une rivière, au milieu d'une campagne la plus agréable et la plus riante qu'on puisse voir.*] C'étoit Bretby dans la province de Derby. Un voyageur moderne fait les réflexions suivantes sur cet endroit : " A quelques milles de là, nous vîmes avec peine les tristes ruines et la destruction de Bretby, l'ancien château des Comtes de Chesterfield, autrefois l'honneur de ces riannes campagnes. A peine y voit-on quelques restes de son ancienne splendeur, de ces nobles ombrages et de ces superbes bois qui ornoient le plus beau de tous les parcs ; la main destructive du luxe a tout ravagé avec la plus grande violence. Ce vénérable et majestueux édifice existoit, il y a environ dix ans, et étoit aux yeux une agréable magnificence ; les peintures de ses murs et de ses plafonds, outre une ample collection de tableaux, charmoient les admirateurs

des anciens chef-d'œuvres de l'art. Tout l'ensemble étoit un monument qui assuroit à jamais la réputation et la gloire du propriétaire. Ah ! plut au ciel que cet édifice existât encore ! Vœux inutiles, tous ses ornemens jusqu'aux pierres mêmes ont été employés à satisfaire un sordide intérêt." *Tour in 1787 from London to the Highlands of Scotland*, 12mo, p. 29.

P. 184. *Marion de l'Orme.*] Marion de l'Orme, née à Châlons en Champagne étoit regardée comme la plus belle femme de son temps. On croit qu'elle étoit secrètement mariée à l'infortuné Mr. de Cinqmars. Elle fut, après sa mort, maîtresse du Cardinal de Richelieu, et ensuite de Mr. d'Emery, sur-intendant des finances.

P. 188. *Mr. de Flamarens.*] Les lettres de Sydney parlent d'un Monsieur de Flamarin, qui vint en Angleterre longtemps après la date mentionnée dans ces mémoires. Nous ne pouvons pas assurer que c'est la même personne. " Mr. de Flamarin a été reçu aussi sérieusement que si l'on eut cru que le mariage de la Reine d'Espagne ne pouvoit avoir lieu, avant que d'être approuvé ici. Comme l'on observa à sa réception les mêmes cérémonies qu'avec les hommes d'affaires, il commence à croire qu'il en est un. *Sydney's Letters.*, p. 94.

P. 188. *Comtesse de la Suze.*] Cette dame étoit fille de Gaspar de Coligni, Maréchal de France, et se rendit célèbre par son esprit et ses élégies. Elle étoit du petit nombre des femmes avec lesquelles la Reine Christine voulut bien se lier. Quoiqu'élevée dans le protestantisme, elle embrassa la religion Catholique, moins par piété, que pour trouver un prétexte de se séparer de son époux, qui étoit protestant, et pour lequel elle avoit une aversion invincible. La Reine dit plaisamment à cette occasion, " la Comtesse de la Suze est devenue Catholique, pour ne point voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre." Voyez *Vie de la Reine Christine*, par Lacombe. La Comtesse mourut en 1672.

P. 188. *Tambonneau.*] Je trouve qu'il est parlé de cette personne dans les *Mémoires de la Cour de France*, 8vo, 1792, Part II. p. 42.

P. 190. *Talbot qu'on a vu depuis Duc de Tyrconnel.*] Richard Talbot "cinquième fils d'une famille Irlandaise, Anglaise d'origine, qui s'étoit fixée dans la partie appelée le *Pale*; c'étoit dans le principe une colonie Anglaise. Ayant, pendant le cours de plusieurs siècles, dégénéré et adopté les mœurs des Irlandais, elle se réunit à eux dans la dernière révolte. Il y avoit deux branches de cette famille. Elles avoient toutes deux des revenus assez considérables, et tinrent pendant longtemps un rang distingué." Tel est le récit de Lord Clarendon qui ajoute que Richard Talbot et ses "frères étoient tous fils ou petit fils d'un Juge d'Irlande, que l'on regardoit comme un homme très éclairé." *Clarendon's Life*. Le même écrivain paroît avoir eu, avec beaucoup de raison, une très mauvaise opinion de la personne dont il s'agit ici. Dick Talbot, c'est ainsi qu'on l'appelloit, fut conduit en Flandres, et présenté au Roi par Daniel O'Neil, comme un homme déterminé à assassiner Cromwell. Peu de temps avant sa mort il fit un voyage en Angleterre dans cette intention. Il retourna ensuite en Flandres, prêt à faire tout ce qu'on exigeroit de lui. C'étoit un jeune homme bien fait, et qui avoit, sans contredit, un courage et une fermeté inébranlables. C'en étoit assez pour lui gagner les bonnes grâces du Duc de York; il fut se les concilier, en moins de tems qu'on ne pouvoit l'espérer, et à un tel degré qu'il fut nommé un de ses valets de chambre. Après le retour du Roi, il se mêla, en cette qualité, de toutes les affaires d'Irlande avec une hardiesse si extraordinaire et par contrats secrets avec des conditions si scandaleuses, que le chancelier fut obligé de lui faire de sévères reprimandes en plein conseil, et qu'il engagea souvent le Duc de York à lui ôter sa confiance." *Clarendon's Life*. Il faut se rappeler qu'il étoit un de ces *gens d'honneur* dont nous avons parlé.

Lorsque le Roi Jacques monta sur le trône, il fut créé Comte de Tyrconnel et placé à la tête de l'armée Irlandaise en qualité de Lieutenant général. Sa conduite en cette occasion plut tellement à son souverain, qu'il fut, en 1689, créé Duc de Tyrconnel. Il fut dans la suite employé au service du Roi en Irlande, où tous ses efforts furent inutiles. Le Duc de Berwick dit que " Talbot étoit d'une taille plus qu'ordinaire. Introduit de bonne heure dans les meilleures compagnies, il avoit acquis une grande expérience du monde ; il possédoit une place honorable dans la maison du Duc de York qui, à son avènement au trône, l'éleva à la qualité de Comte. Convaincu de son zèle et son attachement à sa personne, il le fit peu de temps après Viceroy d'Irlande. Il avoit beaucoup de bon sens, étoit très obligeant, mais extrêmement vain et rusé. Quoiqu'il possédât de grands biens, on ne pouvoit pas dire qu'il les eût acquis par des moyens malhonnêtes, car on ne le vit jamais montrer beaucoup d'amour pour l'argent. Il n'avoit pas le génie militaire, mais beaucoup de courage. Lors de l'usurpation du Prince d'Orange, sa fermeté préserva l'Irlande, et il refusa généreusement toutes les offres qu'on lui fit pour l'engager à se soumettre ; après la bataille de la Boyne, il perdit tout son courage et toute son activité." *Mémoires*, Vol. I. p. 94. Il mourut à Limerick le 5 Août, 1691.

P. 190. *De ces freres, l'un étoit aumonier de la Reine.*] C'étoit Pierre Talbot. Le portrait qu'en fait Lord Clarendon, n'est pas plus avantageux que celui de son frere. *Clarendon's Life*, p. 363.

P. 191. *L'autre étoit ce qu'on appelle un moine séculier.*] Thomas Talbot, cordelier, homme d'assez d'esprit, dit Lord Clarendon, " mais d'un libertinage scandaleux." On peut voir dans le même historien plusieurs particularités de la vie de ce moine. *Clarendon's Life*, p. 363.

P. 191. *Qui choquerent l'autorité du Duc d'Ormond.*] Lord Clarendon a donné un récit très exact de cette affaire. Il paroît que

Talbot fut mis à la tour pour avoir menacé d'assassiner le Duc d'Ormond. *Clarendon's Life*, p. 362.

P. 193. *My lord Cornwallis.*] Charles, troisième Lord Cornwallis, né en 1665. Il épousa le 27 Décembre, 1673, Elizabeth, fille aînée du Chevalier Etienne Fox, et en 1688, la veuve du Duc de Monmouth. Lord Cornwallis mourut le 29 Avril, 1698.

P. 192. *Fox.*] On dit que le Chevalier Etienne Fox étoit d'une bonne famille établie à Farley dans la province de Wilts. Il fut l'artisan de sa fortune. Lord Clarendon rapporte, dans son histoire de la rebellion, qu'il fut employé à Paris vers l'année 1656, par Lord Percy, Grand Chambellan de la maison du Roi, et qu'il continua d'être au service de sa Majesté jusqu'à la restauration. Il fut alors commis de la cassette du Roi, et ensuite Trésorier général de l'état militaire. Il fut fait Chevalier le 1 Juillet, 1665, et nommé en 1680, un des Lords Intendants des Finances. A l'avènement du Roi Jacques au trône il fut continué premier commis de la cassette du Roi, et nommé une seconde fois un des Intendants des Finances. A la Revolution, il concourut à déclarer le trône vacant, et le 19 Mars, 1689, il fut nommé pour la troisième fois Intendant des Finances. Il garda cette place jusqu'en 1707, où il se retira des affaires publiques. Il eût en premières noces sept garçons et trois filles, et de sa seconde femme qu'il épousa en 1703, à l'âge de 76 ans, il eût deux fils qui furent créés Pairs, Etienne, Comte d'Ilchester, Henry, Lord Holland, et deux filles. Il mourut en 1716, à Chifwick, âgé de 89 ans.

P. 195. *My lord Taaffe, fils aîné du Comte de Carlingford.*] Nicholas, troisième Vicomte Taaffe, et second Comte de Carlingford. Il étoit Membre du Conseil Privé du Roi Charles II. et en 1689 il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de l'Empereur Léopold. Il fut tué le 1 Juillet de l'année suivante à la bataille de la Boyne. Il commandoit alors un régiment d'infanterie.

Quoique ce Seigneur ait succédé à son pere dans ses honneurs, il n'étoit pourtant pas son fils aîné. Le Roi Charles paroît avoir beaucoup estimé cette famille. Voici l'extrait d'une lettre de Lord Arlington au Chevalier Richard Fanshaw. Elle est datée du 21 Avril, 1664. " Le Colonel Luc Taaffe (frere de Mylord Carlingford) a servi plusieurs années sa Majesté Catholique dans l'état de Milan où il commande un régiment. Il desire maintenant de le donner au Capitaine Nicholas Taaffe, Capitaine de ce régiment, fils cadet de mylord Carlingford et neveu du Colonel. L'affection que sa majesté a pour cette famille et les belles qualités de ce jeune homme l'ont engagé à m'ordonner de recommander à votre excellence la négociation de cette affaire." *Arlington's Letters*, Vol. II. p. 21.

P. 195. *Duc de Richmond.*] Charles Stewart, Duc de Richmond et de Lenox. Il fut nommé ambassadeur à la Cour de Dannemark, le 12 Décembre, 1672. Burnet dit qu'il " fut envoyé pour donner de l'éclat à une négociation qui fut principalement conduite par Mr. Henshaw." *History of his own Times*, Vol. I. p. 425.

P. 195. *De la Garde.*] Fille de Charles Peliot, Seigneur de la Garde, dont la fille aînée épousa le Chevalier Thomas Bond, Contrôleur de la maison de la Reine-mere. Sir Thomas Bond avoit des terres considérables à Peckham, et son second fils épousa la nièce de Jermyn, un des héros de ces mémoires. Voyez *Collins's Baronetage*, Vol. III. p. 4. Mademoiselle de la Garde épousa le Chevalier Gabriel Sylvius, et mourut le 13 Octobre, 1730.

P. 196. *Un parent de Killigrew.*] Voyez la note sur la p. 92.

P. 200. *Sylvius.*] Qui fut dans la suite le Chevalier Gabriel Sylvius. L'on voit par *Chamberlayne's Angliæ Notitia*, que Mr. Gabriel de Sylvius étoit au nombre des écuyers tranchants de la Reine, et que Madame de Sylvius étoit une des six dames d'atour de sa majesté. Il fut ensuite fait Chevalier, et nommé le 30 Février,

1680, ambassadeur à la cour des Princes de Brunswic et de Luneburg. Lord Orford dit qu'il étoit né à Orange et qu'il fut attaché à la Princesse Royale, et ensuite au Duc de York. Il fut aussi, ajoute-t-il, ambassadeur en Dannemark.

P. 201. *Progers.*] Edward Progers, Esq. étoit en 1669 un des valets de chambre du Roi. Il paroît par une lettre de Cowley à Mr. Henry Bennet, datée du 18 Novembre, 1680, que Mr. Progers étoit alors très zélé pour le service de son maître. *Brown's Miscellanea Aulica*, 1702, p. 153, les Satyres et surtout celles qu'on trouve dans les œuvres d'André Marvel disent que Mr. Progers étoit le confident des amours du Roi. Il fut nommé en 1660, dit Lord Orford, un des Chevaliers du chêne royal, ordre qu'on vouloit établir. Le Roi lui donna aussi permission de bâtir une maison dans le parc de Busby auprès de Hampton Court, à condition qu'après sa mort elle reviendrait à la couronne. C'est la maison qu'a habité le feu Comte de Halifax. Mr. Progers "mourut le 31 Decembre ou 1 Janviers, 1713, âgé de 96 ans, dit Le Neve, d'une inflammation causée par la douleur que lui occasionna la poussée de quatre nouvelles dents." *Monumenta Anglicana*, 1717, p. 273.

P. 204. *Dongan.*] Il n'est parlé de la personne dont il s'agit ici, que dans une lettre du Chevalier Richard Fanshaw, au Comte d'Arlington, datée du 4 Juin, 1664. "Je ne dois point terminer cette lettre sans rendre justice à une honorable personne, et sans avertir votre excellence que j'ai vu ce matin une lettre où l'on assure de la part de Mylord Dongan (maintenant à Heres) qu'il feroit parti pour Tangiers afin de rendre à sa majesté tous les services dont il est capable, s'il avoit trouvé à Cadix un vaisseau frété pour ce port; il craint," dit il, "que cette garnison n'ait grand besoin de bons officiers." *Fanshaw's Letters*, Vol. I. p. 104.

P. 204. *Durfort depuis Comte de Feversham.*] Louis de Duras,

Comte de Feversham, né en France, étoit fils du Duc de Duras, frère du dernier Duc de ce nom, et du Duc de Lorge. Sa mère étoit de l'illustre maison de Bouillon et sœur du célèbre Turenne. Après la restauration du Roi, il vint en Angleterre où il fut naturalisé et montra beaucoup de courage dans le combat naval contre les Hollandois en 1665. Il portoit alors le nom de Durfort et avoit le titre de Marquis de Blancfort. Dans la 24^e. année du règne de Charles II. il fut créé Baron Duras dans la province de Northampton; il épousa Marie, fille aînée et cohéritière du Chevalier George Sondes de Lees Court dans la province de Kent, qui avoit été créé Comte Feversham. Le même titre lui ayant été accordé, il y succéda après la mort de son beau père. Le Roi Charles lui donna en outre le commandement de la troisième compagnie des gardes à cheval. Il l'éleva dans la suite au rang de Capitaine de la seconde et de la première compagnie de ce régiment. En 1679, il fut fait grand écuyer de la Reine et grand Chambellan de sa majesté. Lorsque le Roi Jacques monta sur le trône, il fut nommé membre du Conseil Privé et commandant en chef de l'armée envoyée contre le Duc de Monmouth. Après la révolution, il continua d'être grand Chambellan de la Reine-douairière, et gouverneur du Collège royal de St. Catherine près la tour. Il mourut le 8 Avril, 1709, âgé de 68 ans, et fut enterré dans la Savoy dans le Strand, à Londres, et transporté dans l'Abbaye de Westminster le 21 Mars, 1740.

P. 206. *Mademoiselle Bagot.*] Elizabeth, fille de Hervey Bagot, second fils du Chevalier Hervey Bagot. Elle épousa en premières noces Charles Berkley, Comte de Falmouth, et devint après sa mort la femme de Charles, premier Duc de Dorset. On ne peut guères s'en rapporter à un écrivain satyrique pour la vérité des faits. Dryden et Howard, dans "l'Essay on Satyre," ont fait un portrait peu avantageux de cette dame.

" Thus Dorset, purring like a thoughtful cat,
 Married, but wiser pufs ne'er thought of that;
 And first he worried her with railing rhyme,
 Like Pembroke's mastiffs at his kindest time;
 Then for one night, sold all his slavish life,
 A teeming widow, but a barren wife;
 Swell'd by contact of such a fulsome toad,
 He lugg'd about the matrimonial load;
 Till fortune, blindly kind as well as he,
 Has ill restor'd him to his liberty;
 Which he would use in his old sneaking way,
 Drinking all night, and dosing all the day;
 Dull as Ned Howard, whom his brisker times,
 Had fam'd for dullness in malicious rhymes."

P. 207, *Mademoiselle Jennings*.] Cette dame étoit une des filles et cohéritières de Richard Jennings, de Sunbridge, dans la province de Hertford, Esq. et sœur aînée de la célèbre Duchesse de Marlborough. Elle s'appelloit Françoisse. Elle fut mariée à George Hamilton, dont il s'agit dans ces mémoires, et après sa mort elle épousa en secondes noces Richard Talbot, dont nous avons parlé plus haut, créé Duc de Tyrconnel par Jacques II. dont il suivit la fortune. Lord Melfort, secrétaire de ce Prince, paroît avoir eu mauvaise opinion de cette dame : car, dans une lettre à son maître, datée du mois d'Octobre, 1689, il dit, " Il nous reste une autre mesure à prendre qui feroit de la plus grande utilité, si l'on pouvoit l'exécuter. Ce seroit d'engager la Duchesse de Tyrconnel à passer en France pour sa santé. Je ne sçavois pas qu'on connût si bien ici son caractère, mais l'on dit, et je vais vous le répéter, *qu'elle a l'ame la plus noire qui se puisse concevoir*. Je crois pouvoir assurer que l'on parviendroit par là à maintenir la paix qui vous est si nécessaire, et à prévenir les mauvais effets de l'esprit de cabale." *Macpherson's State Papers*, Vol. I. En 1699,

dans une lettre du Comte de Manchester au Lord Jersey, elle est mise au nombre des indigents Jacobites de la cour du Roi Jacques, à qui l'on avoit distribué 3000 écus qui faisoient une partie de la pension de ce Prince. *Cole's State Papers*, p. 35. En 1705, elle étoit en Angleterre où elle eût une entrevue avec le Duc de Marlborough son beau frere. Elle ne paroît pas avoir vecu en bonne intelligence avec sa famille. *Macpherson*, Vol. I. Elle passa la dernière partie de sa vie en Irlande, où elle mourut le 6 Mars, 1730—1, dans un âge très avancé. Elle fut enterrée dans la Cathédrale de St. Patrick.

P. 207. *Mademoiselle Temple.*] Anne, fille de Thomas Temple, de Frankton dans la province de Warwick, par Rebecca, fille du Chevalier Nicholas Carew, de Beddington, dans la province de Surry. Elle devint dans la suite la seconde femme du Chevalier Charles Lyttelton, dont elle eut cinq fils et huit filles. Elle étoit belle mere du premier Lord Lyttelton, et mourut le 27 Août, 1718. Son époux le Chevalier Charles Lyttelton vécut jusqu'à l'âge de 86 ans, et mourut à Hagley le 2 Mai, 1716.

P. 211. *St. Albans.*] Cette ville est près de Sunbridge où résidoit la famille de Mademoiselle Jennings.

P. 211. *Le Comte d'Oxford devint amoureux d'une comédienne de la troupe du Duc, belle, gracieuse.*] C'étoit Aubery de Vere, dernier Comte d'Oxford de ce nom, et 20^e. et dernier Comte de cette famille. Il étoit grand maître des eaux et forêts, et sous le règne de Charles II. fut nommé seigneur de la chambre du Roi, Conseiller Privé, Colonel du regiment royal des gardes à cheval, Lord Lieutenant de la province d'Essex, Lieutenant général des forces du royaume sous le règne de Guillaume III. et Chevalier de la jarretière. Il mourut le 12 Mars, 1702, âgé de plus de quatre vingts ans, et fut enterré dans l'Abbaye de Westminster. L'auteur d'une histoire du théâtre Anglois, publiée par Curl en 1741, 8vo, dit, " que Madame Marshall, actrice célèbre, plus connue

sous le nom de Roxane dont elle jouoit le rôle, fut ainsi trompée par le Comte d'Oxford." Les particularités de cette aventure, telles qu'elles y sont rapportées, diffèrent peu de ce qu'on lit dans ces mémoires. On trouve un récit plus détaillé de cette séduction dans les Mémoires de la Cour d'Angleterre, par Madame Dunois, part. II. p. 71. Madame Marshall qui joua la première le rôle de Roxane dans les reines rivales de Lee, appartenait à la troupe du Roi et non à celle du Duc. Lord Orford, je ne sais sur quelle autorité, dit que c'étoit une demoiselle Barker, nom que je crois tout-à-fait inconnu dans les annales dramatiques.

P. 218. *Le Chevalier Lyttelton.*] Le Chevalier Charles Lyttelton. Voyez la note sur la page 207.

P. 234. *Le public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise comédienne du royaume.*] Quoique l'auteur n'ait point nommé la personne dont il s'agit ici, il y a cependant tout lieu de croire, d'après les circonstances rapportées dans cet ouvrage, que c'étoit la célèbre Mademoiselle Barry. Lord Rochester fit recevoir dans la troupe du Roi Mademoiselle Barry avec laquelle il avoit eu une intrigue amoureuse. Il naquit de ce commerce une fille qui vécut jusqu'à l'âge de 13 ans, et que l'on trouve souvent citée dans ses lettres d'amour adressées à cette actrice et imprimées dans la collection de ses ouvrages. Elle étoit d'une bonne naissance, et fille de Robert Barry, Esq. avocat, gentilhomme, d'une famille ancienne et riche, qui avoit dérangé sa fortune par son attachement au Roi Charles I. pour le service duquel il avoit levé un régiment à ses frais. Tony Aston, dans son "Supplément à l'Apologie de Cibber," dit qu'elle étoit femme de chambre de Madame Shelton, de Norfolk, qui paroît avoir été attachée à la cour. Cependant Curl dit que Madame Davenant la prit sous sa protection lorsqu'elle étoit encore fort jeune.— Ces deux récits peuvent être vrais; elle ne débuta peut-être pas avant 1671. Elle joua cette année dans Tom Effence; elle pou-

voit avoir alors 19 ans. " Mademoiselle Barry," dit Dryden, dans sa preface à *Cleomene*, " toujours excellente, s'est surpassée dans cette tragédie et a élevé sa réputation au dessus de celle de toutes les actrices que j'aye jamais connues." Elle mourut le 7 Novembre, 1713, et fut enterrée à Acton. Son épitaphe annonce qu'elle étoit âgée de 55 ans.

P. 234. *Mademoiselle Boynton.*] Fille de Matthieu Boynton, second fils du Chevalier Matthieu Boynton, de Barnston, dans la province d'York. La sœur de Mlle. Boynton épousa le fameux Comte de Roscommon.

P. 238. *Petite gueuse de comédienne.*] Peut-être Nell Gwyn. Voyez la note sur la p. 303.

P. 239. *Donneroit incessamment le titre de Duchesse.*] Les lettres patentes en furent expédiées le 3 Août, 1670, dans la 22^e année du règne de Charles II.

P. 243. *Qu'il étoit arrivé depuis quelque jours un médecin d'Allemagne.*] L'Evêque Burnet confirme cette aventure " un fâcheux accident ayant obligé Lord Rochester de se retirer de la cour, il se travestit de manière que ses plus intimes amis mêmes n'auroient pu le reconnoître. Il s'établit dans Tower Street en qualité de médecin Italien, et exerça avec succès la médecine pendant plusieurs semaines. Dans les dernières années de sa vie, il lisoit beaucoup de livres d'histoire. Son plaisir étoit de se déguiser en portefaix ou en mendiant, quelquefois même de suivre quelques intrigues basses qu'il recherchoit pour varier ses amusemens. Il aimoit aussi à paroître sous un déguisement singulier, et jouoit si bien son rôle, que ceux mêmes qui étoient du secret n'appercevoient rien qui put le faire découvrir." *Burnet's Life of Rochester*, Ed. 1774, p. 14.

P. 245. *Ce qu'elles imaginèrent de mieux fut de s'habiller comme des filles qui vendent des oranges.*] Il paroît que les personnes de haut rang se livroient alors à ces sortes d'amusemens. " Vers ce

tems, (1688)," dit l'Evêque Burnet, " la cour tomba dans une autre extravagance, celle des mascarades. Le Roi, la Reine et toute la cour se promenoient masqués, alloient incognito dans des maisons, y dançoient, et fesoient beaucoup d'autres folies. Ils se déguisoient de manière qu'il étoit impossible de les reconnoître sans être dans le secret. Ils alloient en chaises à porteur de louage. Une fois les porteurs de la Reine se retirèrent sans l'attendre, ne sachant qui elle étoit. Elle étoit fort en peine de se trouver ainsi seule et revint à Whitehall dans un fiacre : il y en a même qui assurent que ce fut dans une charrette." *Burnet's History*, Vol. I. p. 368.

P. 248. *Brounker*.] Gentilhomme de la chambre du Duc de York, et frère du Vicomte Brounker, Président de la Société Royale. Lord Clarendon l'accuse d'être cause qu'on ne retira pas tous les avantages possibles du grand combat naval de 1665. Il ajoute " ce ne fut que quelques années après que le Duc vint à en être informé, lorsque la mauvaise conduite et l'abominable caractère de Mr. Brounker le rendirent si odieux que le Parlement prit connoissance de cette action. Après l'avoir mûrement considérée, il trouva que le fait étoit tel que nous venons de le rapporter. En conséquence il fut chassé comme infâme de la chambre des communes, dont il étoit membre, quoique son ami Coventry prit sa défense et employât plusieurs moyens indirects pour le protéger. Il lui procura depuis plus de crédit auprès du Roi, qu'on ne croyoit qu'il méritât, ne s'étant jamais distingué pendant toute sa vie que par son extrême impudence et s'abaissant jusqu'aux plus vils emplois. Il jouoit très bien aux échecs, cela contribua plus à augmenter sa faveur que n'auroient pu faire les plus belles qualités." *Clarendon's Life*, p. 370.

P. 248. *Il avoit, à quatre ou cinq milles de Londres, une petite maison de campagne, toujours meublée de quelques grisettes.*]

“ Brounker, Love's Squire, through all the field array'd,
No troop was better clad, nor so well paid.”

Andrew Marvell's Poems, Tom. II. p. 95.

P. 251. *Madame Wetenhall.*] Elizabeth, fille du Chevalier Henry Bedingfield, et femme de Thomas Wetenhall, de Hextall Court, auprès d'East Peckham, dans la province de Kent. Voyez *Collins's Baronetage*, p. 216. La famille de Wetenhall, ou de Whetnall, possédoit la terre de Hextall Courut depuis le regne de Henry VIII. Il y a quelque temps qu'elle passa de Henry Wetenhall, Esq. à Jean Fañe, Comte de Westmoreland. Edward Wetenhall, célèbre écrivain polémique, qui fut sacré Evêque de Corke et de Rofs en 1678, étoit de cette famille. Voyez *Wood's Athenæ Oxonienses*, Vol. II. p. 851, 998.

P. 252. *Peckham.*] “ Peckham est à près de dix milles de Tunbridge Wells. Le Chevalier Guillaume Twyfden y possède un ancien chateau qui appartient à cette famille depuis longtems.” *Burr's History of Tunbridge Wells*, 8vo, 1766, p. 237. Mr. Hasted dit, que le Chevalier Guillaume Twifden l'acheta de Henry Wetenhall, Esq. *Hasted's Kent*, Vol. II. p. 274.

P. 255. *C'est celui qu'on a vu servir en France avec quelque distinction.*] Je soupçonne que c'est le même George Hamilton dont nous avons parlé et qui épousa Mademoiselle Jennings, et non pas l'auteur de ces mémoires, comme Lord Orford le suppose. On lit dans une lettre du Comte d'Arlington au Chevalier Guillaume Godolphin, datée le 7 Septembre, 1671, “ Le Comte de Molina s'est plaint de certaines levées de troupes que le Chevalier George Hamilton a faites en Irlande. Le Roi lui a toujours dit qu'il n'avoit pas de permission expresse pour les faire.” *Arlington's Letters*, Vol. II. p. 332. On trouve dans une lettre du même Seigneur au Comte de Sandwich, écrite dans le mois d'Octobre, 1667, la raison qui fit entrer le Chevalier George Hamilton au service du Roi de France. “ Quant à la reforme des gardes à cheval, sa majesté a jugé à propos de les

licencier conformément à la promesse qu'il en fit au Parlement à la dernière session. On avoit fait des propositions secrètes à Mr. Hamilton pour l'engager à passer au service de France avec ceux qui avoient été réformés. Sa majesté ayant déclaré lors du licenciement qu'ils auroient sa permission de se retirer dans les pays étrangers, partout où bon leurs sembleroit, ils acceptèrent l'offre de Mr. Hamilton et allèrent en France." *Arlington's Letters*, Vol. I. p. 185. Lodge, dans son "Peerage of Ireland," dit que le Chevalier George Hamilton mourut en 1671. Ce qui est faux d'après l'extrait que nous venons de citer. Il a confondu le pere avec le fils. Ce fut le pere qui mourut en 1667.

P. 256. *La cour partit un mois après.*] Ce fut en 1664 peut-être aussitôt que la Reine fut guérie de la maladie, dont il est parlé dans la note sur la page 125. Voyez *Burr's History of Tunbridge Wells*, p. 43.

P. 297. *My lord Muskerry.*] Fils aîné du Comte de Clancarty, "Jeune homme," dit Lord Clarendon, "d'un courage extraordinaire, qui donnoit les plus grandes espérances. Il avoit été Colonel d'un régiment d'infanterie en Flandres, sous le Duc, et passoit pour un excellent officier. Il étoit gentilhomme de la chambre du Duc. Le Comte de Falmouth et lui étoient si près de S. A. qu'elle fut toute couverte de leur sang. Dans le même vaisseau et au même instant, fut tué Mr. Richard Boyle, second fils de Lord Burlington, jeune homme de grandes espérances." *Clarendon's Life*, p. 266.

P. 257. *Summer Hill.*] Lord Orford suppose que Lord Muskerry hérita de cette terre de son frere aîné. Il se trompe, car elle lui appartenoit du chef de sa femme, fille unique de Lord Clanrickard. Cette maison étoit à 5 milles des Wells. Elle avoit autrefois appartenu au Chevalier François Walsingham, qui y faisoit sa résidence. Elle passa de lui à sa fille Fançoise, qui épousa 1, le Chevalier Philippe Sydney, 2, l'infortuné Robert Devereux,

Comte d'Essex, et 3, Richard de Burgh, Marquis de Clanrickard. On lit dans l'histoire de l'indépendance, par Walker, " que les rebelles donnèrent au sanguinaire Bradshaw, Summer Hill, une jolie terre qui rapportoit par an, 1,000 livres sterling, et qui appartenoit au Comte de St. Albans (aussi Marquis de Clanrickard); en conséquence il donna avis à la Comtesse de Leicester, qui la possédoit auparavant, de déclarer une dette de 3,000 livres, (dette quelle a déjà fait monter à quatre fois autant) contractée envers elle par le dit Comte, pour en être en possession dimanche prochain." Il paroît qu'à la restauration elle retourna à son premier propriétaire. C'est maintenant la résidence de J. Woodgate, Esq. Mr. Haisted dit que " Madame de Muskerry ayant dissipé sa fortune par son extravagante conduite, vendit une grande partie des terres, situées au midi de South Frith, et qu'elle mourut dans la misère vers l'année 1698." *History of Kent*, Vol. II. p. 341.

P. 258. *Le Prince Robert.*] Le contraste que fait Lord Orford est trop frappant pour ne pas l'insérer ici : " né avec le goût d'un oncle que son épée ne pût défendre, le Prince Robert aimoit passionnément les sciences qui charment et embellissent les loisirs d'un héros. Il savoit les allier avec ses amusemens sans leur consacrer tous les instans de sa vie. Ce n'étoit point un de ces hommes ordinaires qui, incapables de grandes vues, font une étude sérieuse de ce qui n'est que l'occupation passagère d'un génie. Si la cour de Charles I. avoit été calme et tranquille, combien cette conformité de goût n'auroit elle pas agréablement flatté l'oncle et augmenté son amitié pour son neveu. Combien la muse des arts n'auroit elle pas reconnu sa protection, en lui présentant le Prince Robert comme son premier artiste. Que ce même Prince parut bien différemment dans la cour d'un Roi dont les inclinations étoient tout opposées ! Le guerrier philosophe qui pouvoit dans les moments de repos prétendre à être l'ornement d'une cour épurée, étoit regardé comme un artisan grossier par des cour-

tifans qui n'étoient que de beaux esprits voluptueux. Je vais copier ici le portrait du Prince Robert fait par un homme, qui se distingua par son esprit dans ce siècle dont il n'avoit point la grossièreté, mais dont il adopta tellement les préjugés qu'il eut la foiblesse de ridiculiser la vertu, le mérite, et les talents.—Hélas ! le Prince Robert étoit un amant de mauvais air.” Lord Orford ajoute le texte tel qu'il se trouve dans ces mémoires. *Catalogue of Engravers*, p. 135, 8vo édit.

P. 259. *Hughes.*] Mademoiselle Hughes étoit attachée à la troupe du Roi, et une des premières actrices. Downes dit qu'elle débuta après l'ouverture du Théâtre de Drury Lane en 1663. Il paroît que ce fut la première femme qui joua le rôle de Desdemona. Elle eut du Prince Robert une fille nommée Ruperta, mariée au Lieutenant général Howe, qui mourut fort avancée en âge vers l'année 1740. Le Prince Robert acheta pour Mademoiselle Hughes la magnifique maison de campagne du Chevalier Nicholas Crispe à Hammersmith, maintenant la résidence du Margrave de Brandebourg, dont les bâtimens coûterent 25,000 livres sterling. Il paroît, par la liste des acteurs de “ Tom Effence,” qui fut joué en 1674, que Mademoiselle Hughes étoit alors de la troupe du Duc.

P. 262. *Celle du Duc de York s'étoit mise en campagne de l'autre côté.*] On lit dans les mémoires du Chevalier Jean Reresby, 8vo, 1735, p. 11, à la date de 1665, que “ L. L. A. R. Le Duc et la Duchesse de York vinrent à York où l'on remarqua que Mr. Sydney, le plus beau jeune homme de son temps et gentilhomme de la chambre du Duc, étoit amoureux de la Duchesse. Il étoit bien excusable, car la Duchesse fille du Chancelier Hyde étoit très bien faite et avoit beaucoup d'esprit. La Duchesse, de son côté, paroissoit lui témoigner beaucoup de bonté, mais très innocemment. Il eut le malheur d'être dans la suite banni de la cour ; mais ce fut, dit on, pour quelque autre raison.” L'Evêque Bur-

net rapporte cette aventure, et prétend que la découverte de cette amourette fut cause que la Duchesse embrassa la religion Catholique Romaine. Voyez *Burnet's History of his own Times*, Vol. I. p. 318.

P. 264. *Churchill.*] Mademoiselle Arabella Churchill, fille du Chevalier Winston Churchill, de Wolton Bassett, dans la province de Wilts, et sœur du célèbre Duc de Marlborough. Elle naquit en 1648. Elle eut du Duc de York plusieurs enfans, 1, Jacques, Duc de Berwick; 2, Henry Fitzjames, connu sous le nom de Grand Prieur, créé par son pere, après la revolution, Duc d'Albemarle, qui mourut en 1702. 3. Henriette, née en 1670, qui fut mariée à Lord Waldegrave, et mourut en 1730. Mademoiselle Churchill épousa ensuite Charles Godfrey, Esq. Contrôleur de la cassette du Roi, et intendant du Garde Meuble, dont elle eut deux filles. L'une étoit Charlotte mariée à Lord Falmouth, et l'autre Elizabeth qui épousa Edmond Dunch, Esq. Madame Godfrey mourut au mois de Mai, 1730, âgée de 82 ans.

P. 271. *Le frere aîné de Montagu s'étant fait tuer fort à propos où il n'avoit que faire.*] Le frere aîné de Montagu fut tué devant Bergues, dans le mois d'Août, 1665. Voyez *Arlington's Letters*, Vol. II. p. 87. Il s'appelloit Edouard. Boyer dit qu'il fut banni de la cour pour avoir offensé la Reine en lui serrant la main. Il fut probablement disgracié pour quelque temps, et voyagea en conséquence dans les pays étrangers. Voyez *Clarendon's Life*, p. 292.

P. 283. *Madame*] Henriette, fille cadette de Charles I. née à Exeter le 16 Juin, 1644, fut conduite à Londres en 1646, d'où elle passa peu de temps après en France, avec Madame Dalkeith sa gouvernante. A la restauration du Roi, elle vint en Angleterre avec sa mere. Elle retourna six mois après en France, où elle fut mariée à Philippe, Duc d'Orleans, frere unique de Louis XIV. Elle vint une seconde fois à Douvres dans le mois de Mai, 1670,

chargée, dit on, d'une mission secrète du Roi de France auprès de son frere dans laquelle elle réussit. Elle mourut subitement peu de temps après son retour en France; l'on soupçonna qu'elle avoit été empoisonnée par son époux.

P. 285. *Le Duc de Monmouth.*] Jacques, fils de Charles II. par une Lucie Walters, naquit à Rotterdam le 9 Avril, 1649, et porta le nom de Jacques Crofts jusqu'à la restauration du Roi. Il fut principalement élevé à Paris sous les yeux de la Reine mere et sous la direction de Thomas Ross, Esq. qui fut depuis secrétaire de Mr. Coventry, ambassadeur en Suede. A la restauration, son pere le combla d'honneurs et de richesses qui ne purent satisfaire son ambition. Dans la vue d'exclure le Duc de York de la couronne, il ne cessoit d'intriguer avec les ennemis du Gouvernement, et fut souvent disgracié par son maitre. Lorsque Jacques II. monta sur le trône, il tenta inutilement d'exciter une révolte, fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée en Tower Hill le 15 Juillet, 1685. Voici le portrait que Mr. Macpherson fait de ce Seigneur: " Monmouth étoit l'instrument dont se servoit Shaftesbury pour l'exécution de ses projets. Il avoit des graces qui prevenoient tout le monde en sa faveur et une affabilité qui lui gagnoit les cœurs de la multitude. Ami constant, esclave de sa parole, naturellement sensible, ennemi de toute sévérité et de toute cruauté; actif et robuste il excelloit dans tous les exercices militaires. Il étoit brave et aimoit la pompe et les dangers de la guerre.—Mais avec ces belles qualités, il étoit vain à l'excès, incertain dans ses mesures et d'un esprit très borné. Il étoit ambitieux sans dignité, occupé sans affaire, cherchant toujours à tromper, mais toujours trompé lui même. Ainsi, prenant les applaudissements de la multitude, comme une marque certaine de son mérite, il fut dupe de son orgueil, et cette foiblesse causa tous ses malheurs." *History of England, Vol. I. ch. 3.*

P. 286. *Une héritiere de cent mille livres de rente en Ecosse.*]

C'étoit Mademoiselle Anne Scot, fille et seule héritière de François, Comte de Buccleugh, fils unique et héritier de Walter, Lord Scott, créé Comte de Buccleugh en 1619. Lors de ce mariage, le Duc de Monmouth prit le surnom de Scott, et fut créé par lettres patentes, datées du 20 Avril, 1673, Duc de Buccleugh, Comte de Dalkeith, Baron de Witchefer et d'Ashdale, en Ecosse. Les mêmes titres furent accordés à son épouse. Deux jours après il fut installé à Windsor en présence de la Reine, du Duc de York, et de la plupart des seigneurs de la cour. Le lendemain jour de St. George, le Roi donna une fête aux Chevaliers compagnons dans St. George's Hall, dans le Château de Windsor. Le mariage ne paroît pas avoir été heureux, quoique le Duc en ait eu plusieurs enfans. Il s'étoit ouvertement attaché à Madame Henriette Wentworth, et déclara en mourant que devant Dieu il ne regardoit qu'elle comme son épouse. La Duchesse dans le mois de Mai, 1688, épousa en secondes nocces Charles, Lord Cornwallis. Elle mourut le 6 Février, 1731—2, âgée de 81 ans, et fut enterrée à Dalkeith en Ecosse. La fortune de la Duchesse étoit beaucoup plus considérable que l'auteur de ces mémoires ne l'a indiqué.

P. 287. *Killegrew.*] Thomas Killegrew étoit un des fils du Chevalier Robert Killegrew, et naquit à Hanworth dans la province de Middlesex. Il paroît avoir été de bonne heure destiné à la cour, et son éducation fut calculée pour le faire réussir. Il fut nommé page d'honneur du Roi Charles I. et suivit fidèlement la fortune de ce Prince jusqu'à la mort de son maître. Il accompagna ensuite dans son exil le fils dont ses qualités aimables lui gagnèrent les bonnes grâces. Il épousa Mademoiselle Marie Crofts une des filles d'honneur de la Reine Henriette. En 1651 il fut envoyé à Venice en qualité de résident dans cet état, quoique "Le Roi," dit Lord Clarendon, "en fut fortement dissuadé. Il ne lui accorda cette faveur que pour lui faciliter les moyens d'emprunter,

pour sa subsistence, de l'argent des marchands Anglois établis dans cette ville. Il réussit et ne fit point d'honneur à son maître; il fut obligé de quitter la république pour sa mauvaise conduite. L'ambassadeur Venitien en fit depuis des plaintes à sa majesté, lorsqu'elle vint à Paris." A son retour de Venice le Chevalier Jean Denham fit une pièce de vers imprimée dans ses ouvrages, où il ridiculisoit les foiblesses de son ami, qui, selon lui, étoit aussi peu sensible que son maître aux malheurs de l'exil. Constamment attaché à Charles II. jusqu'à la restauration, il fut alors nommé valet de chambre du Roi, et devint tellement son favori qu'il venoit lui tenir compagnie avec la plus grande familiarité, pendant que sa majesté refusoit de donner audience aux ministres, même dans les occasions les plus importantes. Il ne paroît pas avoir profité de son crédit pour s'enrichir ou pour jouer un rôle dans l'état. Nous ne trouvons pas qu'il eut d'autres charges que celle d'intendant des menus plaisirs qu'il posséda avec celle de valet de chambre. Oldys dit qu'il étoit aussi le Bouffon du Roi. Quoiqu'il ait amusé sa majesté en cette qualité, il y a tout lieu de croire que ce ne fut point en conséquence d'avoir été nommé à un tel emploi. Il mourut à Whitehall le 19 Mars, 1682, regretté, dit on, de ses amis et pleuré des pauvres.

P. 289. *Le Duc de Buckingham et la Shrewsbury furent longtemps beureux et tranquilles.*] Voici ce que dit André Marvel, dans une lettre datée du 9 Août, 1671: " Le Duc de Buckingham se ruine avec Madame de Shrewsbury, et croit avoir eu d'elle un fils dont le Roi fut parein. Il mourut dans son enfance Comte de Coventry, et fut enterré dans le tombeau de ses ancêtres." *Andrew Marvell's Works*, Vol. I. p. 406. Le duel dans lequel le Comte de Shrewsbury fut tué par le Duc de Buckingham eut lieu le 16 Mars, 1667.

P. 290. *La Duchesse de Buckingham.*] " Marie, Duchesse de Buckingham, fille unique de Thomas, Lord Fairfax, et d'Anne,

filie d'Horace, Lord Vere, se distingua par sa vertu et sa piété dans une cour corrompue. Si elle avoit quelque vanité, elle n'avoit du moins aucun des vices de cette cour. Le Duc et elle vécurent ensemble avec décence; elle souffroit patiemment les défauts dont elle ne pouvoit le corriger. Elle survécut son mari de plusieurs années, mourut en 1705, près de St. James dans Westminster, et fut enterrée dans le tombeau de la famille des Villiers, dans la chapelle de Henry VII. Elle étoit âgée de 66 ans." *Brian Fairfax's Life of the Duke of Buckingham*, 4to, 1758, p. 39. Elle fut mariée à Nun Appleton le 6 Septembre, 1657. On lit dans les Mémoires de la Cour d'Angleterre, par Madame Dunois, que "la Duchesse avoit beaucoup de vertu et de mérite; elle étoit brune et maigre; mais eût elle été la plus belle et la plus aimable personne de son sexe, l'idée seule qu'elle étoit sa femme suffisoit pour lui inspirer du dégoût pour elle. Quoiqu'elle fut que le Duc étoit toujours en intrigue, elle ne lui en parloit jamais, elle eut la complaisance de recevoir ses maitresses, et même de les loger chez elle. Elle souffroit tout parce qu'elle l'aimoit."

P. 291. *Qu'il falloit l'envoyer ———, aux bains qui sont auprès de Bristol.*] Je crois que c'est Bath, et non point Bristol dont notre auteur veut parler. La Reine Catherine y alla vers la fin du mois de Septembre, 1663, quelque temps avant que de se rendre à Tunbridge. Voyez *Wood's Description of Bath*, Vol. I. p. 217. Je trouve que la Reine n'a été à Bristol que vers le temps spécifié dans l'extrait suivant :

"1663. Le Chevalier Jean Knight, Maire. Jean Broadway, Richard Stremer, Shériffs.

"Le 5 Septembre, le Roi, la Reine, Jacques, Duc de York, et la Duchesse, le Prince Robert, &c. vinrent à Bristol et assistèrent à un magnifique repas que le Maire avoit fait préparer à cette occasion. Ils retournerent à Bath à quatre heures, et l'on fit dans

le Marsh trois décharges de 150 pieces d'ordonnance. *Barrett's History, &c. of Bristol*, p. 692.

P. 297. *Une Campagne en Guinée.*] Cette expedition devoit avoir été faite en 1664. On peut voir dans *Clarendon's Life*, p. 225, un compte exact de ce projet et les raisons qui le firent abandonner.

P. 299. *Le vieux Carlingford.*] Le Chevalier Theobald Taafe, second Vicomte Taafe, crée Comte de Carlingford dans la province de Louth, sous sceau privé, le 17 Juin, 1661, et par lettres patentes le 26 Juin, 1662.

P. 299. *Ce fou de Crofts.*] Guillaume, Baron de Crofts, premier gentilhomme de la chambre du Roi, gentilhomme de la chambre du Duc de York, capitaine du régiment des gardes de la Reine mere, et ambassadeur en Pologne. Il fut envoyé en France pour féliciter Louis XIV. sur la naissance du Dauphin. Voyez *Biog. Brit. premiere édition*, Vol. IV. p. 2738, et *Clarendon's Life*, p. 294.

P. 302. *Elle vit le jeune Churchill.*] Depuis le célèbre Duc de Marlborough. Il naquit en 1650, et mourut le 16 Juin, 1722. L'Evêque Burnet parle de la découverte de cette intrigue. "La Duchesse de Cleveland se voyant abandonnée par le Roi, vecut dans un grand dérèglement. Le Roi lui même, par l'adresse du Duc de Buckingham, découvrit une de ses intrigues, et son amant fut obligé de sauter par la fenêtre." *History of his own Times*, Vol. I. p. 370. Ce fut en 1668. Madame Manley qui étoit attachée à la Duchesse de Cleveland dit, dans l'histoire de sa vie, qu'elle vit le Duc qui avoit reçu des milliers de guinées de la Duchesse, avoir la malhonnêteté de lui en refuser vingt pour jouer à la Bassette. *The History of the Rivella*, 4th edit. 1725, p. 33. Le portrait que Lord Chesterfield a fait de ce seigneur, est trop frappant pour ne point l'insérer ici. "Il étoit toujours froid, on ne remarqua jamais le moindre changement sur son visage. Il sçavoit

refuser avec plus de grace que l'on n'accorde souvent des faveurs. Ceux même qu'ils renvoyoient mécontents, étoient charmés et en quelque sorte consolés par sa politesse. Quoiqu'avec tant de grâces, personne ne connoissoit son rang mieux que lui, personne ne sçavoit mieux maintenir sa dignité." *Chesterfield's Letters*, Letter 136.

P. 303. *La comédienne Nell Gwyn.*] Mr. Boyer le premier traducteur de cet ouvrage fait l'observation suivante sur ce passage : " L'auteur de ces mémoires s'est ici trompé. Nell Gwyn étoit la maitresse de mylord Dorset, avant que le Roi devint amoureux d'elle. Feu Mr. Dryden me dit que le Roi voulant lui débaucher Nell Gwyn, l'envoya en France pour ne rien faire. Il y a tout lieu de croire que Nell Gwyn fut reconnoissante envers son premier amant." On ne connoit de la jeunesse de cette actrice que ce qu'on lit dans les satires du temps. On dit qu'elle étoit née dans un grenier, vendoit du poisson dans les rues, qu'elle avoit une voix très agréable et qu'elle alloit de taverne en taverne où elle chantoit pour amuser les compagnies, qu'elle demeura ensuite chez Madame Rofs célèbre courtisane, qu'elle fut reçue actrice, et devint la maitresse de Hart et de Lacey, deux célèbres acteurs. D'autres disent qu'elle étoit née dans un grenier dans le Coal Yard en Drury Lane, et qu'elle fut remarquée dans la salle de comédie où elle vendoit des oranges. Elle étoit de la troupe du Roi, et débuta, selon Downes, en 1663, quelques années après l'ouverture de ce spectacle. Son fils, le Duc de St. Albans, naquit le 8 Mai, 1670, peu de tems avant qu'elle quittât le théâtre. L'Evêque Burnet parle d'elle en ces termes : " Gwyn la plus indiscrete et la plus extravagante personne qui parût jamais dans une cour, conserva un grand crédit jusqu'à la mort du Roi et étoit entretenue à grands frais. Le Duc de Buckingham me dit que, lorsqu'elle fut présentée au Roi, elle ne lui demanda que 500 livres sterlings qu'il lui refusa. Mais environ quatre ans après, il me

déclara qu'elle avoit reçu de sa majesté plus de soixante mille livres sterling. Elle jouoit ses rôles avec tant de vivacité, et amusoit tellement le Roi qu'une nouvelle maîtresse même ne pût la faire renvoyer. Mais il n'eut jamais pour elle les mêmes égards que pour une maîtresse." *History of his own Times*, Vol. I. p. 369. Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, fait un portrait assez flatteur de Nell Gwyn.—" Keroualle (depuis Duchesse de Portsmouth) n'a été trompée sur rien. Elle avoit envie d'être la maîtresse du Roi, elle l'est Elle a un fils qui vient d'être reconnu et à qui on a donné deux Duchés. Elle amasse des trésors, et se fait aimer et respecter de qui elle peut. Mais elle n'avoit pas prévu trouver en chemin une jeune comédienne dont le Roi est enforcélé. Elle n'a pas le pouvoir de l'en détacher un moment.— La comédienne est aussi fière que la Duchesse de Portsmouth; elle la morgue, lui dérobe souvent le Roi, et se vante de ses préférences. Elle est jeune, folle, hardie, débauchée et plaissante: elle chante, elle dance, et fait son métier de bonnefoi: elle a un fils, elle veut qu'il soit reconnu. Voici son raisonnement. Cette demoiselle, dit elle, fait la personne de qualité. Elle dit que tout est son parent en France. Des qu'il meurt quelque grand, elle prend le deuil. Hé bien! puis qu'elle est de si grande qualité, pourquoi s'est elle faite une C——? Elle devoit mourir de honte. Pour moi, c'est mon métier. Je ne me pique pas d'autre chose. Le Roi m'entretient; je ne suis qu'à lui présentement. J'en ai un fils, je pretens qu'il doit être reconnu, et il le reconnoitra, car il m'aime autant que sa Portsmouth. Cette créature," continue Madame de Sévigné, " tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la Duchesse." Mr. Pen-
nant dit qu'elle " demeuroit dans ce qu'on appelloit alors Pall Mall. C'est la première bonne maison de St. James's Square, à main gauche, en venant de Pall Mall. Plusieurs personnes se rappellent d'avoir vu la chambre, sur le derrière de l'appartement au

rez de chauffée, couverte de glaces ; l'on dit même que le plafond en étoit revêtu. Son portrait étoit sur la cheminée et celui de sa sœur dans la troisième chambre. *London*, p. 101. Elle mourut en 1691, et fut enterrée dans l'Eglise paroissiale de St. Martin in the Fields. Dr. Tennison depuis Archevêque de Canterbury, qui en étoit alors vicaire, fit son oraison funebre. " Je sçais de bonne autorité," dit Cibber, " qu'elle temoigna à sa mort le repentir d'une vraie Chrétienne.

P. 303. *Miss Davis.*] Mademoiselle Marie Davis étoit une actrice de la troupe du Duc. Downes dit qu'elle étoit une des quatre comédiennes qui demeurèrent chez le Chevalier Guillaume Davenant. Elle parut sur le théâtre en 1664, et plut tellement à sa majesté en chantant des chansons libres et badines qu'il la prit dès lors en faveur. Il eut d'elle une fille nommée Marie Tudor, mariée en Août, 1687, à François Ratcliffe, Comte de Derwentwater. Burnet dit qu'elle ne posséda pas longtems le cœur de ce monarque ; on peut en douter, car sa fille naquit quatre ans après qu'elle eut été connue du Roi.

P. 304. *Chiffinch.*] On trouve son nom souvent cité dans l'histoire secrète de ce regne. Wood, en parlant des compagnons de table aux soupers du Roi, dit qu'ils " se réunissoient soit chez Louise, Duchesse de Portsmouth, soit chez — Chiffing (Chiffinch), ou dans les appartemens d'Eleonore Quin (Gwyn), ou dans ceux de Baptiste May. Le dernier ayant été disgracié, — Chiffing gagna la faveur du Roi." (*Athenæ Oxon.* Vol. II. 1038.) Telle étoit la confiance que ce Prince avoit en lui, qu'il étoit le receveur des pensions secrètes payées par la Cour de France au Roi d'Angleterre. Voyez *Duke of Leeds's Letters*, 1710, p. 9, 17, 33.

P. 306. *La Stewart un peu revenue de sa première surprise.*] Voyez ce que rapporte l'Evêque Burnet au sujet du mariage de

Mademoiselle Stewart dans l'*History of his own Times*, Vol. I. p. 353.

P. 310. *L'entreprise de Gigery.*] Gigery est à près de 40 lieues d'Alger. Les François y eurent un comptoir jusqu'en 1664. Ils voulurent alors bâtir sur le bord de la mer une forteresse pour tenir en bride les Arabes, qui descendirent des montagnes, les chassèrent de Gigery et démolirent le fort. Voici l'extrait d'une lettre du Chevalier Richard Fanshaw, datée le 2 Decembre, 1664, N. S. au gouverneur en second de Tangiers; " nous venons de recevoir avis que les François ont abandonné Gigheria et tout ce qu'ils y possédoient. Leur flotte est arrivée, un vaisseau considérable se perdit sur les rochers près de Marseille." *Fanshaw's Letters*, Vol. I. p. 347.

P. 312. *Les Epitres d'Ovide.*] C'est la traduction des Epitres d'Ovide, par Mr. Dryden. La seconde édition de cet ouvrage fut publiée en 1681.

P. 313. *Une Peque provinciale.*] Mademoiselle Gibbs, fille d'un gentilhomme dans la province de Cambridge.

P. 313. *Une triste Héritiere.*] Elizabeth, fille de Jean Mallet, de Enmere, dans la province de Somersset.

P. 313. *La languissante Boynton.*] Après la mort de Mademoiselle Boynton et de George Hamilton, Talbot épousa Mademoiselle Jennings, et devint après Duc de Tyrconnel.

P. 313. *Se vit enfin possesseur de Mademoiselle d'Hamilton.*] " L'on croit que le célèbre Comte de Grammont donna l'idée du mariage forcé. Pendant son séjour en Angleterre, il avoit fait assidument sa cour à Mademoiselle d'Hamilton; mais il partit de Londres sans remplir ses engagements. Les jeunes frères de cette dame coururent sur ses pas, résolus de se battre, s'il refusoit de remplir sa promesse, atteignirent le Comte de Grammont près de Douvres et lui demanderent s'il n'avoit rien oublié à Londres; oui, dit le Comte qui pénétra leur dessein, j'ai oublié d'épou-

ser votre sœur ; et il retourna à Londres pour faire ce mariage. La plaifanterie de cette réponse me porte à observer que c'est le même Chevalier de Grammont qui commandoit le siège d'une place dont le gouverneur se rendit après peu de défense et obtint une capitulation honorable. Le gouverneur dit à Monsieur de Grammont ; " je vais vous dire un secret, le manque de poudre m'obligea de capituler ; " " je vais vous dire aussi mon secret, " repliqua le Chevalier de Grammont, " je ne vous ai accordé une capitulation aussi honorable que parceque je manquois de balles. " *Biog. Gallica*, Vol. I. p. 202.

" Le Comte de Grammont tomba dangereusement malade en 1696. Le Roi qui savoit que ce seigneur n'étoit pas fort dévot, voulut bien lui envoyer le Marquis de Dangeau, pour le voir de sa part et pour lui dire qu'il falloit songer à dieu. Mr. de Grammont se tourna alors vers sa femme, qui avoit toujours été très dévote, et lui dit ; " Comtesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma confession. "

" Mademoiselle de l'Enclos ayant écrit, quelque temps après, à St. Evremond, que Mr. de Grammont étoit guéri, et qu'il étoit devenu dévot. " " J'ai appris avec beaucoup de plaisir, " lui répondit il, " que Monsieur le Comte de Grammont a recouvré sa première santé et acquis une nouvelle dévotion. Jusqu'ici, je me suis contenté grossièrement d'être homme de bien : il faut faire quelque chose de plus, et je n'attens que votre exemple pour être dévot. C'en est assez sur une matière où la conversion de Monsieur le Comte de Grammont m'a engagé ; je la crois sincère et honnête. Il sied bien à un homme, qui n'est pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. " *Vie de St. Evremond par Desmaizeaux*, p. 199. *Œuvres de St. Evremond*, tom. VI. p. 122.

Le Comte de Grammont mourut le 10 Janvier, 1707, âgé de 86 ans. Nous avons parlé de ses enfans dans la note sur la p. 99.

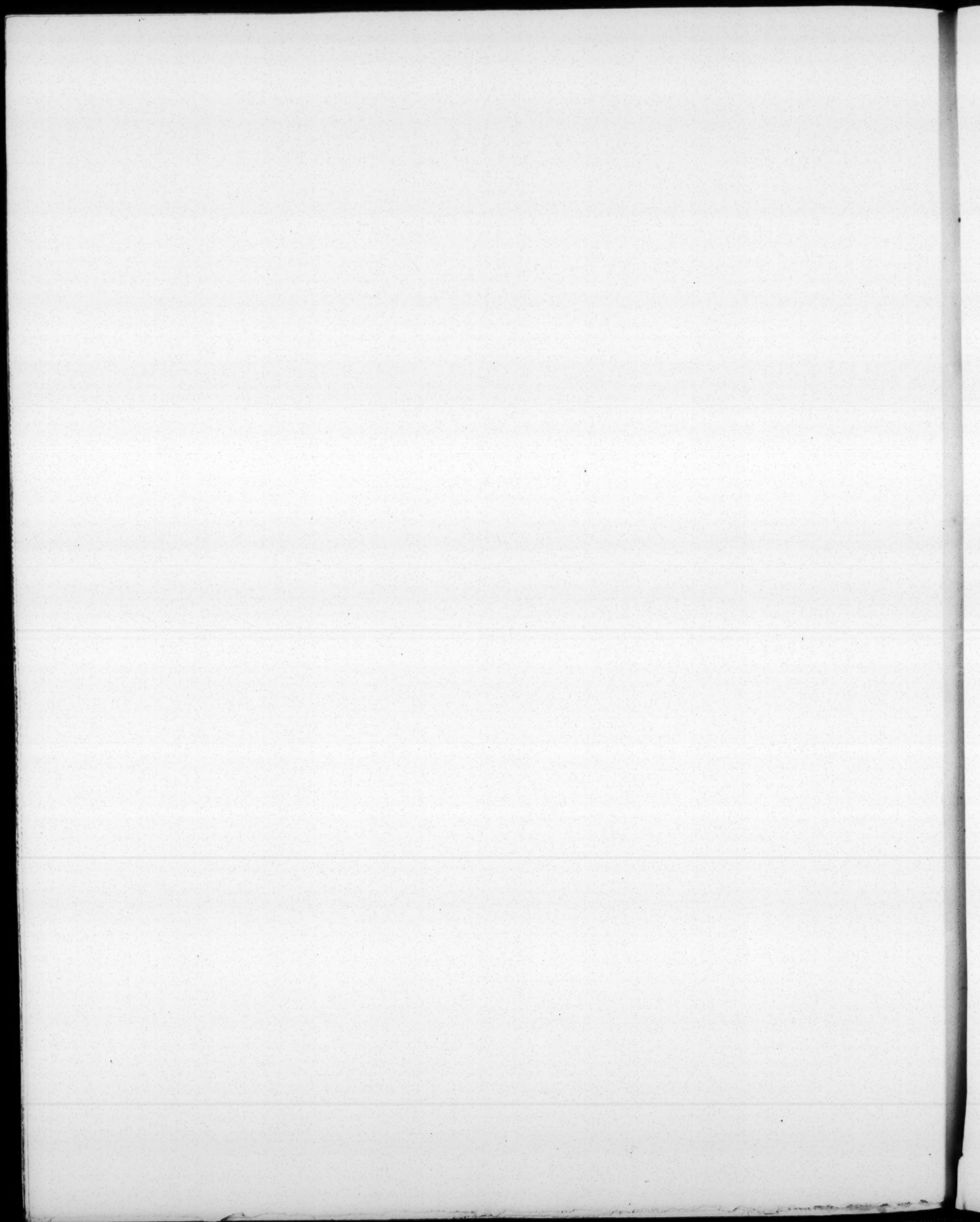


TABLE DES NOMS.

- A**NNE d'Autriche, page 65, notes, p. 7
 Arlington, Comte d', 122, n. 40
 —, Comtesse d', 124
 Arran, Comte d', 82, 144, 155, n. 18
 Arfcot, Duc d', 62
 Bagot, Mademoiselle, 206, n. 57
 Bardou, Mademoiselle, 194, 200
 Barker, Mlle. n. 60
 Barry, Mlle. n. 60
 Batteville, le Baron de, 26, n. 4
 Bellenden, Mademoiselle, 194, 200
 Blague, Mademoiselle, 102, 103, 105, 109, 203, n. 33
 Boynton, Mademoiselle, 234, 313, n. 61
 Brice, Dom Gregorio, 131
 Brinon, 12, 13
 Brifacier, le Marquis de, 102
 Brissac, Duc de, 185
 Bristol, Comte de, 152
 Brook, Mesdemoiselles, 84, 153, n. 23
 Brounker, 248, n. 62
 Buckingham, Duc de, 81, 121, n. 36, 70
 Buckingham, Duchesse de, 290, n. 70
 Busby, 3, 152, n. 1
 Caméran, Comte de, 21
 Carlingford, Comte de, 298, 299, n. 72
 Carnegie. *Voyez Southesk*
 Castelmaine, Comtesse de, 84, 238, 286, n. 22
 Charles II. 80, n. 13
 Chesterfield, Comtesse de, 84, 124, 139, 154, 175
 Chesterfield, Comte de, 139, 169
 Chiffinch, 304, n. 75
 Churchill, Mademoiselle, 266, 272, n. 67
 —, Duc de Marlborough, 302, n. 72
 Clarendon, Comte de, 81, 147, n. 15
 Cleveland. *Voyez Castelmaine*
 Comminge, Monf. de, 128, n. 42
 Condé, Prince de, 56, 64, n. 6
 Cornwallis, Mylord, 193, n. 54
 Crofts, 160, 299, n. 72
 Cromwell, Olivier, 77
 Catherine, Reine, Infante de Portugal, 80, 85, 101, 125, n. 13, 23, 26, 71
 Devis, Mifs, 302, n. 75
 Danham, le Chevalier, 153, 174
 —, Madame, 154, 175, n. 50
 Dorset, Duc de, 171, 302
 Dongan, 109, n. 35, 56
 Etheridge, le Chevalier George, 171, n. 49
 Falmouth, Comte de, 81, n. 17
 Feraulas, 276
 Feverham, Comte de, 204, n. 56
 Fielding, Mademoiselle, 202
 Fiesque, Comte de, 90, n. 29
 Flamarens, Marquis de, 188, n. 51
 Fox, le Chevalier Etienne, 193, n. 54
 Francisco, 155
 Gabouri, 70
 Garde, Mademoiselle de la, 222, n. 55
 Gibbs, Mademoiselle, n. 76
 Gloucester, Duc de, 80, n. 11
 Grammont, Maréchal de, 131
 Guise, Duc de, 128
 Gwyn, Nell, 259, 303, n. 73
 Hall, Jacob, 95, 238, n. 31
 —, George, 254, 255, 292, n. 63
 —, Jacques, 82, 158, 175, 292, n. 19
 —, Mademoiselle, 113, 136, 274, n. 33, 76
 Henriette Marie, Reine-mere, 83, 130, n. 21, 26
 Hobart, Mademoiselle, 205, 213
 Hopital, Mlle de l', 284
 Howard, Henry, 119, n. 35
 —, Thomas, 96, n. 31
 Humieres, Maréchal d', 69, n. 9
 Hughes, Madame, 256, n. 66
 Hyde, Anne, Duchesse de York, 85, 143, 147, 262, n. 14, 25
 Hyde, Madame, 94, n. 31
 Jennings, Mlle. 207, 235, 246, n. 58
 Jermyn, 83, 143, 145, 240, n. 22
 Jones, Comte de Ranelagh, 92, n. 29
 Killegrew, 144, 196, 227, 287, n. 96
 Kirk, Mlle. *Voyez Warneistré*
 La Motte, 62
 Lély, le Chevalier Pierre, 173, n. 49
 Léopold, Archiduc, 58, n. 8
 Levingston, Mlle. 202
 L'Orme, Marion de, 184, n. 51
 Louis XIII. 4, n. 1
 — XIV. 74, n. 10
 Luffan, Monf. de, 63

TABLE DES NOMS.

- Lyttelton, le Chevalier, 219, 229, n. 60
 Madame. *Voyez* Duchesse d'Orléans
 Madame Royale, 28, n. 5
 Marshall, Mlle. n. 159
 Matta, 6, 55, n. 4
 Mazarin, Cardinal, 59, n. 8
 ———, Pierre, 72, n. 10
 Mélo, Francisco de, 85
 Meneville, Mlle. 76, n. 10
 Middlesex. *Voyez* Dorset
 Middleton, Madame, 91, n. 29
 Monmouth, Duc de, 285, n. 68
 ———, Duchesse de, 286, n. 69
 Montagu, Edouard, 271, n. 67
 ———, Ralph, 98, 270, n. 32
 Montmorency, 65, n. 9
 Motte-Houdancourt, Mlle. de la, 76, n. 10
 Muskerry, Mylord, 104, 113, 257, n. 64
 ———, Madame, 102, n. 33
 Newcastle, Duchesse de, 113, n. 35
 Olonne, Madame d', 90, n. 28
 Orange, Princesse d', 80, n. 12, 22
 Orléans, Madame, Duchesse d', 326, n. 67
 Ormond, Duc d', 81, 191, n. 16
 Ossory, Comte d', 82, n. 19
 Oxford, Comte d', 217, n. 59
 Panetra, Donna, 84
 Pouffatin, 134
 Praslin, du Plessis, 5, 70, n. 2
 Price, Mlle. 109, 114, 236, 245, n. 34
 Progers, Edouard, 201, n. 56
 Prince, Mr. le. *Voyez* Condé
 Princesse Royale. *Voyez* Orange
 Rawlings, Giles, 97
 Richelieu, Cardinal, 4, n. 1
 Richmond, Duc de, 195, n. 56
 ———, Duchesse de. *Voyez* Stewart
 Robarts, Mde. 84, 151
 ———, Mylord, 151, n. 44
 Rochester, Comte de, 171, 212, 219, 225, 242, n. 61
 Robert, Prince, 106, 258, n. 34, 65
 Russell, Jean, 116, 136, n. 35
 Russell, Guillaume, 117, n. 35
 St. Albans, Comte de, 81, 83, 239, n. 17
 St. Chaumont, Mde. de, 273
 St. Evremond, 3, 87, n. 26
 St. Germain, Mlle. 29
 Sarah, Mlle, 222
 Saucourt, 283
 Sedley, le Chevalier Charles, 171, n. 49
 Sénantes, Madame de, 30, n. 5
 ———, Marquis de, 35
 Shrewsbury, Comtesse de, 84, 287, n. 23
 Silvius, le Chevalier, 200, n. 55
 Southesk, Madame de, 148
 Stewart, Mlle. 93, 287, 299, n. 30, 75
 Suze, Comtesse de la, 188, n. 51
 Sydney, Robert, 83, 305, n. 20, 66
 Sylva, Don Pedro de, 85
 Taaffe, Mylord, 195, n. 54
 Talbot, Duc de Tyrconnel, 144, 145, 149, 190, 234, n. 52
 Talbot, Pierre, 191, n. 53
 ———, Thomas, 191, n. 53
 Tambonneau, le Président, 188, n. 52
 Tanes, Comte de, 28
 Taurauvedez, 85
 Temple, Mlle. 208, 212, n. 59
 Termes, 101, 276
 Thanet, Lord, 106, n. 34
 Thomas, Prince, 5, n. 2
 Toulangeon, 118, n. 35
 Turenne, Maréchal de, 5, 25, 60, 66, n. 2
 Vendôme, César de, 9, n. 4
 Villeroi, Maréchal de, 70
 Warmestré, Mlle. de, 92, 195, n. 29
 Wells, Mlle. 230
 Wetenhall, Mde. 251, n. 63
 Yarborough, le Chevalier Thomas, n. 33
 York, Jacques, Duc d'York, 60, 80, n. 9, 13

Avis au relieur pour placer les Figures.

Le Comte Antoine Hamilton, Lord Beau-		Lord Robarts, afterwards Earl of Radnor	
lieu, to face the title			151
Le Comte Antoine Hamilton	1	Earl of Bristol	152
Comte de Grammont	3	Miss Brook, afterwards Lady Whitmore	153
Cardinal Richelieu	4		155
Marechal de Turenne	25	Francisco Corbetta	155
Madame Royale	28	Lady Chesterfield	159
Le Prince de Condé	56	Lady Denham	165
Cardinal Mazarin	57	Sir Peter Lély	173
Le Maréchal d'Humieres	60	Sir John Denham	175
Prince d'Arenberg	62	Duc de Brissac	185
Anne d'Autriche	71	Duke of Ormond	191
Louis XIV.	74	Sir Stephen Fox	193
Oliver Cromwell	77	Mary Kirk	195
Henry, Duke of Gloucester	80	Progers	201
Earl of Clarendon	81	Earl of Feverham	204
Princess of Orange	83	Miss Bagot	206
Catharine of Braganza	97	Miss Temple	213
St. Evremond	87	Earl of Oxford	217
Mrs. Middleton	91	Sir Charles Lyttelton	218
Mrs. Hyde	94	Killigrew	226
Countess of Shrewsbury	96	Miss Price	226
Henry Germain	97	Jacob Hall	238
Miss Hamilton	99	Duchess of Cleveland	239
Marquis Brisacier	103	Earl of Rochester	242
Prince Rupert	106	Miss Jennings	245
Charles II.	110	George Hamilton	254
Duchess of Newcastle	113	Somer Hill	252
Duke of York	115	Mrs. Hughes	259
Lord Russell	117	Nell Gwyn	259
Henry Howard, afterwards Duke of Nor-		Duke of Montague	270
folk	119	Maréchal de Grammont	281
Duke of Buckingham	120	Duke of Monmouth	285
Lord Arlington	122	Miss Lucy Waters	287
Miss Stewart	125	Duchess of Buckingham	290
Queen Dowager	130	Churchill, Duke of Marlborough	302
Lord Chesterfield	139	Lord Dorset	302
Duchess of York	143	Miss Davies, 2 portraits	203
Countess of Ossory	145	La triste héritière	313
Earl of Ossory	146		
Lady Southesk	148		
Lady Robarts	151		
		NOTES.	
		Roger Palmer, Earl of Castlemaine	22

